

Monde pluriel

Lahire, Bernard

2012-12-28T23 :00 :00+00 :00

Table des matières



Du même auteur

Culture écrite et inégalités scolaires

Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire

Presses universitaires de Lyon, 1993 ; 2^e éd. 2000

La Raison des plus faibles

Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires

Presses universitaires de Lille, 1993

Tableaux de familles

Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires

Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1995 ; 2^e éd. 2000

Les Manières d'étudier

La Documentation française, 1997

L'Homme pluriel

Les ressorts de l'action

Nathan, 1998

Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu

Dettes et critiques (dir.)

La Découverte, 1999

L'Invention de l'« illettrisme »

Rhétorique publique, éthique et stigmates

La Découverte, 1999

Portraits sociologiques

Dispositions et variations individuelles

Nathan, 2002

À quoi sert la sociologie ? (dir.)

La Découverte, 2002

La Culture des individus

Dissonances culturelles et distinction de soi

La Découverte, 2004

Sociología de la lectura (dir.)

traduit du français par Hilda H. Garcia

Editorial Gedisa, 2004

L'Esprit sociologique
La Découverte, 2005

La Condition littéraire
La double vie des écrivains
La Découverte, 2006

La Raison scolaire
École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir
Presses universitaires de Rennes, 2008

La Cognition au prisme des sciences sociales (dir. avec Claude Rosental)
Éditions des archives contemporaines/Éditions scientifiques, 2008

Franz Kafka
Éléments pour une théorie de la création littéraire
La Découverte, 2010

Ce qu'ils vivent, ce qu'ils écrivent
Mises en scène littéraires du social et expériences socialisatrices des écrivains (dir.)
Éditions des archives contemporaines/Éditions scientifiques, 2011

Cet ouvrage est publié dans la collection

« La couleur des idées »

ISBN 978-2-02-107960-9

© Éditions du Seuil, mars 2012

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Table des matières

Couverture

Collection

Copyright

Table des matières

Introduction

1 - Une formule scientifique unificatrice

Les pratiques entre dispositions et contextes

Socialisations et passés incorporés

L'oubli du passé
 L'oubli des contextes
 L'habitus et le champ comme cas particuliers du possible
 La variation des cadrages
 Des hommes et des femmes dans l'histoire
 2 - Penser la différenciation sociale
 Le rôle des savoirs objectivés
 L'autonomie en question
 Le vieux problème de la différenciation
 Des acteurs pluriels dans des sociétés différenciées
 3 - Les limites du champ
 Les propriétés distinctives du champ
 Tout contexte pertinent d'action n'est pas un champ
 Du concept historique à la notion élastique
 Le jeu littéraire comme champ secondaire
 Des agents, des luttes et l'oubli des pratiques
 Une explication contenue dans les limites du champ
 4. - Contextualiser : l'échelle, le niveau et l'objet
 Échelles d'observation et contextualisation
 Interaction : ordre spécifique ou exemplification des structures ?
 Individu : être singulier ou représentant d'un collectif ?
 Psychanalyse et sciences sociales : une question d'échelle
 Où est la vraie réalité ?
 Quel est le bon contexte ?
 Les cris des sociologues : les théories sociologiques et leurs objets de prédilection
 Conclusion - Repenser la division sociale du travail scientifique
 Un enfermement disciplinaire
 Misère de l'hyperspécialisation
 Les dérives du professionnalisme
 Addenda - L'espace social global et ses subdivisions
 Remerciements
 Bibliographie
 Index thématique et conceptuel
 Index
 Introduction
 Ce qui m'intéresse est d'avoir devant moi, transparents, les fondements des édifices possibles.
 L. Wittgenstein, *Remarques mêlées* (Flammarion, « GF », 2002, p. 59).

Apostrophes, le 21 décembre 1979, sur la deuxième chaîne de télévision française. Bernard Pivot reçoit un historien, un sociologue et un romancier : Fernand Braudel, Pierre Bourdieu et Max Gallo. Après quelques minutes d'entretien avec le plus célèbre de ses trois invités, Fernand Braudel, à propos de la parution des trois volumes de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècle)*, l'animateur donne la parole à Pierre Bourdieu, qui vient de publier *La Distinction. Critique sociale du jugement*, afin qu'il livre son sentiment sur la vaste entreprise – embrassant l'espace mondial et couvrant quatre siècles – de l'historien. De manière très courtoise, le sociologue émet cependant d'emblée une remarque qui montre sa défiance à l'égard de l'histoire de la longue durée. « Pour le sociologue, dit-il, l'étude du temps long, de la longue durée, donne paradoxalement l'impression d'absence d'histoire. » Prenant l'exemple de la « symbolique du pouvoir », c'est-à-dire de « tout ce qui sert à exprimer la domination, à la manifester » (les « grands sacres » ou les « cérémonies par lesquelles la royauté affirmait sa domination »), il souligne le fait que « le capitalisme s'est exprimé, sous ce rapport-là, dans des angages lextrêmement différents » et que, pour cette raison, « la longue durée en matière de culture [lui] paraît cacher d'énormes différences ».

Privilégiant l'étude des structures culturelles, politiques, économiques, etc., relativement invariantes, l'histoire du temps long lisse nécessairement une série de différences, de discontinuités ou de ruptures qui scandent l'histoire des sociétés. Le temps long, soutient le sociologue, c'est donc l'absence d'histoire ou son effacement. Sous une forme extrêmement policée, la charge est objectivement très rude. Car reprocher à un historien de nier le mouvement de l'histoire est une manière de contester assez radicalement sa démarche. La réponse de F. Braudel consiste à affirmer sereinement que les différences dont parle le sociologue ne se donnent à voir et ne prennent sens que sur la base d'un socle commun que l'histoire de longue durée a précisément pour objectif d'étudier : « Je comprends bien, mais c'est pour dépasser les différences. C'est pour dépasser les distinctions, les différenciations. La longue durée, c'est une sorte de reconnaissance de la base par rapport à laquelle on jugera du reste. Et dans le domaine de la culture, la longue durée règne et s'impose. »

Dialogue de sourds. On pourrait chercher à déterminer qui, de l'historien ou du sociologue présents ce jour-là, avait raison. Mais est-il pertinent de se demander, de façon aussi générale et abstraite, qui a raison et qui a tort ? Existe-t-il un point à partir duquel on pourrait être en mesure de dire ce qu'il est préférable de faire : privilégier l'étude des grandes structures culturelles invariantes ou bien se consacrer à l'étude de la variation des modalités par lesquelles s'exerce le pouvoir symbolique ? Le problème de ce genre de débat réside dans le fait que les protagonistes font souvent comme si la « culture » était un objet bien déterminé du réel attendant d'être commenté et interprété correctement par des savants. Or, si F. Braudel et P. Bourdieu ne pensent pas les phénomènes culturels de la même manière, c'est qu'ils ne se posent pas les mêmes types de question et ne cherchent pas vraiment à connaître les mêmes choses : ils ne partagent pas les mêmes *intérêts de connaissance*. Ce que dit, sans le dire, P. Bourdieu à F. Braudel, c'est au fond que l'échelle d'observation qu'il a adoptée et la séquence temporelle sur laquelle il travaille ne lui permettent pas de rendre visibles et d'étudier les phénomènes qui l'intéressent, lui, en tant que sociologue des formes de domination et des fonctions sociales de la culture. Ce en quoi il a parfaitement raison. Mais faut-il en déduire que F. Braudel avait tort et que les chercheurs doivent donc abandonner l'étude des phénomènes s'installant sur la longue durée ? C'est, sans nul doute, ce que pensait P. Bourdieu au moment où il adressait sa remarque à l'historien. Et c'est la même conviction qui le poussera, quelques années plus tard, à affirmer :

Dans l'état actuel de la science sociale, l'histoire de longue durée est, je pense, un des lieux privilégiés de la philosophie sociale. Chez les sociologues, ça donne lieu très souvent à des considérations générales sur la bureaucratisation, sur le processus de rationalisation, la modernisation, etc., qui apportent beaucoup de profit social à leurs auteurs et peu de profit scientifique¹.

Mais trancher en faveur du sociologue, ce serait faire comme si F. Braudel cherchait à éclairer le même type de réalité culturelle que P. Bourdieu. Or, il peut, de son côté, lui répondre que le sociologue travaille trop « dans l'instant » et ne voit pas que ce qu'il étudie n'est qu'une manifestation de phénomènes récurrents qui s'inscrivent dans une très longue durée. Sans le recul

du temps long, l'œil ne voit plus que le chatolement des goûts et des pratiques de l'époque, et reste aveugle à la toile de fond qui n'évolue que très lentement.

En d'autres circonstances, les rôles de l'historien et du sociologue auraient d'ailleurs pu être totalement inversés. Face à un historien privilégiant le « temps de l'actualité », l'enchaînement rapide des événements, l'agitation humaine et l'intentionnalité des acteurs, les gestes et les discours circonstanciés de femmes et d'hommes pris dans l'urgence de l'action, le sociologue pourrait tout aussi bien lui reprocher sa myopie : voulant coller de manière toute positiviste au réel, il ne peut voir qu'un ensemble de petits faits disséminés, non hiérarchisables, et manque ainsi son objet. À l'encontre de l'histoire événementielle, mais aussi d'une certaine microsociologie des interactions qui interdit de la même façon de voir les structures plus larges dans lesquelles prennent place les rencontres sociales circonstanciées de toute nature, le sociologue peut invoquer les structures relativement invariantes de l'espace des rapports de classe, du marché ou du champ.

La diversité des manières de faire de l'histoire, de la sociologie ou de l'anthropologie (pour ne s'en tenir qu'à ces trois grandes sciences cousines, mais le propos vaut bien au-delà) est révélatrice de *l'hétérogénéité des points de vue et des intérêts de connaissance*, c'est-à-dire des questions que les chercheurs se posent ou des problèmes qu'ils entendent plus ou moins explicitement résoudre. Mais l'absence de réflexivité sur cette hétérogénéité contribue à cacher la profonde *unité* qui relie les divers travaux relevant du domaine des sciences humaines et sociales. Une telle unité de fond apparaîtrait avec beaucoup plus d'évidence si les savants ne cherchaient pas à imposer leur manière de faire comme la seule manière possible (correcte, pertinente, heuristique ou féconde). Rapporter les modèles théoriques ou les grilles d'analyse aux *niveaux de réalité sociale* visés, aux *échelles d'observation* adoptées, aux *types d'objets* étudiés et aux *problèmes* que l'on soulève à leur sujet, c'est se donner la possibilité d'y voir plus clair dans la diversité et de ressaisir les différents travaux de recherche comme autant de réalisations partielles d'un programme plus général d'étude des comportements humains.

Le sentiment d'éparpillement des travaux des sciences humaines et sociales ne vient toutefois pas seulement de la diversité des manières de construire les objets d'étude. Il est aussi le produit de la très grande division sociale du travail scientifique en disciplines séparées (avec des sciences du « psychisme », des sciences du « langage », des sciences de la « société », etc.) et en secteurs spécialisés au sein de chaque discipline. Une telle hyperspécialisation scientifique, qui amène des chercheurs différents (de disciplines différentes ou de la même discipline) à étudier séparément chaque domaine de pratiques, chaque secteur de la vie sociale, et à formuler des théories partielles de l'acteur, ne fait qu'accompagner aveuglément le long processus historique de différenciation sociale des activités. Pris dans ce mouvement de différenciation, qui caractérise les sociétés modernes, les savants sont de moins en moins en mesure d'en étudier les effets. Comment pouvoir dessiner une vue d'ensemble du monde social lorsque tout pousse chaque catégorie de chercheurs à garder le nez collé sur le fonctionnement de petites parcelles de ce monde ? Comment conserver une conception complexe des individus en société lorsque les découpages disciplinaires d'abord, les spécialisations internes ensuite, contraignent les chercheurs à travailler sur des dimensions à chaque fois spécifiques des pratiques individuelles ? Comment maintenir un haut niveau de créativité scientifique lorsqu'une conception étroite du professionnalisme conduit insensiblement vers une spécialisation poussée et une normalisation des recherches et des chercheurs ?

Répondre à l'ensemble de ces questions, c'est prendre à bras-le-corps les enjeux et les défis des sciences humaines et sociales contemporaines en essayant de renouer avec les grandes ambitions scientifiques originelles – celles d'Émile Durkheim ou de Max Weber notamment – tout en évitant la régression vers les formes empiriquement paresseuses et théoriquement prétentieuses de pensée de la « totalité » ou de la « complexité ».

Faire le deuil de la « grande théorie sociale » ou de la « théorie générale du social » n'implique pas l'abandon de tout programme scientifique ambitieux. Relever le défi d'une telle ambition exige cependant de proposer des réponses adaptées à l'état problématique des sciences humaines et sociales existantes. Il faut notamment admettre que le programme scientifique en question ne puisse jamais donner lieu qu'à des accomplissements empiriques le plus souvent imparfaits et partiels. Mais les différents travaux empiriques existants n'ont pas le même sens selon qu'ils sont présentés comme des travaux parfaits et complets en leur genre ou qu'ils sont conçus et lus comme des

réalisations particulières de telle ou telle partie d'un programme scientifique général.

Ce programme, qui répond à la question de savoir pourquoi les individus agissent comme ils agissent, pensent comme ils pensent, sentent comme ils sentent, etc., peut se résumer en une formule scientifique assez simple : Passé incorporé + Contexte d'action présent = Pratiques. Cette dernière condense l'intention de recherche consistant à penser les pratiques au croisement des dispositions et compétences incorporées (produits de la fréquentation plus ou moins durable de cadres socialisateurs passés) et du contexte toujours spécifique de l'action (chapitre 1).

La question centrale que soulève cet ouvrage porte plus particulièrement sur une partie de cette formule scientifique, à savoir celle des *cadres pertinents d'action* dans lesquels les acteurs doivent être situés si l'on veut comprendre tel ou tel compartiment, telle ou telle dimension de leurs pratiques. Elle n'est, en ce sens, pas indépendante de la question sociologique centrale concernant la différenciation sociale des fonctions et des domaines d'activité : le monde social a connu un long processus de différenciation de domaines de pratiques et cela a des conséquences – dont les chercheurs doivent tenir compte – sur la structuration des actions humaines qui s'inscrivent dans des logiques contextuelles toujours spécifiques. Mais cette différenciation objective dans l'espace sociohistorique réel n'est pas la seule raison de la variation des cadres d'action retenus par les chercheurs, de leur taille et de leur nature, et notamment de la nature des éléments considérés comme pertinents en leur sein.

Pour résumer la double attitude qui sera la mienne tout au long de cet ouvrage, je dirais que je suis à la fois profondément convaincu que le réel sociohistorique existe indépendamment des savants qui l'étudient, qu'il n'est pas informe, qu'il n'attend pas « sagement » l'éclairage des chercheurs pour structurer objectivement les comportements humains et qu'il résiste même à certains essais (malheureux) d'interprétations scientifiques, *et* que les modèles théoriques qui entendent en rendre raison sont toujours des constructions qui peuvent varier en fonction des intérêts de connaissance, des échelles d'observation et des niveaux de réalité sociale visés. Il y a bien des choses à *découvrir* dans le monde social, des régularités, des récurrences, des déterminismes de toutes sortes, mais ces *découvertes* ne peuvent se faire qu'au travers ou à partir de *constructions* qui comportent une part d'arbitraire du côté de ceux qui les élaborent en tant qu'ils sont porteurs d'intérêts de connaissance variés. Inversement, les modèles d'analyse sont bien toujours des constructions, mais ces constructions ne se valent pas toutes, sont plus ou moins pertinentes en fonction de ce que l'on cherche à mettre en évidence, et, lorsque les chercheurs ont le souci de la preuve empirique, elles rencontrent toujours des résistances sur le « sol raboteux » du réel. Conception épistémologique indissociablement *réaliste* et *constructiviste* (ou *nominaliste*).

Les deux positions, que d'aucuns s'échinent à rendre incompatibles mais qui ne le sont pas, permettent d'organiser rationnellement la discussion sur les contextes d'action. Il y a, en effet, deux grandes manières de concevoir le « contexte » dans lequel s'inscrivent et se comprennent les différents types d'action : une manière réaliste, qui constate l'existence, au sein du monde social, de microcosmes spécifiques, s'interroge sur les processus historiques de formation ou de transformation de ces microcosmes, etc. (chapitres 2 et 3); une manière nominaliste, qui prend en compte la variation des échelles d'observation et des points de vue de connaissance des chercheurs et qui considère que l'opération de *contextualisation* réalisée par le chercheur dépend fondamentalement de ce qu'il cherche à mettre en lumière (chapitre 4).

Dans une perspective strictement réaliste, le découpage du contexte est considéré comme un processus historique réel, objectivable, et l'on peut montrer que les acteurs eux-mêmes apprennent à intérioriser le sens des limites contextuelles et du respect des frontières, ou bien encore qu'ils luttent entre eux pour définir où commence et où finit l'univers dans lequel ils agissent. Les contextes pertinents d'action s'imposent alors aux chercheurs en tant que microcosmes existant dans la réalité sociale. Les savants doivent essentiellement se consacrer à l'étude des processus de différenciation du monde social et analyser les propriétés spécifiques des différents microcosmes différenciés ainsi que la manière dont chacun d'entre eux fonctionne. Ils n'ont pas particulièrement de choix d'échelle d'observation et de contextualisation à faire puisque la contextualisation qu'ils opèrent est dictée par l'existence de « contextes réels ». Les champs, les mondes, les institutions ou les organisations sont, de ce point de vue, bien réels, et les chercheurs peuvent se demander à leur propos quelles sont les conditions sociohistoriques de leur apparition. Ils peuvent aussi

s'interroger sur la manière dont un champ ou un monde se différencient au cours du temps en sous-champs ou sous-mondes spécifiques. L'aboutissement idéal d'un tel travail de recherche consisterait à donner à voir l'ensemble des microcosmes et de leurs relations d'interdépendance composant la configuration sociale globale.

Mais cette conception réaliste a des limites, qui appellent inévitablement une réflexion plus nominaliste, soucieuse de prendre en compte les opérations de construction scientifique du contexte et de sélection des traits pertinents de l'analyse (les types d'acteurs retenus ainsi que les types de relation ou de dimension des pratiques privilégiés). Considéré de cette manière, le découpage du contexte dépend de la nature des problèmes posés, d'un certain nombre de choix théoriques et méthodologiques faits par les chercheurs et, au bout du compte, des expériences sociales personnelles sur lesquelles ils s'appuient pour faire la science du monde social. Comme l'écrivait Ludwig Wittgenstein, « il y a des problèmes auxquels je ne viens jamais, qui ne sont pas dans ma ligne, ne font point partie du monde qui est le mien² ». La réalité est toujours interrogée à partir de « points de vue particuliers » (Weber). Or, ces points de vue, qui sont aussi des « présuppositions "subjectives" », ont eux-mêmes une sociogenèse liée aux expériences socialisatrices des chercheurs. Ce sont ces expériences socialisatrices qui ont orienté leur regard, leur attention, guidé leur curiosité et leurs intérêts de connaissance. C'est avec elles et parfois contre elles qu'ils font de la science, mais jamais sans elles. La socialisation scientifique arrivant tardivement dans l'expérience biographique des chercheurs, il n'est d'ailleurs pas très étonnant pour un sociologue de constater qu'elle ne peut effacer totalement les effets des socialisations antérieures.

On voit bien, par exemple, que certaines utilisations du concept de champ ou de sous-champ font davantage dépendre l'opération de contextualisation des intérêts de connaissance des chercheurs que de l'objectivité d'un découpage très clairement attesté dans la réalité sociale. Faut-il, pour comprendre telle ou telle activité scientifique, par exemple de nature « biologique » dans un laboratoire rattaché à une grande école, situer cette activité dans le champ des grandes écoles ? Faut-il plutôt la positionner dans le champ universitaire dans son ensemble ? Serait-il préférable de se concentrer sur le champ scientifique national de la biologie, qui peut intégrer des laboratoires de grandes entreprises privées ? Ou bien encore ne serait-il pas plus pertinent de reconstruire un champ scientifique biologique international ? Pour chacune de ces options, la question se pose même de savoir dans quelle mesure la réalité sociohistorique des choses s'organise véritablement sous la forme d'un « champ ».

Au-delà de la question du « champ », on pourrait se demander si le contexte pertinent n'est pas plutôt le « monde de la science biologique » (au sens de Howard S. Becker ou d'Anselm L. Strauss) avec l'ensemble des acteurs, chercheurs ou non chercheurs, qui permettent à la science de se faire ? Ou bien, comme le prétend une certaine sociologie des sciences, s'il ne s'agit pas du laboratoire en tant qu'institution et microgroupe de travail réel ? Ou encore s'il n'est pas préférable de privilégier l'étude des interactions entre quelques chercheurs concernés du laboratoire ou de la configuration sociale qu'ils forment entre eux ? D'autres, enfin, s'interrogeront plutôt sur les trajectoires sociales et les carrières académiques des chercheurs en question et sur le fait qu'ils n'auraient pas eu les hypothèses qu'ils ont eues sans la fréquentation de telle ou telle institution scientifique, à tel ou tel moment clé de leur parcours (*e. g.* le cas de Claude Lévi-Strauss discutant avec le linguiste Roman Jakobson à New York en 1941 et en tirant profit pour le développement d'une anthropologie structurale). Le choix le plus pertinent dépendra en définitive du type de pratiques ou de faits que l'on entend précisément comprendre et du degré de finesse d'analyse que l'on veut atteindre : comprendre une activité scientifique pour éclairer les phénomènes de concurrence internationale entre savants, comprendre comment se fabriquent au jour le jour les énoncés, les intuitions, les hypothèses ou les expériences scientifiques, comprendre la logique individuelle ou collective des choix des sujets de recherche, etc.

Chaque concept sociologique désignant un type de microcosme dans l'espace social global, national ou international (champ, jeu, monde, institution, organisation, cadre de l'interaction, classe, groupe ou microgroupe), engage un niveau de réalité sociale, une échelle d'observation du monde social plus ou moins larges, ainsi qu'une sélection des éléments observés parmi l'infinité des éléments observables possibles. Les théories empiriques les plus structurées, telles les théories des champs

(Bourdieu) et des mondes (Becker), incluent même tous ces aspects : la théorie des champs est une théorie plus macrosociologique que l'étude des interactions situées ou des institutions et elle se concentre sur les luttes pour l'appropriation ou la (re-)définition du capital spécifique entre agents des champs; la théorie des mondes suppose un niveau de réalité sociale à peu près semblable, mais elle privilégie une échelle d'observation souvent plus microscopique et s'intéresse à un réseau d'acteurs beaucoup plus diversifié (en fait, l'ensemble des acteurs participant à la division du travail dans le secteur concerné). On verra que d'autres théories du social – qui portent leur attention sur les institutions, les organisations ou les interactions – fixent leurs échelles d'observation, mais peuvent donner lieu à des recherches très différentes³ et même contribuer à la connaissance des macrostructures sociales.

Rendre raison des pratiques et des représentations d'acteurs historiques donnés suppose un certain nombre d'opérations scientifiques, parmi lesquelles l'opération de *contextualisation* est sans doute l'une des plus cruciales. Pour donner une idée précise de la chaîne argumentative que je vais m'efforcer de déployer tout au long de cet ouvrage à ce sujet, j'en présenterai ici les principaux maillons :

- Pour interpréter correctement les faits et gestes des acteurs, les sciences humaines et sociales doivent s'efforcer de se demander, d'une part, ce qu'engagent les acteurs dans leur action, en fonction de leurs expériences passées cristallisées sous la forme de compétences et de dispositions à agir, à croire, à penser, à sentir, et, d'autre part, ce que l'action doit aux contraintes spécifiques de chaque contexte d'action. Cette exigence peut se condenser dans la formule suivante : Dispositions ou compétences + Contexte = Pratiques.
- La seconde partie de cette formule enjoint aux sciences humaines et sociales de *contextualiser* les pratiques des acteurs; ces derniers inscrivent toujours leurs actions dans des *contextes, globaux ou locaux, spécifiques*.
- La définition de ces contextes dépend à la fois des dynamiques historiques de différenciation de domaines relativement séparés et spécifiques qui sont à l'œuvre au sein de l'espace social et des intérêts de connaissance des chercheurs.
- Les faits de différenciation sociale des domaines d'activité sont admis par une grande majorité de sociologues, quelle que soit la tradition sociologique à laquelle ils appartiennent.
- Produits de la différenciation sociale, tous les microcosmes sociaux observables ne sont pas des champs ou des mondes et, malgré leur air de famille, le champ et le monde ne renvoient pas aux mêmes réalités sociales.
- La théorie des champs doit être spécifiée et complexifiée en opérant des distinctions entre différents types de champs (*e. g.* les champs de production culturelle ne garantissant pas à la majorité de leurs participants une présence permanente en leur sein doivent être soigneusement distingués des champs qui rémunèrent des agents permanents⁴).
- Il est légitime d'étudier le monde social à des échelles variées pour comprendre des niveaux de réalité sociale différents (le monde, le champ ou le système, le groupe, l'institution, l'organisation, l'interaction ou l'individu singulier) et d'analyser des aspects ou des dimensions variés des pratiques.

Je ne sais pas exactement à quel genre se rattache ce livre et s'il est important d'essayer de le préciser. S'il ne repose pas sur une enquête inédite, il n'est pas dépourvu de références à des travaux empiriques, ceux que j'ai réalisés ou animés et sans lesquels je n'aurais pas éprouvé la nécessité, et parfois même l'urgence, de certaines propositions conceptuelles ou de certaines mises au point, comme ceux de nombreux autres chercheurs (anthropologues, historiens, philosophes, linguistes, géographes, politistes, psychologues, psychanalystes et sociologues). Un livre constitue une manière de relier des œuvres du passé comme du présent et de les faire parler autrement qu'elles ne parlaient jusque-là. Comme nombre d'autres savants, je fréquente autant les morts et les étrangers que les vivants et les proches. À une époque où l'on a tendance à donner le primat aux « derniers parus », avec une extraordinaire faculté d'amnésie qui amène à juger « nouvelles » et « originales » de vieilles rengaines, et où l'on multiplie – sous prétexte de « valorisation de la recherche » – les occasions de rencontres entre chercheurs qui passent parfois plus de temps à

parler en colloque, avec cette fameuse « ivresse de l'inexactitude » dont parlait Gaston Bachelard, qu'à chercher, il ne me semble pas inutile de rappeler la centralité des travaux et la nécessité de la fréquentation lente, rigoureuse et précise des textes⁵.

Cet ouvrage ne propose pas une théorie de la société en bonne et due forme. Les livres qui nous présentent des sortes de tableaux objectifs du monde social donnant l'impression de sortir du néant ou du chapeau d'un magicien me paraissent d'un autre temps. Un temps où le degré de réflexivité des savants était infiniment plus faible et où leur degré d'inconscience académique pouvait atteindre des sommets. Un temps où l'on pouvait déconnecter les images du monde social proposées des instruments (concepts et méthodes) mis en œuvre et des points de vue de connaissance engagés. Si le présent ouvrage n'est pas théorique en ce sens, il est cependant le produit d'une volonté de prendre de la distance par rapport à l'état actuel des sciences humaines et sociales et des lignes de clivage qui les traversent en se donnant la possibilité d'entrevoir l'unité cachée d'un espace apparemment très morcelé. Il a aussi pour but de mieux poser certains problèmes névralgiques de ces disciplines en les formulant de la manière la plus rigoureuse possible, afin de clarifier certaines questions qui restent souvent implicites ou confuses dans la pratique des chercheurs. Tenir devant soi, « transparents », les « fondements des édifices possibles », mais précisément dans le but d'« élever un édifice » aussi juste que possible : voilà la tâche, voilà l'horizon.

1.

P. Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 56.

2.

L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, op. cit., p. 62.

3.

Les analyses d'interactions, par exemple, peuvent porter diversement sur les tours de parole, les implicites, les présuppositions, les procédures interprétatives ou les savoirs partagés par les « interactants », sur les rituels de présentation, sur les phénomènes de *code switching* et de *code mixing* lorsque les interactants utilisent plusieurs langues, sur l'articulation entre les pratiques et les paroles dans le cours d'une action, sur l'articulation des acteurs et des objets ou dispositifs techniques, sur les tensions, les rapports de force ou les rapports de domination qui trament les échanges verbaux, etc.

4.

Le cas de l'univers littéraire, qu'on peut considérer comme un exemple parmi d'autres d'univers artistique mais certainement pas comme un champ de production culturelle idéaltypique (en gommant toutes les spécificités qui le séparent de l'ensemble des champs de production académiques, universitaires ou scientifiques), sera fréquemment sollicité tout au long de cet ouvrage. Cela tient bien évidemment à mon propre parcours de recherche, qui m'a amené à travailler sur ce domaine de pratiques particulier. Cela est lié aussi au fait que le concept de « champ littéraire » a suscité de nombreux travaux, en France comme à l'étranger, et, ce qui est plutôt rare, quelques interrogations critiques.

5.

Jean-Claude Passeron parlait, il y a déjà vingt ans de cela, des « consensus de politesse, multipliés [...] par la vie de colloque » qui ont noyé les « fonctions de clarification théorique » dans une sorte d'« *espéranto* diplomatique où l'intervenant commence par affirmer qu'il prolonge la pensée de l'interlocuteur avant de dire le contraire ». J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 139.

1

Une formule scientifique unificatrice

Comprendre pourquoi des individus particuliers, anonymes ou célèbres, ou des groupes sociaux, petits ou grands, font ce qu'ils font, pensent ce qu'ils pensent, sentent ce qu'ils sentent, disent

ce qu'ils disent, voilà condensé en quelques mots l'ambitieux objectif des sciences humaines et sociales – sociologie, histoire, anthropologie, géographie, linguistique, économie, etc. – depuis qu'elles existent en tant que savoirs savants. Cet objectif, il me semble que ces sciences l'atteignent d'autant plus précisément et avec d'autant plus de pertinence qu'elles saisissent les pratiques au croisement des *propriétés sociales des acteurs* et des *propriétés sociales des contextes* dans lesquels ils inscrivent leurs actions. Et si l'on veut pousser la réflexion théorique un peu plus loin et se donner les moyens de penser plus consciemment et plus systématiquement l'articulation entre les acteurs et les contextes, il est nécessaire de nommer et de décrire les directions de recherche qui sous-tendent l'opération d'articulation en question.

Les pratiques entre dispositions et contextes

En l'occurrence, tout chercheur qui s'efforce, dans des recherches empiriques déterminées, d'atteindre le *point d'équilibre explicatif* entre, d'une part, l'étude des propriétés sociales incorporées des acteurs et, d'autre part, celle des propriétés sociales objectivées des contextes, combine inévitablement un *dispositionnalisme* et un *contextualisme*. Comprendre les pratiques ou les comportements (gestes, attitudes, paroles) par une reconstruction des types de dispositions mentales et comportementales incorporées dont sont porteurs les acteurs (produit de l'intériorisation des expériences sociales passées) et des caractéristiques des contextes particuliers (nature du groupe, de l'institution ou de la sphère d'activité, type d'interaction ou de relation) dans lesquels ils évoluent est, à mon sens, la voie la plus juste, la plus complexe et la plus rentable scientifiquement que les chercheurs sont en mesure de mettre en œuvre.

Que les réalisations empiriques de ceux qui adhèrent à un tel programme soient toujours imparfaites et ne parviennent qu'exceptionnellement au point d'équilibre parfait – pour des raisons qui tiennent souvent autant à des questions prosaïques de temps limité de la recherche, d'accès restreint à certaines données empiriques ou d'obstacles sociaux divers dans la mise en œuvre des méthodes qu'à des manques de bonne volonté ou de sérieux des chercheurs – ne devrait pas remettre en cause la validité générale du modèle théorique *dispositionnaliste-contextualiste*. Dans tous les cas, cela ne justifie en rien le spectacle que nous donnent souvent à voir les « communautés savantes », à savoir le découpage des différents éléments du problème à résoudre en autant de positions théoriques (et parfois même disciplinaires) séparées qui s'opposent les unes aux autres. On a assisté ainsi au cours des vingt dernières années, en France, au retour sur le devant de la scène scientifique de « pragmatistes¹ » jouant le « contexte », ou plutôt un certain type de microcontexte proche de celui défini par l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie, contre les « dispositions » et caricaturant une sociologie dispositionnaliste qui, de son côté, s'était déjà considérablement affaiblie avec la multiplication des travaux mettant davantage l'accent sur les « champs » ou les « institutions » que sur les « habitus », l'usage réel et le degré de précision du concept d'habitus se réduisant comme une peau de chagrin.

Les chercheurs agissent souvent comme les quatre aveugles rencontrant un éléphant que met en scène la parabole indienne. Chacun en a touché une partie, le premier prétend que l'éléphant est pareil à une très grande feuille ou à un énorme éventail, le deuxième dit qu'il ressemble à une colonne ou à un pilier, le troisième le compare à une jarre et le dernier pense que l'éléphant est un animal proche du serpent : voilà ce que devient un éléphant lorsque l'on considère séparément son oreille, l'une de ses pattes, son ventre et sa trompe.

Cet état de choses ne répond pas à des logiques intrinsèquement scientifiques, mais davantage à des logiques de concurrence et de « nécessité » d'exister *distinctivement*, et surtout de se distinguer de la manière la plus rapide et la plus tonitruante possible. Quand un camp théorique semble temporairement dominer, il ne faut pas attendre très longtemps avant de voir apparaître un camp opposé, qui, plutôt que d'essayer de s'approprier les acquis des travaux réalisés, préfère revendiquer une position radicalement nouvelle. La radicalité étant la condition de la visibilité la plus nette, tous ceux qui visent plus à être visibles qu'à résoudre des problèmes scientifiques ont intérêt à un certain radicalisme théorique. Commencer par incorporer les acquis de travaux dont on souhaite par ailleurs se distinguer sur une série de points, c'est prendre le risque de ne pas être suffisamment remarqué et mis en lumière. C'est pour cela que nombre d'auteurs « tordent le bâton dans l'autre sens ». Ce faisant, les intellectuels témoignent, naïvement², davantage de leur dépendance à l'égard de leurs concurrents que de leur souci d'aller vers un peu plus de vérité (ou

de subtilité et de complexité). Et l'on aura compris que, étant donné la manière dont fonctionnent socialement les univers intellectuels, les « tordeurs de bâton » ont encore un bel avenir devant eux. Pour résumer la démarche scientifique indissociablement dispositionnaliste et contextualiste, on peut énoncer la formule suivante :

Dispositions + Contexte = Pratiques

Les *pratiques* considérées (qu'il s'agisse d'un « choix » alimentaire ou vestimentaire, sportif ou politique, d'un comportement scolaire ou économique, sexuel ou culturel, professionnel ou familial, etc.) ne se comprennent donc que si l'on étudie, d'une part, les *contraintes contextuelles* qui pèsent sur l'action (ce que le contexte exige ou sollicite de la part des acteurs) et, d'autre part, les *dispositions* socialement constituées à partir desquelles les acteurs perçoivent et se représentent la situation, et sur la base desquelles ils agissent dans cette situation. Dans une telle formule, on se rend compte que si les pratiques peuvent s'observer et s'enregistrer en tant que réalités présentes et si les contextes d'action sont objectivables par le chercheur en considérant les « règles » de leur jeu, les spécificités de leur fonctionnement, la nature des relations qui s'y déploient (qui font que le contexte scolaire se distingue du contexte religieux ou politique, mais aussi que le microcontexte scolaire de la salle de classe se distingue du microcontexte scolaire de la cours de récréation, ou encore que le microcontexte de la classe de français se distingue du microcontexte de la classe d'arts plastiques), les dispositions en revanche ne s'observent pas directement et renvoient au passé des acteurs étudiés. La même formule peut ainsi être présentée de la manière suivante :

Passé incorporé + Contexte présent = Pratiques observables

Socialisations et passés incorporés

Concernant la première partie de la formule – le « passé incorporé » –, il s'agit de tout ce que l'acteur importe dans la scène d'action, de tout ce qu'il doit à l'ensemble des expériences qu'il a vécues et qui se sont cristallisées en lui sous la forme de capacités et de dispositions à agir, à sentir, à croire, à penser plus ou moins fortes et permanentes. Les chercheurs qualifient les processus de fabrication des dispositions et des compétences³ (capacités) de *processus de socialisation*⁴ et parlent d'*expériences socialisatrices* lorsqu'ils veulent mettre l'accent sur ce que les contextes d'action vécus « impriment » comme changement, modification, transformation sur les acteurs⁵. Le passé incorporé n'est donc que l'effet de la fréquentation passée – plus ou moins précoce, durable, systématique – de divers contextes d'action (familial, scolaire, professionnel, religieux, politique, culturel, sportif, etc.) :

Produits intériorisés de la fréquentation

passée de contextes d'action

+

Contexte présent

=

Pratiques observables

Cela signifie que le contexte présent de l'action peut être considéré de deux points de vue différents : en tant que cadre déclencheur de dispositions incorporées, ou bien en tant que cadre socialisateur des acteurs. Lorsque les acteurs en question sont des enfants, on voit immédiatement dans quelle mesure les contextes d'action sont aussi des contextes de socialisation, donc des cadres

où se forment des compétences, des appétences ou des habitudes mentales et comportementales. Les chercheurs en sciences sociales ont d'ailleurs, malheureusement, rarement à l'esprit des acteurs-enfants. Mais même lorsqu'il s'agit d'adolescents ou d'adultes, la fréquentation répétée de certains contextes d'action n'est jamais sans conséquences socialisatrices (ou, dit autrement, dispositionnelles) sur eux.

Qu'ils parlent de « dispositions », d'« habitudes », d'« inclinations », de « tendances », de « penchants », de « propensions », de « capacités », de « compétences », de « traces mnésiques », de « schèmes », d'« éthos » ou d'« habitus », les chercheurs s'efforcent de tenir compte du fait scientifique évident – d'un point de vue neuroscientifique comme sociologique – que constitue l'incorporation par les hommes des produits de leurs expériences sociales. L'Homme est un animal social, au sens où il est biologiquement fait – avec le cerveau et le système nerveux dont il est doté – pour mémoriser, stocker ou cristalliser les produits de ses expériences, qu'elles soient explicitement ou non tournées vers l'apprentissage de savoirs⁶. Si les êtres humains n'étaient pas capables – biologiquement – de « mémorisation » (au sens d'incorporation non consciente autant que de mémorisation par effort consciemment accompli), les sciences humaines et sociales n'auraient besoin que d'un *programme contextualiste* et pourraient se contenter d'être des sciences des contextes sociaux. Nos conduites seraient explicables dès lors que l'on serait en mesure de préciser les contextes dans lesquels nous agissons. Selon le type de conduite ou de pratique étudié et selon le degré de précision analytique visé, les chercheurs établiraient que le cadre de l'interaction ou le domaine de pratique, la place dans l'organisation ou dans l'institution, la position dans le champ ou dans le sous-système social déterminent tous les comportements observables⁷. S'il en allait ainsi, l'interprétation dans les sciences humaines et sociales serait infiniment moins complexe qu'elle ne l'est en réalité.

Tout d'abord, des expériences sociales relativement analogues qui se répètent peuvent se cristalliser sous la forme de *capacités* ou de *compétences* pour faire certaines choses. Les capacités ou les compétences ne sont que *potentiellement mobilisables* et ne sont réellement mobilisées par les acteurs que lorsque les situations l'exigent. Par exemple, les capacités à calculer mentalement, les compétences culinaires, les compétences de joueur de belote ou de danseur de tango, les capacités à déchiffrer oralement un texte écrit ou à conduire une voiture sont autant de savoirs et de savoir-faire acquis (disponibles dans le patrimoine de compétences des individus) qui attendent les situations de leur déploiement. Si l'on s'entraîne régulièrement à jongler ou à faire du vélo, les capacités restent intactes et peuvent même s'améliorer, ou se complexifier, quand on passe par exemple d'un jonglage avec deux balles à un jonglage avec trois balles. Mais un abandon ou une baisse d'intensité de la pratique rendent aussi ces capacités plus incertaines, moins vives⁸.

Toutefois, tout ce qui s'incorpore ne prend pas toujours la forme de simples capacités ou compétences. Lorsque ces expériences ont forgé chez l'acteur des habitudes particulières de comportement, d'action ou de réaction, celles-ci deviennent *des dispositions*, au sens où l'acteur est, de par son expérience passée, pré-disposé à voir, sentir ou agir d'une certaine façon plutôt que d'une autre. Qui dit « disposition » dit alors *propension* ou *tendance* à croire, penser, voir, sentir, apprécier ou agir d'une certaine manière. La disposition fonctionne comme une *anticipation pratique* du cours des événements.

Dans une présentation abrégée de son fameux *Traité de la nature humaine*, le philosophe David Hume défend l'idée qu'une « science de l'homme » est possible et qu'il « semble y avoir toutes les raisons du monde d'imaginer que cette science peut être portée au plus haut degré d'exactitude »⁹. En bon empiriste, et bien qu'il admette l'existence d'« idées innées », il souligne essentiellement l'importance de nos expériences qui, lorsqu'elles se répètent, créent des habitudes mentales et fonctionnent, dans le cours de la pratique, comme des anticipations pré-réflexives de phénomènes à venir. Hume prend ainsi l'exemple de l'interaction entre deux boules de billard. La première, qui est en mouvement, vient heurter la seconde, immobile, qui, sous l'effet du choc, se met à son tour en mouvement. Celui qui fait l'expérience répétée de ce genre de situation peut constater à chaque fois le même phénomène (Hume parle de « conjonction constante entre la cause et l'effet ») et il finit ainsi, dans des situations analogues, par anticiper les effets (le choc, puis la mise en mouvement de la boule initialement au repos) produits : « Supposez que je voie une boule se déplacer en ligne droite vers une autre ; je conclus immédiatement qu'elles vont se heurter et que la seconde va entrer

en mouvement. »

Pour Hume, c'est bien sur la base d'une expérience répétée qu'une disposition mentale s'est – par *accoutumance* – peu à peu formée. Et c'est cette disposition qui conduit l'individu percevant et agissant à projeter dans l'avenir (et donc à anticiper sur des actions qui n'ont pas encore eu lieu) le produit intériorisé de ses expériences passées. « Son entendement anticiperait sa vue et formerait une conclusion appropriée à son expérience passée », écrit-il. Ou encore : « Nous sommes déterminés par l'ACCOUTUMANCE seulement à supposer que le futur sera conforme au passé. Quand je vois une boule de billard se mouvoir vers une autre, mon esprit est immédiatement porté par l'habitude à l'effet ordinaire, et il anticipe ma vue en concevant la seconde boule en mouvement. » Hume nous livre ici le modèle de toute théorie dispositionnaliste de l'action qui, tenant compte des produits incorporés de séries d'expériences passées relativement analogues, prend acte du fait que le présent de l'action ou de l'interaction et notamment les propriétés du contexte d'action n'expliquent pas tout du comportement des acteurs. Il souligne aussi le fait que la « raison » et la « volonté » interviennent peu dans des représentations ordinaires qui, fondées sur des croyances pratiques acquises par expérience – *i. e.* par accoutumance à des situations relativement similaires – relèvent plus souvent d'habitudes préréflexives que de schémas explicites et conscients intentionnellement mis en œuvre : « Ce n'est donc pas la raison qui est le guide de la vie, mais l'accoutumance. Elle seule détermine l'esprit, dans tous les cas, à supposer que le futur sera conforme au passé. » Cependant, les schèmes réflexifs que mettraient en œuvre des savants modélisant les déplacements des boules de billard, en fonction de la force exercée sur la première boule, le frottement sur le tapis et la distance qui la sépare des boules avec lesquelles elle va entrer en interaction, ne s'opposent pas aux dispositions préréflexives comme la liberté s'oppose au déterminisme et sont tout autant le produit de la socialisation. Le calcul, la stratégie ou la tactique, le raisonnement rationnel, logique, mathématique ou physique, sont des modalités de l'action et du discours qui ne surgissent pas du néant social et qui relèvent d'un entraînement implicite ou explicite (et parfois même scolaire).

Il suffit de remplacer l'exemple des boules de billard en interaction sur une table par des situations proprement sociales, et variables selon l'époque ou le groupe, pour prendre la mesure de l'importance d'une telle réflexion pour les sciences humaines et sociales. On pensera, par exemple, à la manière dont un individu – enfant, adolescent ou adulte – est rendu sensible à certains jeux de langage, à certaines formes de relations sociales, à certains modes d'exercice de l'autorité, à certains modes de raisonnement ou à certains types de comportement ou d'attitude moraux, culturels, esthétiques, politiques, etc. Face à telle ou telle situation, l'acteur agit ou réagit en fonction de ce qu'il croit immédiatement reconnaître des impératifs liés à cette situation en fonction de ses expériences passées. Ce que l'acteur perçoit, voit, sent ou se représente de la situation présente et ce qu'il y fait ne se saisit qu'au croisement des propriétés (objectivables) de la situation en question et de ses propriétés incorporées (dispositions mentales et comportementales plus ou moins cohérentes ou contradictoires formées au cours des expériences socialisatrices passées). L'agir présent est hanté par la mémoire involontaire de l'expérience passée.

Tendances à agir, manières de faire, croyances, schèmes de perception et de représentation, dispositions et compétences (ou capacités) ne sont pas réductibles à des « connaissances », à des « grilles d'interprétation » ou à des « visions du monde ». Ils sont autant comportementaux que mentaux (Marcel Mauss distinguait « habitude pratique » et « habitude mentale »¹⁰) et c'est pour cette raison que le dispositionnalisme se distingue des conceptions sociologiques qui, tout en tenant compte des processus d'intériorisation du monde social, réduisent ces processus à l'apprentissage de connaissances et de significations. Ainsi, dans leur célèbre ouvrage, Peter Berger et Thomas Luckmann font-ils de l'intériorisation du « monde » ou des « sous-mondes » une intériorisation de « significations », de « schémas d'interprétation », de « définitions de la réalité », de « champs sémantiques » ou de « vocabulaires spécifiques » et parlent de « la connaissance intériorisée au cours de la socialisation primaire »¹¹. Tout se passe comme si les acteurs intériorisaient alors essentiellement des « grilles » ou des « lunettes » de lecture, d'interprétation ou de représentation du monde¹².

Si l'on tient absolument à viser une certaine « universalité » dans les sciences humaines et sociales, ce n'est certainement pas dans l'ordre d'improbables « règles » ou « méta-règles » censées exister

dans toutes les sociétés humaines qu'il faut la chercher. Toute tentative pour identifier quelque chose comme les formes élémentaires ou invariantes du lien social qui caractériseraient l'ensemble des sociétés est une entreprise d'une prétention scientifique démesurée et inévitablement vouée à l'échec. Qui peut, en effet, prétendre connaître suffisamment l'ensemble des sociétés existantes ou ayant existé pour pouvoir dégager de telles règles universelles ? Pour atteindre à l'« universel », les chercheurs sont le plus souvent forcés à de fortes abstractions qui n'ont plus aucune espèce d'intérêt pour la recherche. En revanche, dans toutes les sociétés humaines, il y a des groupes, des formes de vie et d'activité collectives et des individus qui sont socialisés et agissent dans ces groupes ou ces formes de vie collectives. Dans toutes les sociétés humaines s'articulent des dispositions et compétences (produits de la fréquentation plus ou moins durable des différentes formes de vie sociale et, du même coup, produits d'une socialisation implicite ou d'apprentissages exprès) et des « contextes d'action », dont la nature varie selon le type de société et au sein même d'une société donnée. L'« universalité » d'une telle articulation n'est donc pas sans lien avec les capacités naturelles, biologiques de l'homme, avec ses capacités mnémoniques, le type de cerveau dont il dispose et qui le différencie d'autres animaux.

En écrivant cela, et en parlant de formule unificatrice pour les sciences humaines et sociales, je ne me situe évidemment pas au même niveau de généralité conceptuelle que celui où se place un auteur comme M. Weber pour présenter la nature des concepts historiques en tant que constructions idéaltypiques. « Disposition », « compétence » ou « contexte d'action » sont des concepts d'applicabilité générale, quelle que soit la nature de la configuration sociale étudiée. Ils ne deviennent des concepts idéaltypiques, au sens de Weber, que lorsqu'ils sont utilisés pour désigner des dispositions, compétences et contextes d'action sociohistoriquement déterminés : dispositions ascétiques ou hédonistes, compétences pratiques ou rhétoriques particulières, contextes d'action spécifiques tels que monde de l'art ou champ juridique, forme scolaire de relation d'apprentissage propre à l'école lassalienne ou institution religieuse, organisation bureaucratique du travail ou cadre de l'interaction commerciale dans certains grands magasins, etc. C'est en se situant à ce niveau intermédiaire de réalité théorico-empirique que M. Weber pouvait écrire qu'« il y a des sciences auxquelles il a été donné de rester éternellement jeunes ». Il voulait ainsi souligner le fait que les concepts idéaltypiques dépendent toujours des réalités historiques, susceptibles de transformation, auxquelles ils renvoient ou sur lesquelles ils s'appuient. Ces sciences éternellement jeunes sont les « disciplines historiques », c'est-à-dire « celles à qui le flux éternellement mouvant de la civilisation procure sans cesse de nouveaux problèmes. Par essence leur tâche se heurte à la fragilité de toutes les constructions idéaltypiques, mais elles sont inévitablement obligées d'en élaborer continuellement de nouvelles¹³ ». Le « continuuel processus de transformation des concepts au moyen desquels nous essayons de saisir la réalité¹⁴ » dont parle le sociologue allemand ne concerne que les concepts, tels ceux de « pouvoir impérial césaro-papiste » ou de « domination charismatique », qui enferment déjà en eux des éléments sélectionnés dans la réalité empirique. Cela ne devrait cependant pas empêcher les chercheurs de lever la tête et de penser un peu au-delà de la multiplicité et de l'incessante variation des concepts historiques, en vue d'une meilleure perception et d'une plus grande articulation de leurs travaux.

L'oubli du passé

La formule articulant passés incorporés et contextes d'action présents devrait, à mes yeux, jouer un rôle structurant dans les sciences humaines et sociales. Toutefois, malgré l'évidence *dispositionnaliste*, certaines théories de l'action font comme si les acteurs étaient « sans passé », totalement amnésiques et entièrement malléables sous l'effet des contraintes qui pèsent sur les différents contextes d'action. Ces théories s'intéressent moins aux acteurs agissants qu'à l'action en tant que telle, quelle que soit l'histoire des acteurs. Elles présupposent alors soit qu'il est possible de faire l'analyse du monde social sans passer par l'étude des acteurs, soit que les acteurs sont des adultes définitivement constitués et qui n'ont jamais été enfants. Exit l'étude des processus de socialisation, des processus de construction de la mémoire (des mémoires) ou des habitudes mentales et comportementales. Théorie des systèmes sociaux dont sont exclus les acteurs, étude de l'« ordre de l'interaction » indépendamment des expériences passées des acteurs¹⁵, étude formelle des organisations, des institutions ou des systèmes d'action qui se contentent de prendre en compte la position d'acteurs délestés de tout passé, théories de l'action rationnelle, qui dotent les acteurs (*homo œconomicus* ou acteurs calculateurs et stratèges) d'une psychologie universelle

sommaire, ou sociologies dites « pragmatistes » qui leur attribuent une série de compétences sans histoire¹⁶, toutes contribuent à déséquilibrer la formule scientifique en élidant l'un de ses termes : Passé incorporé + Contexte présent = Pratiques.

Dans certains travaux ethnographiques, les chercheurs contextualistes peuvent parfois considérer qu'ils ont achevé le travail d'analyse une fois qu'ils ont décrit précisément une situation ou le cours d'une action ou bien, après description, une fois qu'ils ont dégagé quelque chose comme une régularité (des règles de la conversation, une grammaire de l'action, des structures invariantes de la relation ou de l'activité). Mais ils butent alors devant un fait incontournable, à savoir qu'on ne peut véritablement comprendre pourquoi des individus réagissent différemment – et parfois contradictoirement – face aux mêmes « stimuli » extérieurs, aux mêmes contextes, si l'on oublie que, étant caractérisés par des séries d'expériences passées différentes, ils « entrent » dans un contexte lourds de tout un passé incorporé, sédimenté en manières, plus ou moins durables, de voir, de sentir et d'agir.

Mais les chercheurs attentifs au poids du passé incorporé, voire explicitement inscrits dans une tradition dispositionnaliste, négligent eux aussi parfois les effets de ce passé incorporé dans l'étude des faits sociaux. Ainsi, par exemple, même s'il parle d'« économie psychique » ou d'« habitus » et évoque souvent les processus d'intériorisation des contraintes sociales, Norbert Elias met souvent en œuvre une pensée configurationnelle, qui insiste davantage sur les relations d'interdépendance que forment entre eux les individus, et sur les contraintes qu'elles font peser sur les comportements de chacun d'entre eux, que sur l'articulation de ces « parallélogrammes des forces » et du passé incorporé par des individus socialisés¹⁷. Un semblable glissement *contextualiste* s'observe encore du côté des travaux menés à partir de la théorie des champs, qui finissent par rapporter l'ensemble des pratiques et des représentations de chaque agent à sa position dans le champ, en réduisant à presque rien les caractéristiques et les effets de l'*habitus* de celui qui occupe cette position¹⁸.

L'oubli des contextes

Si le passé incorporé est souvent élidé, dénié, biffé ou marginalisé par une partie des chercheurs, on peut tout aussi bien insister, à l'inverse, sur les dérives des dispositionnalistes, qui tendent à négliger la spécificité et la variation des contextes d'action, avec tous les effets de transformation des comportements que cette variation implique. C'est le cas parfois de la théorie de l'*habitus* (et de la reproduction) qui fait de celui-ci un principe de conservation et, par conséquent, de sélection des contextes fréquentés, de mise à l'abri des crises dispositionnelles, en oubliant tous les contextes qui ne sont pas toujours soumis au « choix » ou au « désir » des acteurs mais s'imposent à eux avec force contraintes (univers scolaire, cadre professionnel, institution hospitalière, situation politique, religieuse, situations de domination coloniale, de guerre, d'emprisonnement, etc.). C'est le cas encore des différentes variantes de la théorie psychanalytique qui, centrées sur les expériences familiales de la prime enfance, font parfois de toute vie adulte l'histoire de l'éternel retour des schémas d'expérience originellement construits. Dans tous les cas, le poids ou le rôle du contexte sont d'autant plus négligés qu'on le réduit à n'être plus que la surface d'actualisation des mêmes schémas mentaux et comportementaux, le terrain où se rejouent en permanence les mêmes scènes, l'occasion d'un déploiement des mêmes logiques. Là encore, la formule scientifique se déséquilibre, au profit cette fois des expériences socialisatrices incorporées (Passé incorporé + Contexte présent = Pratiques). Tout se passe comme si tout était déjà joué pour les acteurs avant même qu'ils aient eu l'occasion d'entrer dans les différents jeux qui se présentent à eux.

Le procédé qui consiste, néanmoins, à s'appuyer sur certaines dérives de la tradition dispositionnaliste pour discréditer tout dispositionnalisme – au lieu de chercher à l'améliorer et à éviter précisément les dérives du modèle de la disposition permanente sans contexte – compte parmi les plus « mauvais coups » intellectuels qui aient été joués dans un passé relativement récent de la discipline sociologique en France. Luc Boltanski a ainsi critiqué les travaux – jamais cités – qui sont censés mettre au jour des « déterminations » ou des « propriétés » qui seraient inscrites « une fois pour toutes » ou « de façon irréversible » dans les « agents » et qui « guideraient leurs agissements quelle que soit la situation dans laquelle ils se trouvent placés » ou « détermineraient leurs conduites en toutes circonstances »¹⁹. Cette caricature de dispositions fixes fonctionnant à la manière d'un « caractère » naturel indépendamment du contexte a conduit à l'abandon revendiqué de toute démarche dispositionnaliste, qui s'est néanmoins accompagné d'un usage problématique

de la notion de « compétences », dont on présuppose la maîtrise chez « tous les membres normaux d'une même société ». Universaliser les compétences constituait ainsi une façon, cavalière mais « pratique », de ne pas avoir à reconnaître que, chassé brutalement par la porte, le passé incorporé faisait subrepticement son retour par la fenêtre. Au bout du compte, après avoir fait l'objet d'un rejet expéditif, la notion de disposition peut désormais faire discrètement son retour (de manière essentiellement théorique), avec parfois quelques changements lexicaux mineurs (on parlera, par exemple, de « tendances à agir »), parmi les chercheurs des mêmes courants qui continuent à se montrer critiques vis-à-vis de sociologies de la socialisation ayant été pourtant les seules à poursuivre avec ténacité et rigueur un programme de recherche sur la fabrication sociale des tendances, des inclinations, des propensions ou des dispositions à croire, à sentir et à agir. Avec un peu d'humour, on pourrait dire qu'on attend avec impatience de voir de combien de retournements (ou de contorsions) théoriques des collègues sont encore capables au cours de leur longue carrière académique.

On présuppose alors la *transférabilité* ou la *transposabilité* des dispositions (schèmes, habitudes, etc.) et on se représente la réalité des dispositions ou des structures psychiques comme une réalité relativement homogène, dont la cohérence est assurée soit par les conditions sociales d'existence propres au milieu familial (théorie de l'*habitus*), soit par les caractéristiques (supposées plus ou moins universelles) de la configuration familiale composée du Père, de la Mère et des enfants. À cela, on peut opposer les faits de non-transférabilité des dispositions incorporées et le constat de la pluralité des dispositions et compétences dont sont plus ou moins porteurs les acteurs sociaux²⁰. Plus ces acteurs ont fréquenté des contextes sociaux (et socialisateurs) hétérogènes et plus cette fréquentation a été précoce, au sein de la configuration familiale (du fait notamment des différences sociales entre ses membres) ou du fait de la diversité des contextes socialisateurs (famille, école, crèche, nourrices ou tout autre agent ou institution socialisateurs), plus ils sont porteurs de dispositions hétérogènes et parfois contradictoires. Les dispositions n'agissent pas de manière permanente mais seulement en fonction des contextes d'action qui se présentent. On n'a pas affaire alors à une actualisation systématique des mêmes dispositions (du même *système* de dispositions ou de la même *formule génératrice* des pratiques), mais à un jeu plus complexe d'*activation* et d'*inhibition* des différentes dispositions incorporées qui peuvent se combiner partiellement entre elles dans certaines situations²¹, ou fonctionner parfois indépendamment les unes des autres dans d'autres situations. Dans tous les cas, si des dispositions permanentes (transcontextuelles) peuvent exister, elles ne sont pas toutes de cet ordre.

L'*habitus* et le champ comme cas particuliers du possible

Toutes ces dérives vers des analyses unilatérales, exclusivement contextualistes ou exclusivement dispositionnalistes, prouvent qu'il est bien difficile pour les sciences humaines et sociales de tenir l'équilibre de la formule scientifique dans l'analyse des pratiques sociales. Mais l'équilibre est d'autant plus difficile à tenir que l'on n'a pas explicité la formule en question. Le pari que je fais, en clarifiant le travail d'interprétation, est justement de donner la possibilité de tendre le plus possible vers l'équilibre.

Tout bon connaisseur de l'œuvre de Pierre Bourdieu aura peut-être reconnu dans la formule « Dispositions (et compétences) + Contexte = Pratique » une déclinaison de l'équation que le sociologue énonçait en 1979 : « [(*habitus*) (*capital*)] + champ = pratique²² ». Si j'en partage les grands principes, et notamment l'équilibre explicatif qu'elle inscrit comme une exigence centrale dans la démarche de recherche (y compris comme point d'appui pour critiquer les dérives contextualistes du champ chez P. Bourdieu et certains usagers de la théorie des champs), je m'en distingue sur une série de points qui portent sur les termes mêmes de l'équation : *habitus*, champ et pratique.

En premier lieu, l'*habitus* comme « système de dispositions durables et transposables » n'est qu'un *cas du possible*, un cas particulier parmi l'ensemble des patrimoines individuels de dispositions et de compétences observables. On ne peut présupposer, comme le fait P. Bourdieu, que toutes les dispositions sont « permanentes » et, par conséquent, de force et de durabilité égales. Tout dépend ici du temps de socialisation : de la plus ou moins grande précocité des expériences socialisatrices, de l'intensité avec laquelle la disposition a été formée, stabilisée et entretenue et, enfin, de la plus ou moins longue durée de formation et de renforcement de la disposition. Toutes les dispositions

à croire, agir, sentir, penser d'une certaine manière n'ont pas bénéficié des mêmes conditions de socialisation et ne peuvent donc pas avoir la même force, le même degré de permanence et la même capacité à se transférer d'un contexte à l'autre. Elles sont inégalement fortes et peuvent même, à force de ne pas trouver les conditions de leur actualisation, s'affaiblir (« se fatiguer », comme disait Charles Sanders Peirce).

L'idée même de l'habitus comme « principe générateur et unificateur » des comportements, comme « formule génératrice des pratiques », permettant de penser « de manière unitaire » les différentes dimensions de la pratique d'un individu ou d'une classe d'individus donnés, pose problème dans la mesure où elle donne l'impression que l'ensemble des dispositions incorporées par une personne au cours de son existence forme un tout, un système complet fonctionnant « comme un seul homme », au sein duquel l'ensemble des dispositions sont solidaires les unes des autres et se fondent en un principe unique. La réalité des patrimoines individuels de dispositions et de compétences, quand on se donne la peine de l'étudier de près, est tout autre : les compétences en attente de mobilisation existent autant que les penchants irrépressibles ; les dispositions faibles, qui ont besoin de contextes très contraignants ou très favorables pour s'actualiser, côtoient les dispositions fortes qui peuvent être mises en œuvre, indépendamment de toute volonté, y compris dans les contextes les plus inadéquats ; les dispositions spécifiques, qui se transfèrent assez mal et sont attachées à des contextes sociaux bien particuliers, se distinguent des dispositions générales et transférables ; les dispositions s'activent ou se mettent en veille (sont objectivement contrariées, inhibées et parfois même explicitement découragées et sanctionnées) en fonction des contextes qui se présentent²³ ; les dispositions se combinent différemment entre elles selon les contextes de pratique ; des dispositions hétérogènes, voire contradictoires, cohabitent au sein du même patrimoine individuel de dispositions, etc.

À l'échelle individuelle, l'étude des patrimoines de dispositions et de compétences retrouve le caractère polyphonique et parfois conflictuel que la psychanalyse a mis en évidence à propos du psychisme. Ce dernier est le plus souvent constitué de conflits internes entre tendances opposées et Freud le concevait comme une sorte de microsociété où s'affrontent des penchants contraires. Si l'on peut évidemment penser aux écarts entre les désirs socialement constitués et les normes morales intériorisées qui les inhibent ou les répriment, il y a aussi toutes les tensions ou les contradictions possibles entre les différents membres de la famille, tout particulièrement entre le père et la mère, entre ce que les parents disent et ce qu'ils font, entre ce qu'ils veulent explicitement « transmettre » et les conditions dans lesquelles se déroulent les « transmissions », etc. La diversité des types de dispositions et de compétences (corporelles, esthétiques, culturelles, scolaires, religieuses, morales, économiques, politiques, etc.), les multiples différences et les possibles contradictions entre les dispositions à croire (modèles rêvés, normes ou idéaux visés) et les dispositions à agir, tout cela fait du modèle de l'« habitus » une sorte de premier prototype théorique qui a permis d'engager des recherches dans une voie prometteuse, mais qui ne résiste pas – si on prend au sérieux sa définition la plus précise et scientifiquement exigeante – à l'épreuve d'une série de faits.

Certains croient rendre hommage au travail accompli par P. Bourdieu en faisant un usage rhétorique ou très approximatif du concept d'habitus²⁴. On en appelle alors à l'habitus pour évoquer globalement le passé incorporé ou les effets de la socialisation, sans garder à l'esprit les propriétés les plus fortes par lesquelles P. Bourdieu le définissait : durabilité et transférabilité des dispositions, organisation des dispositions sous la forme d'un système, caractère unificateur des comportements ou des pratiques de ce système (« la formule génératrice des pratiques »), etc. Par ailleurs, le concept qui avait à l'origine pour ambition de penser la matrice de perception, d'appréciation et d'action construite d'abord dans la famille puis, successivement ou alternativement, à l'école, dans les différentes institutions religieuses, politiques, culturelles, sportives, l'univers professionnel, etc., a été mis au service de l'objectivation de cohérences locales, dans tel ou tel domaine de pratiques, pour telle ou telle dimension de l'existence, dans telle ou telle institution ou dans tel ou tel sous-groupe. On a vu ainsi se multiplier les habitus qui, loin d'être d'abord et avant tout des habitus de classe (familialement fabriqués), peuvent être diversement habitus scolaire, scientifique, sportif, juridique, religieux, littéraire, etc. Un tel usage devrait conduire, en toute logique, à envisager que chaque individu soit porteur d'une multitude d'habitus, ce qui, une fois encore, éloigne des définitions initiales les plus rigoureuses.

La suite de cet ouvrage sera consacré à développer des éléments de réflexion concernant le concept de « contexte d'action » entrant dans l'équation précédemment formulée : Dispositions + Contexte = Pratiques. Il s'agira tout d'abord de montrer que tout contexte pertinent n'est pas forcément un « champ », ni même un « monde », au sens de Howard S. Becker ou d'Anselm L. Strauss, et qu'il est par ailleurs utile de distinguer plusieurs sortes de « champs » (e. g. les « jeux » en tant que « champs secondaires »). On progresse souvent scientifiquement lorsqu'on parvient à montrer qu'un concept qui se présente sous la forme d'un concept général, comme ceux d'habitus et de champ, n'est en fait qu'un cas particulier d'un phénomène plus général. C'est ainsi que j'ai déjà procédé à propos de l'habitus, dans certains de mes précédents travaux, en montrant qu'il n'était qu'un cas du possible parmi l'ensemble réel des patrimoines individuels de dispositions et de compétences. Et c'est de cette même manière, intégrative, que je procéderai à propos du champ, qui n'est qu'un type de microcosme étudiable parmi l'ensemble des univers socialement différenciés au sein des sociétés hautement différenciées.

Nombre de concepts descriptifs et analytiques utilisés par les sciences humaines et sociales, y compris ceux présentés comme des concepts généraux ou universellement pertinents, sont des concepts sociohistoriques qui ont des limites de validité. Une manière d'accroître son savoir consiste à faire apparaître le particulier derrière le cas revendiqué comme général. Si tous les êtres humains de toutes les sociétés sont caractérisés par des structures psychiques, celles-ci ne s'agencent sans doute pas toutes de la manière dont Freud nous l'affirme dans sa seconde topique (ça, moi, surmoi)²⁵, et si tous les êtres humains de toutes les sociétés sont caractérisés par des patrimoines de dispositions et de compétences, ces patrimoines ne prennent pas tous la forme d'un habitus (au sens de P. Bourdieu). De la même façon, si toutes les sociétés, y compris les moins différenciées d'entre elles, comportent des contextes d'action différenciés, ces contextes ne s'organisent pas tous en « champs » (Bourdieu) ou en « mondes » (Becker).

La variation des cadrages

Par ailleurs, il est crucial de s'interroger sur les autres cadrages possibles – et parfois même nécessaires pour saisir certains phénomènes – des faits ou des réalités sociales qui peuvent, en partie, être étudiés de façon pertinente à l'aide de la théorie des champs. Le même fait peut être considéré dans la perspective d'une théorie des champs et l'être dans la perspective d'une tout autre théorie. Dans les différents cas, on n'insistera pas exactement sur les mêmes dimensions des phénomènes et on ne tirera pas les mêmes fils. Les discussions scientifiques peuvent alors avoir pour objectif de fixer quelle théorie permet le mieux de résoudre un type particulier de problème, mais jamais de trancher définitivement sur la question de la « théorie vraie » du monde social.

En disant cela, je ne souhaite défendre aucune sorte de scepticisme ou de relativisme scientifique. Tous les travaux ne se valent pas et une certaine cumulativité critique s'est développée depuis les travaux des grands fondateurs : les degrés variables de robustesse logique de l'argumentation, de finesse de l'interprétation et de sévérité empirique créent suffisamment de différences entre les travaux les plus faibles et les œuvres jugées les plus fortes et qui résistent davantage au temps²⁶. Mais force est de constater que, considérés du point de vue des principes qui les guident et des objectifs qu'ils visent, les différents modèles théoriques de construction des objets peuvent difficilement être considérés comme des réponses différentes aux *mêmes* questions ou comme des solutions alternatives aux *mêmes* problèmes.

Je m'efforcerai donc de montrer que les chercheurs ont tout intérêt à tenir compte, dans leur discussion sur les contextes, non seulement de l'*échelle d'observation* du monde social (de l'étude d'actions ou d'interactions de courte durée à l'étude de vastes données quantitatives permettant de comparer des sociétés, des groupes ou des catégories, en passant par l'analyse de trajectoires individuelles), mais aussi du *niveau de réalité sociale* auquel ils entendent situer leur apport de connaissance (une observation faite à une échelle très micro pouvant très bien être conçue en vue de contribuer à la connaissance de grands phénomènes macrosociologiques ou macrohistoriques ou, au contraire, être menée dans l'optique d'une meilleure connaissance de microprocessus), de l'*intérêt de connaissance* engagé (qui fait que, bien que partageant le même niveau de réalité sociale visé, les théories des champs et des mondes ne regardent pas vraiment les mêmes réalités) et, du même coup, du *type d'objet* (de « pratique » ou de « fait ») qu'ils se donnent pour objectif d'interpréter (le chercheur ne mobilisera pas les mêmes contextes ni les mêmes éléments du

passé incorporé pour interpréter le choix d'un métier, l'interaction impromptue et hors cadre institutionnel entre deux parfaits inconnus, la pratique d'un sport ou la nature particulière de l'œuvre littéraire d'un écrivain donné²⁷).

Ce qui frappe l'observateur des travaux contemporains de sciences humaines et sociales, et tout particulièrement des travaux dits « sociologiques », c'est l'extrême diversité des types d'objets étudiés : de l'examen d'interactions de courte durée ou de parcours biographiques individuels à l'analyse comparée des groupes sociaux ou des classes sociales à l'échelle d'un espace social national (avec la question centrale de l'inégalité), en passant par l'étude des pratiques ou de la sociogenèse de groupes, d'institutions ou de milieux particuliers. Dans l'ensemble des travaux existants, on constate une variation de l'échelle d'observation adoptée, du niveau de réalité sociale sur lequel on prétend faire porter la connaissance (certains travaux qui ont pour objet des macrostructures n'en procédant pas moins parfois à des observations microsociologiques ou à des études de cas illustratives), une variation dans la prise en compte plus ou moins équilibrée du passé incorporé des acteurs et des aspects contextuels ou structurels, une variation des échelles de temps (celle de l'interaction de courte durée, celle de la biographie d'un individu ou celle, beaucoup plus longue, de la vie des grands groupes ou des grandes institutions) et une variation du nombre d'acteurs individuels étudiés, de l'individu singulier – *e. g.* Saint Louis, Flaubert, Mozart ou de parfaits inconnus – au groupe d'individus (microgroupe, membres d'une organisation ou d'une institution, corps professionnel, catégorie, classe ou fraction de classe, communauté, etc.). Cette diversité ne constitue pas un défaut ou un handicap ; elle est même le signe d'une grande richesse et d'une certaine vitalité. Mais elle contribue à rendre plus difficilement lisibles les enjeux et les objectifs de ces sciences. Il y a pourtant bien une unité derrière la multiplicité des manières de faire de la sociologie, de l'histoire ou de l'anthropologie. Le souci de clarification des problèmes qui anime ma démarche conduira à montrer pourquoi le sociologue ne devrait pas avoir à « choisir son camp » en se spécialisant dans l'étude d'un niveau de la réalité sociale ou en mettant en œuvre toujours la même échelle d'observation du monde social, mais devrait ajuster ses outils en fonction des types d'objets qu'il étudie (et qui peuvent varier) et des problèmes qu'il entend résoudre.

En utilisant les concepts de dispositions et de contextes, je ne voudrais pas laisser penser, en effet, que ceux-ci supposent de privilégier une échelle d'observation ou un niveau d'analyse de la réalité sociale particuliers. La démarche *dispositionnaliste-contextualiste* peut insuffler des travaux qui se donnent comme objectif la saisie des variations – de pratiques, de comportements, d'attitudes – inter-sociétés ou inter-époques, comme ceux qui visent à rendre raison de variations inter-groupes, interindividuelles (au sein de groupes relativement homogènes) ou intra-individuelles, synchroniques ou diachroniques, d'un contexte d'action à l'autre. La même démarche permet d'étudier des individus singuliers, autant que des interactions entre quelques individus, des microgroupes, des institutions ou l'espace des classes sociales. Les « dispositions » peuvent être celles d'un seul individu, comme celles de quelques individus en interaction ou en interrelation, dans des situations familiales, professionnelles, ludiques, scolaires, publiques, etc., ou celles d'une catégorie ou d'un groupe d'individus ayant vécu des conditions de socialisation partiellement semblables (expériences familiales²⁸, expériences genrées²⁹, expériences dans des institutions religieuses, sportives, militaires, politiques, etc.). Le « contexte », quant à lui, peut être aussi bien l'espace national des classes³⁰ et fractions de classe, un microcosme social (« champ », « jeu », « monde »), une organisation ou une institution, un groupe ou un sous-groupe, et même un cadre local d'interaction.

Telle que je la conçois, une sociologie dispositionnaliste-contextualiste peut donc s'intéresser aux mêmes aspects du monde social et avec le même souci du détail qu'une sociologie interactionniste de type goffmanien, mais en introduisant l'idée selon laquelle les interactants en présence sont porteurs de dispositions et de compétences et qu'ils engagent dans l'interaction, autant pour la « définir³¹ » que pour agir, des schèmes de perception, d'appréciation, d'interprétation, des compétences rhétoriques ou gestuelles, des manières de voir, de sentir et de réagir qu'ils ont constituées au cours de leurs expériences sociales (et en partie interactionnelles) passées. Un *interactionnisme dispositionnaliste*, qui serait en mesure d'étudier de près les conditions de déclenchement ou d'activation des dispositions comme celles de leur inhibition ou de leur mise en veille, devrait aussi faire apparaître le fait que les acteurs sont inégalement préparés aux différentes sortes de rencontres sociales auxquelles ils sont en permanence confrontés et qu'ils

sont plus ou moins à même de bien s'y comporter, d'éviter d'y faire des gaffes ou de faire preuve de maladresses. Ils sont aussi inégalement prédisposés, par leurs expériences sociales passées, à y jouer des premiers ou des seconds rôles, des rôles de leaders ou de suiveurs, etc.

Il va de soi que plus l'échelle d'observation et le niveau de réalité sociale s'approchent des individus singuliers, plus ils permettent de faire apparaître des complexités individuelles, des hétérogénéités et des contradictions dans le patrimoine de dispositions et de compétences. À l'échelle où peuvent s'observer de telles complexités, on saisit le principe des sentiments d'incompréhension, de malaise, de frustration ou de « mauvaise conscience », de culpabilité ou d'auto-dévaluation, qui sont diversement engendrés par les écarts entre ce dont notre passé incorporé nous rend capables et ce que les situations exigent de nous. Ces malaises peuvent naître aussi de nos diverses confrontations ou accommodations plus ou moins forcées avec des personnes porteuses de dispositions partiellement ou globalement contradictoires, de l'inassouvissement de dispositions et de compétences constituées qui ne trouvent pas toujours les conditions de leur actualisation, de nos dispositions à croire qui sont parfois déconnectées de nos dispositions à agir ou en complet décalage avec les conditions objectives d'existence (ce qui empêche, dans les deux cas, d'atteindre ou d'accomplir ce que l'on juge être « bon » ou « bien ») et, enfin, de la concurrence temporelle des investissements dans des sphères d'activité différentes (familiales, professionnelles, amicales, etc.). En revanche, plus le chercheur regarde le monde à l'échelle des catégories, des groupes, des classes, des mondes ou des champs, et plus il est nécessairement amené à opérer une réduction de la complexité des patrimoines de dispositions et de compétences en privilégiant l'étude des grandes dispositions génériques que des individus d'une catégorie, d'un groupe, d'une classe ou d'un champ ont en commun (François Simiand parlait d'« abstraire l'élément commun³² »).

Il n'est pas inutile ici de préciser le statut d'une sociologie à l'échelle individuelle, telle que je me suis efforcé de la mettre en œuvre dans une partie de mes travaux, et la nature d'une analyse qui s'approche des individus singuliers. Il me semble que nombre de sociologues confondent les problèmes généraux que l'on peut poser et discuter à propos de l'échelle individuelle du social et les manières, à chaque fois singulières, d'aborder empiriquement, petit à petit, lesdits problèmes. On peut ainsi, de manière générale, poser le fait que la singularité individuelle est liée à la pluralité des cadres d'expériences socialisatrices, au degré variable d'intensité de ces expériences, aux temps de socialisation passés dans ces cadres et à la combinaison de toutes ces expériences aux intensités et aux durées variables. Mais ceux qui ne distinguent pas le problème général et les résolutions empiriques partielles de ce même problème peuvent affirmer d'emblée et radicalement qu'il est impossible de travailler sur la plus grande singularité, que seul « le général » est susceptible d'être étudié et de faire l'objet d'une investigation scientifique (« il n'y a de science que du général ») et que « collectif » est un strict équivalent de « social ». Le chercheur empirique s'efforcera, au contraire, de proposer des réalisations partielles du programme scientifique d'une sociologie à l'échelle individuelle, permettant dans un cas de faire la comparaison systématique du comportement d'une poignée d'individus dans une série de domaines de pratiques, dans un autre cas de faire de même mais sur des sous-domaines de pratiques culturelles, ou ailleurs de mener l'étude très fouillée d'un cas singulier ou d'une série de cas atypiques³³.

Examinons un exemple. Les dispositions ascétiques associées au protestantisme ne se dissocient jamais, dans la réalité des patrimoines individuels de dispositions et de compétences, d'une multitude d'autres dispositions associées au genre, au milieu social d'origine ou d'appartenance, aux activités professionnelles et, plus largement, à l'ensemble des expériences socialisatrices – des plus éphémères aux plus durables, des plus ordinaires aux plus extraordinaires – qui ont fabriqué les individus tels qu'ils sont. Toutefois, lorsque le chercheur se situe à l'échelle d'une institution pluriséculaire (l'Église protestante) ou d'une communauté comptant des millions de membres dans différents pays, on assiste forcément à une opération de dés-individualisation ou de dé-singularisation par rapport aux multiples manières protestantes de vivre. Le chercheur abstrait certaines grandes propriétés dispositionnelles – qui distinguent le protestantisme du catholicisme, mais aussi et surtout du confucianisme, du taoïsme, de l'hindouisme, de l'islamisme, etc. – de l'ensemble des microcontextes dans lesquels elles sont prises. Il synthétise, résume, condense ou totalise des données qui peuvent être extrêmement dispersées. Et lorsqu'il oublie de préciser le caractère « utopique » (au sens d'« idéaltypique ») du tableau qu'il brosse, il prend le risque de donner l'impression que la croyance en question se présente de façon aussi pure et intense

à tout moment et pour chacun des individus composant les populations concernées. C'est pour cette raison que Paul Veyne écrivait que « les titres de chapitre de la grande histoire : “Une époque de foi”, “L'identité musulmane”, “Le paganisme et la Cité antique”, sont autant de surinterprétations qui méconnaissent un arc-en-ciel de réactions inégales³⁴ ». Malgré cette abstraction ou cette typification, qui s'accompagnent d'une nécessaire simplification, le sociologue qui s'attelle à une telle étude³⁵ n'est cependant pas radicalement étranger à celui qui ferait l'étude socio-biographique d'un Martin Luther, d'un Jean Calvin ou d'un protestant anonyme.

Dans la grande majorité des cas, les chercheurs en sciences humaines et sociales définissent leur propre démarche en procédant à des exclusions : exclusions des produits de l'histoire cristallisée (vs l'action en train de se faire), des dispositions (vs les contraintes contextuelles de l'action), des structures macrosociologiques (vs les cadres microsociologiques), de l'individu (vs les groupes), etc. En se positionnant de cette manière, ils présupposent que leur point de vue est meilleur que d'autres, dans l'absolu, indépendamment du type de problème qu'ils entendent résoudre. L'individu est ainsi souvent victime d'une telle exclusion dans les sciences sociales : jugé trop singulier (lorsqu'il s'agit de l'individu empirique concret) ou trop générique (lorsqu'il s'agit de l'individu défini dans son universalité biologique) par un auteur comme É. Durkheim qui préconise l'étude des groupes ou des institutions ; considéré comme une réalité trop psychologisante et essentialisante par un sociologue comme Howard S. Becker qui pointe le risque de réification des personnes dans des « types » et préfère « se concentrer sur les activités plutôt que sur les gens³⁶ » ; exclu par Michel de Certeau de son étude des manières de faire quotidiennes, qui voit dans le « retour aux individus » une forme de régression vers l'« atomisme social » récusé « par plus d'un siècle de recherches sociologiques, économiques, anthropologiques ou psychanalytiques »³⁷, etc. Il suffit pourtant de penser à toute une série de problèmes posés par les historiens, les sociologues, les anthropologues ou les psychologues – pourquoi un romancier, un musicien ou un philosophe donnés ont-ils créé une œuvre aussi singulière ? Pourquoi un individu donné est-il le seul transfuge de classe de sa fratrie ? Pourquoi cet élève réussit scolairement de façon brillante alors que d'autres élèves issus du même groupe social ont tendance statistiquement à échouer ? Pourquoi tel individu donné a-t-il développé tel genre de pathologie mentale ? – pour se rendre compte de la nécessité ressentie par certains chercheurs de se doter d'une théorie de l'acteur individuel (et pas seulement de l'action ou des contextes d'action).

En fait, il existe de multiples façons de mettre à l'épreuve le programme inscrit dans une formule telle que : « Dispositions + Contexte = Pratiques ». Cette dernière peut engendrer des travaux très différents selon l'échelle d'observation mise en œuvre et le niveau de réalité sociale visé. On peut aussi, selon les travaux réalisés, insister plus particulièrement sur tel ou tel de ses composants. À l'occasion de chaque étude particulière, le chercheur peut ainsi faire porter l'effort de recherche plutôt sur les *contextes* (leurs structures, leurs modalités propres de fonctionnement, leurs règles du jeu spécifiques, leurs enjeux spécifiques, la nature de ce qui s'y passe, etc.) qu'ils soient mondes, champs, jeux, institutions, microgroupes ou cadres restreints d'interaction, ou plutôt sur les acteurs et leurs *dispositions et compétences* (les produits des expériences socialisatrices successives et/ou parallèles par lesquelles ils sont passés). Et, dans les deux cas, il peut insister sur le *processus* de fabrication (sociogénèse) des contextes ou des acteurs, ou bien étudier un *état*, à un moment donné, d'un contexte ou d'un patrimoine (individuels ou collectifs) de dispositions et de compétences. Concernant les contextes, le chercheur peut en faire l'histoire, en saisir les mécanismes de fonctionnement à un moment du temps ou bien encore les étudier sous l'angle de leur rôle socialisateur en observant et en analysant la manière dont la famille, l'Église, le parti, le groupe de pairs, l'institution sportive, le milieu professionnel, etc., contribuent à former les acteurs qui les fréquentent³⁸. Du côté des dispositions et des compétences incorporées, le même chercheur peut faire l'analyse sociogénétique de leur formation chez des individus ou groupes d'individus donnés ou être davantage attentif à la manière dont, une fois constituées, elles sont subtilement mobilisées, déclenchées, dans la dynamique des actions et interactions, en fonction des contextes de la pratique, ou tout au long d'un parcours biographique fait de « choix » ou de « décisions » et parfois de bifurcations³⁹. Il peut enfin se demander comment elles se transfèrent ou non d'un contexte de formation à d'autres contextes.

J'ai évoqué, en début de chapitre, le caractère nécessairement imparfait des réalisations empiriques qui ne peuvent pas toujours viser l'équilibre explicatif (et interprétatif) de la formule scientifique

dispositionnaliste-contextualiste. Mais les recherches ne seraient pas lues et utilisées de la même façon si elles se présentaient clairement comme des morceaux de programme, des réalisations partielles d'un programme plus complet plutôt que comme des sortes de fins en soi parfaites en leur genre (ce qui, jeu de la concurrence académique oblige, est plus fréquemment le cas). Elles seraient perçues beaucoup plus comme des points d'appui pour construire des objets plus vastes ou plus complexes plutôt que comme des vues partielles se donnant l'air de vues globales ou totales et qui découragent la recherche des articulations ou des combinaisons.

Des hommes et des femmes dans l'histoire

Enfin, un implicite a parcouru l'ensemble des pages précédentes, qu'il me faut lever avant de poursuivre sereinement la réflexion. Parler de théorie de l'action ou de l'acteur, énoncer la formule scientifique la plus complète et équilibrée qui permet de rendre raison des pratiques des acteurs, tout cela suppose que les pratiques d'acteurs sociohistoriquement situés soient au cœur de la recherche en sciences humaines et sociales. Ce souci n'implique pas un choix d'échelle d'observation définitif (celle, par exemple, qui permet de saisir les acteurs au plus près de leurs pratiques ou « au ras du sol⁴⁰ », selon l'expression suggestive de Jacques Revel), mais impose au chercheur comme une nécessité impérieuse, quels que soient la nature de ses recherches et le niveau de réalité sociale étudié, de ne jamais oublier qu'il y a des hommes et des femmes dans l'histoire.

Cela n'a pas toujours été évident dans les milieux de la recherche en sciences humaines et sociales, et l'on sait que certains modèles théoriques, tels que le structuralisme anthropologique de Claude Lévi-Strauss ou la théorie des systèmes autopoïétiques de Niklas Luhmann, ont à peu près complètement exclu les acteurs, leurs histoires, leurs pratiques et les incertitudes ou les complexités relatives de leurs actions, du champ de l'investigation. Le *contextualisme de la structure* ou *du système* a mis entre parenthèses ou a considéré comme de simples épiphénomènes les acteurs, les fonctionnements réels de groupes petits ou grands (couple, famille, groupe de pairs, groupe professionnel, communauté), les scènes d'interaction, les enchaînements d'actions ou de suites d'événements, les destinées (professionnelles, familiales, amicales, sentimentales, etc.) individuelles ou collectives, les relations circonstanciées de domination et les formes d'exercice du pouvoir. Avec la vision structuraliste du monde, tout – l'ensemble des structures sociales et symboliques invariantes – semblait figé et inscrit de toute éternité dans les sociétés. Et cette vision de sociétés sans histoire et sans agitation humaine s'accompagnait d'une conception naturalisante des propriétés universelles de l'esprit humain. Penser l'histoire et les sociétés en tenant compte des acteurs qui les font, replacer les acteurs, qui ont une histoire, dans l'histoire et dans les cadres sociaux de leurs actions : voilà sans doute ce vers quoi devraient tendre les sciences humaines et sociales.

1.

Autoproclamés comme tels et dont le caractère réellement pragmatiste des travaux me paraît souvent assez contestable.

2.

« Naïvement », car cela déclenche l'indignation scientifique et morale de tous ceux qui pensent qu'admettre une telle chose c'est avouer et, du même coup, banaliser un certain opportunisme intellectuel. Pour cette raison, on ne cesse d'assister dans l'univers des sciences humaines et sociales à des entreprises de critiques radicales de l'adversaire, suivies quelques années plus tard par des autocritiques. Les auteurs cumulent ainsi les profits : ceux associés à l'acte inaugural de distinction, puis ceux attachés au présumé courage ou à la prétendue lucidité de celui ou de celle qui avoue en partie ses « fautes » ou ses « exagérations ». Mais que de temps perdu et que d'énergie dispersée dans ces mouvements de balancier qui répondent aux seules logiques de la compétition à court terme.

3.

J'utilise le terme « dispositionnalisme » pour désigner les approches qui tiennent compte du passé incorporé (des produits de la socialisation passée) en vue de rendre raison des pratiques. Il ne m'échappe cependant pas que le terme n'est pas totalement satisfaisant dans le sens où

les « compétences », qui sont prises en compte dans la formule, ne sont pas à proprement parler des « dispositions » mais seulement des capacités mobilisables, « disponibles ». Il n'existe malheureusement aucun terme totalement satisfaisant pour qualifier globalement la perspective théorique en question.

4.

Cf. M. Darmon, *La Socialisation. Domaines et approches*, Paris, Armand Colin, « 128 », 2^e éd. revue et augmentée, 2010.

5.

On notera que les sociologies durkheimienne et wébérienne, souvent opposées dans les présentations académiques, se sont toutes deux penchées sur cette question.

6.

Il faut prendre très au sérieux l'intuition de Jean-Pierre Changeux selon laquelle les concepts dispositionnalistes – qui supposent que nos apprentissages ou nos expériences s'inscrivent sous la forme de traces plus ou moins durables dans le cerveau – permettent de faire le lien entre les neurosciences et les sciences humaines et sociales. Cf. notamment *L'Homme de vérité*, Paris, Odile Jacob, 2002, et « Les bases neurales de l'habitus », in G. Fussman (dir.), *Croyance, raison et déraison*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 143-158. Les travaux des neurosciences prouvent en effet que le fonctionnement du cerveau (la mobilisation de circuits neuronaux) est très sensible aux compétences acquises par expérience ou par apprentissage systématique. Des chercheurs du Département de neurologie cognitive de l'University College de Londres ont ainsi montré que les zones du cerveau contrôlant la représentation de l'espace chez les chauffeurs de taxi londoniens sont d'autant plus développées que le chauffeur de taxi est expérimenté et qu'il a développé ses compétences pour se repérer dans l'espace d'une si grande ville. Cf. E. A. Maguire, D. G. Gadian, I. S. Johnsrude *et al.*, « Navigation-related structural change in the hippocampi of taxi drivers », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 2000, vol. 97, n° 8, p. 4398-4403.

7.

On remarquera que la *position* dans une organisation, un système, un champ ou un monde n'appartient pas seulement au contexte en question, mais qu'elle présuppose l'existence de personnes aux compétences et aux dispositions ajustées à cette position. Ce que l'on situe parfois théoriquement du côté du contexte extérieur aux acteurs (place, position, rôle, coordonnées sociales) n'est donc pas du tout indépendant du passé incorporé de ces derniers.

8.

Et là encore, l'entraînement intensif comme l'arrêt d'entraînement s'objectivent dans le cerveau (les réseaux neuronaux). Cf. B. Draganski, C. Gaser, V. Busch *et al.*, « Neuroplasticity : changes in grey matter induced by training », *Nature*, 2004, n° 427, p. 311-312, et B. Draganski, C. Gaser, G. Kempermann *et al.*, « Temporal and spatial dynamics of brain structure changes during extensive learning », *The Journal of Neuroscience*, 2006, n° 26, p. 6314-6317.

9.

D. Hume, Abrégé d'un livre récemment publié, intitulé : *Traité de la nature humaine dans lequel le principal argument est plus amplement illustré et expliqué* [1740], 2002, <www.uqac.quebec.ca/zone30/Classi

10.

M. Mauss, « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, « Quadrige », 1991, p. 283-310.

11.

P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

12.

Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf ont aussi souligné le rôle du langage dans la perception et l'interprétation des situations. On peut cependant reprocher au second son déterminisme linguistique trop étroit qui fait directement découler perceptions, interprétations, et même parfois comportements, des structures linguistiques (B. L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969), en oubliant que ces structures sont elles-mêmes le produit – plus ou moins durablement cristallisé – de leurs rapports à des pratiques et à des contextes spécifiques d'usage qu'il faut s'efforcer d'objectiver.

13.

M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, « Agora », 1992, p. 191.

14.

Ibid., p. 192.

15.

Si Erving Goffman n'est pas insensible à la question de l'anticipation dans le cours de l'interaction, il fonde cependant celle-ci sur un savoir commun dont la sociogenèse n'est jamais étudiée.

16.

Par exemple, Luc Boltanski a défendu, dans certains de ses textes, une vision exclusivement contextualiste de l'action, lorsqu'il dit s'intéresser essentiellement aux « contraintes » liées « au dispositif de la situation dans laquelle sont placées les personnes » (L. Boltanski, *L'Amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990, p. 69). Il prête par ailleurs aux acteurs des « compétences » dont la sociogenèse (historique comme individuelle) n'est jamais étudiée (« Nous considérons qu'il appartient à la compétence de tous les membres normaux d'une même société de pouvoir les saisir et d'en tenir compte », *ibid.*).

17.

Il écrit ainsi que « la structure et la forme du comportement d'un individu dépendent de la structure de ses relations avec les autres individus » (N. Elias, *La Société des individus*, Paris, Fayard, 1991, p. 104), ou encore que « les différentes voies possibles entre lesquelles il [l'individu] opte lui sont prescrites par la constitution de son cercle d'action et ses rapports d'interdépendance » (*ibid.*, p. 95).

18.

On trouve ce genre de glissement dans les travaux mêmes de P. Bourdieu lorsque, par exemple, ce dernier tend à expliquer l'œuvre de Flaubert essentiellement par sa position dans le champ littéraire et à négliger ainsi l'étude plus fine des expériences et des dispositions qu'il engage dans son œuvre littéraire. Cf. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, et la critique de cette dérive contextualiste dans B. Lahire, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010.

19.

L. Boltanski, *L'Amour et la justice comme compétences*, *op. cit.*, p. 65-69.

20.

Cf. B. Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998 ; *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, 2002, et *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

21.

Certaines dispositions hétérogènes, issues d'expériences socialisatrices différentes ou d'aspects différents des mêmes expériences socialisatrices, se combinent entre elles pour rendre possibles tel ou tel comportement, tel ou tel choix, etc. On en trouvera de nombreux exemples dans B. Lahire, *Portraits sociologiques*, *op. cit.*

22.

P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 112.

23.

Lorsque le patrimoine individuel de dispositions est pluriel, l'activation de telle disposition dans tel contexte est souvent le produit de l'interaction entre des rapports de force internes et externes : rapport de force interne entre des dispositions plus ou moins fortement constituées au cours de la socialisation passée, et rapport de force externe entre des éléments du contexte (parfois des individus différents) qui pèsent plus ou moins fortement sur l'acteur.

24.

Il est d'ailleurs assez cocasse pour moi de voir mes travaux critiqués par des défenseurs de la théorie de l'habitus qui n'ont pourtant jamais eux-mêmes fait l'effort d'étudier sérieusement la manière dont se fabriquent et s'actualisent des dispositions incorporées. On cherchera, en effet, vainement de ce côté-ci de l'univers sociologique des chercheurs ayant précisé théoriquement le concept de « disposition » et explicité méthodologiquement la manière dont, concrètement, à travers des recherches empiriques bien délimitées, on peut tenter de les reconstruire. Ils ont donné ainsi raison, pendant de nombreuses années, à tous ceux qui voyaient (et qui continuent à voir) dans les « dispositions » une sorte de pouvoir mystérieux aussi peu utile que l'idée de « vertu dormitive de l'opium » pour expliquer les phénomènes d'endormissement consécutifs à la consommation de cette drogue.

25.

Cf. N. Elias, *Au-delà de Freud. Les rapports entre sociologie et psychologie*, Paris, La Découverte, 2010.

26.

B. Lahire, *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

27.

S'il n'en allait pas ainsi, on ne comprendrait pas pourquoi les chercheurs ne remontent généralement pas aux expériences enfantines des interactants ou ne reconstituent pas les éléments de leur problématique existentielle pour comprendre ce qui se passe dans une interaction courte entre inconnus autour d'un verre, ou même dans une interaction pédagogique entre un enseignant et un élève dans un cours de grammaire. On en verrait déjà beaucoup plus l'intérêt dans l'explication des rapports sentimentaux et, notamment, des échecs sentimentaux successifs, lorsque ceux-ci semblent répéter inlassablement un même schéma. Dispositions mentales et comportementales familialement constituées ou simples compétences scolairement ou professionnellement constituées, ce sont le type d'objet étudié et les questions que le chercheur se pose à son sujet qui en décident.

28.

Cf. B. Lahire, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1995 ainsi que le travail de G. Henri-Panabière, *Des héritiers en « échec scolaire »*, Paris, La Dispute, 2010.

29.

Cf. C. Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005, et M. Court, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute, 2010.

30.

On pourrait tout aussi bien commencer par citer des travaux, plus rares du côté de la sociologie, qui comparent des données internationales (taux de scolarisation ou d'alphabétisation, taux de mortalité ou de natalité, PIB ou taux de chômage, etc.) ou qui prennent précisément pour objet les relations économiques, politiques, culturelles, etc., entre différents États-nations.

31.

Les interactionnistes parlent de « définition de la situation » par les acteurs.

32.

F. Simiand, « La méthode historique et les sciences sociales », *Revue de synthèse historique*, n° 6, 1903, p. 10-14.

33.

Les différents cas de figure évoqués renvoient successivement à *Portraits sociologiques*, op. cit., *La Culture des individus*, op. cit., *Franz Kafka*, op. cit. et *Tableaux de familles*, op. cit.

34.

P. Veyne, « L'interprétation et l'interprète. À propos des choses de la religion », *Agone*, n° 23, 2000, p. 73.

35.

On aura reconnu la démarche comparative des différents éthos religieux de Max Weber dans sa *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, 1996.

36.

H. S. Becker, *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002, p. 90.

37.

M. de Certeau, *L'Invention du quotidien*, Paris, 10/18, 1980, p. 9.

38.

On trouve ce type de démarche à l'œuvre dans les thèses de doctorat de Julien Bertrand sur la formation des footballeurs professionnels (*La Fabrique des footballeurs. Analyse sociologique de la construction de la vocation, des dispositions et des savoir-faire dans une formation au sport professionnel*, Université Lumière-Lyon 2, 2008), d'Emmanuelle Zolesio sur la socialisation professionnelle des chirurgiennes viscérales (*Chirurgiens au féminin ? Socialisation chirurgicale et dispositions sexuées de femmes chirurgiens digestifs*, Université Lumière-Lyon 2, 2010) et de Lucie Bargel sur la socialisation politique des jeunes du PS et de l'UMP (*Aux avant-postes. La socialisation au métier politique dans deux organisations de jeunesse de parti. Jeunes populaires (UMP) et Mouvement des jeunes socialistes (PS)*, Université Paris 1, 2008), ainsi que dans les ouvrages de Guy Vincent sur l'école primaire française (*L'École primaire française*, Lyon, PUL, 1980), de Pascal Dauvin et Johanna Siméant sur les travailleurs humanitaires (*Le Travail humanitaire. Les Acteurs des ONG, du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002) ou de Sylvia Faure sur l'apprentissage du métier de danseur (*Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute, 2000).

39.

Cf. S. Denave, *Ruptures professionnelles. Processus, contextes et dispositions*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2008.

40.

J. Revel, « L'histoire au ras du sol », préface à G. Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. I-XXXIII.

2

Penser la différenciation sociale

Il est très rare de trouver un accord scientifique de fond parmi l'ensemble des courants sociologiques qui s'affrontent sur toutes sortes de questions. Pourtant, s'il est un phénomène qui fait l'unanimité, c'est bien celui de la différenciation sociale des activités. La reconnaissance d'un tel accord est une première manière de retrouver une certaine unité des sciences humaines et sociales derrière la diversité des modèles. Qualifiées de modernes ou d'industrielles, nos sociétés

sont considérées par les auteurs les plus divers comme des ensembles caractérisés par une forte différenciation sociale des activités ou des fonctions. Elles se distinguent par là des sociétés démographiquement souvent plus limitées, où la division sociale du travail est infiniment moins poussée. D'Adam Smith à Pierre Bourdieu en passant par Herbert Spencer, Karl Marx, Émile Durkheim, Georg Simmel, Max Weber, Maurice Halbwachs, Karl Polanyi, Talcott Parsons, les sociologues de l'école de Chicago (Robert Park, Louis Wirth, Erving Goffman, Howard S. Becker, Anselm L. Strauss, etc.), Marshall Sahlins, Norbert Elias, Peter Berger et Thomas Luckmann ou Niklas Luhmann, tout le monde s'accorde au moins sur le fait que cette hétérogénéité croissante doit être pensée et qu'elle a des conséquences sur les structures psychiques, les structures du comportement ou de la personnalité des individus de ces sociétés. « Différenciation sociale des fonctions », « division sociale du travail », pluralité des « sphères d'activité », des « registres d'action », des « cercles sociaux », des « scènes d'interaction », des « mondes », des « champs », des « sous-univers » ou des « systèmes » : tous ces mots de la sociologie témoignent de l'intérêt des chercheurs pour les réalités de la différenciation.

Le problème est si large et si complexe qu'il a souvent été étudié par des voies différentes et à partir de réalités variées : il y a ceux (nombreux parmi les historiens de la culture et de l'art, mais aussi chez les sociologues de la culture) qui ont étudié plutôt la différenciation des univers de production culturelle et ceux qui ont concentré leur attention sur l'autonomisation de la sphère d'activité économique ; ceux qui ont pris pour objet les « champs du pouvoir », où se joue un ensemble de luttes de redéfinition ou d'appropriation du capital spécifique à chacun de ces champs, et ceux qui se sont plutôt focalisés sur des « mondes » comme espace de coordination d'un ensemble de métiers, d'institutions et d'acteurs autour d'une activité centrale ; il y a ceux qui ont proposé un modèle théorique d'explication du fonctionnement de certains types de microcosmes (théorie des systèmes, des mondes, des champs, etc.) et ceux qui ont examiné les effets de la différenciation des activités sur les « répertoires de rôles » d'acteurs ordinaires, *and so on and so forth*. Cette division scientifique des tâches et des travaux – qui est un effet du processus même que les chercheurs s'efforcent de saisir – contribue à faire perdre de vue le problème dans son ensemble ou à faire passer des théories régionales, qui ne valent que pour certaines parties et pour certaines dimensions du monde social, pour des théories générales.

On ne peut comprendre les théories régionales à prétention générale comme celles de T. Parsons ou de N. Luhmann sur les systèmes sociaux, ou encore celles, empiriquement plus productives, de H. S. Becker sur les mondes ou de P. Bourdieu sur les champs, que si on les situe dans la continuité d'une longue tradition de réflexions sociologiques et anthropologiques sur la différenciation historique des activités ou des fonctions sociales. Pierre Bourdieu s'inscrivait lui-même explicitement dans cette longue chaîne théorique lorsqu'il écrivait :

L'émergence d'un champ du pouvoir est solidaire de l'émergence d'une pluralité de champs relativement autonomes, donc d'une différenciation du monde social (qu'il faut se garder de confondre avec un processus de stratification, bien qu'il conduise à l'instauration de hiérarchies sociales). Ce processus a déjà été analysé par Durkheim, qui, prolongeant Spencer, pour qui l'univers va « de l'homogène vers l'hétérogène », oppose au « vitalisme unitariste » de Bergson l'évolution qui conduit de l'« état primitif d'indivision » où les « fonctions diverses » sont déjà présentes mais « à l'état de confusion » (la vie religieuse, par exemple, mêlant le rite, la morale, le droit, l'art et même une science commençante) à la « séparation progressive de toutes ces fonctions diverses et pourtant primitivement confondues » : « La pensée laïque et scientifique s'est séparée de la pensée mythique et religieuse ; l'art s'est séparé du culte ; la morale et le droit se sont séparés du rite. » Durkheim voit dans cette confusion des différentes formes d'activité un obstacle à la pleine réalisation de chacune d'elles : « Primitivement, toutes les formes d'activité, toutes les fonctions sociales sont rassemblées, comme prisonnières les unes des autres : elles sont des obstacles les unes pour les autres ; chacune empêche l'autre de réaliser complètement sa nature. » Si Weber évoque à peine l'avancée hors de l'indifférenciation primitive, il montre, au moins dans le cas de l'économie, que l'apparition de domaines séparés s'accompagne de l'institution d'une légalité spécifique, manifestée par un *en tant que (als)* constituant (l'économie en tant qu'économie, etc.)¹.

Si la théorie des champs a été l'une des plus fécondes dans l'histoire récente de la sociologie,

c'est à la fois par son caractère empirique et par la volonté de son créateur de prendre pour objet des univers très différents, qui faisaient généralement l'objet de recherches spécialisées ne communiquant quasiment jamais entre elles². Il était impossible de progresser dans l'analyse des sociétés différenciées sans une vision un peu large des processus d'autonomisation dans des secteurs très différents de la vie sociale, et sans opérer de distinction entre les différents types de microcosmes au sein du macrocosme social. Mais les flottements conceptuels de cette même théorie, sur la question notamment de l'autonomie des champs, de même que sa propension à privilégier l'étude des invariants par rapport aux spécificités, s'expliquent de la même façon par l'étendue des domaines sociaux couverts. Pour avancer dans l'étude du monde social contemporain, il faut non seulement mobiliser l'ensemble des théories partielles ou globales ayant eu pour ambition de penser les produits sociaux de la différenciation sociale (celles de Durkheim, Weber, Polanyi, Luhmann, Meyerson, Bourdieu, Becker, etc.), mais aussi réinscrire ces faits dans l'histoire des sociétés.

Dans ce chapitre, je m'efforcerai de cumuler les principaux acquis des travaux et réflexions sociologiques, historiques ou anthropologiques majeurs concernant la question de la différenciation et de l'autonomisation des univers sociaux. Aucune avancée scientifique n'est en effet possible, ici comme ailleurs, sans un examen critique des recherches antérieures les plus décisives. Le passage par les grandes réflexions qui ont marqué les sciences humaines et sociales permet de cumuler les acquis des analyses partielles et de les dépasser, de circonscrire les points problématiques ou les apories et de les surmonter. On y saisit le rôle que les luttes symboliques pour la reconnaissance jouent dans les processus de différenciation des sociétés démographiquement étendues, ainsi que l'importance des pratiques d'écriture spécialisées et de l'accumulation des savoirs objectivés dans l'histoire de la séparation progressive des différentes branches de l'activité humaine, et tout particulièrement des secteurs de la production culturelle et symbolique (religion, droit, sciences, littérature, etc.). On verra, de même, la nécessité d'établir une différence entre la progressive spécialisation de divers microcosmes sociaux (autonomie-spécificité) et la problématique conquête d'indépendance de ces microcosmes à l'égard des logiques et des pouvoirs qui leur sont extérieurs (autonomie-indépendance). On insistera aussi sur la non-fermeture sur eux-mêmes des microcosmes, qui, d'une part, ne peuvent développer leur spécificité qu'en s'appuyant les uns sur les autres, et qui, de l'autre, entretiennent des relations d'interdépendance (ce qui explique que lorsqu'un microcosme se modifie les autres ne restent jamais inchangés et que des transferts et circulations de toutes sortes puissent s'observer), des relations de concurrence ou des rapports de force. On évoquera, enfin, les effets de la différenciation sociale des activités sur la structuration mentale et comportementale des individus.

Le rôle des savoirs objectivés

Dans sa réflexion sur la division du travail social, É. Durkheim souligne le fait que ce phénomène est observable dans l'ensemble des « régions » du monde social et non exclusivement dans le monde de la production économique, avec ses branches professionnelles, industrielles notamment, de plus en plus ramifiées. Même les domaines politique, culturel, administratif, juridique ou scientifique connaissent une semblable « fragmentation³ ».

Un tel processus d'évolution continue nous sépare des sociétés traditionnelles caractérisées par leur « état d'indistinction et d'homogénéité » originel, et notamment par l'omniprésence enveloppante et englobante du religieux. Dans ces sociétés,

tout le monde [...] admet et pratique, sans la discuter, la même religion ; les sectes et les dissidences sont inconnues : elles ne seraient pas tolérées. Or, à ce moment, la religion comprend tout, s'étend à tout. Elle renferme dans un état de mélange confus, outre les croyances proprement religieuses, la morale, le droit, les principes de l'organisation politique et jusqu'à la science, ou du moins ce qui en tient lieu. Elle régleme même les détails de la vie privée⁴.

La relative indistinction de l'économique, du politique, du religieux, de l'esthétique, etc., n'est d'ailleurs pas sans poser problème à l'analyste car l'ensemble des catégories dont il dispose pour parler du monde social (« économie », « politique », « religion », « culture », « éthique », « représentation », « système », etc.) est le produit langagier de la différenciation des domaines de pratiques sociales. L'usage imprudent, non réflexif, de telles catégories amène notamment les chercheurs à parler d'univers très peu différenciés, qui ne distinguent pas ou peu certaines

dimensions de la réalité, avec les mots issus d'univers hautement différenciés. Utiliser, par exemple, le langage d'économistes contemporains pour décrire et analyser des réalités « économiques » indissociablement politiques, morales, religieuses, etc., c'est nier les logiques propres à des sociétés qui n'ont pas distingué ce que « nous » avons été habitués, du fait de la division du travail et du relatif *désencastrement* du marché économique par rapport au reste du monde social⁵, à considérer comme des réalités séparées et séparables.

De même, appréhender la réalité mythico-rituelle des sociétés traditionnelles à partir de la notion de « religion » peut conduire à des malentendus. Cela peut laisser penser qu'on a affaire à une pratique sociale spécifique, nettement distincte d'autres pratiques. Or, comme le note Jack Goody à propos des langues africaines, on ne trouve « aucun équivalent du terme occidental de religion (ni même de rituel) et, ce qui est plus important encore, les acteurs ne semblent pas considérer croyances et pratiques religieuses de la même façon que nous autres, musulmans, juifs, hindous, bouddhistes, chrétiens ou athées, c'est-à-dire comme un ensemble distinct⁶ ». Si l'on veut parler de religion, il faut préciser qu'il s'agit d'une religion totale, omniprésente, qui organise et donne sens à toutes les pratiques et non d'une vision du monde toute relative, une vision du monde parmi d'autres, à laquelle on pourrait « choisir » d'adhérer ou de ne pas adhérer. L'« idolâtrie » des Indiens du Mexique, explique Serge Gruzinski, « est indissociable d'une trame sociale et [...] loin d'occuper une sphère extérieure, elle constitue une façon d'exprimer, d'informer et de jouer les rapports sociaux⁷ ». Elle n'a ainsi « rien d'un supplément qui viendrait prolonger ou amplifier le réel ou ajouter sa caution rituelle aux manifestations les plus diverses de l'activité humaine⁸ ». Elle n'est pas un système de définition de la réalité parmi d'autres systèmes de définition de la réalité parallèles et concurrents, qui pourraient permettre aux acteurs de dire : « Ceci est religieux et cela ne l'est pas », « Ceci est dû à l'action des hommes, cela à celle des dieux ». Pour que quelque chose comme une « religion » advienne, il faut qu'il devienne le monopole d'un groupe de spécialistes chargés des biens de salut et du sacré, qui se constituent en intermédiaires légitimes obligés entre les dieux et les hommes⁹.

Les sociétés traditionnelles, à tradition orale, ont aussi été qualifiées de sociétés « acéphales », « sans État », « lignagères » ou « segmentaires »¹⁰. De même qu'il est délicat d'utiliser le terme de « religion » pour rendre raison des phénomènes mythico-rituels de ces formations sociales, on ne peut parler de « politique » au sens où il y aurait une pratique du pouvoir autonomisée, séparée des autres pratiques sociales. Le rôle du chef du clan est limité : « Son discours consiste, pour l'essentiel, en une célébration maintes fois répétée, des normes de vie traditionnelles : "Nos aïeux se trouvèrent bien de vivre comme ils vivaient. Suivons leur exemple et, de cette manière, nous mènerons ensemble une existence paisible." Voilà à peu près à quoi se réduit un discours de chef¹¹. » La situation n'a rien à voir avec celle des sociétés où des institutions de pouvoir séparées voient le jour. Lorsque la pratique du pouvoir s'autonomise, au sens où elle se spécifie, une coupure beaucoup plus nette se crée entre les détenteurs du pouvoir et les gouvernés. Cette coupure n'est d'ailleurs pas que symbolique ; elle est aussi technique. Un tel pouvoir suppose toujours, en effet, l'apprentissage de compétences, l'appropriation d'un stock de connaissances accumulées et d'un langage spécifique dont sont démunis les gouvernés. Et plus le pouvoir se spécialise et se spécifie, plus le fossé entre experts et profanes s'étend. C'est le cas dans les sociétés démocratiques modernes où ce que l'on peut appeler des « champs politiques » se sont instaurés en tant qu'espaces de lutte et de concurrence pour la conquête du pouvoir municipal, régional ou d'État :

La dépossession corrélative de la concentration des moyens de production de discours ou d'actes socialement reconnus comme politiques n'a cessé de s'accroître à mesure que le champ de production idéologique gagnait en autonomie avec l'apparition des grandes bureaucraties politiques de professionnels à plein temps et avec l'apparition d'institutions (comme, en France, l'Institut des sciences politiques et l'École nationale d'administration) chargées de sélectionner et de former les producteurs professionnels de schèmes de pensée et d'expression du monde social, hommes politiques, journalistes politiques, hauts fonctionnaires, etc.¹².

Par ailleurs, si le chef de clan ou de tribu des sociétés traditionnelles reçoit (des dons ou des services), il doit rendre en retour, à l'exemple du chef fidjien qui « était astreint à des dons permanents : lui avait-on construit une maison, il fallait qu'il fit des offrandes en retour, et, si ces dernières n'étaient pas assez somptueuses, il devenait impopulaire et risquait même la mort¹³ ».

Cette obligation de réciprocité empêche, d'un point de vue économique, toute accumulation primitive d'un capital économique. Pas plus qu'il n'y a de religion ou d'institution de pouvoir séparées, il n'y a de monde distinct et spécialisé de l'économie. C'est ce qu'a bien montré Marshall Sahlins en parlant d'un « mode de production domestique¹⁴ » qui n'est pas tourné vers la production de surplus et vers l'échange commercial de ceux-ci. Arthur Maurice Hocart notait par exemple l'absence de « stockage de nourriture [...] excepté les jours qui précèdent un festin¹⁵ » chez les Aranda d'Australie. Et Georges Balandier soulignait le fait que certaines sociétés « disposent de mécanismes discrets (mais efficaces) limitant la détention de pouvoirs et l'accumulation de richesses. Ainsi, les Fang gabonais, chez qui la liquidation physique menaçait quiconque remettait en cause la solidarité clanique et la tendance égalitaire, en satisfaisant son ambition et ses intérêts particuliers, justifiaient les moyens utilisés pour contenir l'inégalité¹⁶. » Lorsqu'elle ignore les conditions historiques d'existence de ses catégories d'analyse et qu'elle les applique sans précaution à des univers n'ayant pas opéré la dissociation entre l'économie et les autres sphères d'activité, l'étude économique dérive vers un économisme un peu court¹⁷.

La séparation des domaines de pratiques s'accompagne, très tôt dans l'histoire, d'une profusion de pratiques d'écriture et de savoirs attachés à ces domaines. Ainsi, en Mésopotamie (3000 ans av. J.-C.), sur le demi-million de documents écrits disponibles, les chercheurs constatent que des genres d'écrits bien spécifiques correspondent à des pratiques différenciées (économiques, administratives, juridiques, religieuses, politiques, « littéraires », historiques, médicales, techniques, culinaires, divinatoires, astronomiques, mathématiques, grammaticales, etc.)¹⁸. Or, lorsqu'ils s'accumulent, se conservent, font référence, etc., ces écrits sont autant de moyens de prendre conscience de la spécificité des différents domaines de pratiques, en même temps qu'ils participent objectivement de leur séparation. Sans rigidifier les frontières entre des compartiments du savoir ou de la pratique sociale encore inexistantes, il faut toutefois souligner le fait que, dans les toutes premières formations sociales à État, s'observe déjà une logique de différenciation-spécialisation des pratiques et des savoirs. S'il n'y a pas, à proprement parler, de domaines de savoirs autonomes, on a tout de même des thèmes séparés qui sont traités et qui constituent, par leur accumulation, de véritables archives sur la base desquelles de nouveaux genres discursifs écrits apparaissent. Parmi les exemples classiques de reprise, de travail sur un corpus écrit préexistant, on trouve, en Égypte comme en Mésopotamie¹⁹, celui des listes chronologiques d'événements donnant lieu à des récits, des chroniques et des annales, ou encore celui des mythes mis par écrit ou des simples listes de divinités permettant aux scribes d'établir des rapports entre elles et de pratiquer ainsi une réflexion nouvelle que l'assyriologue Adolph Leo Oppenheim a qualifiée de « théologie »²⁰. Les thèmes relativement différenciés qui se constituent progressivement en traditions spécifiques, réappropriées de génération en génération par les scribes, forment un ensemble de « sous-univers de signification²¹ » qui manifestent de plus en plus une coupure entre profanes et experts.

C'est aussi le cas du droit. Pas plus que l'astronomie, les mathématiques ou la médecine, le droit ne va se constituer comme un domaine totalement autonome avec tradition spécifique explicite en Mésopotamie ou en Égypte. En Mésopotamie, on trouve ce qu'on a appelé tout à fait anachroniquement des « codes juridiques » : des fragments du « Code » d'Ur-Nammu qui fonde la III^e dynastie d'Ur vers 2080 av. J.-C., des fragments de la législation de la ville d'Esnunna vers 1950-1900 av. J.-C., des fragments du « Code » de Lipit-Ishtar, roi d'Isin vers 1875 av. J.-C. et surtout le très commenté « Code » Hammourabi (1728-1686 av. J.-C.). Les « articles » (près de 300) y sont regroupés par thème (faux témoignage, vol, travail agricole, commerce, dépôts et dettes, esclaves, etc.), mais si le terme de « code » ne convient guère, c'est que la stèle d'Hammourabi ne délivre aucune loi générale, ne présentant que des cas particuliers (*e. g.* « Si un maître-maçon n'a point assuré la solidité d'une maison qu'on lui a fait construire, et si alors la maison ainsi construite par lui s'écroule, causant la mort du propriétaire : ce maître-maçon sera mis à mort. Si par son écroulement elle a causé la mort du fils du propriétaire : on mettra à mort le fils du maître-maçon²². »). De plus, comme le souligne Jean Bottéro, le prétendu « Code » est rempli d'incohérences. Deux articles peuvent décrire des cas de figure semblables ou identiques en tranchant une fois très durement (parfois jusqu'à la mort) et en renvoyant une autre fois les adversaires dos à dos. Le « Code » Hammourabi ressemble donc plus à un « recueil de jurisprudence²³ » dans lequel le scribe a inscrit des sentences et non des règles ou des lois. Mais il met tout de même en œuvre, de même

que les « traités » de « physiognomie », de « médecine » ou de « divination », des formules ou des grilles d'observation récurrentes qui systématisent le raisonnement.

Les « traités » de médecine, par exemple, abordent les différentes parties du corps de manière tout à fait ordonnée, partant du crâne pour aboutir aux pieds en passant par les tempes, le front, le nez, etc. Ensuite, pour chaque partie du corps, le scribe utilise le procédé de la variation d'une formule stabilisée à partir de critères (une série de couleurs : blanc, jaune, rouge, noir ; des oppositions du type froid/chaud, sec/humide, etc.) qui sont appliqués toujours dans le même ordre. La formule qu'on trouve dans les « codes » juridiques et les différents « traités » est constituée d'une « hypothèse » commençant par « si » (la protase) suivie d'une « conclusion » ou d'une « conséquence » (l'apodose)²⁴. Les scribes mésopotamiens passent chaque cas, chaque objet ou chaque partie du corps, au crible des mêmes critères, des mêmes grilles d'observation et de la même formule, parfois jusqu'à l'absurdité, dans une recherche évidente d'exhaustivité²⁵. Et surtout, ces « codes » et « traités » sont comme des archives susceptibles d'être retravaillées pour donner lieu à des systématisations, des généralisations ou des développements futurs. Ces corpus écrits, ces bases de données objectivées, qui vont s'accumuler au cours du temps, ne sont pas sans effet sur la spécialisation de certains secteurs du monde social. Il devient en effet de plus en plus difficile de maîtriser l'ensemble des pratiques, des savoirs ou des types d'écrits et l'on assiste alors à un processus de spécialisation des scribes et, plus généralement, des acteurs de ces différents secteurs.

Concernant les mythes et les rites, les scribes vont contribuer à spécialiser les formules employées. Ils normalisent et fixent les gestes et les paroles à faire et à prononcer. Les textes mésopotamiens ou égyptiens qui « prescrivent souvent de manière extrêmement détaillée chacun des actes du rituel, les prières et les formules que l'on doit réciter [...] ainsi que les offrandes et les instruments requis pour le sacrifice²⁶ », entraînent une standardisation et une spécialisation des gestes et des énoncés employés et opèrent, par là même, une coupure entre, d'une part, les prêtres-experts qui suivent « à la lettre » les inscriptions textuelles (fonctionnant comme des prescriptions, des modèles de référence par rapport auxquels les écarts peuvent être sanctionnés) et, d'autre part, les profanes qui assistent à des cérémonies qu'ils ne sont plus toujours à même de comprendre totalement. Ce n'est pas un hasard si M. Weber définissait les prêtres comme des « fonctionnaires d'une entreprise permanente, régulièrement organisée en vue d'influencer les dieux, par opposition aux interventions personnelles et occasionnelles des sorciers », donc par leur attachement à « l'existence de certains lieux de cultes fixes, liée à tout un appareil objectif de culte » et à « un savoir spécial, une doctrine fixe et une qualification professionnelle »²⁷. Seul l'écrit permet la *fixation* et la *spécialisation* d'un savoir objectivé.

L'autonomisation fonctionnelle progressive du temple et du palais royal, et de manière encore plus fine du « religieux », du « politique », du « juridique », du « littéraire », du « médical », du « mathématique », de l'« astronomique », etc., est indissociable des pratiques d'écriture constituant des traditions spécifiques, permettant « l'accumulation primitive du capital culturel²⁸ ». Ces traditions reprises, transformées, réélaborées, constituent une base de travail avec des modes de raisonnement, des objets, des styles d'énonciation toujours plus spécifiques : « Tout au long de l'histoire, la spécialisation des scribes se combine à la relative autonomie de la tradition écrite pour promouvoir l'autonomie structurelle des "grandes organisations". Celles-ci ont ainsi tendance à développer leur propre corpus littéraire, leurs propres ensembles de connaissances spécialisées²⁹. »

Dans l'ensemble des domaines de production culturels et symboliques (domaines juridiques, politiques, religieux, scientifiques, littéraires, artistiques, etc.), la différenciation est indissociable de cette accumulation d'œuvres et de savoirs objectivés, de leur organisation matérielle et symbolique, et des processus de leur réappropriation par chaque nouvelle génération de juristes, de politiques, de religieux, de chercheurs, d'écrivains ou d'artistes. Karl Marx et Friedrich Engels affirmaient que « cette fixation de l'activité sociale, cette pétrification de notre propre produit en une puissance objective qui nous domine [...] est un des moments capitaux du développement historique jusqu'à nos jours³⁰ ». Au fur et à mesure que s'accumulent les produits du passé spécifiques à tel ou tel domaine, les chances individuelles de pouvoir maîtriser l'histoire de plusieurs domaines s'amenuisent, ce qui contraint les acteurs de ces sociétés à la spécialisation.

Dans tous les domaines où les textes jouent un rôle important, on sait que l'organisation matérielle et symbolique dans des bibliothèques est ce qui a rendu possible la pratique de la citation et de la référence bibliographique. L'intertextualité, qui intègre les auteurs vivants comme ceux qui sont morts, est rendue possible par cette conservation ordonnée de l'écrit. « Citations et objets documentaires, collections citationnelles et collections documentaires apparaissent fonctionner selon les mêmes processus et jouer des mêmes dispositions du côté des mots et du côté des choses », écrivait Louis Marin³¹.

Compiler et sélectionner des citations, comparer ou confronter des textes, synthétiser une série d'œuvres, y faire implicitement ou explicitement référence, citer positivement ou négativement tels ou tels auteurs, voilà autant d'opérations qui supposent le retour sur un passé spécifique qui a été soigneusement conservé pour être rendu disponible et qui se distingue toujours un peu plus, au fur et à mesure que le temps passe et que les réappropriations se succèdent, d'autres traditions organisées parallèlement. C'est en Grèce ancienne que Christian Jacob observe l'un des premiers grands moments dans cette histoire. C'est là que « se définissent les méthodes, la déontologie du travail intellectuel, autour des bibliothèques » car, « en mettant à la disposition des chercheurs l'ensemble des écrits disponibles », celles-ci « déterminent en effet les principes, la structure interne du texte scientifique, quelle que soit la discipline concernée »³². Bibliothèques ou archives constituent des dispositifs centraux du travail intellectuel et sont comme les formes dépliées du « traité scientifique » qui « doit intégrer le passé de la discipline dans laquelle il s'inscrit, porter en lui-même, pour ainsi dire, les archives du domaine intellectuel qu'il veut contribuer à perfectionner et à agrandir »³³. Se situer dans une tradition, dans une lignée, avec ou contre tel ou tel texte ou auteur, cela suppose une certaine cumulativité du travail de réflexion, et même une certaine idée du « progrès », même si chaque nouveau traité peut mobiliser le même passé pour proposer d'aller dans des directions assez différentes. Le traité savant est, à sa manière, un « dispositif d'archivage » :

Le nouveau traité scientifique s'écrit donc dans ce processus de citation et de critique, dans ce mouvement alternatif entre le passé de la discipline et son progrès futur. Le traité doit conserver les traces, comme autant de strates géologiques, des soubassements sur lesquels il se bâtit. Il s'écrit dans une bibliothèque, où le géographe est entouré de cartes et de mémoires, mais il doit, en définitive, devenir lui-même cette bibliothèque, en archivant l'ensemble des informations réputées exactes après l'entreprise critique de rectification. Beaucoup plus qu'une simple procédure de compilation, pimentée par le goût immodéré des Grecs pour la polémique, ce recours critique à la tradition, comme principe moteur de la découverte scientifique, apparaît comme l'instrument fondamental qui assure non seulement la perpétuation, mais aussi le progrès des connaissances.

La Bibliothèque d'Alexandrie introduit donc une mutation dans le travail intellectuel, mutation déjà esquissée dans l'École aristotélicienne. Tout savant doit être aussi philologue, lire et relire les textes de ses devanciers, corriger leurs conceptions erronées comme on corrige une leçon fautive du texte d'Homère. Le traité écrit est devenu un instrument de travail, le support d'une lecture critique qui génère une nouvelle écriture. Ce jeu entre la lecture et l'écriture est devenu constitutif du texte scientifique, qui, comme support aux descriptions et aux théories nouvelles, doit proposer un condensé des traditions passées, entre la doxographie et l'anthologie. Le traité est donc la mémoire d'un champ de savoir, il définit le terme provisoire d'une trajectoire, dont l'origine se situe dans les ouvrages des prédécesseurs les plus anciens. Point d'arrivée de cette tradition, il sera lui-même un nouveau point de départ pour ceux qui lui succéderont. L'archivage systématique et raisonné des productions intellectuelles, dans le cadre de la bibliothèque, apparaît donc comme la forme institutionnelle d'un dispositif présent au cœur même du traité scientifique. Ce sont le même mouvement, la même logique qui conduisent à stocker et à gérer l'héritage du passé, et à bâtir sur ces fondations des savoirs nouveaux. Il n'est pas de science sans histoire des sciences. Il n'est pas de savant amnésique. L'écriture scientifique est une mémoire vivante et créatrice, où se fonde la dialectique d'un progrès reposant sur l'exploitation critique du passé³⁴.

C'est dans cette intertextualité spécifique que se fonde l'autonomie d'un champ du savoir ou d'un domaine culturel. Et cette spécificité – qui fait que les médecins, les géomètres, les mathématiciens, les poètes, les juristes, les théologiens, etc., lisent les textes de leurs prédécesseurs et y réagissent – doit être soigneusement distinguée de l'indépendance d'un domaine par rapport à des demandes

ou à des pouvoirs externes. En ce sens précis, dès la période antique, quelque chose comme un « champ philosophique » existe, car on a bien affaire à un univers spécifique, avec une tradition propre, des textes consultables en bibliothèques qu'on lit, qu'on cite et par rapport auxquels on se situe, parfois dans un jeu de concurrence assez subtil :

Comment exposer un système philosophique sans le situer par rapport aux doctrines précédentes, voire concurrentes ? Les polémiques entre écoles philosophiques antiques vont au-delà d'une concurrence institutionnelle qui impliquait souvent la disqualification des thèses de l'adversaire : penser les principes premiers et le concept même de matière suppose que l'on prenne position dans un paysage doctrinal balisé par des thèses fortes, certaines lointaines, d'autres proches. La tradition philosophique, schématisée dans les doxographies, permet de convoquer les devanciers dans un débat où la critique des systèmes antérieurs sert de fondement à l'établissement de la vérité. Mais un philosophe peut en cacher un autre, et la polémique épicurienne, en visant un ancêtre illustre, cherche à disqualifier les thèses de l'école rivale, dans le temps proche des débats les plus vifs : Lucrèce critique Héraclite pour mieux réfuter les stoïciens, à mots couverts, par une rhétorique du détour, par un jeu de ricochet (Alain Gigandet évoque « une sorte de billard »)³⁵.

L'histoire de cette longue différenciation des sphères d'activité culturelle ou intellectuelle reste très largement à faire, sans parler de l'histoire plus générale encore de la division sociale du travail. Les sous-univers, les mondes sociaux, les systèmes ou les champs, autant de concepts qui ne renvoient pas exactement aux mêmes types de réalité sociale, mais qui partagent tous la même volonté de penser les phénomènes de différenciation sociale, ont une genèse qu'il faudrait s'efforcer d'étudier.

Le sociologue Talcott Parsons a souligné l'importance de la période post-Renaissance en Italie comme moment d'apparition d'une culture séculière, indépendante de toutes considérations religieuses, et de constitution d'univers culturels et savants relativement spécifiques. On y tolère de plus en plus mal le cumul des appartenances : si Léonard de Vinci peut être à la fois un homme de l'art et un savant, ce n'est plus le cas de Raphaël et de Galilée³⁶. Mais de plus savants connaisseurs de l'histoire n'hésitent pas à faire remonter au Moyen Âge le moment où s'autonomisent une série de champs de production culturelle. C'est le cas du médiéviste Jean-Philippe Genet qui situe au XIII^e siècle le début d'une forte différenciation :

Si donc nous nous reportons au terrain historique, il est évident que dès le XIII^e siècle le monopole ecclésiastique est battu en brèche et que, peu à peu, vont s'autonomiser un certain nombre de champs, dont le statut est cependant loin d'être facile à établir. Tout d'abord, il y a celui du droit, le plus observable, le mieux coupé de l'Église, mais qui n'est pas seulement, on s'en doute, un marché des biens symboliques. Ensuite, il y a le champ universitaire : il est aisément repérable par ses instances, mais il reste globalement dominé, non sans crises violentes il est vrai, par l'autorité ecclésiastique, et il tend lui-même à se fractionner, le droit ayant pratiquement d'emblée son fonctionnement propre, et la médecine tendant à l'avoir. Et puis, il y a ce que l'on pourrait appeler, effectivement, le ou plutôt les champs littéraires, qui n'ont pas d'instances apparentes, mais échappent au monopole de l'Église et fonctionnent bel et bien comme des systèmes³⁷.

Il est toutefois probable que le sociologue et le médiéviste n'aient pas à l'esprit exactement le même type de définition de l'autonomie ou de l'autonomisation. Ce point mérite une discussion précise.

L'autonomie en question

La notion d'« autonomie », et plus particulièrement encore celle d'« autonomie relative », a une histoire qui est originellement indissociable de l'œuvre de Marx et de la tradition marxiste. Le marxisme a, en effet, révélé sa tendance à un certain économisme consistant à rapporter mécaniquement toute activité – politique, juridique, scolaire, artistique, religieuse, etc. – à l'infrastructure économique. Ce qui se passe dans tel ou tel ordre de pratiques ne serait que la conséquence immédiate des mouvements situés dans la base économique. En réaction à ce réductionnisme économique, certains auteurs, parmi lesquels les philosophes marxistes Ernst Bloch et Antonio Gramsci occupent une place centrale, ont été conduits à développer l'idée d'autonomie relative des sphères d'activité, de leurs pratiques et des luttes particulières qui s'y jouent. Plutôt qu'un simple reflet ou qu'une détermination directe de l'économie vers les autres sphères de la société, on a commencé à reconnaître, par exemple, l'« efficace *spécifique* des superstructures³⁸ ».

Cependant, chez Marx et Engels déjà, l'étude de la division du travail, « l'une des puissances capitales de l'histoire », permettait de reconnaître un « morcellement » et invitait à s'interroger sur les logiques propres à chaque microcosme issu d'une « subdivision » toujours plus poussée. Selon ces auteurs, la division du travail prend la forme tout d'abord d'une séparation du travail matériel et du travail intellectuel. Mais elle s'instaure aussi entre les différentes familles, entre les villes et les campagnes, entre la production industrielle, la production agricole et le commerce, entre les différentes branches du travail industriel, agricole ou commercial, entre les différentes corporations, etc.³⁹.

On comprend ainsi pourquoi la notion d'autonomie est, implicitement ou explicitement, devenue peu à peu centrale chez une partie des chercheurs en sciences humaines et sociales. Elle l'est d'autant plus que ceux-ci ne se contentent pas de rester rivés sur l'étude d'un domaine ou d'un microcosme et de le considérer comme un isolat, mais qu'ils s'interrogent sur les rapports entre le domaine ou le microcosme en question et ce qui est extérieur à lui.

Autonomie-spécificité et autonomie-indépendance : le cas de l'univers littéraire

La séparation des domaines de savoir ou des sphères de production culturelle intervient très tôt au cours de l'histoire des sociétés. Les productions se spécifient et constituent des traditions propres que les nouveaux venus sont obligés de s'approprier. Nul n'est censé ignorer l'histoire du domaine dans lequel il entre. Ce type d'autonomisation des sphères (autonomie-spécificité), qui est le produit d'une division du travail culturel, n'a pas grand-chose à voir avec l'autonomisation de ces mêmes sphères par rapport aux pouvoirs (étatique ou ecclésial d'abord, économique ensuite) ni avec l'indépendance économique des producteurs (autonomie-indépendance). L'exemple de l'univers littéraire est assez parlant sur cette question et permet de la clarifier.

Dans le premier cas, l'autonomie de l'univers littéraire correspond à la différenciation de la littérature comme activité séparée des autres activités sociales (activités politiques, juridiques, religieuses, économiques, philosophiques, etc.). Au fil des siècles sont nées des institutions spécifiquement littéraires telles que les académies, les sociétés d'auteurs, les éditeurs dédiés à la littérature, un patrimoine littéraire national ou mondial, des rayons de bibliothèques et de librairies réservés à la littérature, des prix et des concours littéraires, un enseignement de la littérature, des livres d'histoire de la littérature, des dictionnaires de littérature ou sur les écrivains, des manifestations littéraires, etc. Si l'on adopte un tel point de vue, l'autonomisation du domaine littéraire n'a pas attendu la fin du XIX^e siècle pour s'accomplir. Cette autonomie-spécificité de la littérature est d'abord et avant tout une affaire d'œuvres et de savoirs accumulés, classifiés, hiérarchisés, enseignés (grâce à des bibliothèques, des académies ou des écoles), qui obligent ceux qui entrent dans le jeu et veulent faire œuvre littéraire à s'approprier tout ou partie de ce patrimoine. De ce point de vue, tout univers culturel qui a accumulé un patrimoine spécifique se sépare nécessairement de l'ensemble des autres univers sociaux (proches ou lointains) et s'autonomise.

Les auteurs peuvent composer à la demande d'un roi une pièce de théâtre, écrire sur commande éditoriale le n-ième volume d'une série de romans policiers ou de romans « à l'eau de rose », ou fabriquer un roman correspondant à des attentes ou à des goûts préexistants chez un large public, cela ne remettra pas en cause l'autonomie-spécificité de la littérature, c'est-à-dire son existence comme domaine particulier d'activité qui se différencie d'autres domaines : pendant que certains écrivent, d'autres peignent, dessinent, sculptent ou philosophent. La dépendance la plus forte et la plus directe vis-à-vis de « commanditaires » n'empêche pas la mise en œuvre de compétences spécifiquement littéraires. Malgré le fait qu'elle s'adapte aux pressions ou aux attentes commerciales, la « littérature industrielle » (Sainte-Beuve), avec ses codes narratifs, ses passages ou thèmes « obligés », est un produit de l'autonomisation de la littérature comme domaine d'activité au même titre que la littérature la plus « pure ». Les mêmes pressions, les mêmes attentes ou les mêmes demandes sociales externes (politiques, culturelles, morales, religieuses ou économiques) se traduisent différemment en littérature et en philosophie, en peinture et au cinéma.

Le sportif et l'extra-sportif

L'analyse de l'univers sportif permet de faire le même constat et d'émettre le même type de

remarques. Jacques Defrance montre, à propos du cas de la France, que les sports se sont intensément développés et technicisés des années 1950 à 1985. Le monde sportif s'est « étendu » et a « consolidé ses règles, ses pouvoirs et ses traditions » (avec le club spécialisé et la compétition pour piliers) au point qu'il

se serait « fermé de plus en plus au monde extérieur¹ ». Pourtant, qui dit *spécificité* d'un univers avec ses règles du jeu et ses enjeux propres ne dit pas forcément clôture sur soi.

Tout d'abord, il est évident que l'esprit de compétition sportive, qui a pour caractéristique d'être explicite et revendiqué comme « bon » ou « sain », ne se développe pas dans un désert culturel : la compétition y prend, certes, des formes particulières, mais elle n'est pas sans rapport avec l'existence de compétitions économiques, scientifiques, scolaires, etc. Le champ sportif communique sourdement, de ce fait même, avec un grand nombre d'autres univers implicitement ou explicitement compétitifs. Par ailleurs, si les institutions sportives se sont efforcées de séparer les sports d'enjeux ou de fonctions autres que spécifiquement sportifs (techniques) – *e. g.* religieux, politiques, économiques, militaires, patriotiques, disciplinaires, civiques, moraux, scolaires, etc. –, elles sont loin d'y être parvenues. Il est difficile aujourd'hui de ne pas voir les enjeux politiques, patriotiques, moraux, économiques ou médicaux qui sont attachés au sport. Si le champ sportif était totalement fermé sur lui-même, les commentaires des matchs de football ne seraient pas aussi nationalistes (on commenterait la qualité des performances indépendamment de la provenance des équipes), les équipes nationales ne chanteraient pas des hymnes nationaux et les sifflets qui accompagnent parfois ceux-ci ne provoqueraient pas autant de débats. On n'évoquerait pas non plus ses fonctions de formation des citoyens respectueux des règles de civilité, son rôle dans le maintien de « corps sains », « en bonne santé ». On n'assisterait pas à l'entrée de clubs sportifs en Bourse et on n'observerait pas non plus l'intrusion de logiques publicitaires ou télévisuelles dans l'organisation même de certains sports.

Ces articulations entre le sportif et l'extra-sportif, ces fonctions sociales revendiquées ou désirées ou ces enjeux extérieurs à la logique purement sportive n'empêchent pas ce domaine de pratiques d'exister comme un domaine « à part » et de soumettre ceux qui y entrent à des contraintes spécifiques (règles du jeu, entraînement, etc.).

Si l'on entend en revanche « autonomie » de l'univers littéraire dans le sens d'indépendance prise vis-à-vis des pouvoirs politiques, religieux ou économiques, alors la seule chose que l'on puisse dire avec certitude, c'est que l'on est passé historiquement d'une dépendance des écrivains à l'égard des pouvoirs politiques et religieux, financeurs et commanditaires des œuvres, à une dépendance générale par rapport au marché. La liberté d'expression littéraire d'une grande partie des créateurs est à chaque fois cadrée et limitée par la relation de dépendance vis-à-vis de leurs financeurs : élites politiques et religieuses hier, marché éditorial aujourd'hui. En comparant les œuvres de Shakespeare, Cervantes, Racine ou Corneille à celles d'auteurs du XIX^e ou du XX^e siècle qui écrivent des romans sentimentaux, des romans policiers ou des romans historiques populaires pour vivre des revenus de leurs publications, on voit bien que la forte dépendance politique et religieuse n'a pas rendu impossible l'émergence de grandes œuvres littéraires, et que le marché, qui opère un tri sélectif par les ventes plutôt que par la qualité, peut considérablement limiter la possibilité d'innover d'un point de vue littéraire.

Pour situer la « conquête » de l'autonomie de l'univers littéraire à la fin du XIX^e siècle (avec Flaubert et Baudelaire), et pour considérer que l'instauration d'un marché littéraire participerait de cette autonomisation au XIX^e siècle avant de la remettre ensuite en cause au cours du XX^e siècle⁴⁰, il faut, d'une part, opter pour une définition particulière de l'autonomie et, d'autre part, placer dans le marché des vertus exagérément libératrices. Dans ses textes sur le champ littéraire, P. Bourdieu reste d'ailleurs assez flou sur la manière dont un tel univers peut devenir autonome lorsque se constitue un marché de la littérature, car le système de marché, comme celui du mécénat, fait d'emblée peser un risque – de nature différente – sur l'autonomie des créateurs.

Dans l'un de ses tout premiers textes publié en 1966⁴¹, P. Bourdieu mêlait deux arguments pour affirmer que la formation d'un marché apporte un gain d'autonomie significatif. Le premier argument concerne le passage d'un lien de dépendance direct et personnel (« un petit cercle de lecteurs directement fréquentés » dont l'artiste devait admettre les conseils et les critiques) à

« un public, une “masse” indifférenciée, impersonnelle et anonyme de lecteurs sans visage »⁴². Sur ce point, le gain d'autonomie reste très contestable car on peut se demander en quoi le côté plus « diffus » de la dépendance permettrait une plus grande liberté de manœuvre littéraire. Et puis est-on réellement passé d'une dépendance directe et personnelle à une dépendance plus lâche et diffuse ? Rien n'est moins sûr. L'éditeur, le directeur littéraire ou le directeur de collection sont très concrètement les personnes qui rappellent les contraintes du marché aux auteurs qui pourraient les avoir oubliées. L'histoire des écrivains n'est pas celle de leur libération progressive vis-à-vis de toute contrainte, mais bien l'histoire des formes différentes de contraintes qui n'ont cessé de peser sur eux. De la commande (directe) à la demande (diffuse), c'est seulement la nature des déterminations qui change. Car chercher à plaire au prince, au roi, à l'Église, tenter de séduire le public ou de ne pas se fâcher avec son éditeur, c'est dans tous les cas être contraint économiquement d'orienter sa plume en fonction de considérations extra-littéraires (l'abandon de la poésie pour le roman ou, pis, pour le théâtre populaire, le roman-feuilleton ou le journalisme est un thème récurrent chez les romanciers du XIX^e siècle⁴³). Gustave Flaubert en était bien conscient, lui qui écrivait :

Quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paie pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œuvre d'art digne de ce nom et faite avec conscience est inappréciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim ! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pensions des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès⁴⁴ !

Le second argument utilisé par P. Bourdieu me paraît plus problématique encore. Si le marché engendre l'autonomie, explique-t-il en substance, c'est qu'il permet à des professionnels de l'art et de la culture d'exister, indépendamment des autorités politiques ou religieuses. Le « marché fait d'acheteurs virtuels capables de conférer à l'œuvre une sanction économique » peut ainsi « assurer l'indépendance économique et intellectuelle de l'artiste » et « l'existence d'un “marché littéraire et artistique” rend possible la formation d'un corps de professions proprement intellectuelles »⁴⁵. Or c'est très exactement le contraire qui s'observe historiquement : c'est l'État, et non le marché, qui a permis, sous des formes parfois autoritaires, que se développent des corps de créateurs professionnels (troupes de comédiens, chercheurs, écrivains, artistes, etc.). Sachant que de vrais corps de professions intellectuelles n'ont jamais été créés que par l'État (ou par l'Église), que les écrivains n'ont jamais formé « un corps professionnel » et qu'ils n'ont que rarement pu bénéficier de cette indépendance économique par le marché, on distingue encore moins où se situe l'action du marché dans le processus d'autonomisation. Où est le gain d'autonomie littéraire obtenu grâce au marché quand on sait que les auteurs les plus « purs », producteurs de biens symboliques destinés à d'autres producteurs de biens symboliques, n'ont que très peu de chances de bénéficier de son existence ? P. Bourdieu souligne bien lui-même, à propos du XIX^e siècle, que seuls les plus « nantis » pouvaient ne pas être « obligés de se consacrer à des tâches secondaires pour assurer leur subsistance » et que les autres étaient « contraints d'abandonner plus ou moins vite la poésie pour des activités littéraires mieux rémunérées » telles que le roman, le théâtre ou la « “littérature industrielle”, qui fait de l'écriture une activité comme une autre »⁴⁶.

P. Bourdieu ne semblait pas voir la différence majeure entre les juristes ou les prêtres, qui sont formés, recrutés et rémunérés par l'État ou par l'Église, et les artistes (au sens plein du terme) qui n'ont jamais connu de semblables conditions de formation, de stabilisation professionnelle et de rémunération lorsqu'il écrivait : « Autrement dit, de même que, comme l'observe Engels dans une lettre à Conrad Schmidt, l'apparition du droit en tant que droit, c'est-à-dire en tant que “domaine autonome”, est corrélative des progrès de la division du travail qui conduisent à la constitution d'un *corps de juristes professionnels*, de même encore que, comme le note Max Weber dans *Wirtschaft und Gesellschaft*, “la rationalisation” de la religion doit son “autonormativité” propre, relativement indépendante des conditions économiques (qui “n'agissent sur elle que comme ‘lignes de développement’”), au fait qu'elle dépend fondamentalement du développement d'un *corps sacerdotal*, doté de tendances et d'intérêts propres, de même le processus qui conduit à la constitution de l'art *en tant qu'art* est corrélatif d'une transformation de la relation que les artistes entretiennent avec les non-artistes et, par là, avec les autres artistes⁴⁷. » En faisant, ici, du caractère professionnalisé des agents du champ un critère d'autonomie, P. Bourdieu prend

le risque de donner l'impression que les artistes et les écrivains ne peuvent pas, par définition, être autonomes. Le faible degré de professionnalisation des créateurs indique en tout cas une singularité de ces univers et la nécessité d'une spécification de la théorie des champs⁴⁸.

Pour résumer, le fait est donc que l'autonomie-spécificité de la littérature qui distingue l'univers littéraire d'autres univers sociaux n'est pas l'autonomie-indépendance littéraire au sens de littérature affranchie des contraintes et des demandes sociales, politiques, économiques, religieuses ou morales, et dont la théorie de l'art pour l'art, développée au XIX^e siècle, est l'un des aboutissements majeurs. Le second type d'autonomie dépend évidemment du premier, c'est-à-dire de la séparation et de la spécialisation de l'activité littéraire par rapport à d'autres activités culturelles, mais il ne se confond pas avec lui. Il faut ajouter que l'autonomie-indépendance ne concerne qu'une très faible minorité des écrivains (essentiellement rentiers ou à second métier) écrivant des textes que seul un public restreint est en mesure de lire.

Si l'on ne distinguait pas la spécificité de la littérature (son existence comme domaine séparé) de son indépendance à l'égard des demandes externes, et si l'on faisait – comme P. Bourdieu – de cette seconde caractéristique le critère déterminant pour décider si oui ou non on a affaire à un champ⁴⁹, il faudrait alors en tirer une série de conséquences nettes que l'initiateur comme les utilisateurs de la théorie des champs ne sont sans doute pas prêts à tirer :

1. Il faudrait tout d'abord admettre que l'autonomie-indépendance est rarement atteinte, y compris par ceux qui sont considérés par P. Bourdieu comme les créateurs de ces positions pures (Flaubert et Baudelaire). P. Bourdieu affirme que ces écrivains ont inventé « le personnage social sans précédent qu'est l'écrivain ou l'artiste moderne, professionnel à plein-temps, voué à son travail de manière totale et exclusive, indifférent aux exigences de la politique et aux injonctions de la morale et ne reconnaissant aucune autre juridiction que la norme spécifique de son art⁵⁰ ». Or on n'est pas obligé de prendre au pied de la lettre Flaubert lorsqu'il clame son indépendance vis-à-vis de toutes les institutions de pouvoir (presse, pouvoir d'État, revues, Église, etc.). Celui qui affirme que « les honneurs déshonorent » reçoit en 1866 la grand-croix de la Légion d'honneur. Il écrit même ironiquement dans *Le Dictionnaire des idées reçues* (1913) : « Décoration de la Légion d'honneur : la blaguer mais la convoiter. Quand on l'obtient, toujours dire qu'on ne l'a pas demandée. » Et c'est encore celui qui est censé ne pas répondre aux injonctions de la morale dont les manuscrits révèlent le travail d'autocensure morale et idéologique⁵¹.

2. Il faudrait accepter l'idée qu'un « champ » puisse brusquement disparaître en tant que tel dans les périodes d'intrusion brutale de l'ordre politique dans l'ordre littéraire (e. g. la littérature dans les pays à pouvoirs dictatoriaux ou autoritaires⁵²). Lorsque le domaine littéraire est envahi par des logiques hétéronomes, sous l'effet d'une censure politique et sociale qui conduit à interdire ou à autoriser la publication, à promouvoir ou à disqualifier des auteurs non sur la base de considérations spécifiquement littéraires, mais à partir de critères idéologiques, il ne serait alors plus possible de parler de « champ ».

3. L'idée même de « champ hétéronome » serait un parfait oxymoron puisque le « champ » est parfois défini par son autonomie à l'égard des pouvoirs. Pierre Bourdieu fait, en effet, de « l'indépendance à l'égard des pouvoirs économiques et politiques » la « loi fondamentale » ou le « *nomos* »⁵³ de l'univers littéraire. Considéré sur cette base, le seul « champ littéraire » véritable est, en fait, le « sous-champ de production restreinte », qui concerne une minorité infime d'écrivains. Le sociologue généralise ici abusivement, par un ethnocentrisme avant-gardiste dont il faudrait étudier les effets multiples sur l'analyse, à l'ensemble du champ ce qui n'appartient qu'à une fraction minoritaire de ce champ. On ne peut que souscrire ici au propos d'Alain Viala lorsqu'il écrit :

On a bien trop cédé, depuis un siècle, à la tentation de faire de quelques images nées dans l'imaginaire de poètes de l'art pour l'art s'échinant à assumer leurs contradictions propres une théorie de la littérature. En faisant comme si elle était générale ; alors qu'elle est au mieux – mais en tant que telle signifiante – théorie d'une littérature ; et il n'est de théorisation qui tienne, qui se tienne, qu'à la condition de prendre en charge la totalité des objets qu'on théorise⁵⁴.

Alors qu'il pourrait sembler logique, d'un certain point de vue, d'admettre l'existence de « champs » plus ou moins autonomes et même franchement hétéronomes, une partie de la théorie des champs

rend impensable une telle configuration.

4. Enfin, il semble qu'avant l'émergence d'un « champ » (au sens d'univers autonome promouvant l'indépendance à l'égard des pouvoirs), le domaine littéraire ne puisse logiquement pas être qualifié de « champ ». P. Bourdieu était bien conscient des difficultés d'une telle conception sans pour autant en tirer des leçons quant aux redoutables restrictions d'usage du concept de « champ » qu'elle implique :

Si l'on doit admettre que c'est seulement à la fin du XIX^e que parvient à son accomplissement le lent processus qui a rendu possibles l'émergence des différents champs de production culturelle et la pleine reconnaissance sociale des personnages sociaux correspondants, le peintre, l'écrivain, le savant, etc., il ne fait pas de doute qu'on peut en faire remonter les premiers commencements aussi loin que l'on voudra, c'est-à-dire au moment même où des producteurs culturels font leur apparition, qui luttent (presque par définition) pour faire reconnaître leur indépendance et leur dignité particulière⁵⁵.

Les critères de l'autonomie (spécificité vs indépendance) varient selon les cas de figure et selon les auteurs, et ces variations sont révélatrices d'une certaine hésitation conceptuelle. Comme on l'a vu précédemment, la professionnalisation des agents d'un univers est parfois tenue pour un indicateur assez fiable du haut degré d'autonomie atteint. C'est alors l'autonomie-spécificité qui est au cœur du raisonnement : se professionnaliser, c'est se spécialiser sur la base de savoirs et de compétences spécifiques, et organiser la coupure sociale et symbolique entre les experts et les profanes. P. Bourdieu voit ainsi dans le « développement d'organisations permanentes de professionnels » un indicateur de l'accroissement de l'« autonomie du champ politique »⁵⁶. Mais si l'on a à l'esprit la définition de l'autonomie-indépendance, on peut dire qu'il n'y a rien de plus hétéronome que le champ politique dans les sociétés démocratiques contemporaines dans la mesure où l'existence des agents du champ repose, en dernière instance, sur l'élection et donc sur leur aptitude à convaincre ou séduire des votants. Les agents politiques sont, de ce fait, très proches des producteurs culturels les plus hétéronomes (pôle commercial) qui flattent et s'appuient sur les goûts du plus « grand public ». Si seules les luttes internes décidaient du sort réservé aux agents du champ, on verrait davantage de stratégies de virtuosité, d'ésotérisme, de pureté apparaître, et des classements finals très différents de ceux qui s'opèrent sous contrôle permanent des électeurs. En effet, même les étapes de sélection internes aux partis s'opèrent sous la dépendance de forces externes au champ, ce qui donne la possibilité aux profanes qui « n'y connaissent rien » de trancher entre les différents prétendants.

Inversement, on peut avoir un champ particulièrement autonome-spécifique, comme l'est le champ juridique – c'est un univers particulièrement professionnalisé, qui s'est coupé du monde ordinaire au point d'avoir inventé un langage propre incompréhensible pour la grande majorité des profanes et qui décide de ce qui est pertinent ou non pertinent, traitable ou non traitable, du point de vue du droit –, qui est pourtant jugé faiblement autonome par P. Bourdieu du fait des fonctions et enjeux pratiques des questions que ses agents ont à résoudre⁵⁷. Si l'on compare le traitement du champ juridique et du champ politique, le flottement théorique est patent lorsqu'il est question de décider de l'autonomie ou de l'hétéronomie d'un champ. Alors que le champ politique est considéré comme « autonome », du fait même de son haut degré de professionnalisation, et indépendamment du fait que lui aussi a à résoudre des questions pratiques ou qu'il dépend de forces externes (électorales), le champ juridique est, malgré sa très forte professionnalisation, jugé hétéronome parce qu'il serait soumis à des demandes extérieures et contraint de les traduire dans sa logique propre.

La théorie des champs a donc pour principal inconvénient de confondre deux types très distincts d'autonomie et de surestimer le poids du marché dans le processus d'autonomisation-indépendance à l'égard des pouvoirs. Selon les moments ou les études de cas, les usagers de la théorie des champs oscillent entre ces définitions différentes de l'autonomie et ne mobilisent pas forcément les mêmes critères pour décider s'il y a ou non autonomie. Parmi les critères d'autonomie, on peut ainsi voir invoquer l'existence d'un patrimoine culturel spécifique (textes, œuvres, etc.) qui se différencie d'autres types de patrimoine culturel parallèles (et qui fait que la littérature se distingue de l'astronomie, du droit, de la religion, etc.)⁵⁸, l'instauration d'un marché économique (libérant de la commande directe), la création d'instances de jugements spécifiques, et même l'existence de théories pures, propres au champ et dégageant sa loi spécifique : théories pures du droit, de

la littérature, de l'économie, de la politique, etc. Avec un tel flottement, on comprend que, selon les cas, on puisse faire débiter un « champ » très tôt ou très tardivement dans l'histoire et que les chercheurs puissent voir, à propos de la même réalité, un champ faiblement autonome (d'un certain point de vue), un champ pleinement autonome (d'un autre point de vue) ou un univers qui n'est tout simplement pas ou plus un champ.

À quand remonte l'autonomie ?

Alain Viala a étudié l'autonomisation croissante, dans la France du XVII^e siècle, d'un domaine littéraire distinct des autres sphères d'activité culturelle avec ses institutions, ses enjeux et ses catégories de jugement spécifiques, qu'il désigne sous l'expression de « premier champ littéraire⁵⁹ ». Cette expression, marquée par la prudence, n'a de sens que par rapport à la thèse avancée par P. Bourdieu qui ne voit advenir un « champ littéraire » qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. On pourrait s'étonner du fait qu'un chercheur voie apparaître au début du XVII^e siècle ce que l'autre ne considère exister que près de deux siècles et demi plus tard. Si la définition du champ et les critères de détermination de son existence étaient les mêmes, un tel écart ne pourrait évidemment pas se manifester.

On assiste au XVII^e siècle à la création des académies (dont l'Académie française en 1635, mais aussi de plusieurs dizaines d'autres partout en France) en tant qu'assemblées de spécialistes compétents qui se soutiennent mutuellement, se lisent, se jugent et se critiquent, organisent des concours et décernent des prix littéraires. A. Viala voit dans le développement de ces institutions la preuve d'une autonomie croissante des sphères intellectuelles et, plus particulièrement, du monde littéraire : « Les académies ont été un facteur décisif de l'autonomisation du champ intellectuel et de sa division en branches de spécialités distinctes⁶⁰. » L'argument porte ici essentiellement sur la constitution d'un univers institutionnel de discussion et de légitimation spécifique⁶¹. Dans la même ligne d'argumentation, il souligne la multiplication (aux XVII^e et XVIII^e siècles) des salons et cafés littéraires où les écrivains peuvent rencontrer une partie de leur public, ainsi que l'entrée, au XVIII^e siècle, de la littérature dans l'enseignement. Tous ces éléments créent les « bases sociales et mentales » d'une différenciation des activités littéraires.

Par ailleurs, argument économique d'indépendance, les « lettres » sont soutenues par le mécénat d'État ou privé qui constitue une forme prestigieuse de reconnaissance du talent de l'écrivain et non le simple achat de ses services ou une pure commande. Le mécénat donne à l'auteur la possibilité matérielle d'exercer son art sans que celui-ci soit la réalisation d'un service commandé précis. À partir de 1664, le pouvoir royal distribue même, chaque année, des subsides, faisant de la littérature et des écrivains une affaire d'État officielle. C'est enfin le commerce des œuvres et l'instauration d'un droit d'auteur (avec reconnaissance de la propriété intellectuelle et lutte contre les plagiaires) qui constituent une première base économique de la prise d'indépendance des auteurs rompant avec la conception aristocratique de la littérature comme passe-temps ou loisir désintéressé.

Si les « écrivains » ne disposent pas toujours de la liberté littéraire d'expression (la censure qui est, dit A. Viala à partir d'une conception de l'autonomie-indépendance, l'« une des formes les plus brutales de l'hétéronomie⁶² », se développe au XVII^e siècle en réaction à l'organisation de la vie littéraire indépendante des pouvoirs) et si les académies sont le lieu de tensions entre des forces externes (avec le renforcement progressif de la présence des nobles et du clergé) et internes, il n'en reste pas moins que la littérature possède ses productions propres, qu'elle revêt une valeur culturelle de premier ordre et qu'elle se différencie au sein d'un plus large domaine culturel, avec des règles du jeu et des enjeux propres.

Les revenus de publication ne permettent qu'assez rarement aux auteurs de vivre et la nécessité d'un second métier ou d'une fortune personnelle demeure cruciale, contribuant à maintenir l'activité littéraire dans un statut ambigu, qu'elle n'a pas perdu depuis. Les auteurs les mieux lotis sont ceux qui cumulent les revenus de publication et les gratifications du mécénat. Si le marché permet de gagner en autonomie vis-à-vis de ceux qui, traditionnellement, pouvaient faire vivre les écrivains, c'est néanmoins une autre *dépendance* qui s'instaure (vis-à-vis des goûts du public et des contraintes commerciales que ne manquent pas de rappeler les éditeurs).

À l'âge classique, le second métier⁶³ ou, mieux, la fortune personnelle permettent d'être indépendant dans un ordre littéraire qui se spécifie en se différenciant, et les écrivains conscients

de ce fait en témoignent dans leurs œuvres⁶⁴. Ceux qui dépendaient du système de clientélisme avaient bien peu d'indépendance littéraire. Mais vouloir vivre de son travail d'écriture impose de courir après le contrat chez les libraires ou de rechercher un peu servilement les gratifications et débouché, à terme, sur le risque d'une perte d'indépendance. Ceux qui, aujourd'hui, dépendent pour vivre des goûts littéraires et des habitudes lectorales du public ou des commandes des éditeurs, ceux (souvent les mêmes) qui sont objectivement contraints à des rythmes soutenus de publication – avec des conséquences diverses sur la nature de leur production littéraire – pour atteindre un niveau de revenu économique suffisant n'en ont pas davantage. Aujourd'hui comme hier, la fortune personnelle ou le second métier constituent les *garanties extra-littéraires* les plus sûres d'une indépendance artistique. Mais des conditions économiques favorables ne débouchent évidemment pas systématiquement sur une telle autonomie, qui dépend aussi et surtout de tout le travail, parfois considérable, d'appropriation du patrimoine littéraire par les écrivains⁶⁵.

L'objectif de A. Viala est de réinscrire dans une histoire de plus longue durée l'émergence d'un domaine spécifiquement littéraire. Il distingue ainsi, avec Denis Saint-Jacques, trois configurations et trois moments dans cette histoire : celle « où la littérature est principalement soumise à l'hétéronomie (ainsi des lettres médiévales par rapport à l'Église) », celle « où l'hétéronomie (la puissance politique par exemple) et autonomie (l'existence d'une institution et d'un marché) sont en lutte non seulement dans les idées de la littérature mais en même temps, les deux étant inexorablement liés, dans le statut de celle-ci (l' "âge classique" au sens foucauldien de l'expression)⁶⁶ » et celle, enfin, « où l'autonomie s'affirme dans l'étroite sphère des positions dominantes en valeur symbolique (moment retenu par P. Bourdieu)⁶⁷ ». Certaines remarques d'autres chercheurs vont aussi dans le sens d'une contestation de la thèse de l'autonomie tardive, au XIX^e siècle. Ainsi Michel Jarrety souligne-t-il l'existence d'une grande réflexivité dans la littérature du XVII^e siècle :

Commentant l'allusion que Deslauriers, dans *L'Éducation sentimentale*, fait à Rastignac, Bourdieu voit dans cette référence d'un personnage de fiction à un autre « l'accès du roman à la réflexivité qui, on le sait, est une des manifestations majeures de l'autonomie d'un champ : l'allusion à l'histoire interne du genre, sorte de clin d'œil à un lecteur capable de s'approprier cette histoire des œuvres » (LR, 148). *On le sait* ne laisse pas de surprendre dès lors qu'aucune démonstration ne se trouve ici produite, mais la relation avec l'autonomie du champ ne surprend pas moins si l'on songe, une fois encore, à l'époque classique, au *Télémaque* de Fénelon, à l'usage du merveilleux païen ou, simplement, à l'imitation des modèles qui constituaient la littérature en une longue concaténation beaucoup plus autonome, à cet égard, qu'au XIX^e siècle. Et si le lecteur peut plus rarement, à l'époque de Flaubert, se montrer capable de percevoir le *clin d'œil* de l'auteur, tous les lecteurs, deux siècles plus tôt, s'en montraient capables⁶⁸.

Le programme, hautement souhaitable, d'une réinscription de la littérature dans une histoire de plus longue durée restera cependant périlleux et ambigu tant que les chercheurs n'auront pas opéré clairement la distinction conceptuelle entre une autonomie-spécificité et une autonomie-indépendance (toujours très relative et aux formes multiples selon les périodes et les situations).

Autonomisation de la sphère économique

La réflexion de Karl Polanyi est incontournable pour saisir certaines caractéristiques de l'autonomisation d'une sphère particulière de la vie sociale : la sphère d'activité économique. Elle permet de comprendre à la fois l'émergence d'institutions et de logiques spécifiquement économiques, dans les sociétés occidentales du XIX^e siècle, et le fait que cette spécificité ne signifie pas fermeture sur soi et coupure par rapport au reste du monde social. Sphère ou système spécifique, le marché économique n'est en rien un système clos sur lui-même. Non seulement il dépend de son « environnement » politique, culturel, moral, religieux, juridique, scolaire, etc., pour exister, mais c'est un univers tourné vers l'ensemble des autres secteurs sociaux, qui peut même devenir un système quelque peu invasif.

Louis Dumont a bien résumé l'apport de l'analyse de K. Polanyi :

Prenant les choses de très haut, Polanyi constate que l'idée même d'économie est récente. Dans les autres civilisations et cultures, ce que nous appelons phénomènes économiques n'est pas distingué des autres phénomènes sociaux, n'est pas érigé en un monde distinct, en un système, mais se

trouve dispersé et étroitement imbriqué (*embedded*) dans le tissu social. Marcel Mauss avait dit quelque chose de semblable lorsqu'il avait parlé du don ou de l'échange comme d'un « phénomène social total » où s'enchevêtrent aspects économiques, religieux, juridiques et autres, de sorte que les séparer analytiquement ne saurait suffire à comprendre de quoi il s'agit⁶⁹.

Dans de telles sociétés, « structurellement l'« économie » n'existe pas » et parler d'économie à leur sujet constituerait un « exercice d'irréalité »⁷⁰. Sans institutions spécifiquement économiques (avec la monnaie, les banques, les prêts avec intérêts, les institutions boursières et les spéculations qui les accompagnent, etc.), il ne peut y avoir d'acteurs aux mobiles strictement économiques, faisant du gain, de l'accumulation des richesses, de la recherche de profits des buts en soi bons ou intéressants à atteindre. Si une banque peut créer une fondation pour financer les arts, les sciences ou différentes actions sociales, cela est indépendant de sa fonction qui est exclusivement économique. On ne peut demander à une banque, à une entreprise ou à un trader de faire preuve de sentiments, de morale ou de respect de telle ou telle norme religieuse ou culturelle dans l'ordre de sa pratique.

Mais si la séparation d'une sphère économique spécifique implique un relatif désencastrement (*disembeddedness*) de pratiques économiques qui ne sont plus indissociablement morales, religieuses, politiques ou autres, cela ne signifie pas qu'elle existe de manière totalement indépendante des institutions et logiques juridiques, politiques, culturelles ou religieuses. Le désencastrement des logiques économiques qui peuvent, dans certaines sociétés, trouver les conditions de leur déploiement, n'empêche pas tous les liens de détermination réciproque ou tous les couplages entre l'économie et ce qui ne l'est pas. Il y a bien des conditions politiques (étatiques) et juridiques de fonctionnement d'un marché économique. Que l'on pense aux autorisations publiques données à la libéralisation des échanges marchands, aux politiques de non-intervention dans les jeux de la concurrence ou d'intervention pour assurer la libre concurrence (lois antitrust), aux droits de propriété ou aux contrats garantis par la loi et qui contribuent à instaurer la confiance entre partenaires d'un échange, on voit bien que le marché économique ne se présente pas comme un isolat flottant au-dessus de toutes les conditions extra-économiques (plus ou moins favorables à son existence). Cela signifie que les différents univers sociaux sont toujours dépendants les uns des autres, y compris dans la possibilité de développement de leur logique propre : le droit vient assurer le minimum de protection et de confiance que nécessitent les échanges marchands ; l'État peut intervenir, par des politiques d'aides ou de financements non conditionnelles, en faveur des logiques les plus pures au sein des univers littéraire, artistique ou scientifique ; la religion, comme l'a montré M. Weber, peut apporter un soutien décisif au développement des formes d'économie capitaliste, etc.

Polanyi a contribué enfin à souligner l'importance des théories économiques libérales dans le processus de désencastrement de la sphère économique. Les doctrines libérales, qui postulent l'existence d'acteurs rationnels en quête de profits et de marchés autorégulés, sont à la fois le symptôme d'une autonomisation grandissante et des théories « pures » qui, exerçant un effet performatif, contribuent à désencastrent un peu plus les réalités en question en faisant prendre conscience de leur spécificité, de leurs logiques propres⁷¹. Car ces théories ne restent pas dans le ciel des idées et dans l'entre-soi de microcommunautés savantes : elles sont enseignées, diffusées et contribuent à organiser concrètement les pratiques économiques. Comme l'écrivent François Cusin et Daniel Benamouzig :

Les théories économiques et les dispositifs gestionnaires incorporés aux pratiques renforcent les procédures de calcul et se substituent à d'autres critères de décision, qui dépendaient auparavant de facteurs sociaux ou culturels (des traditions ou des coutumes par exemple). L'« encastrement performatif » des dispositifs économiques et gestionnaires dans les pratiques se traduit alors par un renforcement des conduites rationnelles et par l'extension de la sphère du calcul économique⁷².

Comme les théories de l'art pour l'art pour les domaines littéraires et artistiques, ou à l'instar d'une théorie pure du droit telle que celle de Hans Kelsen, les théories économiques sont le produit d'une division scientifique du travail. Les chercheurs portent les œillères que la division sociale du travail leur attribue ; ils ne voient plus dans le monde que ce qu'il y a d'« économique »

(ou de « juridique », etc.) en lui ou, pis et plus fréquemment, voient de l'« économique » (ou du « juridique », etc.) partout, même lorsqu'il ne s'y trouve pas forcément. Ils réduisent alors l'être humain à n'être plus qu'*homo œconomicus* (ou qu'*homo juridicus*, etc.).

Entre description et prescription :
le difficile examen des faits d'autonomie

À la différence des univers de production culturelle dont les chercheurs louent souvent implicitement ou explicitement l'autonomisation croissante, le processus réel de désencastrement de l'économie et son fonctionnement autonome sont, comme ceux de l'univers politique, considérés avec un œil beaucoup plus critique par ceux qui les étudient. Ainsi, K. Polanyi ne fait pas que décrire et analyser un processus de désencastrement : il en dénonce les effets négatifs du point de vue de la justice sociale. Cette normativité du propos n'est pas sans poser problème car elle empêche de regarder avec toute l'objectivité nécessaire les processus de différenciation qui emportent les univers de production culturelle comme les univers économique et politique. Parce qu'il critique le désencastrement économique libéral qui s'opère durant les XIX^e-XX^e siècles, Polanyi tend à négliger l'étude de toutes les institutions politiques, juridiques, religieuses, familiales, toutes les représentations morales, culturelles, etc., ainsi que toutes les configurations de relations d'interdépendance interpersonnelles sur lesquelles repose le système du marché. Inversement, parce qu'ils critiquent les modèles théoriques économiques abstraits, d'autres chercheurs rappellent que les acteurs ne sont pas réductibles à des *homo œconomicus* rationnels et que les marchés sont loin d'être des réalités totalement autonomes⁷³. En fonction de leur cheval de bataille politique principal – critique de la théorie économique qui abstrait les comportements économiques de leurs contextes sociohistoriques *versus* critique du mouvement réel de désencastrement –, les chercheurs insisteront, contre les économistes, sur les signes de l'encastrement de l'économie ou, contre certaines politiques ou certaines pratiques économiques, sur les indices d'un désencastrement condamnable.

C'est aussi parce qu'il juge positivement l'autonomisation croissante des sphères culturelles ou intellectuelles que P. Bourdieu a tendance à négliger tout ce qui n'est pas spécifiquement « littéraire » dans l'analyse du « littéraire », « scientifique » dans l'analyse du « scientifique », etc. Ce qui l'intéresse, c'est de mettre au jour tous les signes de l'autonomie des auteurs de la fin du XIX^e siècle. Le marché serait alors ce qui libère de la relation de dépendance directe et ce qui rend possible l'autonomie des créateurs. Mais, inversement, lorsqu'il entend attirer l'attention sur les menaces qui pèsent sur l'autonomie du champ, il souligne plutôt le rôle négatif d'un marché imposant des logiques hétéronomes dans les champs de production culturelle.

P. Bourdieu pourrait se contenter, en simple analyste, de mener l'étude de la genèse et de l'évolution des champs, et de faire le froid constat du degré d'autonomie-indépendance atteint par chacun d'eux, des gains et des pertes d'autonomie-indépendance observables en fonction des époques, des conjonctures économiques et politiques, etc. Or, assumant explicitement une position normative⁷⁴, le sociologue affecte à l'autonomie des champs de production culturelle un signe positif. Parlant d'une « conquête » de l'autonomie et s'inquiétant des « menaces »⁷⁵ qui pèsent sur celle-ci, P. Bourdieu énonce clairement la valeur qu'il lui attribue.

Mais, parallèlement, l'autonomie de certains autres champs, et tout particulièrement du champ politique, est sévèrement critiquée et l'on peut donc s'interroger sur les raisons de la variation du jugement, très positif ou très négatif, sur l'autonomie, selon que l'on a affaire à la culture (au sens large du terme) ou à la politique. Ainsi, le champ politique est-il vigoureusement critiqué en raison de sa clôture qui amènerait les hommes politiques à ne plus s'intéresser qu'aux enjeux politiques (la « politique politicienne ») en passant par-dessus la tête des citoyens ordinaires, dont ils sont pourtant les représentants. P. Bourdieu écrit :

Le monde politique s'est fermé peu à peu sur soi, sur ses rivalités internes, ses problèmes et ses enjeux propres. Comme les grands tribuns, les hommes politiques capables de comprendre et d'exprimer les attentes et les revendications de leurs électeurs se font de plus en plus rares, et ils sont loin d'être au premier plan dans leurs formations⁷⁶.

C'est cette autonomie du microcosme politique qui rendrait raison en partie de la désaffection des citoyens pour les affaires publiques, et la proximité avec le champ artistique est même parfois notée,

sans qu'aucune interrogation sur la variation du jugement ne soit formulée. Le champ politique, écrit P. Bourdieu, « tend de plus en plus à se fermer sur lui-même et à fonctionner comme un champ autonome, indépendant de la clientèle (c'est-à-dire, au fond, comme un champ artistique)⁷⁷ ».

Il suffirait d'appliquer le raisonnement développé à propos du monde politique au cas du jeu littéraire pour rejoindre la critique de l'avant-garde littéraire et de toute recherche formelle du type de celle prônant l'« art pour l'art ». Cela conduirait à la formulation suivante : « Le monde littéraire s'est fermé peu à peu sur soi, sur ses rivalités internes, ses problèmes et ses enjeux propres. Comme les grands artistes, les écrivains capables de comprendre et d'exprimer les attentes et les revendications de leurs lecteurs se font de plus en plus rares. » On voit bien qu'on aboutirait à une critique de l'art pour l'art, à une vision négative de la littérature la plus « pure », de l'avant-garde littéraire qui, exclusivement préoccupée par ses intérêts propres (stylistiques, formels, compositionnels, etc.⁷⁸), se couperait des goûts littéraires de la grande majorité de la population. Et ce serait alors les auteurs de *best-sellers* ou, en tout cas, de romans rencontrant un large public, qui seraient loués pour leur capacité d'écoute et d'anticipation vis-à-vis des attentes du public.

Inversement, que dirait une vision positive de la fermeture sur soi de l'univers politique, du monde économique ou de l'activité guerrière ? L'« art pour l'art » aurait son équivalent dans une sorte d'« art de la politique pour la politique » (ou celle-ci deviendrait une fin en soi plutôt qu'un moyen), dans un « art du profit économique pour le profit économique » (la recherche amoralisée du profit pour le profit), dans un « art de la guerre pour la guerre », etc. Or la politique politicienne, le cynisme économique, la guerre portée au rang d'art – autant de dérives jugées négativement, et pas seulement par le sociologue –, de même que l'« art pour l'art » de la science, des lettres ou des arts – défendu et apprécié par l'auteur, comme par une partie des agents des champs de production culturelle – ne sont que des expressions et manifestations différentes d'une même logique sociale d'ensemble, à savoir la progressive différenciation-autonomisation de sphères d'activité. Ces dernières ont tendance à fonctionner de plus en plus en circuit fermé, s'opacifient et se coupent du même coup des profanes. Elles développent des logiques propres, c'est-à-dire des règles du jeu et des enjeux spécifiques.

Le calme examen des faits d'autonomie-spécificité et d'autonomie-indépendance suppose sans doute une mise à distance des sentiments, positifs ou négatifs, qu'ils inspirent. Défendre d'un côté l'autonomie des univers culturels, reprocher à certains analystes de trop autonomiser l'univers des biens symboliques ou attirer l'attention sur les risques d'hétéronomie, juger par ailleurs négativement l'autonomisation réelle des univers politiques et économiques ou prendre pour cible les visions economicistes ou exclusivement politistes des faits qui éludent les conditions sociales des pratiques, c'est oublier que le même mouvement historique de différenciation est à l'origine de tous ces phénomènes ; c'est faire dépendre l'analyse des faits des rapports passionnés qu'on entretient à leur égard ou à l'égard d'autres points de vue de connaissance portant sur eux. En fonction de la tâche critique qu'il s'assigne, le chercheur pourra varier dans ses positions et s'interdire tout examen un tant soit peu objectif de la réalité.

J'ai déjà eu l'occasion de souligner l'effet du changement de levier critique sur l'interprétation des fonctions du travail social de la fin des années 1970 au début des années 1990⁷⁹. D'abord défini par son « rôle de chargé de mission idéologique de la classe dominante⁸⁰ », le travail social a été, quinze ans plus tard, vu comme assurant « les plus élémentaires des services publics, en matière d'éducation et de santé notamment, aux populations les plus démunies de cités ou de banlieues de plus en plus désertées par l'État⁸¹ ». En quinze ans, on est passé d'une critique des rapports de classe à une critique du désengagement de l'État et de la généralisation destructrice des logiques de marché. De petits-bourgeois exerçant une fonction de domination morale et idéologique, les travailleurs sociaux sont devenus des agents héroïques travaillant, dans de mauvaises conditions, au service des plus faibles.

Le vieux problème de la différenciation

La science est un univers de production culturelle où aucun progrès véritable n'est possible sans la connaissance et l'examen critique des productions passées. C'était le sens du propos de Thomas S. Kuhn, lorsqu'il affirmait que « seules les investigations fermement enracinées dans la tradition

scientifique contemporaine ont une chance de briser cette tradition et de donner naissance à une nouvelle⁸² ». Se confronter au passé en faisant apparaître des erreurs de raisonnement, en prolongeant certaines analyses ou en rompant partiellement avec une série d'auteurs tout en leur empruntant une partie de leurs raisonnements est la seule façon de pouvoir construire solidement de nouveaux édifices.

La division du travail et les luttes pour la reconnaissance

Contrairement à ce que l'on pense, la vision du monde social de Durkheim n'est pas une vision purement irénique, mettant essentiellement l'accent sur le consensus et la cohésion sociale, à la différence d'autres conceptions, notamment celle de Marx, qui insisteraient sur les conflits et les luttes. C'est en effet Durkheim qui invoque les luttes et la recherche de la reconnaissance comme principes explicatifs des phénomènes de différenciation.

Qu'est-ce qui, dans le monde social, pousse dans le sens de la différenciation ? Durkheim apporte une réponse qui paraît, à première vue, un peu formelle et mécaniste : « La division du travail, écrit-il, varie en raison directe du volume et de la densité des sociétés, et si elle progresse d'une manière continue au cours du développement social, c'est que les sociétés deviennent régulièrement plus denses et très généralement plus volumineuses⁸³. » Question de pure morphologie ? En fait, Durkheim déploie, en lien avec les caractéristiques de densité et de volume, un schéma interprétatif infiniment plus complexe et original. Pour condenser son propos sans le trahir, on pourrait dire que densité et volume croissants posent un problème de *place sociale et symbolique* aux différents individus composant la formation sociale. Si tout le monde « court » après un petit nombre d'objectifs communs, la grande majorité des « coureurs » ne pourrait y trouver son compte. En revanche, si s'organise une série de concurrences spécifiques, différenciées, alors chacun peut courir avec une chance plus grande de ne pas être trop mal classé. La différenciation sociale des fonctions est ainsi une manière de baisser le taux général de frustration, en multipliant les possibilités d'être reconnu socialement : « La division du travail est donc un résultat de la lutte pour la vie : mais elle en est un dénouement adouci. Grâce à elle, en effet, les rivaux ne sont pas obligés de s'éliminer mutuellement, mais peuvent coexister les uns à côté des autres⁸⁴. » P. Bourdieu ne disait pas autre chose lorsque, appuyant son propos sur les travaux d'un historien du droit à propos de l'Italie du Moyen Âge, il écrivait : « Gershenkron montre que, dès que les juristes ont eu conquis leur autonomie par rapport aux princes, chacun a commencé à diviser la spécialité de manière à être le premier en son village plutôt que d'être le deuxième à Rome⁸⁵. » Créer un sous-univers a pour conséquence de faire diminuer les tensions qui résultaient du nombre trop élevé de concurrents, et donc de vaincus ou de déçus, et qui tenaient aussi en partie au fait que les compétiteurs pouvaient avoir une définition différente de l'activité originelle.

Dans des univers de pouvoir où s'observent des luttes de tous contre tous, l'écart entre la rareté des places distinctives à prendre et le nombre de concurrents explique donc que le degré de frustration soit particulièrement grand. Vincent Descombes a bien montré comment un poète comme Baudelaire développe à ce sujet, dans *Le Peintre de la vie moderne*⁸⁶, une analyse quasi sociologique et assez sombre du « régime individualiste des arts » où tout le monde cherche à être reconnu pour son originalité. Ce que Baudelaire nomme la « glorification de l'individu » ne conduit pas, selon lui, à l'émancipation, à l'autonomie et à la réalisation de soi, mais au « doute » permanent, à la « pauvreté d'invention », au « chaos d'une liberté épuisante et stérile ». Au bout du compte, il est plus difficile pour la grande majorité des artistes d'être « heureux » dans un tel régime « individualiste ». Dans l'ancien régime, les individus les moins originaux trouvaient leur place en « obéissant à la règle d'un chef puissant et l'aidant dans tous ses travaux ». Tout le monde n'était pas tenu alors d'être original. Or, désormais, chacun est censé offrir une solution inédite aux problèmes artistiques qui se posent ; et comme la grande majorité n'a pas les moyens de produire des œuvres réellement originales, cela engendre le malaise et le doute général⁸⁷.

Chaque microcosme possède ses enjeux propres et son prestige spécifique, ce qui explique que le soldat puisse rechercher la gloire militaire et rester indifférent à la renommée scientifique (et, inversement, pour le savant) ou qu'on ne puisse pas « faire courir un philosophe avec des enjeux de géographe⁸⁸ » :

Le soldat recherche la gloire militaire, le prêtre l'autorité morale, l'homme d'État le pouvoir,

l'industriel la richesse, le savant la renommée scientifique ; chacun d'eux peut donc atteindre son but sans empêcher les autres d'atteindre le leur. Il en est encore ainsi même quand les fonctions sont moins éloignées les unes des autres. Le médecin oculiste ne fait pas concurrence à celui qui soigne les maladies mentales, ni le cordonnier au chapelier, ni le maçon à l'ébéniste, ni le physicien au chimiste, etc.⁸⁹.

Durkheim évoque deux grands types de lutte ou de concurrence (les deux termes sont employés dans l'ouvrage) selon que les acteurs appartiennent ou non au même univers. Le premier type de lutte mentionné met en scène des individus qui remplissent des fonctions relativement proches sans pour autant participer au même milieu professionnel. C'est le cas de la concurrence que peuvent se faire « le brasseur et le vigneron, le drapier et le fabricant de soieries ou le poète et le musicien » qui « s'efforcent souvent de se supplanter mutuellement ». Il désigne ici des luttes analogues à celles observables aujourd'hui, par exemple, entre les différentes catégories de prétendants au statut d'« intellectuel » : engagés dans des univers spécifiques, philosophes, sociologues, politistes, éditorialistes, entre autres, n'en sont pas moins, parfois, en concurrence pour l'accès au statut de « grand penseur public » : « Comme [...] [ces fonctions] satisfont par des moyens différents des besoins semblables, il est inévitable qu'elles cherchent plus ou moins à empiéter les unes sur les autres⁹⁰. »

Le second cas de luttes mentionné par Durkheim correspond aux luttes internes à chaque microcosme professionnel, qui peuvent être à l'origine de nouvelles subdivisions. Plus on est proche et plus la concurrence est vive, plus on se sent loin et plus l'indifférence relative diminue les tensions :

Quant à ceux qui s'acquittent exactement de la même fonction, ils ne peuvent prospérer qu'au détriment les uns des autres. Si donc on se représente ces différentes fonctions sous la forme d'un faisceau ramifié, issu d'une souche commune, la lutte est à son minimum entre les points extrêmes, tandis qu'elle augmente régulièrement à mesure qu'on se rapproche du centre⁹¹.

Sphères d'activité et tensions entre logiques spécifiques

De son côté, M. Weber a souligné la nécessité de comprendre les sphères d'activité dans leur logique propre et, du même coup, de saisir les tensions qui peuvent exister entre elles. Il s'est toujours « opposé à toute forme de réductionnisme » en ne cessant « d'affirmer l'autonomie des différents registres de l'action sociale », qui « suivent chacun leurs propres lois » : « C'est cette idée qui est condensée dans le concept de *Eigengesetzlichkeit*, littéralement : "légalité propre". Il s'applique à toutes les sphères, comme l'indique clairement la "Considération intermédiaire" et il renvoie à des logiques "internes" ou "immanentes"⁹². » En effet, l'approche wébérienne des religions aborde clairement la question de l'autonomie relative des différentes manières de vivre religieusement et des différentes conceptions religieuses, manières de vivre et conceptions qui ne sont jamais les simples reflets des intérêts matériels ou symboliques d'une classe ou d'un groupe. Les influences externes doivent, en quelque sorte, trouver leur traduction dans le langage et les actions spécifiquement religieux⁹³. Et c'est la différenciation sociale des registres d'action qui a conduit à la prise de conscience progressive de logiques ou de « légalités » propres à chacun d'entre eux :

En effet, la rationalisation et la sublimation consciente des relations de l'homme avec les différentes sphères de biens, externes et internes, religieux et profanes, ont conduit alors à rendre conscientes les logiques intrinsèques [...] des différentes sphères, dans leurs cohérences internes, et par là à faire apparaître entre elles des tensions qui étaient ignorées dans les temps primitifs, tant que régnaient des rapports ingénus avec le monde extérieur⁹⁴.

Qui dit différenciation dit donc constitution et prise de conscience d'une « logique interne », « propre » ou « immanente » caractéristique de chaque registre d'action. En s'autonomisant et en se différenciant (manière, dans la comparaison, de conquérir une identité propre), chaque sphère d'activité découvre ou produit peu à peu sa propre loi. Des formules tautologiques telles que « *business is business* » de l'univers économique, qui veut qu'il n'y ait ni morale ni sentiment en affaires, ou que « la loi, c'est la loi » de l'ordre juridique, sont les signes d'une séparation de l'économique ou du juridique par rapport à l'« éthique religieuse de la fraternité », à la morale ordinaire, au sentiment familial, etc. Et l'on pourrait ainsi en dire de même de « la guerre,

c'est la guerre», de « l'art pour l'art », ou même du célèbre conseil durkheimien « expliquer le social par le social ». Le redoublement autoréférentiel des termes de ces expressions indique bien le travail de séparation et de clôture opéré. Mais au-delà des formules, ce sont des théories (économiques, juridiques, politiques, religieuses, esthétiques, militaires, etc.) qui vont naître des séparations institutionnelles et sociales, la division du travail scientifique s'articulant précisément sur la différenciation sociale des fonctions. Chaque théorie va construire son acteur sur mesure : *homo œconomicus*, *homo politicus*, *homo juridicus*, *homo religiosus*, *homo æstheticus*, *homo eroticus*, etc.

Au bout du compte, la séparation et la prise de conscience de lois spécifiques conduisent vers des tensions, des concurrences ou des contradictions entre sphères d'activité. En effet, il apparaît clairement aux yeux de tous que les différentes lois gouvernant les différentes manières d'agir en communauté sont souvent mutuellement incompatibles. Ainsi, lorsque les communautés religieuses exigent fidélité absolue et première à un prophète ou à un dieu, elles viennent contrarier les logiques familiales qui reposent sur la fidélité aux siens⁹⁵. De même, lorsque les institutions économiques imposent la logique de l'échange marchand et du calcul des coûts, elles s'opposent forcément aux valeurs morales, religieuses, familiales, politiques, etc. Une expression telle que « le temps, c'est de l'argent » s'oppose au « quand on aime on ne compte pas (l'argent et le temps donnés) »⁹⁶. Et c'est aussi sans considération affective, personnelle ou autre que le juge applique la loi et sanctionne les coupables.

Mais quelles réalités sociales M. Weber a-t-il à l'esprit lorsqu'il parle de « registres de l'action sociale » ou de « sphères d'activité » ? Pense-t-il uniquement à des univers qui ressemblent à ceux que P. Bourdieu désignera plus tard par le terme de « champ » ? La lecture précise des textes montre qu'il serait abusif de réduire l'appréhension wébérienne des processus de différenciation à de telles configurations sociales. Certaines sphères d'activité ressemblent à ce que pourraient être des champs (sphères d'activité économique, politique, religieuse, esthétique, intellectuelle), mais d'autres s'en distinguent assez nettement (vie domestique, activités érotiques-sexuelles, parmi lesquelles Weber range la prostitution, la sexualité conjugale comme la sexualité orgiaque, dimension éthique des activités, etc.). Mais, souvent, même les premières peuvent être considérées autant comme des registres d'action ou comme des dimensions de la vie sociale que comme des activités inscrites dans des espaces-temps relativement autonomisés. D'ailleurs, M. Weber parle autant de « liens sociaux et mentaux de la famille, de la possession, des intérêts politiques, économiques, artistiques, érotiques⁹⁷ » que de « sphères ». Cette dernière notion renvoie à un espace à trois dimensions, clos sur lui-même, alors qu'il existe des dimensions érotique, éthique, esthétique, économique, etc., dans des pratiques qui ne sont pas forcément tournées vers de telles fonctions spécialisées. De même, un univers comme celui de la famille est un lieu où se déploie une pluralité de fonctions : parentale, affective, érotique, éthique, esthétique, économique, politique, religieuse, etc.

L'hypothèse d'une différenciation et d'une autonomisation des logiques ou des registres d'action ne doit pas produire l'illusion d'une séparation tranchée des différentes activités, alors que cette séparation, clairement observable à un certain niveau d'analyse (celui des « producteurs professionnels » rattachés à ces différents univers), peut être moins visible à d'autres niveaux (ceux de la circulation, de l'application ou de l'appropriation des produits de ces activités).

S'il paraît clair, par exemple, que, du point de vue de leurs enjeux respectifs, les sphères économique, politique, juridique, philosophique ou sportive font généralement « courir » des acteurs différents, dans des espaces-temps différents et parallèles, l'affaire se complique si on regarde les choses d'un autre point de vue. Ainsi, l'univers économique n'est pas, dans nos sociétés capitalistes, un « univers » vivant parallèlement à d'autres univers. En effet, il n'y a guère d'activités qui échappent aujourd'hui à la *logique* de l'attribution de valeurs économiques à leurs produits, services, etc., et à celle de l'échange marchand. Les logiques économiques (le raisonnement ou le calcul économiques) sont donc des logiques transversales par rapport à l'ensemble des domaines d'activité et sont omniprésentes, à un degré ou à un autre : même lorsqu'un univers cultive sa spécificité et son autonomie au plus haut degré (*e. g.* les univers scolaire, artistique ou littéraire), il rencontre toujours, à un moment ou à un autre, cette logique économique ; les formations scolaires les plus « pures » trouvent toujours une traduction – même défavorable – sur le marché de l'emploi,

les auteurs ou les artistes les plus « purs » mettent en vente leurs œuvres, etc. Il en va de même pour les logiques politique ou juridique qui peuvent, par nature, pénétrer ou couvrir l'ensemble des domaines de la vie sociale (de la vie privée aux activités publiques, professionnelles, ludiques, etc.).

Logiques, registres d'action, fonctions ou dimensions de la vie sociale autant qu'univers ou sphères séparés : la variété du vocabulaire utilisé est le signe d'une difficulté analytique. Elle incite surtout à ne pas se représenter les produits de la différenciation sociale sous la forme de sphères totalement séparées, vivant dans un strict parallélisme sans jamais se toucher ni s'entrecroiser, mais plutôt à imaginer des logiques spécifiques qui se côtoient, s'articulent, se contredisent, s'opposent ou s'appuient les unes sur les autres. Les notions mêmes d'« univers », de « monde », de « sphère » ou de « champ » – sans doute indispensables du point de vue analytique – doivent être utilisées avec précaution si l'on veut éviter de donner l'impression de réalités fermées sur elles-mêmes sans interpénétration ni interaction. La spécificité de chaque domaine de pratique, portée par des spécialistes ou des experts, n'empêche pas les jeux d'interdépendances – de complémentarité, de soutien, de coopération ou de tension, de concurrence, de contradiction ou de domination – constants.

On pourrait ainsi distinguer les différents univers en fonction notamment de leur propension plus ou moins grande et de leur capacité réelle plus ou moins élevée à intervenir dans l'ensemble des autres secteurs de la société. Dans certains cas, les univers ont vocation à traiter de toutes les pratiques au sein du monde social : ainsi, les univers politique et juridique ont pour fonction de réguler l'ensemble du monde social (la sphère publique comme la sphère privée, etc.). Mais le processus d'extension d'une logique spécifique est souvent signalé, à la manière d'un abus, par le vocabulaire employé. On parlera alors de « judiciarisation », de « politisation », de « marchandisation »⁹⁸, de « médicalisation », de « psychologisation », de « médiatisation »⁹⁹, etc., de l'ensemble du monde social ou des manières d'aborder ou de traiter les problèmes. Et c'est pour critiquer ou dénoncer un débordement, une extension illégitime ou problématique, l'invasion ou la colonisation de tous les territoires (sous-univers sociaux) par la logique d'un sous-univers particulier que l'on emploie ces termes : médicaliser la question de l'échec scolaire, psychologiser tous les problèmes de couple ou de souffrance au travail, introduire des raisonnements économiques dans les domaines de la santé, de l'art, de la culture ou de l'éducation, politiser des questions qui sont perçues comme purement privées, avoir recours systématiquement à la justice plutôt que de régler les problèmes par des voies moins formelles, médiatiser des questions ou des pratiques qui ne devraient pas l'être, etc.

P. Bourdieu a proposé le terme de « méta-champ » pour désigner un champ comme celui du pouvoir d'État qui possède la légitimité et les moyens d'intervenir dans l'ensemble des autres champs. Mais la question reste entière de savoir dans quelle mesure l'intervention de l'État se fait ou non dans le respect des « lois internes » à chaque univers. Étant donné l'insistance avec laquelle P. Bourdieu a caractérisé les champs comme des espaces dotés de règles du jeu spécifiques, on ne peut qu'être étonné de trouver sous sa plume l'idée selon laquelle l'État fonctionnerait comme un « méta-champ qui détermine les règles régissant les différents champs¹⁰⁰ ». Le sociologue rejoint ici le grand théoricien du droit et de l'État Carl Schmitt qui pensait que « la spécificité du politique réside dans le fait que tout secteur pensable de l'activité humaine est possiblement politique » et que « le politique peut s'emparer de toute matière » en lui donnant un « cours nouveau »¹⁰¹. Si un champ est en mesure de « déterminer les règles régissant les autres champs », cela remet sérieusement en cause l'idée de leur autonomisation-indépendance. Et comme ce qui est dit du champ étatique pourrait se dire aussi d'un grand nombre d'autres secteurs sociaux particuliers (juridique, économique, scientifique, etc.¹⁰²), cela invite encore un peu plus le sociologue à considérer que ces secteurs ne sont pas des systèmes fermés sur eux-mêmes, mais des univers susceptibles d'être concernés par l'ensemble des pratiques sociales et d'avoir une action sur elles.

Les apories d'une théorie des sous-systèmes

La théorie du sociologue allemand Niklas Luhmann repose, elle aussi, sur l'idée d'une différenciation des sociétés modernes en sous-systèmes sociaux fonctionnels : économique, politique, juridique, religieux, éducatif, scientifique, artistique, médiatique, etc. Chaque sous-système autopoïétique (terme emprunté à la biologie), au sens d'autogénéré, autorégulé et autoréférentiel, est pensé comme un monde de « communications » clos sur lui-même, qui fonctionne de manière autonome. Les sous-systèmes traitent ce qui leur est étranger comme leur « environnement » et, de manière

assez surprenante, N. Luhmann affirme que les individus font partie de cet « environnement ». Dans une vision aussi déréalisante et, il faut bien le dire, clairement idéaliste du monde social, les hommes ne font pas leur histoire. Seuls existent des sortes de corps sociaux organiques autogénérés dont la logique propre est censée pouvoir se saisir indépendamment de l'observation des pratiques et de l'étude d'acteurs individuels déterminés.

Idéalisme et organicisme se conjuguent avec une conception irénique des sous-systèmes sociaux. Ceux-ci n'entretiennent entre eux aucun rapport de concurrence, de tension ni de domination. L'idée, par exemple, que le sous-système économique pourrait avoir une action déterminante sur l'ensemble des autres sous-systèmes ou le fait que certains sous-systèmes pèsent d'un plus faible poids dans l'ensemble du monde social sont totalement opposés à la conception luhmanienne d'une société composée de sous-systèmes autonomes d'égale importance. De même, au sein de chaque sous-système, Luhmann ne voit que le déploiement de « communications ». Le monde luhmanien est un monde sans acteurs individuels (avec leurs histoires, leurs dispositions et leurs compétences, leurs intérêts personnels et leurs stratégies) ni classes sociales ; un monde sans rapports de domination ou de force entre les sous-systèmes, les groupes, les classes (sexuelles, d'âge ou sociales) ou les individus.

Mais la théorie des systèmes ne se limite pas à l'étude des *systèmes fonctionnellement différenciés*. Pour Luhmann, tout est système, depuis les grands sous-systèmes fonctionnels évoqués jusqu'aux interactions éphémères entre deux personnes, en passant par toute une série d'organisations. Il parle de ces différentes réalités comme s'il avait affaire à des objets distincts de tailles différentes emboîtés les uns dans les autres : des interactions marchandes circonstanciées peuvent avoir lieu dans le cadre d'une organisation telle qu'un hypermarché, qui lui-même est inclus dans le sous-système économique. Chaque système fonctionnel s'appuie sur des organisations spécifiques pour exister : le système économique sur les entreprises, le système juridique sur les tribunaux, les cabinets d'avocats, les services juridiques, les facultés de droit, etc., le système éducatif sur les différentes écoles du primaire au supérieur, le système politique sur des partis, un parlement, etc.¹⁰³. Par ailleurs, la vie de chaque organisation est faite de nombreuses interactions de nature très variée. Dans tous les cas, les organisations ou les interactions constituent, pour Luhmann, des systèmes autopoïétiques comme les grands sous-systèmes fonctionnels et ne s'en distinguent que par leur caractère plus éphémère.

Si l'on met de côté cette vision hyper-systémique, qui voit des systèmes autopoïétiques partout et finit par faire douter de l'intérêt même de la notion de système¹⁰⁴, et même si Luhmann ne réfléchit pas en termes d'échelle d'observation, on peut néanmoins tirer profit de certaines remarques de l'auteur concernant le cadrage des faits étudiés à des niveaux de réalité sociale très différents :

La théorie des systèmes conduit à concevoir la réalité sociale comme un univers de multiples systèmes sociaux – systèmes fonctionnels, organisations, interactions – se croisant les uns les autres, se superposant les uns aux autres, s'emboîtant les uns dans les autres. À cette conception doit correspondre une conception plurielle de tout événement par lequel la société ainsi constituée se réalise. Tout geste, objet, signe, etc. prenant sens dans un système social, peut, en même temps, participer à la communication constitutive d'un ou plusieurs autres systèmes sociaux¹⁰⁵.

Ainsi, le cours d'un enseignant peut-il être rapporté au cadre de l'interaction entre professeurs et élèves au sein de la salle de classe, à l'organisation scolaire qui l'accueille, avec son emploi du temps spécifique, son équipe pédagogique, etc., ou au système éducatif dans son ensemble. Embarrassé par l'ensemble des systèmes qu'il décrit, N. Luhmann finit par donner clairement à voir l'importance du cadrage opéré par le chercheur qui ne fait donc pas que dessiner les contours de systèmes séparés existant dans le monde social comme le ferait l'observateur de galets sur une plage. En fonction de la question qu'il se pose, du type de problème qu'il s'emploie à résoudre, le chercheur adoptera un type de cadrage plutôt qu'un autre¹⁰⁶.

L'interdépendance entre classes d'expression

Tout se passe comme si les chercheurs réinventaient en permanence, en fonction de leurs intérêts de recherche et de l'état des travaux de leur discipline, le même type de problèmes et de solutions en oubliant régulièrement les recherches du passé. Bien rares sont les sociologues à avoir lu et profité des réflexions d'un psychologue tel qu'Ignace Meyerson sur des questions ayant trait à la

différenciation sociale des activités. Pourtant, on doit à ce psychologue des remarques qui portent sur des points cruciaux concernant la spécificité des domaines de pratiques différenciés (*e. g.* les « grandes systématisations collectives » que sont les domaines techniques, économiques, religieux, juridiques, artistiques et scientifiques), les propriétés qu'ils partagent et la circulation des savoirs, des innovations ou des problématiques d'un domaine à l'autre.

Ces domaines sont historiquement variables et dépendent de l'état de la division sociale du travail. I. Meyerson s'y intéresse en tant que « classes d'expression » ou « systèmes d'œuvres » spécifiques : « Chacune a son contenu propre, sa matière, ses conditions techniques de production, ses cadres formels, ses règles¹⁰⁷. » Comme tous les penseurs de la différenciation sociale, Meyerson est soucieux de distinguer les sous-univers au sein de l'univers social global et d'en souligner les logiques spécifiques. Mais, à la différence de nombre de chercheurs en sciences sociales, il s'attache particulièrement aux contenus et aux procédures observables dans les différents domaines d'activité. C'est ainsi qu'il écrit :

Le monde humain : mieux vaut dire les mondes humains. Parce qu'ils sont artifices et construction, ils se scindent en classes, sans doute tôt dans l'histoire humaine. L'artifice n'est pas un, il est divisé. On peut parler des domaines du construit, domaines spécifiques et autonomes d'œuvres, correspondant à des domaines de l'expérience humaine. Chacun a sa matière propre, ses propres structures d'ensemble et ses propres formes élémentaires, ses règles d'édification, son contenu significatif, quelque chose comme sa propre valeur de réalité. Il est – il devrait être tout au moins – banal de dire que la peinture, la musique, etc., sont intraduisibles l'une dans l'autre ; que ce qu'on exprime en formules mathématiques ne peut être dit en langue ordinaire. On peut ajouter que dès l'origine l'activité constructrice est ainsi orientée et spécifiée, que dès le début de toute tâche les signes dans et par lesquels on « pense » et crée sont les signes d'une classe d'expression, formulés¹⁰⁸.

Cet intérêt est le fait d'un psychologue qui essaie de penser les effets psychiques de cette pluralité de classes d'expression.

Mais cette pluralité n'est pas pensée comme une multiplicité de mondes fermés sur eux-mêmes. Bien que spécifiques, ces classes d'expression partagent des caractéristiques communes (« des cheminements communs, des mécanismes voisins, des convergences ») et entretiennent des rapports d'interdépendance (« actions réciproques »). Pour tenir compte à la fois de la spécificité de chaque classe et de sa porosité (sa non-fermeture), Meyerson parle d'un « double conditionnement, horizontal et vertical¹⁰⁹ ». Le conditionnement vertical, c'est ce qui rattache une œuvre à l'histoire des œuvres du même domaine (« l'histoire de sa classe, de sa série ») et le conditionnement horizontal est ce qui la relie à ce qui est, plus ou moins, commun à l'ensemble des domaines d'une époque¹¹⁰. Meyerson illustre son propos de la manière suivante :

L'emploi de la couleur, le tracé des formes, la figuration de l'espace dans la peinture des années 1940-1950 sont tributaires de tous les efforts précédents des peintres pour résoudre les problèmes de l'espace, du mouvement, de l'objet, des expériences et des réalisations des impressionnistes et des cubistes notamment ; et ils sont tributaires aussi du contenu de la société des années 1940-1950 avec sa stratification complexe, ses équilibres et ses menaces de déséquilibre, ses réalités économiques et techniques, sa science, ses théories et ses idéologies¹¹¹.

Lorsqu'un domaine se transforme, cela n'est pas sans répercussion sur les domaines connexes. Meyerson donne en exemple les conséquences sur les règles de composition de la peinture italienne de l'invention scientifique de la perspective, et l'on peut poursuivre son raisonnement en gardant à l'esprit les rapports entre les arts et les sciences, entre littérature et cinéma, littérature et photographie¹¹², peinture et photographie¹¹³, cinéma et peinture¹¹⁴, etc. On peut aussi observer, à l'échelle individuelle, les effets de transfert de dispositions d'une classe d'expression vers une autre, comme lorsque les écrivains journalistes introduisent de nouveaux genres discursifs et de nouveaux styles d'écriture journalistiques en littérature¹¹⁵, ou lorsque Franz Kafka mobilise certains aspects du style d'écriture ou d'argumentation juridique ou certains éléments du monde judiciaire (celui du tribunal, des avocats et du procès) dans ses écrits littéraires. D'ailleurs, en tant que psychologue historique qui n'oublie pas l'échelle individuelle du social – plutôt que d'adopter uniquement un regard privilégiant la logique des domaines, des classes, des systèmes ou des

séries –, Meyerson rappelle qu'un acteur n'est jamais inscrit dans un seul univers social mais qu'il « baigne dans un monde d'œuvres : langues, religions, lois, sciences, arts », qu'il est « modelé par elles » et que c'est à partir de l'ensemble de ses expériences dans ces différents domaines qu'il contribue parfois lui-même à la création dans un domaine donné¹¹⁶ : « Il s'en dégage plus ou moins et exprime par d'autres œuvres des aspects de son effort spirituel¹¹⁷. »

Autrement dit, autonomie-spécificité ne signifie pas étanchéité des domaines : « Aussi à tout moment des interférences et des actions réciproques. Autonomie et interférences ne s'opposent pas mais se complètent, et de plus en plus¹¹⁸. » Car la spécificité des domaines ne débouche pas sur des développements totalement indépendants et sans rapport avec ce qui se trame à l'extérieur de chacun de ces domaines. Ce qui est externe aux domaines ne cesse de venir modifier les pratiques internes. Ce n'est même pas une question de degré d'autonomie car, telle qu'il la définit, l'autonomie – en tant que matière, conditions techniques de production, cadres formels et règles – est d'emblée assurée. Il n'y a pas plus d'autonomie de l'expression littéraire dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert que dans le *Don Quichotte* de Cervantes ou dans les tragédies d'Eschyle ou de Sophocle. D'emblée, dans l'histoire de la littérature ou de la peinture, les expériences sociale, économique, politique ou religieuse pénètrent les textes et les tableaux. Mais d'emblée se pose aussi la question de la *transposition* littéraire ou picturale d'expériences sociales extralittéraires :

C'est la spécificité des classes d'expression – originalité de sens, de contenu, de forme – qui constitue leur trait fondamental et qui est sans doute leur élément moteur. Elle conduit à des expériences de types particuliers, et agit par là sur le développement des séries d'œuvres ; elle oriente vers des cheminements et des variations dans une assez grande mesure autonomes. Autonomie certes ne signifie pas indépendance, isolement : tout le contexte d'une société peut agir sur chaque classe ; mais *il n'agit qu'à condition d'être transposé*. Avec des rythmes variables, sous l'effet d'expériences qui les renouvellent plus ou moins profondément, les créations de l'homme se font simultanément au long de plusieurs chemins : expressions également nécessaires, complémentaires, mais spécifiques¹¹⁹.

Des acteurs pluriels dans des sociétés différenciées

Une grande partie du propos de mon livre *L'Homme pluriel* a consisté à soutenir, non pas que l'acteur était *nécessairement* « pluriel », comme ont pu le penser ceux qui se sont arrêtés au titre de l'ouvrage, mais qu'il avait d'autant plus de chances de l'être, d'un point de vue dispositionnel (et non « identitaire »¹²⁰), qu'il vit dans des sociétés hautement différenciées et qu'il fréquente, plus ou moins précocement, une pluralité de contextes socialisateurs hétérogènes et parfois même contradictoires. En effet, les conditions sociohistoriques de fabrication d'un acteur dont le patrimoine de dispositions et de compétences serait résumable à une formule génératrice et unificatrice de l'ensemble de ses pratiques ont été de moins en moins réunies au fur et à mesure de l'avancée de la division du travail et de la différenciation sociale des fonctions.

Objectiver les microdéplacements ou les grands écarts que sont amenés à faire les acteurs de ces sociétés différenciées au cours de leur parcours biographique ou à différents moments de leur vie quotidienne permet de comprendre les raisons qui font que chaque acteur peut être porteur de dispositions (mentales et comportementales) et de compétences hétérogènes qui viennent parfois s'entrechoquer. Les contradictions, oscillations, ambivalences ou dissonances que vivent les individus ne sont que le produit de l'intériorisation (du « plissement » intérieur) de dispositions à croire (et notamment d'idéaux ou de normes idéales), d'habitudes perceptives, de catégories d'appréciation et de manières d'agir provenant de contextes sociaux/socialisateurs différents.

Freud et nombre de psychanalystes à sa suite n'ont cessé de mettre en évidence des « conflits psychiques » et considèrent même « le conflit comme constitutif de l'être humain », sans en pointer toutefois le caractère éminemment social. Il y a conflit « lorsque, dans le sujet, s'opposent des exigences internes contraires¹²¹ ». Or ces exigences internes ont une origine extérieure ; elles sont liées à la pluralité des exigences portées par des personnes ou des institutions différentes ou aux « injonctions contradictoires » ou « paradoxales » que peuvent adresser à l'acteur des personnalités cruciales de sa constellation sociale (père, mère, conjoint, etc.), elles-mêmes pétries de contradictions¹²². Le conflit peut être manifeste lorsqu'il oppose « un désir et une exigence

morale», deux désirs incompatibles ou « deux sentiments contradictoires ». Mais il est souvent « latent » lorsqu'il ne s'exprime que de façon détournée dans « des symptômes, des désordres de la conduite, des troubles du caractère, etc.¹²³ ».

Il faut historiciser l'ensemble des éléments composant la seconde topique freudienne – le « ça » en tant que « réservoir des pulsions », le « moi » en tant que structure psychique consciente et le « surmoi » en tant que jugement moral ou « instance critique » intériorisés – comme tend à le faire Norbert Elias, pour prendre conscience du caractère profondément social des conflits qualifiés de « psychiques » dans la mesure où ils sont vécus par une seule et même personne¹²⁴. En faisant du surmoi le produit historique d'une société dont les formes d'exercice du pouvoir reposent sur l'intériorisation de la contrainte et sur l'autocontrôle, et en pensant l'économie psychique individuelle comme une sorte de champ de luttes¹²⁵ entre ce surmoi et une partie des dispositions socialement construites, N. Elias historicise assez radicalement les catégories de la psychanalyse et fait de la seconde topique freudienne un modèle historiquement déterminé et délimité de fonctionnement de l'économie psychique.

Même s'il n'est pas sensible aux variations historiques et sociales des *formes* et des *modalités* d'exercice du pouvoir et à leurs conséquences sur le fonctionnement de l'économie psychique, Freud a bien reconnu le caractère social du surmoi qui est une sorte de représentant des pouvoirs extérieurs au sein de chaque individu. Il l'a conçu comme une forme intériorisée du pouvoir exercé à l'origine de l'extérieur, par les parents ou leurs divers substituts : « Cette nouvelle instance psychique continue à assumer les fonctions autrefois réservées à certaines personnes du monde extérieur ; elle surveille le moi, lui donne des ordres, le dirige et le menace de châtiment, exactement comme les parents dont elle a pris la place¹²⁶. » Mais les « désirs » ou les « pulsions » sont des réalités tout aussi socialement déterminées que le surmoi. Les désirs, affirme Elias, « ne sont pas inscrits en lui avant toute expérience » : « Ils se constituent à partir de la plus petite enfance sous l'effet de la coexistence avec les autres, et ils se fixent sous la forme qui déterminera le cours de la vie progressivement, au fil des années, ou parfois aussi très brusquement à la suite d'une expérience particulièrement marquante¹²⁷. » Les « énergies pulsionnelles » sont structurées, mises en forme, dirigées, orientées par les expériences sociales, dès les premières interactions avec l'enfant :

À l'encontre de ce qu'on pourrait croire en lisant certains ouvrages de psychanalyse, les premières [« tendances et structures pulsionnelles »] ne se rapportent pas moins que les secondes [« structures du Moi et du Surmoi »] à des données sociales, elles ne sont pas moins soumises à l'effet de l'évolution historique que la structure des fonctions du Moi et du Surmoi¹²⁸.

Il n'y a pas de « nature humaine constante » (« libido », « instinct d'agressivité » ou « pulsion de mort ») et il faut résolument prendre le parti de Freud sensible à l'« influence parentale » ou aux effets de l'« éducation familiale » contre celui de Freud invoquant l'« héritage archaïque » et les « prédispositions héréditaires » ou « innées ».

La pluralité interne des acteurs individuels apparaît aussi clairement chez toute une série de sociologues qui l'ont mise explicitement en rapport avec les formes de vie sociale auxquelles sont amenés à participer les acteurs en question. Ainsi, Georg Simmel envisage, comme Freud, la possibilité de conflits intérieurs dus à la double dépendance des individus à l'égard de forces ou d'idéaux contradictoires. C'est la situation typiquement vécue par le « serviteur de deux maîtres » qui s'observe notamment « chez les enfants partagés entre leurs parents en conflit¹²⁹ ». Mais cette double (il faudrait même l'imaginer multiple) dépendance contradictoire peut être totalement intériorisée et prendre la forme de « forces morales idéales dont les exigences se situent à l'intérieur même de l'homme » et d'un « conflit de devoirs »¹³⁰.

Que devient la « personnalité morale » d'un individu lorsqu'il existe « au croisement de nombreux cercles¹³¹ » ? La pluralité des « cercles sociaux » ou des « groupes » auxquels participent les individus des sociétés différenciées (groupe familial d'origine, famille fondée, milieu professionnel avec tous les sous-groupes de subordonnés ou de supérieurs fréquentés, les différents cercles amicaux, etc.) « engendre des conflits internes et externes, qui menacent l'individu de dualité psychique, voire de déchirement¹³² ». Mais cette même pluralité est précisément ce qui est à l'origine de la relative singularité de chaque acteur. Car

plus [ces groupes d'appartenance] sont nombreux, moins il y a de chances que d'autres personnes

présentent la même combinaison de groupes, que ces nombreux cercles se recoupent encore en *un autre* point. Nous ne connaissons plus un objet concret dans son individualité quand on le range sous un concept général en fonction de l'une de ses qualités, mais il la retrouve dans la mesure où l'on met en avant les autres concepts sous lesquels le placent ses autres qualités, de sorte que chaque chose, pour parler comme Platon, participe à autant d'idées qu'elle possède de qualités, ce qui lui donne sa détermination individuelle : il en va exactement de même pour la personnalité face aux cercles dont elle fait partie¹³³.

On voit bien qu'il est inutile, et même impossible, pour comprendre l'« individualité » ou la « singularité », de sortir des réseaux de contraintes sociales et, du même coup, d'un déterminisme social. Ce dernier est juste autrement plus complexe que celui qui fait se mouvoir un objet sous l'effet d'une force qui lui est appliquée. L'individualité ou la singularité est affaire de combinaison et de dosage complexes de propriétés sociales partagées (« une possibilité infinie de combinaisons individualisantes »). Ce n'est pas un hasard si Simmel cite Platon à l'appui de son raisonnement, car ce dernier définissait l'Idée comme une qualité pure qui ne s'observe jamais comme telle dans la réalité. L'Idée de « fils », c'est un « fils purement fils » qui ne serait pas autre chose que « fils ». Or, dans la réalité sociale, un « fils » est aussi « père », « frère », « mari », « amant », « travailleur », « ami », « joueur de cartes », « ancien élève », etc. La singularité relative de chacun est donc le produit du « croisement d'innombrables fils sociaux, comme un héritage des cercles et des périodes d'adaptations les plus divers¹³⁴ ». La forte différenciation sociale des activités implique que les individus sont déterminés à être multiples. Et la multiplicité des déterminations qui s'exercent sur les individus ne diminue en rien la force des déterminismes.

Simmel insiste aussi, par ailleurs, sur la diversité des « positions » (dominantes ou dominées, de concurrence ou d'alliance, d'amour ou de haine, etc.) occupées simultanément par la même personne dans les différents cercles auxquels elle appartient et sur la variation même de ces « positions » d'une relation à l'autre au sein du même cercle. Comme exemple du second cas de figure, il prend le cas des « professeurs particuliers » : « Le précepteur doit avoir la supériorité sur son élève, il doit le dominer et le mener – alors que par ailleurs il est un domestique, et l'autre le maître¹³⁵. » La diversité des cercles permet à l'acteur de vivre des phénomènes de compensation de l'un à l'autre¹³⁶, et de satisfaire des « penchants » ou des « aspirations » différents. À la différence de Durkheim, qui n'envisage les enjeux tels que la renommée scientifique, la gloire militaire, l'autorité morale, le pouvoir politique ou la richesse que dans la perspective « dépliée » des groupes ou milieux professionnels issus de la division du travail, Simmel tire les conséquences de cette différenciation des formes d'« honneur » d'un point de vue individuel (« plié ») : « Ainsi, divers aspects de la personne peuvent obéir à diverses conceptions de l'honneur, qui sont comme les reflets des différents groupes auxquels la personne appartient en même temps¹³⁷. » Appartenir à différents cercles, c'est intérioriser des enjeux, des orientations ou des logiques hétérogènes et potentiellement contradictoires.

Plus tard, Talcott Parsons tentera lui aussi de tirer les conséquences de la pluralité des systèmes sociaux du point de vue des individus qui fréquentent plus ou moins durablement ces différents systèmes. Si Simmel hésite dans son analyse des contradictions, des tensions ou des compensations que vivent les individus entre plusieurs définitions de ce qui est au cœur de ces phénomènes (normes, penchants, aspirations, devoirs, etc.) et, du même coup, sur les éléments centraux d'une théorie de l'action, Parsons insiste essentiellement sur le possible « conflit de loyalismes » engendré par la pluralité des « rôles » tenus par les mêmes individus dans des systèmes sociaux différenciés :

Le *pluralisme de rôles*, c'est-à-dire le fait que les mêmes personnes fassent partie de plusieurs collectivités, est une caractéristique fondamentale de toutes les sociétés humaines. Dans l'ensemble, l'accroissement du pluralisme de rôles est une grande caractéristique des processus de différenciation qui conduisent aux types modernes de sociétés. Par là, la régulation des loyalismes, envers la communauté et envers les autres collectivités, est un problème majeur d'intégration pour une communauté sociétale. [...] Les motivations privées des individus sont, dans l'ensemble, canalisées efficacement vers le système social grâce à l'appartenance à un grand nombre de collectivités et aux loyalismes qui en découlent. Le problème le plus important pour la plupart des gens est d'ajuster leurs obligations en cas de conflit de loyalisme. Par exemple, l'adulte mâle des sociétés modernes est à la fois un « employé » et membre d'un ménage familial. Bien que les

demandes de ces deux rôles soient souvent en conflit, la plupart des hommes ont grandement intérêt à être loyaux envers *les deux*. Une communauté sociétale est un réseau complexe de collectivités et de loyalismes envers ces collectivités : ce système se caractérise à la fois par la différenciation et par la segmentation fonctionnelles. Ainsi les unités que forment les ménages familiaux, les entreprises économiques, les Églises, les unités gouvernementales, les collectivités d'enseignement, etc., sont différenciées les unes par rapport aux autres¹³⁸.

En réduisant la question des engagements ou des inscriptions dans des contextes d'actions différents à celle des devoirs envers les différents groupes, communautés ou institutions concernés, Parsons fait de l'acteur une sorte d'*homo juridicus* ou d'*homo moralis* un peu abstrait, oubliant que les engagements dans des univers différents impliquent surtout des dispositions (à agir et à croire) et des compétences, ainsi que des quantités d'énergie et de temps.

L'hétérogénéité des appartenances ou des inscriptions sociales a fait, de même, l'objet d'une réflexion chez le sociologue Maurice Halbwachs dans son travail sur la mémoire. Contrairement à Durkheim, qui pensait essentiellement à l'échelle des groupes et des institutions, Halbwachs, dont l'intérêt pour la psychologie, et notamment pour la psychologie dite « collective », était grand, s'intéresse aux effets sur chaque individu du fait d'être « plongé en même temps ou successivement dans plusieurs groupes¹³⁹ » eux-mêmes ni homogènes ni immuables. Les différents groupes auxquels a participé chaque individu (famille, écoles successives, groupes de pairs divers et variés, milieux professionnels, membres de la même association politique, religieuse ou culturelle, etc.) sont les cadres sociaux de sa mémoire et l'hétérogénéité des cadres sociaux entraîne l'hétérogénéité des mémoires incorporées. Dans *La Mémoire collective*, le sociologue montre son souci de penser la pluralité des cadres sociaux et de remettre en question des ensembles considérés trop hâtivement comme homogènes :

Pour nous faire une idée, au contraire, de la multiplicité des mémoires collectives, imaginons ce que serait l'histoire de notre vie si, tandis que nous la racontons, nous nous arrêtons chaque fois que nous nous rappelons un des groupes que nous avons traversés, pour l'examiner en lui-même et dire tout ce que nous en avons connu. Il ne suffirait pas de distinguer quelques ensembles : nos parents, l'école, le lycée, nos amis, les hommes de notre profession, nos relations mondaines, et encore telle société politique, religieuse, artistique à laquelle nous avons pu nous attacher. Ces grandes divisions sont commodes, mais elles répondent à une vue encore extérieure et simplifiée de la réalité. Ces sociétés comprennent des groupes bien plus petits, qui n'occupent qu'une partie de l'espace, et ce n'est qu'avec une section locale de tel d'entre eux que nous avons été en contact. Ils se transforment, se segmentent, si bien qu'alors même que nous restons sur place, que nous ne sortons pas d'un groupe, il arrive que par le renouvellement lent ou rapide de ses membres, il devient réellement un autre groupe qui n'a que peu de traditions communes avec ceux qui le constituaient au début¹⁴⁰.

Ces réflexions ne sont pas sans rapport avec les orientations qui seront celles de l'École de Chicago. Dans un texte datant de 1938, Louis Wirth décrivait le phénomène urbain sur fond de différenciation des activités, de division accrue du travail et de spécialisation liées à la densification de l'espace. Se référant à l'ouvrage de Durkheim sur la division du travail social, il insistait, quant à lui, sur le fait que « les citoyens se rencontrent dans des rôles fortement segmentaires ». Il écrivait ainsi :

Aucun groupe en particulier n'a l'allégeance exclusive de l'individu. Les groupes auxquels il appartient ne se prêtent pas aisément à un classement hiérarchique simple. Du fait de la diversité de ses intérêts, nés d'aspects différents de la vie sociale, l'individu prend part à des groupes largement divergents, dont chacun ne fonctionne que par rapport à un segment de sa personnalité¹⁴¹.

Cette intuition de départ se retrouvera plus tard chez des auteurs tels que Erving Goffman, Anselm L. Strauss, Ulf Hannerz et bien d'autres encore. A. L. Strauss fait même de cette multi-appartenance à des mondes et sous-mondes sociaux, pas toujours compatibles entre eux et parfois même en rapports conflictuels, l'une des conditions fondamentales de la vie sociale contemporaine¹⁴² et souligne, en revanche, le fait que peu de formations sociales sont composées d'acteurs agissant et s'engageant dans un seul univers social. U. Hannerz y voit aussi une caractéristique fondamentale des sociétés urbanisées. S'appuyant sur un texte de Max Gluckman, qui oppose la réalité de la « très

grande ville » à la « société tribale » sur la base du fait que « les multiples rôles que jouent la plupart des individus sont distincts l'un de l'autre, puisqu'ils ne sont pas joués sur les mêmes scènes¹⁴³ », il évoque l'enfant qui sort de chez lui pour aller à l'école, le lieu de travail distinct du lieu de vie familial, ainsi que les lieux religieux et les lieux d'exercice d'une activité politique qui sont encore différents de tous les autres. Ségrégation des rôles et ségrégation des jugements moraux sont des conséquences de la différenciation sociale des activités.

Chez de nombreux auteurs issus de l'École de Chicago ou inspirés par elle, la vie sociale est cependant réduite à des questions de « rôles » (et de « répertoires de rôles »), de « présentation de soi » et de « manœuvres de présentation de soi », de « manipulations de l'information de coulisses », de « maîtrise des impressions », d'« images que les autres ont de soi » et de « préoccupation du destin de ces images », d'« information » et de « désinformation » livrées sur soi-même, etc.¹⁴⁴. Or, dans la notion de « rôle », et dans toutes celles qui l'accompagnent (manipulation, présentation, manœuvres, duperies, etc.), il y a une forte dimension consciente et même stratégique : on adopte ou on joue un rôle, tout en étant conscient que le rôle n'est pas totalement « soi ». Tout se passe comme si les rôles s'endossaient et se quittaient sans marquer ou transformer fondamentalement ceux qui les habitent ou les jouent. Ce qui intéresse des auteurs comme E. Goffman ou U. Hannerz dans la pluralité des rôles et leur segmentation, c'est toutes les possibilités de duperies et de dissimulations ouvertes par le fait que les individus peuvent se présenter à autrui sur des scènes segmentées. Un tel jeu du « dit » et du « tu », du montré et du caché, est beaucoup plus limité dans les sociétés restreintes d'interconnaissance où les risques de fréquenter les mêmes personnes sur des scènes différentes sont beaucoup plus grands. Mais c'est, de toute évidence, une théorie de la socialisation qui manque à ces auteurs pour prendre toute la mesure des effets sociaux incorporés de cette fréquentation de contextes différenciés.

Enfin, il y a des auteurs dont l'intérêt réside essentiellement dans la manière dont ils peuvent pousser un raisonnement erroné jusqu'à l'absurde. C'est le cas de N. Luhmann qui, en pur théoricien dénué de tout esprit d'enquête, a développé la logique d'une théorie des systèmes (celle de T. Parsons). Rompant un peu plus encore avec la logique de l'enquête empirique, et de façon analogue aux conceptions structurales ou structuralistes les plus pures¹⁴⁵, il exclut radicalement les acteurs individuels et leur histoire du système social. Chaque individu pouvant participer à plusieurs systèmes fonctionnels parallèles (à des titres très différents) et se mouvant « dans une multiplicité de sémantiques contradictoires¹⁴⁶ », l'acteur individuel est supposé perdre de sa consistance ou de son unité. Il n'aurait, du même coup, plus aucune place dans le système d'explication des sociétés. Plutôt que de soumettre à la critique, comme l'a fait N. Elias¹⁴⁷, la conception cartésienne d'un sujet individuel conscient, monade cohérente fermée sur elle-même, N. Luhmann considère que ce sujet existait dans les sociétés traditionnelles où il n'appartenait qu'à un seul et même sous-système (village, lignage, etc.) et qu'il a disparu du fait de la multiplicité des systèmes sociaux fonctionnels :

Auparavant, chaque sujet faisait partie d'un système social unique, segmenté d'abord, stratifié par la suite, duquel il recevait son identité comme conséquence de sa position à l'intérieur de ce système. L'identité individuelle de la personne coïncidait avec son identité sociale. Cela disparaît avec les systèmes fonctionnels modernes. Dans une société qui se structure sur la base des relations entre systèmes, et non des relations entre individus, chaque personne doit avoir accès à tous les systèmes sociaux et non seulement à l'un d'eux ; « maintenant, la personne ne peut continuer à être enracinée de façon permanente dans un sous-système de la société, et seulement dans l'un d'eux » [N. Luhmann, *El amor como pasión. La codificación de la intimidación*, Barcelona, Peninsula, 1985, p. 16]. La même personne, chaque personne, fonctionnera comme sujet de droits, consommateur, participant en politique, etc.¹⁴⁸.

Au lieu de tirer les conséquences d'une telle pluralité des systèmes, lorsqu'elle se conjugue avec une pluri-appartenance, sur la fabrication sociale des individus, N. Luhmann se débarrasse de cet individu encombrant (trop complexe) pour privilégier l'examen à distance du social à l'état déplié : celui des sous-systèmes avec leur logique propre et qui sont censés pouvoir être décrits et analysés sans décrire et analyser précisément les pratiques des acteurs qui les font vivre. En étudiant les sociétés différenciées à l'échelle individuelle, on pourrait pourtant d'autant mieux les comprendre : on saisirait les conflits de logiques sociales ou d'investissements en temps, les

phénomènes de compensation qui se jouent d'un sous-système à l'autre, etc. Mais, pour cela, encore faudrait-il que le chercheur ne s'en tienne pas à des analyses abstraites menées en survol, en faisant d'autant plus comme si les acteurs n'existaient pas qu'il ne va jamais les observer ou les interroger. Cela nécessiterait aussi une approche en termes de socialisation qui étudierait le poids plus ou moins grand de chaque sous-système dans la fabrication sociale des individus, la nature de ce qui, précisément, s'intériorise, et la manière dont la pluralité s'intériorise (affirmer que la « multiplicité lui est intrinsèque¹⁴⁹ », c'est, au mieux, pointer une direction de recherche possible, mais guère plus¹⁵⁰).

Les différents « systèmes fonctionnellement différenciés » ou « systèmes fonctionnels » dont parle Luhmann ne sont pourtant pas tous de même nature. L'art ou la religion peuvent ne toucher qu'une partie des membres d'une société, alors que l'éducation scolaire est obligatoire dans la majeure partie des sociétés et contribue centralement et très fortement à la socialisation des individus. Le système juridique s'impose de l'extérieur à tous (« nul n'est censé ignorer la loi », et ceux qui l'ignorent et l'enfreignent sont rattrapés par les sanctions) même si rares sont ceux qui ont été socialisés au droit, etc. Luhmann ne fait aucune différence entre les systèmes qui ont les moyens de transformer systématiquement les individus (éducation) ou de déterminer l'ensemble de leurs activités (l'économie, la politique, le droit) et ceux qui pèsent d'un poids plus léger ou qui n'ont aucune influence directe auprès d'une grande partie de la population (la religion, la science, l'art).

Que retenir de tout cela du point de vue d'une sociologie de la socialisation à la fois dispositionnaliste et contextualiste ? Le long mouvement historique de différenciation des fonctions et de constitution de microcosmes relativement autonomes (au sens de spécifiques) a des conséquences importantes en matière de *fabrication sociale des individus*. Les multiples contextes sociaux porteurs de logiques spécifiques sont autant de cadres de socialisation potentiels, formateurs de dispositions et de compétences. Lorsque des cadres socialisateurs hétérogènes sont fréquentés par les mêmes individus (on pourrait en effet imaginer une différenciation telle que chaque individu serait rarement confronté à la pluralité des cadres), et lorsque ces expériences sont faites relativement précocement, ils sont à la base de la formation de patrimoines individuels de dispositions et de compétences relativement hétérogènes dont l'activation dépend de chaque nouveau contexte d'action présent.

La socialisation multiple des individus dans des sociétés différenciées est ce qui rend raison tout d'abord de la variation interindividuelle de leurs comportements sociaux. Dans de telles sociétés, même deux individus appartenant à la même classe sociale, au même sous-groupe social, ou à la même famille ont de fortes chances d'avoir une partie de leurs pratiques qui diffèrent, pour n'avoir pas été strictement soumis aux mêmes cadres socialisateurs. Par ailleurs, le constat de l'existence de variations intra-individuelles des comportements sociaux enregistre donc les effets de la différenciation sociale et de la pluralité des cadres de socialisation. Du fait de la pluralité des influences socialisatrices qu'ils ont vécues et de la diversité des contextes dans lesquels ils sont amenés à agir, les individus composant ces formations sociales ont une forte probabilité d'être caractérisés par une pluralité dispositionnelle (les expériences socialisatrices multiples se cristallisent sous la forme de dispositions et de compétences plus ou moins fortes). Les réalités microscopiques que sont les variations intra-individuelles et interindividuelles renvoient aux propriétés les plus fondamentales d'une réalité macroscopique caractérisée par la structuration complexe et différenciée de nos sociétés.

Si la sociologie dispositionnaliste de P. Bourdieu n'a pas pu prospector systématiquement les effets individuels de la pluralité des sphères d'activité ou des registres d'action, c'est, paradoxalement, parce qu'il pensait des individus homogènes dans un monde hétérogène. Au lieu de tenir compte des effets socialisateurs de la pluralité des cadres sociaux, il faisait souvent comme si un acteur déjà constitué socialement (implicitement dans sa famille d'origine) affrontait des situations hétérogènes. Il écrivait ainsi que

l'efficacité propre de l'habitus s'observe en toute clarté dans toutes les situations où il n'est pas le produit des conditions de son actualisation (de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que les sociétés se différencient) : c'est le cas lorsque des agents formés dans une économie

précapitaliste se heurtent, désarmés, aux exigences d'un cosmos capitaliste ; ou encore lorsque des personnes âgées perpétuent, à la façon de Don Quichotte, des dispositions déplacées ; ou lorsque les dispositions d'un agent en ascension ou en déclin dans la structure sociale sont en dissonance avec la position qu'il occupe¹⁵¹.

L'acteur individuel ainsi décrit n'est donc pas fondamentalement marqué, dans son patrimoine de dispositions et de compétences, par la pluralité des contextes sociaux fréquentés. Produit monosocialisé, il semble ne découvrir la pluralité extérieure à lui que dans un second temps. Et, bien sûr, par un principe de conservation, il résiste, entre en crise ou est dérouté, mais ne se transforme pas.

La même vision des choses fait écrire à P. Bourdieu qu'il serait intéressant de mener

l'étude de personnages qui, ayant participé, de manière plus ou moins « créatrice », à plusieurs champs ont, selon le modèle typiquement leibnizien des mondes possibles, produit plusieurs réalisations du même habitus (comme, dans l'ordre des consommations, les différents arts donnent occasion à des expressions, objectivement systématiques, en tant que « contreparties », au sens de Lewis, du même goût)¹⁵².

Là encore, ce qui est présupposé, c'est l'existence d'un habitus qui est *Un*, systématique, homogène – une formule génératrice des pratiques, qui se traduirait dans des champs aux propriétés et aux possibles différents. Les individus vivent dans des sociétés différenciées mais leur habitus n'en est étrangement pas affecté ; tout se passe comme s'ils étaient protégés d'une hétérogénéité qu'ils ne rencontrent qu'après avoir été constitués dans des conditions sociales homogènes. Pourtant, l'examen des situations contemporaines pousse tout au contraire à s'efforcer de penser la spécificité des acteurs socialisés dans des sociétés différenciées, et notamment la *structure feuilletée de leurs patrimoines de dispositions et de compétences* qui n'est que le produit de leurs inscriptions sociales multiples et de la complexité de leurs expériences socialisatrices.

1.

P. Bourdieu, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989, p. 376, note 2.

2.

C'est notamment l'avis de l'historien Carl E. Schorske, dans « Pierre Bourdieu face au problème de l'autonomie », *Critique*, n° 579/580, août-septembre 1995, p. 697-703.

3.

É. Durkheim, *De la division du travail social* [1893], Paris, PUF, « Quadrige », 1991, p. 2.

4.

Ibid., p. 105.

5.

K. Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.

6.

J. Goody, *La Logique de l'écriture*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 16.

7.

S. Gruzinski, *La Colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Gallimard, 1988, p. 217.

8.

Ibid., p. 221.

9.

E. Dianteill, « Pierre Bourdieu et la religion. Synthèse critique d'une synthèse critique », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 118, 2002, p. 5-19.

10.

G. Balandier, *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1967.

11.

P. Clastres, *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974, p. 135.

12.

P. Bourdieu, « La représentation politique. Éléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, 1981, p. 6.

13.

A. M. Hocart, *Rois et courtisans*, Paris, Seuil, 1978, p. 270.

14.

M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976, p. 270.

15.

A. M. Hocart, *Rois et courtisans*, *op. cit.*, p. 272.

16.

G. Balandier, *Anthropologie politique*, *op. cit.*, p. 77-78.

17.

Voir à ce sujet P. Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

18.

J. Bottéro, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, Gallimard, 1987, p. 35-36.

19.

J. Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979, p. 64-69.

20.

J. Goody, *La Logique de l'écriture*, *op. cit.*, p. 48-49.

21.

P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 118.

22.

J. Bottéro, *Mésopotamie*, *op. cit.*, p. 198.

23.

Ibid., p. 200.

24.

Ibid., p. 208-209.

25.

Cela donne lieu, par exemple, à la série suivante : « Si du nez du malade il coule du sang... Si de son nez coule une humeur... Si le bout de son nez est humide... Si le bout de son nez est successivement froid et chaud... Si le bout de son nez est jaune... Si le bout de son nez est marqué d'une éruption rouge... Si le bout de son nez est marqué d'une éruption blanche... Si le bout de son nez est marqué

d'une éruption rouge et blanc... Si le bout de son nez est marqué d'une éruption noire... », *Ibid.*, p. 211.

26.

A. L. Oppenheim cité dans J. Goody, *La Logique de l'écriture*, *op. cit.* p. 49.

27.

M. Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971, p. 450.

28.

P. Bourdieu, « Les modes de domination », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2-3, juin 1976, p. 124.

29.

J. Goody, *La Logique de l'écriture*, *op. cit.*, p. 172.

30.

K. Marx et F. Engels, *L'Idéologie allemande* [1845], Paris, Éditions sociales, 1968, p. 63.

31.

L. Marin, *De la représentation*, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1994, p. 76.

32.

C. Jacob, « La mémoire graphique en Grèce ancienne », *Traverses. Revue du Centre de création industrielle*, n° 36, Centre Georges-Pompidou, 1986, p. 62.

33.

Ibid., p. 65.

34.

Ibid., p. 66.

35.

C. Jacob, « Postface », in L. Ciccolini, C. Guérin, S. Itic, S. Morlet (dir.), *Réceptions antiques. Lecture, transmission, appropriation intellectuelle*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2006, p. 154-155.

36.

T. Parsons, *Le Système des sociétés modernes*, Paris, Dunod, 1973, p. 49.

37.

J.-P. Genet, « La mesure et les champs culturels », *Histoire & Mesure*, vol. 2, n° 1, 1987, p. 139.

38.

L. Althusser, « Contradiction et surdétermination (Notes pour une recherche) », *La Pensée*, n° 106, 1962, p. 3-22.

39.

K. Marx et F. Engels, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*

40.

« Les menaces sur l'autonomie résultent de l'interpénétration de plus en plus grande entre le monde de l'art et le monde de l'argent », P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 468. Cf., de même, A. Boschetti, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé 1900-1950*, Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, 1991, p. 511-551.

41.

P. Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps modernes*, n° 246, 1966, p. 865-906.

42.

Ibid., p. 870.

43.

M.-È. Thérenty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

44.

G. Flaubert, « Lettre à George Sand, 12 décembre 1872 », *Correspondance*, t. IV (1869-1875), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998.

45.

P. Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », art. cité, p. 870.

46.

Id., « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, septembre 1991, p. 40.

47.

Id., « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, n° 22, septembre 1971, p. 51.

48.

Cf. infra, « Le jeu littéraire comme champ secondaire ».

49.

P. Bourdieu parle bien d'une « émergence du champ » à la fin du XIX^e siècle.

50.

Id., *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 115.

51.

Cf. C. Gothot-Mersch, *La Genèse de Madame Bovary*, Genève, Slatkine, 1966, et Y. Leclerc, *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1991. « L'intériorisation des contraintes externes, idéologiques ou morales, a laissé une trace dans quantité d'œuvres devenues classiques (les manuscrits de *Madame Bovary* de Flaubert révèlent, par exemple, le travail de suppression des mots trop vulgaires comme "putain", "bordel", d'images licencieuses, de blasphèmes et d'allusions politiques) », remarque Gisèle Sapiro dans un texte qui fournit involontairement un beau contre-exemple des thèses qu'elle défend. G. Sapiro, « L'autonomie de la littérature en question », in J.-P. Martin, *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2010, p. 49.

52.

Concernant la littérature française sous Vichy, on renverra au livre de F. Federini, *Écrire ou combattre. Des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, Paris, La Découverte, 2006.

53.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 93. En fait, ce qui est censé constituer le *nomos* de l'ensemble du champ n'est autre que la norme idéale défendue par les tenants de l'art pour l'art. D'où le problème consistant à prêter à l'ensemble du champ (avant-garde, pôles académique, bourgeois, populaire ou commercial) des règles qui appartiennent aux seules avant-gardes.

54.

A. Viala, « Ah, qu'elle était jolie... », *Politix*, vol. 5, n° 17, 1992, p. 141.

55.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 357-358.

56.

Id., « La représentation politique... », art. cité.

57.

« À la différence de l'herméneutique littéraire ou philosophique, la pratique théorique d'interprétation de textes juridiques n'est pas à elle-même sa fin ; directement orientée vers des buts pratiques, et propre à déterminer des effets pratiques, elle paie son efficacité d'une restriction de son autonomie. » P. Bourdieu, « La force du droit. Éléments pour une sociologie du champ juridique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 64, 1986, p. 4.

58.

Pierre Bourdieu adopte clairement cette définition à propos du champ scientifique en écrivant : « À mesure que s'accroissent les ressources scientifiques accumulées et, corrélativement, l'autonomie du champ » (P. Bourdieu, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, 1976, p. 89). Pourtant, ce patrimoine culturel spécifique accumulé peut, en science comme en art, en littérature, en droit, etc., s'être constitué dans une dépendance très grande à l'égard des pouvoirs (étatiques, religieux ou économiques).

59.

A. Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985.

60.

Ibid., p. 50.

61.

Le médiéviste Jean-Philippe Genet n'hésite en revanche pas à affirmer que l'autonomisation de l'univers littéraire était réelle avant que des institutions telles que les académies n'apparaissent et que ces institutions ne sont « nullement une preuve » de l'existence du champ littéraire, « tout au plus un indice, parmi d'autres, d'un certain degré d'autonomie ». Cf. J.-P. Genet, « La mesure et les champs culturels », art. cité, p. 140.

62.

A. Viala, *Naissance de l'écrivain*, op. cit., p. 115.

63.

Le « "second métier" freine la carrière en accaparant une part des possibilités, quand il est éloigné des activités littéraires : ainsi Mainard et sa charge de justice. Ou bien, quand il s'agit d'un poste lié aux préoccupations d'homme de lettres, il infléchit la trajectoire : ainsi les emplois de professeur, d'historiographe, de bibliothécaire » (*ibid.*, p. 191).

64.

Ibid., p. 161.

65.

« Je voudrais vous écrire une très longue lettre relativement à votre résolution d'être tout à fait un homme de lettres. Si vous vous sentez un irrésistible besoin d'écrire, et que vous ayez un tempérament d'Hercule, vous avez bien fait. Sinon, non ! [...] Faites de grandes lectures suivies et prenez un sujet long et complexe. Relisez tous les classiques, non plus comme au collège, mais pour vous, et jugez-les dans votre conscience comme vous jugeriez des modernes, largement et scrupuleusement. » G. Flaubert, « Lettre à M. X..., avril 1858, du 5 au 9 », *Correspondance*, t. II (juillet 1851-décembre 1858), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.

66.

Il reprend alors sans distance critique l'idée selon laquelle le « marché » constitue une force d'autonomie.

67.

D. Saint-Jacques et A. Viala, « À propos du champ littéraire. Histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n° 2, 1994, p. 400-401.

68.

M. Jarrety, « Marginalia », in J.-P. Martin, *Bourdieu et la littérature*, *op. cit.*, p. 189.

69.

L. Dumont, « Préface », in K. Polanyi, *La Grande Transformation*, *op. cit.*, p. 12.

70.

M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, *op. cit.*, p. 118-119.

71.

On trouve le même type de mise en relation entre système économique et théorie économique dans N. Luhmann, « L'économie de la société comme système autopoïétique », *Sciences de la société*, n° 52, 2001, p. 23-58.

72.

F. Cusin et D. Benamouzig, *Économie et sociologie*, Paris, PUF, « Quadrige », 2010, p. 428.

73.

On renverra ici à tous les travaux de V. Zelizer : *Morals and Markets : The Development of Life Insurance in the United States*, Piscataway (New Jersey), Transaction Publishers, 1983 ; *Pricing the Priceless Child : The Changing Social Value of Children*, Princeton, Princeton University Press, 1994 ; *The Social Meaning of Money*, Princeton, Princeton University Press, 1997 (trad. fr. par C. Cler : *La Signification sociale de l'argent*, Paris, Seuil, 2005) ; *Economic Lives : How Culture Shapes the Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2010 ; ainsi qu'aux ouvrages de P. Dimaggio et S. Zukin : *Structures of Capital. The Social Organisation of the Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, et de N. Fligstein, *The Architecture of Markets : An Economic Sociology of Twenty-First Century Capitalist Societies*, Princeton, Princeton University Press, 2002 ; ou à l'article de M. Granovetter, « Economic action and social structure : the problem of embeddedness », *American Journal of Sociology*, vol. 91, n° 3, novembre 1985, p. 481-510.

74.

P. Bourdieu, « Post-scriptum : pour un corporatisme de l'universel », *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 459-472.

75.

« Les menaces sur l'autonomie résultent de l'interpénétration de plus en plus grande entre le monde de l'art et le monde de l'argent. » *Ibid.*, p. 468.

76.

P. Bourdieu, *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 941.

77.

Id., Intérêt et désintéressement, Cours du Collège de France, Cahiers de recherche du GRS, n° 7, septembre 1989.

78.

« En tant qu'elle manifeste la rupture avec les demandes externes et la volonté d'exclure les artistes suspects de leur obéir, l'affirmation du primat de la forme sur la fonction, du mode de représentation sur l'objet de la représentation est l'expression la plus spécifique de la revendication de l'autonomie

du champ et de sa prétention à produire et à imposer les principes d'une légitimité spécifique tant dans l'ordre de la production que dans l'ordre de la réception de l'œuvre d'art. » P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 412.

79.

Cf. B. Lahire, *L'Invention de l'« illettrisme »*. *Rhétorique publique, éthique et stigmates*, Paris, La Découverte, 1999.

80.

J. Verdès-Leroux, *Le Travail social*, Paris, Minuit, 1978, p. 57.

81.

P. Bourdieu, *La Misère du monde*, op. cit., p. 223.

82.

T. S. Kuhn, *La Tension essentielle*, Paris, Gallimard, 1977, p. 307.

83.

É. Durkheim, *De la division du travail social*, op. cit., p. 244.

84.

Ibid., p. 253.

85.

P. Bourdieu, *Choses dites*, op. cit., p. 53.

86.

C. Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne* [1863], Paris, Éditions du Sandre, 2009.

87.

Cf. V. Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987, p. 142-143.

88.

P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, p. 114.

89.

É. Durkheim, *De la division du travail social*, op. cit., p. 249. Georg Simmel dit que chaque « cercle social » produit un « honneur spécifique » (familial, militaire, commercial, etc.). G. Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999, p. 422.

90.

Id., *De la division du travail social*, op. cit., p. 249.

91.

Ibid.

92.

J.-P. Grossein, « Présentation », in M. Weber, *Sociologie des religions*, op. cit., p. 122. Cf. aussi P. Fritsch, « La *Zwischenbetrachtung* », *Enquête*, n° 7, « Max Weber », 1992, <<http://enquete.revues.org/document134.html%3E>.

93.

M. Weber, *Sociologie des religions*, op. cit., p. 335.

94.

Ibid., p. 417.

95.

Ibid., p. 418.

96.

« Il en résulte que le cosmos (*Kosmos*) de l'économie moderne, rationnelle et capitaliste, s'est d'autant plus fermé à toute relation imaginable avec une éthique religieuse de la fraternité qu'il a suivi davantage sa logique intrinsèque et immanente : plus il devenait rationnel et, du coup, impersonnel, plus cette fermeture s'est renforcée. » *Ibid.*, p. 421.

97.

Ibid., p. 194.

98.

« Le marché s'est en outre étendu à de nouveaux domaines à travers un processus de *marchandisation* de la société », écrivent ainsi F. Cusin et D. Benamouzig dans *Économie et sociologie*, *op. cit.*, p. 66.

99.

On peut renvoyer à la manière dont Nick Couldry se saisit de l'idée de méta-champ pour penser l'extension médiatique. Cf., entre autres, N. Couldry, « Media meta-capital : extending the range of Bourdieu's field theory », in D. L. Swartz et V. L. Zolberg (dir.), *After Bourdieu*, Kluwer Academic Publishers, 2004, p. 165-189.

100.

P. Bourdieu, « De la maison du roi à la raison d'État », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 118, juin 1997, p. 67. On notera que, dans sa propension à tout penser en termes de champ, P. Bourdieu oublie que l'action de l'État ne se réduit pas à celle qu'il exerce sur d'autres « champs » : il intervient aussi bien sur la famille ou les comportements individuels, privés comme publics, dans les situations les plus variées de la vie sociale.

101.

C. Schmitt, *La Notion de politique*, Paris, Flammarion, 1992, p. 79.

102.

L'État n'est pas le seul univers à intervenir dans tous les domaines de la pratique, et peut-être pas le plus puissant ou le plus efficace en la matière. Le monde économique est, de ce point de vue, certainement celui qui a envahi les secteurs les plus originellement réticents.

103.

On notera que certaines organisations peuvent être considérées comme faisant partie de plusieurs systèmes fonctionnels : ainsi les facultés de droit sont partie prenante du système éducatif, du système juridique et du système scientifique ; ou bien encore certains groupes d'experts économistes appartiennent au système scientifique, au système politique et au système économique.

104.

On pourrait faire ironiquement remarquer que, de même que le système se définit par ce qu'il n'est pas, la notion de « système » n'a de sens ou de pertinence descriptive et analytique que si tout n'est pas « système ». Comme toujours en pareil cas, on peut dire que qui trop embrasse mal étreint.

105.

P. Guibentif, *Foucault, Luhmann, Habermas, Bourdieu. Une génération repense le droit*, LGDJ, 2010, p. 116.

106.

Cf. *infra*, chap. 4 : « Contextualiser : l'échelle, le niveau et l'objet ».

107.

I. Meyerson, « Discontinuités et cheminements autonomes dans l'histoire de l'esprit » [1948], *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, Paris, PUF, 1987, p. 61.

108.

Id., « Problèmes d'histoire psychologique des œuvres : spécificités, variation, expérience » [1948], *Écrits 1920-1983, op. cit.*, p. 82.

109.

Ibid., p. 84.

110.

On trouve le même usage de cette métaphore chez Carl E. Schorske (*Vienne fin de siècle. Politique et culture*, Paris, Seuil, 1983, p. 13) lorsqu'il entend dégager deux « lignes de force » : la première, qu'il qualifie de « verticale » et « diachronique », établit des relations entre une œuvre et d'autres œuvres du passé ; la seconde, « horizontale, synchronique », met en lien l'œuvre et d'autres types d'œuvres de la même époque, appartenant à des domaines différents.

111.

I. Meyerson, « Problèmes d'histoire psychologique des œuvres : spécificités, variation, expérience », *loc. cit.*, p. 85.

112.

J.-P. Montier, L. Louvel, D. Méaux, P. Ortel (dir.), *Littérature et photographie*, Rennes, PUR, 2008.

113.

J.-L. Chalumeau, *Peinture et photographie : Pop art, figuration narrative, hyperréalisme, nouveaux pop*, Paris, Éditions du Chêne, 2007.

114.

L. Vancheri, *Cinéma et peinture*, Paris, Armand Colin, 2007.

115.

M.-È. Thérenty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, *op. cit.*, et M.-È. Thérenty et A. Vaillant (dir.), *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004.

116.

Meyerson pense, pour cette raison, que « le moi a beaucoup de provinces ». Cf. I. Meyerson, *Les Fonctions psychologiques et les œuvres* [1948], Paris, Albin Michel, 1995, p. 153.

117.

I. Meyerson, « L'entrée dans l'humain » [1951], *Écrits 1920-1983, op. cit.*, p. 77.

118.

Ibid., p. 83.

119.

Ibid., p. 91.

120.

J'insiste ici sur la nature dispositionnelle de cette pluralité qui a parfois été oubliée par les utilisateurs ou les commentateurs de mes travaux. En effet, ce n'est pas sans un certain étonnement que j'ai vu, au cours des dix dernières années, résumer les thèses de l'ouvrage par des auteurs évoquant la « pluralité identitaire » que je serais censé mettre en évidence. La réflexion sur l'usage, plus ou moins conscient et stratégique, d'identités individuelles multiples, réflexion qui brosse

parfois le portrait d'acteurs en perpétuelle quête ou affirmation identitaires, est tellement éloignée de celle qui anime le chercheur travaillant sur la pluralité des dispositions qu'il ne devrait pas être nécessaire de préciser les différences.

121.

J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 10^e éd., 1990, p. 90.

122.

On peut évoquer la notion de *double bind* qui renvoie aux travaux de Gregory Bateson, de Paul Watzlawick et de l'École de Palo Alto.

123.

J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 90.

124.

Pour une analyse de la sociogenèse d'un cas de structure psychique clivée, je me permets de renvoyer le lecteur à la biographie sociologique de Kafka développée dans *Franz Kafka*, *op. cit.*

125.

« Dans un certain sens, le champ de bataille a été transposé dans le for intérieur de l'homme. C'est là qu'il doit se colleter avec une partie des tensions et passions qui s'extériorisaient naguère dans les corps-à-corps où les hommes s'affrontaient directement. Les contraintes pacifiques que ses rapports avec les autres exercent sur lui trouvent leur reflet dans son psychisme. Il développe un mécanisme spécifique de l'habitude, un Surmoi qui s'applique à contrôler, à transformer ou à refouler ses émotions en fonction des structures sociales. Mais les pulsions, les émotions passionnées qui ne se manifestent plus directement dans la lutte *entre* les hommes, se dressent souvent à l'intérieur de l'individu contre la partie "surveillée" de son Moi. » N. Elias, *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p. 197.

126.

S. Freud, *Abrégé de psychanalyse* [1938], Paris, PUF, 2009, p. 82.

127.

N. Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991, p. 14.

128.

Id., *La Dynamique de l'Occident*, *op. cit.*, p. 255.

129.

G. Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, *op. cit.*, p. 201.

130.

Ibid.

131.

Ibid., p. 417.

132.

Ibid.

133.

Ibid., p. 416.

134.

Ibid., p. 417.

135.

Ibid., p. 426.

136.

« Ainsi, quand il règne au sein d'un cercle une forte concurrence, les membres recherchent volontiers d'autres cercles qui soient autant que possible dépourvus de concurrence; c'est pourquoi on trouve chez les commerçants une nette prédilection pour les associations amicales, alors que la conscience de classe de l'aristocrate, qui exclut plutôt la concurrence à l'intérieur de son propre cercle, lui fait trouver ces compléments passablement superflus et l'attire plutôt vers les socialisations où se développent des concurrences plus fortes, comme toutes celles qui sont liées par des intérêts sportifs. » *Ibid.*, p. 427.

137.

Ibid., p. 432.

138.

T. Parsons, *Le Système des sociétés modernes*, *op. cit.*, p. 13-14.

139.

M. Halbwachs, *La Mémoire collective* [1950], Paris, PUF, 1968, p. 67-68.

140.

Ibid., p. 76.

141.

Louis Wirth, « Le phénomène urbain comme mode de vie » [1938], in Y. Grafmeyer et I. Joseph (dir.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1990, p. 255-281.

142.

A. L. Strauss, *Continual Permutations of Action*, New York, Aldine de Gruyter, 1993, p. 41-42.

143.

M. Gluckman (dir.), *Essays on the Ritual of Social Relations*, Manchester, Manchester University Press, 1962, p. 35-36.

144.

L'ensemble de ces expressions se trouvent dans l'ouvrage de U. Hannerz, *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983.

145.

A. Bensa, *Après Lévi-Strauss. Pour une anthropologie à taille humaine*, Paris, Textuel, 2010.

146.

H. Rabault, « Sens et portée de l'œuvre de Niklas Luhmann : un libéralisme désenchanté ? », *Droit et Société*, n° 65, 2007, p. 181.

147.

N. Elias, *La Société des individus*, *op. cit.*

148.

J. A. Garcia Amado, « Introduction à l'œuvre de Niklas Luhmann », *Droit et société*, n° 11/12, 1989, p. 36-37.

149.

E. Ferrarese, *Niklas Luhmann : une introduction*, Paris, Presses Pocket, 2007, p. 66.

150.

On retrouve cette intuition de la pluralité interne des acteurs chez de nombreux auteurs plus « empiriques » que Luhmann, mais qui n'en ont toutefois pas tiré toutes les conséquences théoriques : William Labov et son « locuteur pluri-style » (vs « uni-style »), Mikhaïl Bakhtine et sa conception de l'individu comme « mélange de styles » et, plus proche encore d'une démarche dispositionnaliste, Michel de Certeau et son image de l'individu traversé par des « manières de faire » ou des « styles opératoires ». Ce dernier pensait que « différentes "manières" peuvent cohabiter soit dans un même champ, soit chez le même acteur, tout comme dans un même appartement, de la part du même habitant, on peut avoir simultanément des façons modernistes, traditionalistes ou fétichistes de "traiter" l'espace ». M. de Certeau, « Le rire de Michel Foucault » [1986], in *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2002, p. 151. Il écrivait même quelques années auparavant que « la relation (toujours sociale) détermine ses termes, et non l'inverse, et que chaque individu est le lieu où joue une pluralité incohérente (et souvent contradictoire) de ces déterminations relationnelles », M. de Certeau, *L'Invention du quotidien, op. cit.*, p. 9-10.

151.

P. Bourdieu, « Le champ économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 119, 1997, p. 65.

152.

Id., « Le champ littéraire », *op. cit.*, p. 18, note 33.

3

Les limites du champ

Avec sa théorie des champs, P. Bourdieu a, de toute évidence, voulu proposer un modèle très général pour penser nos sociétés différenciées¹. Avec sans doute à l'esprit les trois temps de l'histoire de F. Braudel – le temps « géographique », long et quasi immobile, le temps de l'histoire sociale et le temps de l'histoire événementielle et des agitations permanentes de l'actualité² –, P. Bourdieu situe clairement son programme de recherche et son concept de champ entre les macrocontextes de l'histoire de longue durée et les microcontextes éphémères de l'histoire événementielle :

Sous peine d'abandonner à l'aléa ou au mystère tout l'univers réel des pratiques, il faut en effet chercher dans une histoire structurale des espaces sociaux où s'engendrent et s'effectuent les dispositions qui font les « grands hommes », champ du pouvoir, champ artistique, champ intellectuel ou champ scientifique, le moyen de combler l'abîme entre les lents mouvements insensibles de l'infrastructure économique ou démographique et l'agitation de surface qu'enregistrent les chroniques au jour le jour de l'histoire politique, littéraire ou artistique³.

L'univers *réel* des pratiques exigerait donc, pour être compris, de recourir à la théorie des champs. D'autres formulations ne laissent aucun doute quant à l'ambition « générale » de la théorie des champs en tant que théorie de la société :

Dans les sociétés hautement différenciées, le cosmos social est constitué de l'ensemble de ces microcosmes sociaux relativement autonomes, espaces de relations objectives qu'il sont le lieu d'une logique et d'une nécessité spécifiques et irréductibles à celles qui régissent les autres champs. Par exemple, le champ artistique, le champ religieux ou le champ économique obéissent à des logiques différentes : le champ économique a émergé, historiquement, en tant qu'univers dans lequel, comme on dit, « les affaires sont les affaires », *business is business*, et d'où les relations enchantées de la parenté, de l'amitié et de l'amour sont en principe exclues ; le champ artistique, au contraire, s'est constitué dans et par le refus, ou l'inversion, de la loi du profit matériel⁴.

Très souvent cité, ce texte n'attire généralement pas de commentaire critique particulier, comme s'il allait de soi que l'ensemble du cosmos social était composé de champs (microcosmes). La réalité est pourtant tout autre, qui resurgit comme un lapsus, lorsque l'auteur souligne le fait qu'en affaires (dans le « champ économique »), il n'y a pas de sentiments. Car « les relations enchantées de la parenté, de l'amitié et de l'amour » ne renvoient justement pas à des champs, mais à des groupes, à des institutions ou à des relations interindividuelles : famille, groupe de pairs ou réseaux de sociabilité, relations interpersonnelles d'amour ou d'amitié.

Le « champ » est souvent présenté par son créateur comme le seul contexte permettant d'expliquer l'« univers réel des pratiques ». Le concept enferme pourtant un choix particulier d'échelle d'analyse (entre histoire de longue durée et histoire au jour le jour) ainsi qu'un choix singulier parmi l'ensemble des intérêts de connaissance possibles. Défini comme *le* contexte le plus pertinent pour rendre raison des comportements sociaux et couvrir la totalité de l'espace social, il ne désigne en définitive qu'un type bien particulier de contexte social et met l'accent sur des aspects déterminés (et pas sur la totalité) de ce même contexte. Ou, pour le dire autrement, le concept de champ n'épuise pas la totalité des phénomènes de différenciation. Si nous voulons progresser par rapport à la théorie des champs, il faut donc, au lieu d'ignorer ce qu'elle nous dit, se demander de quoi précisément elle nous parle et appréhender ce dont elle ne nous parle pas⁵.

Avant d'entrer dans le détail de la discussion, je condenserai la logique de mon propos sous la forme des six propositions suivantes :

1. Il existe des sociétés « sans champ » (comme il y a des sociétés « sans État », « sans écriture », « sans école » ou « sans sphère d'activité économique différenciée »). Les champs ont une histoire et n'ont de sens que dans le cadre de sociétés différenciées. Le concept de champ n'est donc pas universellement pertinent et l'existence d'un champ dépend de la nature historique des configurations sociales que forment entre eux les acteurs sociaux.

2. Même dans les sociétés différenciées, tout contexte d'action pertinent n'est pas nécessairement un champ. Les champs sont des univers propres aux classes dominantes ou aux élites. Il s'agit avant tout de « champs du pouvoir » (comme le précisait parfois Bourdieu). Les champs ne recouvrent d'ailleurs pas l'intégralité de la réalité de la division du travail au sein des classes dominantes. Ce sont des manières particulières de regarder ces réalités sous l'angle des compétitions et des luttes permanentes pour l'appropriation d'un capital spécifique (politique, juridique, journalistique, religieux, scientifique, économique, artistique, littéraire, sportif, etc.) ou pour la redéfinition de ce capital.

Cette simple constatation devrait conduire les chercheurs à développer une réflexion et des chantiers de recherche :

– sur les univers sociaux (mondes, institutions, configurations plus ou moins larges de relations d'interdépendance ou cadres d'interaction) qui ne sont pas des champs (*e. g.* la famille qui n'est, au sens précis du terme, pas un « champ »);

– sur tous les moments hors champ (*e. g.* les pratiques « amateurs » ou de loisirs, sans enjeux autres que locaux et qui ne donnent pas lieu à des luttes de même nature que dans les champs) où agissent et interagissent les acteurs appartenant ou non, par ailleurs, à un champ (*e. g.* l'ensemble des interactions informelles de la vie quotidienne entre inconnus ou entre proches, les « événements langagiers impromptus et passagers » [Cicourel], qui ne sont pas toujours assignables à des champs spécifiques d'activité et qui font souvent l'objet d'analyses interactionnistes ou ethnométhodologiques);

– sur les scènes socialement mixtes, où entrent en interaction les individus membres d'un champ et ceux qui ne participent pas à la compétition organisée au sein du champ mais qui sont de simples supports ou aides aux « compétiteurs » (*e. g.* l'ensemble des personnels techniques subalternes, sans qui les compétitions n'auraient pas lieu, mais qui ne sont pas eux-mêmes des agents du champ);

– sur les scènes dominées, sans grands enjeux de pouvoir, qui mettent en jeu exclusivement des dominés (il n'y a évidemment pas de « champs » des classes populaires, des femmes au foyer, des chômeurs de longue durée, des sans-abri, etc.). Cela ne veut pas dire que toute compétition serait absente des groupes ou catégories dominés. Mais l'existence de concurrences, de compétitions ou de luttes ne suffit cependant pas pour pouvoir parler de « champ ».

3. Lorsqu'on a bien affaire à un champ, au sens historique du concept, c'est-à-dire à un microcosme social qui s'est historiquement différencié des autres microcosmes existants et où se jouent des luttes pour l'appropriation d'un « pouvoir » spécifique, on peut encore opérer des différences entre familles de champs. La prise en compte des propriétés spécifiques des différents champs, et pas seulement de leurs propriétés invariantes, qui ont très largement été privilégiées jusque-là par les usagers du concept, conduit à la nécessaire spécification de cette théorie.

Pierre Bourdieu avait sans doute le sentiment d'avoir autant rendu justice à la spécificité des champs que mis en lumière les invariants constitutifs de tout champ, en luttant contre le réductionnisme économique qui voit de l'intérêt de type économique et de la recherche d'une maximisation des profits économiques partout. En montrant que les intérêts, les capitaux, les stratégies et même les formes de lutte étaient spécifiques à chaque champ, il permettait bien de faire des différences : « L'univers "pur" de la science la plus "pure", écrivait-il, est un champ social comme un autre, avec ses rapports de force et ses monopoles, ses luttes et ses stratégies, ses intérêts et ses profits, mais où tous ces *invariants* revêtent des formes spécifiques⁶. » Toutefois, le modèle est resté aveugle à d'autres différences qui sont tout aussi cruciales et qui peuvent conduire à nommer autrement certains « champs » : le degré de professionnalisation du champ et de stabilisation des acteurs dans le champ notamment, le rapport entre les agents du champ et le « public » auquel ils s'adressent ou à qui ils destinent leurs productions (œuvres, discours, compétences, etc.), le degré d'exotérisme ou d'exotérisme auquel les agents du champ peuvent pratiquer leur activité, etc. J'ai ainsi été, pour ma part, amené à parler de « jeu » pour désigner un « champ secondaire », faiblement rémunérateur, faiblement institutionnalisé et non professionnalisé.

4. On peut déplorer le glissement vers une explication réductionniste des pratiques ou des productions (*e. g.* œuvres, discours, etc.) par le champ : tout s'expliquerait par la position dans le champ ; la vérité de toute pratique au sein du champ serait tout entière à trouver dans les limites du champ et les acteurs sociaux sont ainsi réduits à leur être-comme-membre-du-champ. De l'avancée scientifique qui consistait à *spécifier* les déterminants sociaux pesant sur les conduites (*cf.* notamment les analyses marxistes rapportant tout à la structure des rapports de classe), on glisse vers un enfermement dans les limites restreintes du champ. Le chercheur oublie alors que la vie hors champ (antérieure à l'entrée dans le champ – dans la famille, à l'école et dans toute une série d'autres cadres de socialisation – mais aussi parallèle à la vie dans le champ) est importante pour comprendre ce qui se joue à l'intérieur.

5. La critique des dérives réductionnistes de la théorie des champs est d'autant plus pertinente que l'on a affaire à ce que j'ai appelé un « jeu ». La prise en compte des espaces et des temps hors champ remet partiellement en question la notion trop floue d'« autonomie » à laquelle on peut préférer celles de *spécificité* et d'*indépendance*. Ce qui se joue dans le jeu littéraire est spécifique, et irréductible à ce qui se joue dans les champs philosophique ou sociologique, mais en aucun cas séparable de ce que vivent, ou ont vécu, les écrivains à l'extérieur du jeu.

6. La propension des chercheurs à transférer le modèle du champ pour décrire et analyser le fonctionnement de très nombreux univers a conduit à privilégier l'analyse d'invariants en termes de *sociologie du pouvoir* et à délaisser une *sociologie de la connaissance et des pratiques* qui aurait pu permettre d'entrer dans la chair (« contenu » et « forme ») des pratiques et des œuvres (journalistiques, philosophiques, scientifiques, juridiques, littéraires, etc.). Le relatif abandon de l'étude des discours, des œuvres ou des pratiques s'est fait au profit d'une analyse des propriétés sociales des agents, de leurs trajectoires, de leurs positions, de leurs stratégies et des luttes qu'ils engagent entre eux.

Les propriétés distinctives du champ

Les bons concepts sociologiques sont ceux qui augmentent l'imagination scientifique et qui obligent, du même coup, à des tâches empiriques inédites, des actes de recherche que le sociologue n'aurait jamais été amené à réaliser sans eux. Considéré à partir d'une telle définition, le concept de champ peut être, sans conteste, un concept utile à la recherche sociologique. Pour cela, encore faut-il que le chercheur dépasse l'usage purement décoratif ou rhétorique (et identitaire⁷) et qu'il évite d'en faire un vague équivalent d'« univers », de « domaine » ou de « monde » en oubliant en route une grande partie de son exigeante définition. Pour qu'il y ait « champ », il ne suffit pas qu'une ou deux propriétés du concept ou quelques éléments de sa définition soient attestés. *L'illusio* ou l'intérêt ne suffisent pas à faire le champ, ni même l'existence de luttes ou de compétitions. De même, la mise en œuvre d'un mode de pensée relationnel ou structural, qui consiste à penser une position ou une action relativement à d'autres positions ou actions au sein d'un univers donné, n'est pas propre à la théorie des champs. Tout concept scientifique pris dans sa définition la plus exigeante impose des devoirs méthodologiques et empiriques à celui ou celle qui l'utilise. Sans le respect de ces devoirs, il n'est plus qu'un *flatus vocis* sans consistance. Et, comme le soulignait Weber, c'est uniquement

lorsqu'on « construit des concepts rigoureux et univoques pour le point de vue *singulier* qui oriente chaque fois le travail » que l'on peut « prendre chaque fois clairement conscience des *limites* de leur validité »⁸.

P. Bourdieu a défini son concept de champ en combinant des propriétés appartenant à des univers théoriques différents (notamment ceux de Durkheim et de Weber) dont nous avons examiné les principaux apports. Il n'est pas très facile de résumer les propriétés essentielles du champ. En effet, si la tâche est aiguillée par l'auteur lui-même qui est revenu à plusieurs reprises sur un concept ayant occupé, depuis les années 1980, une place centrale dans sa sociologie⁹, elle est aussi rendue difficile par les minuscules et quasi imperceptibles inflexions qu'il subit à l'occasion de chaque utilisation particulière.

Les éléments fondamentaux et relativement invariants de la définition du champ que l'on peut extraire des différents ouvrages et articles de l'auteur sur la question sont les suivants (j'indique entre crochets, à chaque fois que cela a un sens, des rapprochements possibles ou les écarts les plus significatifs par rapport aux théories ou réflexions d'autres auteurs ou courants de la sociologie) :

- Un champ est un microcosme dans le macrocosme que constitue l'espace social (national ou, plus rarement, international) global. [Le concept partage cette propriété avec la plupart de ceux des autres théoriciens de la différenciation sociale : les sphères d'activité de M. Weber, la théorie des mondes de H. S. Becker et A. L. Strauss, la théorie des systèmes sociaux fonctionnels de T. Parsons et de N. Luhmann, les sous-univers de P. Berger et T. Luckmann, les secteurs d'activité de M. Dobry¹⁰, etc.]

- Chaque champ possède des règles du jeu et des enjeux spécifiques, irréductibles aux règles du jeu et enjeux des autres champs. Par exemple, ce qui fait « courir » un mathématicien – et la manière dont il « court » – n'a rien à voir avec ce qui fait « courir » – et la manière dont « courent » – un patron de l'industrie ou un grand couturier. Les intérêts sociaux sont toujours spécifiques à chaque champ et ne se réduisent donc pas à l'intérêt de type économique. [On retrouve ici un élément de l'analyse durkheimienne des effets de la division du travail, mais aussi le schème de la « légalité spécifique » ou de la « loi interne » de chaque registre d'action chez M. Weber. La théorie des champs se sépare en revanche de l'économisme de certaines théories de l'action, qu'elles soient d'inspiration libérale ou marxiste.]

- Un champ est un « système » ou un « espace » structuré de positions occupées par les différents agents du champ. Les pratiques et stratégies des agents ne se comprennent que si on les rapporte à leurs positions dans le champ. Parmi les stratégies invariantes, on trouve l'opposition entre les stratégies de conservation et les stratégies de subversion de l'état du rapport de force existant. Les premières sont plus souvent celles des dominants et les secondes celles des dominés (et, parmi eux, plus particulièrement des « nouveaux entrants »). Cette opposition peut prendre la forme d'un conflit entre « anciens » et « modernes », « orthodoxes » et « hétérodoxes », « conservateurs » et « révolutionnaires », etc. [P. Bourdieu se distingue de tous les auteurs qui excluent les acteurs de leur réflexion, dont N. Luhmann avec sa théorie des systèmes. Il se rapproche en revanche des conceptions relationnelles de N. Elias qui fait de la position dans les configurations de relations d'interdépendance un élément central de ses analyses. Mais il se distingue aussi, d'une autre manière, de la théorie des mondes qui ne fait pas entrer en jeu les mêmes acteurs. Dans la théorie des mondes sociaux, c'est l'ensemble des acteurs contribuant à la fabrication matérielle et symbolique des produits ou des œuvres qui est l'objet de l'étude et pas seulement les acteurs centraux en lutte pour le pouvoir : autant les fabricants d'instruments de musique que les musiciens ; autant les imprimeurs que les écrivains ; autant les assistants techniques que les chercheurs, etc.]

- Cet espace est un espace de luttes, une arène où se jouent des concurrences ou des compétitions entre les agents occupant les différentes positions. [Le caractère agonistique de l'espace social est mis en avant par K. Marx, mais aussi, comme on a pu le voir, par É. Durkheim. La théorie des champs se distingue ici, en partie, de la théorie des mondes – de même que des approches en termes de cognition distribuée – dans la mesure où cette dernière insiste autant sur la coordination des actions et la solidarité fonctionnelle entre acteurs du même monde qui collaborent, coopèrent, construisent et élaborent ensemble, s'appuient les uns sur les autres, etc., que sur les luttes entre

les seuls acteurs centraux du monde.]

- Les luttes ont pour enjeu l'appropriation du capital spécifique au champ (le monopole du capital spécifique légitime) et/ou la redéfinition de ce capital. [La théorie des champs rejoint ici l'analyse durkheimienne des luttes pour la reconnaissance et les gratifications symboliques. Elle n'est pas non plus très éloignée de la théorie des mondes, lorsque celle-ci pose la question des luttes pour la définition des frontières de chaque monde.]

- Le capital est inégalement distribué au sein du champ ; il existe donc des dominants et des dominés. La distribution inégale du capital détermine la structure du champ, qui est définie par l'état d'un rapport de force historique entre les forces (agents et institutions) en présence dans le champ. [La théorie des champs partage cette caractéristique avec toutes les théories, marxiste, wébérienne ou autres, qui placent la question du pouvoir ou de la domination au cœur du monde social. Elle se sépare des visions implicitement ou explicitement iréniques.]

- En lutte les uns contre les autres, les agents d'un champ ont cependant tous intérêt à ce que le champ existe, et entretiennent donc une « complicité objective » par-delà les luttes qui les opposent. [Bourdieu associe ici le principe de lutte (Marx et Durkheim) et le principe de solidarité ou de cohésion (Durkheim), pour forger l'idée d'une solidarité dans ou par la lutte.]

- À chaque champ correspond un habitus (système de dispositions incorporées) propre au champ (habitus philologique, habitus juridique, habitus footballistique, etc.). Seuls ceux ayant incorporé l'habitus propre au champ sont en mesure de jouer le jeu et de croire en (l'importance de) ce jeu. [D'autres théories partagent l'idée que les participants au même microcosme ont des propriétés en commun. Mais toutes n'insistent pas sur les mêmes dimensions de ces évidences partagées : significations, connaissances, valeurs, idéaux, normes ne situent pas l'analyse au même niveau que les dispositions et, plus contraignant encore, que l'habitus comme système de dispositions.]

- Un champ possède une autonomie relative : les luttes qui s'y déroulent ont une logique propre, même si le résultat des luttes (économiques, sociales, politiques, etc.) externes au champ pèse fortement sur l'issue des rapports de force internes. [La théorie des champs se distingue de la théorie marxiste et de la détermination « en dernière instance » par l'économique, tout en se séparant des visions systémistes à la Luhmann, pour qui l'autonomie et l'autopoïèse des systèmes sociaux sont totales.]

Cette liste de propriétés devrait être considérée comme un résumé provisoire de l'état de la recherche dans le domaine, fondé sur une série (limitée, même si déjà conséquente) d'études de cas plus ou moins bien menées et plus ou moins détaillées¹¹, qui permet de guider le chercheur au cours de ses recherches. Malheureusement, on voit trop souvent – effet d'école et d'autorité oblige – des chercheurs parler, sans même y penser, de « champ » (de ceci ou de cela), supposant alors d'emblée, avant enquête, que l'univers dont ils parlent s'organise à la manière d'un champ. Au lieu de mettre en œuvre un raisonnement scientifique du type : « Faisons l'hypothèse selon laquelle l'univers en question est un champ et voyons s'il s'agit bien d'un champ. Et, dans tous les cas, demandons-nous de quel genre d'univers il s'agit et quelles sont ses spécificités ou ses singularités relatives », nombre de chercheurs court-circuitent ce cheminement et présupposent en grande partie les résultats de la recherche connus avant même de l'avoir entamée.

Tout contexte pertinent d'action n'est pas un champ

On a vu qu'en affirmant que le champ littéraire ne se constitue qu'à la fin du XIX^e siècle, P. Bourdieu lui-même faisait du concept de champ un concept historique, articulé à des contextes sociohistoriques particuliers. Il indique clairement de cette manière que l'on ne peut voir de « champ » partout et en tout temps et que parler de « champ » ne relève pas d'une simple décision théorique arbitraire du chercheur. Si cela était le cas, le concept de champ deviendrait une notion un peu formelle qu'on pourrait utiliser quel que soit le terrain, historique ou social, envisagé. Ce que désigne le concept de champ, c'est le produit d'un long procès de différenciation sociale des fonctions et des domaines d'activité. En tant que concept rigoureusement défini, le concept de champ a donc des limites historiques et sociales de validité.

On peut déduire de cette historicisation du concept que les sociétés n'ont pas toujours été agencées de manière telle que des champs différenciés puissent apparaître en leur sein (« il y a des sociétés

sans champ ») et l'on peut prolonger le raisonnement en ajoutant que tout univers relativement autonome-spécifique dans le cadre de sociétés hautement différenciées n'est pas forcément un « champ ». P. Bourdieu invite d'ailleurs à ce genre de prolongement lorsqu'il précise, par exemple, que

dans certaines conditions historiques, qui doivent être étudiées de façon empirique, un champ peut se mettre à fonctionner comme un appareil. Quand le dominant parvient à écraser et à annuler la résistance et les réactions du dominé, quand tous les mouvements se font exclusivement du haut vers le bas, la lutte et la dialectique qui sont constitutives du champ tendent à disparaître. [...] Ainsi, les appareils représentent un cas limite, quelque chose que l'on peut considérer comme un état pathologique, des champs¹².

Nous vivons dans des « sociétés étatiques urbanisées et différenciées¹³ » et il est, par conséquent, crucial de saisir les phénomènes de différenciation sociale, en vue notamment de prendre en compte les déterminations sociales spécifiques qui s'ajoutent à celles liées à l'appartenance à des groupes ou à des classes. De telles déterminations contraignent les acteurs et contribuent à structurer leurs comportements. Mais que sont ces contextes sociaux différenciés ? On pense assez spontanément à ces sphères d'activité, univers sociaux ou institutions autour desquels la sociologie a organisé une grande partie de ses domaines d'étude : la famille, l'école, l'univers professionnel, l'Église, le club sportif, le monde de l'art, de la politique, du droit, de la littérature, de la science, etc. Ces différents univers sociaux ne sont toutefois pas équivalents.

Par exemple, alors que le cadre familial, sous toutes ses formes observables, fait partie, dans nos sociétés, des matrices socialisatrices les plus universellement répandues, l'Église (désormais) ou le monde sportif non seulement constituent des univers sociaux fréquentés par une fraction seulement de la population mais sont des lieux où certains acteurs exercent leur activité sociale principale (le prêtre, l'animateur sportif ou le sportif professionnel), tandis que d'autres ne sont là que pour un temps limité et n'y consacrent qu'une faible partie de leur énergie. Certains univers sociaux sont donc structurés d'une telle façon qu'ils divisent les acteurs en « producteurs » (une partie d'entre eux étant des « professionnels », des « permanents ») et en « consommateurs-spectateurs » ou « producteurs/pratiquants amateurs ». Mais une telle distinction n'a pas de sens pour ce qui est, par exemple, de l'univers familial : on ne fréquente pas l'univers familial à titre de loisir personnel, on ne « pratique » pas l'activité de père, de mère, de conjoint, de fils ou de fille, de frère ou de sœur, etc., en « amateur » alors que d'autres la pratiqueraient en « professionnels », on ne donne pas à voir un « spectacle familial » à des « spectateurs », etc. Et l'on remarquera que la théorie des champs concentre son attention exclusivement sur les « producteurs » ou les « pratiquants » en tant qu'acteurs centraux de ces univers, agents en lutte pour l'appropriation du capital spécifique au champ ou pour la redéfinition légitime de ce capital spécifique conforme à leurs intérêts.

La seule considération de ces exemples permet de constater que l'on peut être investi de l'*illusio* propre à un univers social sans que cet univers combine l'ensemble des propriétés qui permettraient de le définir comme un champ. La famille fait partie de ceux-là, se distinguant assez nettement des univers tels que ceux formés par les journalistes, les philosophes ou les acteurs politiques. L'*illusio*, en tant qu'investissement et croyance dans le jeu, peut renvoyer plus généralement au schème pascalien du divertissement qui s'applique à des situations très variées de la vie sociale. En effet, la nécessité d'un minimum d'investissement dans des activités sociales et d'une croyance minimale en l'importance de telles activités peut être tirée de certaines réflexions de Pascal, telles que : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. » Mais cette nécessité qu'ont les hommes de se « prendre au jeu » ne concerne pas seulement les grands enjeux tels que ceux qu'organisent les univers concurrentiels de la littérature, de la science, du journalisme, de la politique, de l'économie, etc. L'esprit et le corps sont tout aussi pris, préoccupés et investis dans le cas de simples activités ludiques : « Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pipe lui-même en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer... » Les investissements qui empêchent l'être humain de penser à sa misérable condition ne se réduisent pas aux investissements dans des champs : « La moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffit pour le divertir »¹⁴. L'*illusio* ne suffit pas à faire le champ

et les champs ne sont pas les seuls univers producteurs d'*illusio*. Pourtant, l'universalisation du concept de champ s'observe aussi dans les moments où P. Bourdieu aborde cette question de l'*illusio* ou de la *libido*. Il explique ainsi que le monde social fait passer d'une *libido* indifférenciée à des *libidines* socialement constituées, spécifiques, et ajoute qu'« il y a autant de libido qu'il y a de champs¹⁵ ». Formulant les choses de cette manière, non seulement Bourdieu limite l'éventail des investissements (*commitment*, *involvement*) aux domaines professionnels ou publics, mais il présuppose que seuls les champs sont formateurs de *libidines* et donc que, pour lui, les champs couvrent l'ensemble des microcosmes possibles dans l'espace social.

Inversement, il est possible de « vivre » au cœur d'un univers ou d'un domaine de pratiques sans être possédé ou hanté par les enjeux de pouvoir propres à cet univers, sans participer de l'*illusio* spécifique à cet univers, c'est-à-dire sans entrer dans la concurrence et sans déployer des stratégies de conquête du capital spécifique à cet univers. On peut, en effet, participer à un univers social en tant que simple pratiquant amateur (vs pratiquant professionnel), à titre de consommateur (vs producteur) ou encore en tant que simple participant à l'organisation matérielle de cet univers, sans implication directe dans le jeu qui s'y joue (H. S. Becker parle de « personnel de soutien » ou de « renfort » [*support personnel*]¹⁶). Par exemple, un individu peut s'entraîner dans un club de tennis une fois par semaine à titre de détente personnelle, sans être classé ni chercher à l'être, et n'est donc pas hanté par les enjeux de concurrence existants entre *tennismen* professionnels. Il peut aussi être spectateur de matchs de tennis sans pratiquer lui-même le tennis. Enfin, il peut être plongé matériellement au cœur du monde du tennis sans que pèsent sur lui les enjeux de lutte et de concurrence propres à ce jeu, parce qu'il s'occupe de la préparation du gazon, ramasse les balles, vend des tickets à l'un des guichets, ou bien fait partie de l'équipe de nettoyage des vestiaires. Dans ces trois cas de figure, les forces qui s'impriment si puissamment sur les *tennismen* (professionnels, acteurs des spectacles auxquels on peut assister, agents centraux du champ qui luttent pour s'approprier le capital spécifique au champ) n'agissent pas sur lui. Mais c'est qu'à proprement parler de tels acteurs ne sont pas des agents du champ sportif en question. Le champ n'est pas comparable à un *espace physique ou géométrique* qui serait constitué de tout ce qu'il « contient » : c'est l'univers *scientifiquement construit* des luttes qui opposent ou rassemblent une partie seulement des acteurs du monde social. Si les ouvriers, employés, techniciens et autres personnels secondaires évoqués appartiennent au « monde du tennis » (au sens de Becker), ils ne font pas partie du « champ du tennis » (au sens de Bourdieu).

À la différence de Pascal qui pouvait écrire qu'« une ville, une campagne, de loin c'est une ville et une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne¹⁷ », le sociologue ne peut concevoir un champ comme un simple domaine physique qui inclurait tous les éléments de réalité se trouvant à l'intérieur de ses limites. D'ailleurs, dans un sens conceptuel un tant soit peu rigoureux, une campagne ou une ville n'incluent pas les fourmis qui y vivent : ce sont des formes d'organisation sociospatiales, des configurations singulières qui impliquent des rapports particuliers entre des éléments parmi lesquels, *a priori*, ne figurent pas des fourmis. Sociologues ruraux, éthologues ou entomologistes ne font pas le même métier et ne parlent pas de la même réalité. Dire que la fourmi fait partie de la campagne parce qu'elle est localisable dans la campagne est une erreur due à un réalisme naïf. En tant que territoire réel, la campagne contient, certes, des fourmis, mais en tant que réalité sociologique ou historique, elle est une réalité *sui generis*, une structure appréhendable à un niveau singulier et non un contenant composé de tout ce qu'il contient réellement (des fourmis, des poussières, des bactéries, des molécules, etc.). Ce n'est donc que par une pure illusion réaliste que l'on peut considérer que ce que l'on nomme « une campagne » comprend ou contient des fourmis.

Pierre Bourdieu lui-même cède à cette conception géométrique du champ comme *contenant* lorsqu'il écrit que « le champ juridique réduit ceux qui, en acceptant d'y entrer, renoncent tacitement à gérer eux-mêmes leur conflit (par le recours à la force ou à un arbitre non officiel ou par la recherche directe d'une solution amiable) à l'état de clients des professionnels¹⁸ ». Pierre Guibentif fait remarquer à ce propos l'ambiguïté du verbe « entrer » qui est généralement employé par Pierre Bourdieu « pour désigner le processus par lequel quelqu'un est habilité à intervenir activement dans le champ (voir notamment le concept de "droit d'entrée")¹⁹ ». Et il suggère de manière très pertinente de distinguer les situations et les mots qui les désignent :

« Peut-être faudrait-il réserver le concept de “champ juridique” à l’instance où se rencontrent les juristes s’identifiant réciproquement comme tels, en l’absence de non-juristes, et identifier par des concepts spécifiques les instances où se rencontrent juristes et non-juristes (relations de conseil, débats entre juristes et non-juristes, éventuellement organisés par les médias, traditionnels ou électroniques; débats entre experts de différentes spécialités, etc.)²⁰. » La remarque est cruciale dans la mesure où le champ juridique n’est pas un simple cadre à l’intérieur duquel on pourrait placer tout ce qui a trait ou rapport au juridique. L’usage empiriste d’une version affaiblie du concept conduit à voir le champ comme contenant tout ce qui se passe entre les murs des institutions juridiques. De ce point de vue, théoriquement fautif, les profanes entrent dans le champ comme on entre dans un bâtiment et les interactions qu’ils ont avec les avocats, les juges, etc., sont cadrées par le champ juridique.

La théorie des champs n’est sans doute pas la mieux armée pour étudier ces *échanges mixtes* entre des agents d’un champ (qui détiennent, en tant que tels, un certain pouvoir) et les profanes (patients, clients, consommateurs, lecteurs, spectateurs, usagers, etc.). Ils font, en revanche, l’objet de recherches du côté de sociologues qui, comme Aaron V. Cicourel, s’intéressent à ces formes de prise de pouvoir que constituent les processus de traduction des logiques ordinaires dans la logique (et le langage) spécifique d’un univers spécialisé donné :

Pour clarifier le contraste entre les connaissances des patients et celles des médecins, on peut élargir les notions d’« abstraction par recodage » et d’« abstraction étayée sur un contenu » que l’on doit à D’Andrade (1981). Si la notion d’« abstraction par recodage » peut expliquer comment les transactions commerciales sont recodées en un système symbolique formel tel que l’algèbre, elle peut également être étendue à toutes les situations où le problème juridique, médical, fiscal, d’assurances, etc., d’un individu est recodé en un système symbolique professionnel ou bureaucratique. [...] Or les médecins ont l’habitude de recoder les actes de parole du patient en un système symbolique différent, qui privilégie le langage abstrait ou formel tout en utilisant des mémoires externes tels que le dictionnaire de termes médicaux, les manuels de médecine, les examens de laboratoire et les radiographies. [...] Les patients ont toujours du mal à suivre les explications du médecin et les recodages symboliques dont elles s’accompagnent, que ceux-ci restent tacites ou soient spécifiquement explicités. Si cultivés soient-ils, leur savoir ou leur rationalité ne sauraient rivaliser avec le langage médical et le système mnésique externe sur lequel tout médecin s’appuie (système de surcroît constamment réactualisé par les praticiens qui se tiennent au courant des derniers progrès médicaux). Chaque fois que nous devons nous confronter à des procédures bureaucratiques, nous devons faire face à des individus qui sont passés maîtres dans l’art de recoder l’information dans différents systèmes symboliques. Nos contacts avec les médecins, les avocats, les dentistes, les comptables et d’autres cadres ou techniciens impliquent le plus souvent des interactions caractérisées par une inégalité de pouvoir. Dans ces contextes, nous devons couramment faire appel à des formes de raisonnement et d’émotion qui interagissent ou s’interpénètrent, en complète opposition avec les opérations de recodage que les personnages et les procédures bureaucratiques nous forcent à affronter²¹.

En tant que concept scientifique exigeant, le champ est donc un *cadre sélectif* qui ne retient pas tout fait, toute institution, toute interaction, toute pratique relevant d’un domaine de pratique (juridique, littéraire, etc.), mais qui conserve uniquement ce qui concerne les luttes pour l’appropriation ou pour la redéfinition du capital spécifique au champ. À proprement parler, les rapports avocats-clients ne font pas partie du champ juridique, de même que les rapports médecins-patients ne font pas partie du champ médical ou que les interactions entre les *tennismen* professionnels et les personnels techniques présents lors d’un tournoi ne font pas partie du champ tennistique. Mais tout ce qui se passe dans les institutions juridiques entre agents du champ n’est pas non plus forcément rattachable au champ en question. C’est le cas, par exemple, de certains types d’interactions informelles entre agents du champ juridique qui entretiennent, par ailleurs, des relations familiales, conjugales, amicales, de voisinage, etc. Le champ juridique n’intègre pas davantage les acteurs secondaires (le « personnel de soutien », comme dit Becker) tels que les secrétaires juridiques, les greffiers, les employés chargés de l’accueil ou de la surveillance des tribunaux, etc., de même que le concept de champ philosophique n’a pas pour programme de s’intéresser à ceux qui préparent les salles de colloque ou de séminaire, organisent les plannings d’enseignement, etc. Le champ est défini d’une manière telle qu’il ne prend principalement en

compte ni les profanes (les non-juristes, les non-écrivains, les non-philosophes, etc.)²², ni les personnels de soutien (qui sont en revanche pleinement existants dans la théorie des mondes), ni les pratiques ou interactions d'agents du champ lorsque celles-ci se rattachent à d'autres cadres sociaux. D'un point de vue théorique, il y a clairement des éléments de la réalité empirique qui n'entrent pas dans le champ et qui ne sont pas constitués comme pertinents du point de vue de la théorie des champs.

On voit donc, de manière plus générale, que certaines catégories d'acteur ne font partie d'aucun « champ ». En effet, si l'on respecte précisément la définition du champ, une grande partie des individus de nos sociétés – classes moyennes, classes populaires, femmes au foyer ou chômeurs qui sont par définition exclus des univers de pouvoir – s'avèrent même hors champ. Ils sont pris dans des configurations familiales, amicales, etc., ou noyés dans un espace social global qui n'a plus comme axe de structuration que le volume et la structure du capital possédé (capital culturel et capital économique, essentiellement). P. Bourdieu en fait lui-même l'aveu indirect lorsqu'il explique que la compréhension de l'œuvre d'un auteur célèbre pose des problèmes particuliers par rapport à la compréhension d'un entretien avec un « profane » (au sens d'anonyme), et ce « du fait notamment de l'appartenance de son auteur à un champ²³ ». En filant la métaphore du spectacle, on peut dire que la théorie des champs éclaire les grandes scènes où se jouent des enjeux de pouvoir, mais jamais celles où agissent régisseurs, techniciens ou ouvriers qui s'occupent de monter les décors, costumiers, employés chargés de l'administration, photocopiant les textes des dialogues ou tapant les lettres. C'est, en fin de compte, une grande partie des acteurs de nos sociétés qui est mise hors jeu d'une analyse en termes de champ privilégiant l'étude des « grands compétiteurs » – quel que soit le domaine où se déroule la compétition – et leurs enjeux spécifiques.

Le légitimisme de la théorie des champs, qui s'observe dans la diminution de l'intérêt accordé aux acteurs au fur et à mesure que l'on s'éloigne des grands agents du champ, n'est pas sans poser problème aussi dans l'étude de tous les acteurs dominés des champs et de toutes les formes d'expérience marginales, faiblement institutionnalisées. Le légitimisme va même jusqu'à exclure d'emblée du champ les acteurs trop dominés ou les pratiques trop éloignées du cœur du champ. Justifiant ces exclusions scientifiques en s'appuyant sur les situations réelles d'exclusion, qui font que certains acteurs ou certaines pratiques sont réellement tenus à l'écart des grands enjeux nationaux (en général parisiens, dans le cas de la France) ou globaux, les sociologues réifient alors un état particulier des luttes en cours et des rapports de force qui en découlent. Réduire l'espace des luttes et des investissements littéraires à celui d'un petit microcosme parisien, ne retenir des jeux de pouvoir politiques que ceux qui mettent en scène les prétendants aux plus hautes responsabilités politiques (rivaux pour l'élection présidentielle, pour les postes ministériels ou pour les fonctions de député), ne s'intéresser qu'aux luttes entre grands représentants des différentes religions, c'est redoubler l'exclusion dont sont, plus ou moins durablement, victimes de très nombreux acteurs marginaux, dominés, périphériques, émergents ou secondaires. Les écrivains publiant chez une multitude d'éditeurs littéraires régionaux (parfois animés d'intentions littéraires autrement plus « pures » que les grandes maisons d'édition parisiennes associées au pôle dominant le plus pur), les acteurs politiques inscrivant leurs actions dans les limites d'espaces régionaux, départementaux, intercommunaux ou municipaux, les acteurs politiques non élus porteurs de problèmes émergents, ou de vieilles questions mais restées marginales, et situés (au moins temporairement) dans des espaces de luttes parallèles (*e. g.* on peut penser aux anciens militants de l'écologie, aux nouveaux militants de la décroissance ou aux défenseurs de la chasse et de la pêche), les derniers échelons des Églises instituées (diacres, imams de quartier, etc.) ou encore l'ensemble mouvant des nouvelles formes de religiosité... l'ensemble de ces acteurs et de leurs actions sont absents de la théorie des champs.

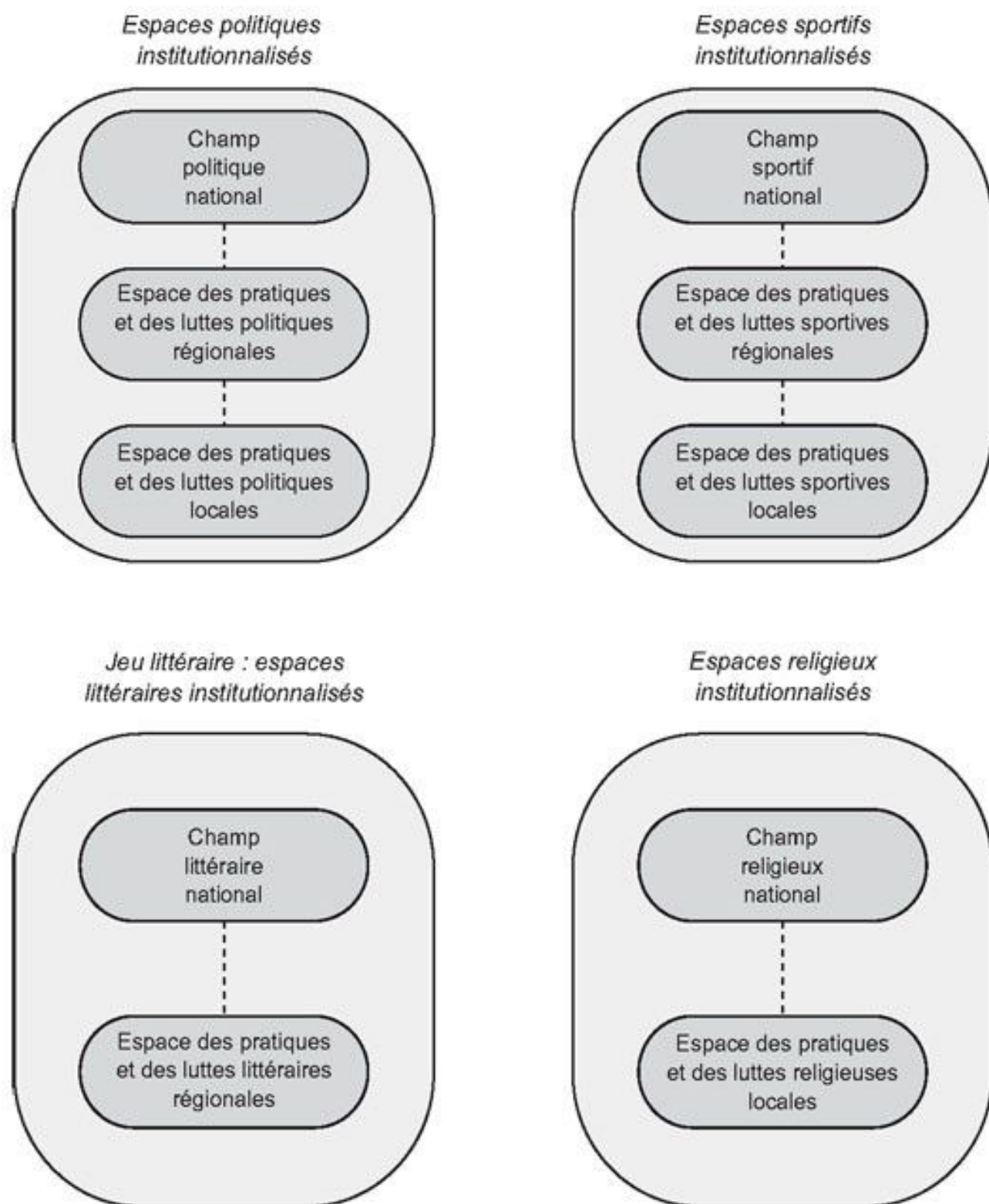


Figure 1. Espaces institutionnalisés des pratiques et des luttes : du national au local

Ils évoluent parfois dans des espaces de pratiques et de luttes relativement distincts, qui ont leurs logiques propres, et à distance des enjeux animant les champs étudiés par P. Bourdieu, ou peuvent cumuler des pratiques et des ambitions à des échelles ou dans des espaces différenciés (cf. figures 1 et 2).

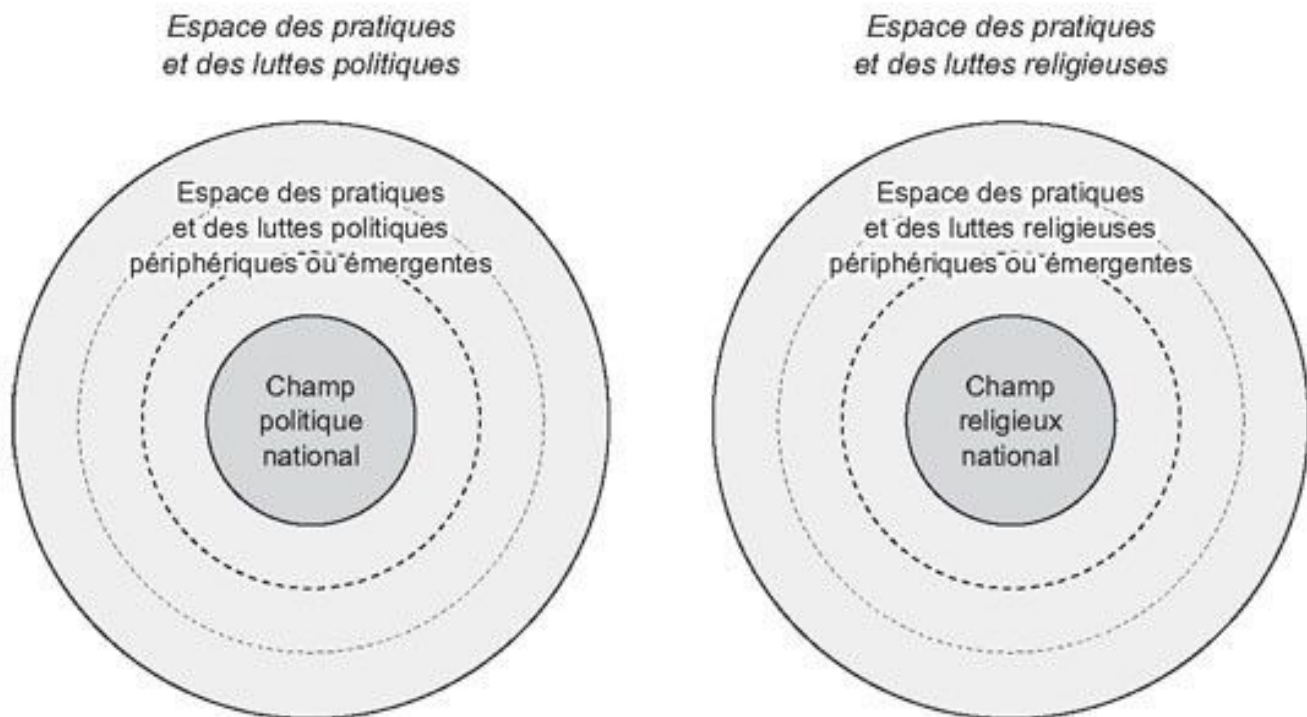


Figure 2. Espaces des pratiques et des luttes : du central au périphérique

La métaphore du champ de force magnétique indique assez bien le problème posé : si les plus légitimes des agents du champ sont fortement attirés par ses enjeux centraux, telles des limailles de fer très proches d'un pôle magnétique, que peut-on dire des agents les moins légitimes, les plus dominés, les plus périphériques ou les plus marginaux sur lesquels la force en question s'exerce très faiblement, voire plus du tout ? Il est étonnant de constater qu'une sociologie *a priori* consciente des questions de domination et souvent soucieuse de rendre scientifiquement justice aux dominés se montre particulièrement légitimiste – et proche des secteurs les plus académiques de la recherche – lorsqu'il s'agit, non pas des dominés dans l'espace social global, mais des dominés des champs qu'elle étudie ou de ceux que les chercheurs décident, plus ou moins consciemment, d'exclure d'emblée de leur champ d'investigation.

Ainsi, P. Bourdieu et tous les sociologues de la littérature inspirés par cette sociologie ne travaillent que sur des cas d'auteurs très légitimes (Flaubert, Baudelaire, Apollinaire, Mallarmé, Sartre, Beckett, etc.) et concentrent donc leur attention non seulement sur la partie dominante des champs de production culturelle, mais sur les pôles de production restreinte²⁴. Cela a aussi des effets, comme l'a montré Erwan Dianteill, dans l'analyse des formes d'expériences religieuses émergentes ou faiblement institutionnalisées :

Une définition de la « religion » centrée sur le « champ religieux », c'est-à-dire sur les luttes entre spécialistes dans leurs rapports avec la structure sociale globale, permet en fait difficilement d'étudier des phénomènes religieux qui échappent largement au contrôle des clercs, fussent-ils de « nouveaux clercs ». Cette erreur de perspective aurait pu être évitée en accordant plus de place au fait religieux hors institution, y compris dans les sociétés différenciées. En portant, par exemple, son attention sur le bricolage des croyances ou sur la construction des lignées de fidèles dans la modernité, sur l'organisation en réseau des amateurs d'ésotérisme ou sur l'organisation non bureaucratique de certains pentecôtismes, on peut éviter d'assimiler l'étude des faits religieux au simple constat de la perte de pouvoir des institutions ecclésiastiques²⁵.

De même, l'ensemble des activités dans lesquelles nous nous inscrivons uniquement temporairement (la pratique du football ou des échecs en amateur, les rencontres et les interactions occasionnelles avec des amis ou des inconnus dans un espace privé ou public, etc.) sont difficilement assignables à des champs particuliers, parce que ces activités ne sont pas systématiquement organisées sous

la forme d'espaces de positions et de luttes entre les différents agents occupant ces positions. La théorie des champs montre donc aussi peu d'intérêt pour le continent de la vie hors champ des agents luttant au sein d'un champ. Il est pourtant impossible, malgré leur fort investissement dans leur champ respectif, de faire comme si journalistes, footballeurs professionnels, philosophes ou juristes pouvaient se réduire à leur être-comme-membre-du-champ, comme s'ils étaient nés dans le champ et qu'ils étaient prêts à mourir pour les enjeux du champ²⁶.

Contrairement, donc, à ce que les formules les plus générales peuvent laisser penser, tout – individu, institution, pratique, situation ou interaction – ne peut être rattaché à un champ. En définitive, les champs ne recouvrent qu'une partie des domaines d'activité professionnelle et/ou publique – les plus légitimes d'entre eux – et ne concernent pas les populations sans activité professionnelle – et parmi elles, une majorité de femmes. Plus précisément encore, ils concernent les activités professionnelles et/ou publiques prestigieuses, pour lesquelles la notion de « capital » a du sens, et qui peuvent s'organiser, de ce fait, en espaces de concurrences et de luttes entre grands acteurs pour la conquête de ce capital spécifique (vs les professions ou activités subalternes : « petits » personnels administratifs, personnels de service, ouvriers, paysans, etc.).

Que l'on considère le champ politique, le champ juridique, le champ journalistique, le champ éditorial, le champ de la haute couture, le champ philosophique, le champ du patronat, le champ religieux ou le champ scientifique, on s'aperçoit que non seulement on sélectionne des acteurs aux activités professionnelles ou publiques nobles, mais qu'on observe ces acteurs à partir de ces seules activités, alors qu'ils s'inscrivent dans bien d'autres cadres sociaux, privés ou publics, durables ou éphémères. Il est de ce point de vue tout à fait révélateur, étant donné cette double exclusion des « temps hors champ » et des « acteurs hors champ » que cette sociologie, en plus de s'intéresser à la situation de ceux qui sont quasiment « nés dans le champ », généralise abusivement ce modèle de situation :

L'illusio c'est une espèce de connaissance qui est fondée sur le fait d'être né dans le jeu, d'appartenir au jeu par la naissance : dire que je connais le jeu de cette manière, ça veut dire que je l'ai dans la peau, dans le corps, qu'il joue en moi sans moi ; comme lorsque mon corps répond à un contre-pied avant même que je l'aie perçu en tant que tel²⁷.

La théorie des champs est une manière de répondre à une série de problèmes scientifiques, mais peut constituer à son tour un obstacle à la connaissance du monde social, surtout lorsque le champ devient l'alpha et l'oméga de toute contextualisation des pratiques. Elle ignore tout d'abord les incessants passages opérés par les agents qui appartiennent à un champ entre le champ au sein duquel ils sont producteurs, les champs dans lesquels ils sont de simples consommateurs-spectateurs ou de simples amateurs et les multiples situations qui ne sont pas référentielles à un champ, réduisant l'acteur à son être-comme-membre-d'un-champ. Cette première limite a des conséquences considérables – on le verra à propos de l'univers littéraire – dans la compréhension des pratiques ou des œuvres au sein du champ. En resserrant le contexte pertinent d'explication sur le « champ », elle élide toutes les expériences socialisatrices antérieures à l'entrée dans le champ ou parallèles à sa fréquentation, et qui sont tout aussi importantes à prendre en compte pour interpréter correctement les pratiques ou les œuvres inscrites dans le champ. Elle néglige ensuite la situation de ceux qui se définissent socialement, et se constituent mentalement, hors de toute activité dans un champ déterminé, comme c'est le cas par exemple des femmes au foyer, sans activité professionnelle ni publique²⁸, de même que d'une partie des retraités qui sont plus ou moins brutalement mis hors jeu²⁹. Enfin, la théorie des champs nous laisse particulièrement démunis pour comprendre les classes qui ne sont pas dominantes (classes moyennes, classes populaires, sous-prolétaires) ou les acteurs dominés, marginaux ou périphériques des champs dominants. Pour toutes ces raisons, la théorie des champs n'est pas une théorie générale et universelle mais une théorie régionale du monde social³⁰. Il faudrait donc toujours s'efforcer de la nommer « théorie des champs du pouvoir ».

Une partie des chercheurs en sciences humaines et sociales s'accorderaient à dire que les pratiques ne peuvent se comprendre qu'au point de jonction d'un passé incorporé et du contexte social présent dans lequel les pratiques s'inscrivent. Mais, dans certains de ses textes, P. Bourdieu laisse entendre que tout contexte est nécessairement un champ. C'est armé de cette conviction qu'il peut proposer l'équation sociologique suivante : « [(habitus) (capital)] + champ = pratique³¹ ». De même, il insiste

souvent sur la dépendance conceptuelle des termes d'« habitus » et de « champ » : « Habitus ne vaut qu'en relation avec champ, capital ne vaut qu'en relation avec champ³² », ou encore : « Pour comprendre les pratiques humaines dans des sociétés différenciées, il faut connaître les champs et, d'autre part, il faut prendre en compte ce que j'appelle des habitus³³. » Pourtant, si l'on garde à l'esprit les réflexions précédentes sur les champs, on ne peut qu'être étonné d'un tel couplage obligatoire, qui interdirait, si on l'appliquait strictement, de penser une multitude de pratiquants et de pratiques.

« Habitus » ne vaut – heureusement – pas « qu'en relation avec champ ». En tant que concept arrimé à une théorie de la socialisation, le concept d'habitus vise à saisir ce qui, du monde social, vit à l'état incorporé. Il a cependant été forgé initialement pour comprendre la logique des pratiques dans des univers faiblement différenciés (*e. g.* la société kabyle) qui sont des sociétés sans sphères d'activité séparées. Les pratiques se comprennent bien au croisement des dispositions et des compétences incorporées (qui prennent parfois la forme d'habitus) et des contextes d'action, mais ces contextes ne sont pas toujours, en tout lieu et en tout temps, des champs.

Du concept historique à la notion élastique

Faut-il conserver le caractère historique du champ et ne l'utiliser qu'avec sa définition la plus précise et rigoureuse, ou bien faut-il en faire une notion, plus élastique et moins strictement définie, d'applicabilité universelle ? Faut-il alors que le chercheur ne soit pas trop regardant quant à sa définition et qu'il abandonne sur le chemin telle ou telle propriété pour pouvoir en maintenir l'usage ? Autrement dit, faut-il réserver le terme de « champ » à la désignation de sous-univers spécifiques, historiquement constitués au cours du processus de différenciation sociale des fonctions et au sein desquels s'affrontent des agents en lutte pour l'appropriation du capital spécifique, ou bien peut-on s'autoriser à utiliser la notion pour parler de n'importe quel type de situations historiques et sociales ? Si c'est la première option qui est juste, alors on admettra que, de même que l'État, les classes sociales ou le marché économique n'ont pas existé de tout temps, tout n'est pas « champ » : il a existé des réalités sociales avant les champs et il peut exister aujourd'hui des contextes sociaux qui ne sont pas susceptibles d'être analysés en termes de champ. C'est cette voie, à la fois plus rigoureuse dans l'usage des définitions et plus soucieuse d'historiciser les concepts, qui me paraît scientifiquement la plus féconde, celle qui évite de geler les concepts en mots de passe universels. Car, comme le disait M. Weber, « plus la validité, c'est-à-dire l'*extension*, d'un concept générique est large, plus aussi il nous éloigne de la richesse de la réalité, puisque, pour embrasser ce qu'il y a de commun au plus grand nombre possible de phénomènes, il doit être le plus abstrait possible, donc *pauvre* en contenu³⁴. »

Mais ce n'est pas toujours celle qu'a empruntée P. Bourdieu, contribuant du coup à rendre la discussion scientifique plus difficile. Le sociologue peut faire, à l'occasion, du concept de « champ » un pur équivalent de « domaine de la pratique ». Ainsi, lorsqu'il évoque les différents champs dans lesquels l'habitus s'exprime :

Pour construire complètement l'espace des styles de vie à l'intérieur desquels se définissent les consommations culturelles, il faudrait établir, pour chaque classe et fraction de classe, c'est-à-dire pour chacune des configurations du capital, la formule génératrice de l'habitus qui retraduit dans un style de vie particulier les nécessités et les facilités caractéristiques de cette classe de conditions d'existence (relativement) homogènes et, cela fait, déterminer comment les dispositions de l'habitus se spécifient, pour chacun des grands domaines de la pratique, en réalisant tel ou tel des possibles stylistiques offerts par chaque champ, celui du sport et celui de la musique, celui de l'alimentation et celui de la décoration, celui de la politique et celui du langage, et ainsi de suite³⁵.

Si l'on garde à l'esprit la définition du champ comme sous-espace spécifique, séparé d'autres sous-espaces du fait d'un processus historique de différenciation des fonctions, il va de soi que les pratiques langagières ne constituent en aucun cas un domaine de pratique séparé et encore moins un « champ » étudiable comme n'importe quel autre champ.

Le monde primitif de la famille

Parfois, c'est tout collectif – « groupe, famille ou entreprise » – qui est présenté comme susceptible de « fonctionner à la manière d'un champ³⁶ ». En parlant de la famille comme d'un champ,

P. Bourdieu a autorisé l'usage métaphorique et moins rigoureux du terme, qui ne désignerait plus que des configurations au sein desquelles se joueraient des rapports de force entre agents aux propriétés objectives, aux intérêts et aux stratégies différenciés. Il écrit ainsi : « La famille, si elle doit, pour exister et subsister, fonctionner comme *corps*, tend toujours à fonctionner comme un *champ*, avec ses rapports de force physique, économique et surtout symbolique (liés par exemple au volume et à la structure des capitaux possédés par les différents membres), ses luttes pour la conservation ou la transformation de ces rapports de force³⁷. » Il réitère quelques années plus tard le même type d'usage approximatif de la notion de champ en parlant de « champ domestique » ou de « champ familial »³⁸, lors même que certaines expressions tendraient à laisser penser au contraire que l'univers familial se distingue des champs³⁹.

Or ce n'est pas parce que la famille doit, comme n'importe quelle autre réalité sociale, être étudiée à partir d'un mode de pensée relationnel⁴⁰ et peut être vue, partiellement, comme le lieu de rapports de force entre individus porteurs de propriétés sociales différenciées, qu'elle peut être utilement considérée comme un champ. On a affaire à une instance de socialisation durable, relativement autonome, et qui, pourtant, n'est pas un champ.

Univers spécifique, qui possède sa logique propre de fonctionnement, la famille est une configuration de relations d'interdépendance qui, à la différence d'un champ – et même si les adultes de cet univers appartiennent parfois à des champs –, constitue le plus souvent le cadre dans lequel l'enfant naît et découvre le monde social, le cadre qui exerce sur lui une grande force socialisatrice, par la précocité, la systématité, l'intensité et la durée de son action. C'est la socialisation familiale qui va constituer les dispositions mentales et comportementales au principe des engagements et des relations contractées par la suite. Chaque individu porte ainsi en lui, dès son enfance, une série de pôles d'attraction et de rejet, d'affinité et d'indifférence, de sympathie et d'antipathie, qui conditionnent ses relations futures avec les nombreux autres individus qu'il aura à fréquenter ou les multiples situations qu'il aura à affronter. Ses habitudes d'action et ses réactions se forment dans ce cadre contraignant qui impose son évidence par le seul fait d'exister comme il existe et de ne pas se présenter comme un cadre parmi d'autres, mais comme *l'horizon d'action et d'interaction naturel*⁴¹. La famille ne constitue donc pas un espace où s'observeraient essentiellement des luttes pour l'appropriation d'un – bien mystérieux – « capital familial »⁴². Les rapports entre parents et enfants ou entre conjoints sont bien autant de solidarité, d'entraide et de coopération que de lutte, et les différents membres d'une famille – parents et enfants notamment – n'ont ni le même statut ni le même rôle, les premiers exerçant – pendant un temps plus ou moins long – une fonction de protection, de soin et d'éducation sur les seconds.

Enfin, à la différence d'un champ, la famille est une forme de vie collective qui ne « spécialise » pas son « influence » sur les acteurs qui la composent. Elle est le lieu non spécialisé où toutes les autres dimensions sociales (économique, morale, politique, religieuse, esthétique, sportive, alimentaire, etc.) qui se distribuent dans des champs différenciés sont traitées ou interviennent en permanence de façon mêlée. C'est pour cette dernière raison que Durkheim pouvait établir une nette différence entre la famille et la corporation :

Sans doute, il y aura toujours entre eux cette différence que les membres de la famille mettent en commun la totalité de leur existence, les membres de la corporation leurs seules préoccupations professionnelles. La famille est une sorte de société complète dont l'action s'étend aussi bien sur notre activité économique que sur notre activité religieuse, politique, scientifique, etc. Tout ce que nous faisons d'un peu important, même en dehors de la maison, y fait écho et y provoque des réactions appropriées. La sphère d'influence de la corporation est, en un sens, plus restreinte. Encore ne faut-il pas perdre de vue la place toujours plus importante que la profession prend dans la vie à mesure que le travail se divise davantage ; car le champ de chaque activité individuelle tend de plus en plus à se renfermer dans les limites marquées par les fonctions dont l'individu est spécialement chargé. De plus, si l'action de la famille s'étend à tout, elle ne peut être que très générale ; le détail lui échappe. Enfin et surtout la famille, en perdant son unité et son indivisibilité d'autrefois, a perdu du même coup une grande partie de son efficacité. Comme elle se disperse aujourd'hui à chaque génération, l'homme passe une notable partie de son existence loin de toute influence domestique. La corporation n'a pas de ces intermittences, elle est continue comme la vie. L'infériorité qu'elle peut présenter à certains égards par rapport à la famille n'est donc pas sans

compensation⁴³.

Si la famille n'est pas un champ, elle est cependant la première à être affectée par la division sociale du travail. La première grande dissociation est celle qui s'opère entre la famille et le monde du travail, et notamment de l'entreprise. Alors que, dans les sociétés traditionnelles, la famille est une unité autant de production que de consommation, dans les sociétés différenciées, industrialisées, la famille est de moins en moins souvent le lieu du travail et de son organisation⁴⁴. Cette séparation entre le privé et le public, le domestique et le professionnel, et la spécialisation des tâches productives impliquent aussi l'institution de l'école comme univers spécifique où se transmettent des savoirs que les parents ne maîtrisent pas toujours et qu'ils n'ont pas non plus les capacités d'enseigner. Selon le milieu social où s'inscrit la famille, les rapports entre le cadre socialisateur familial et le cadre de socialisation scolaire sont de continuité ou de discontinuité, de complémentarité ou de contradiction, mais l'école est dans tous les cas – de par son caractère obligatoire, précoce, systématique et durable – la première grande raison de l'hétérogénéité introduite dans les patrimoines individuels de dispositions et de compétences. Comme l'écrit Martine Segalen :

L'avènement de la scolarité obligatoire pour tous a introduit un changement considérable au sein de l'institution familiale et de la société dans son ensemble, qui est passé plus inaperçu que le travail des femmes ou l'accès libre à la contraception. L'enfant, en milieu populaire et ouvrier, était un bien qui appartenait à la famille, au sein de laquelle il était socialisé. Les apprentissages agricoles auprès du père, les apprentissages domestiques auprès de la mère constituaient les cadres principaux de la socialisation de l'enfant. L'école, elle, fait irruption dans le foyer familial. Elle devient un nouveau partenaire, un allié des projets familiaux dans la bourgeoisie ; elle était autrefois une concurrente dans les milieux ouvriers qui n'en voyaient guère l'utilité par rapport au destin envisagé pour leurs enfants. Pourquoi les astreindre à des études dont le contenu était éloigné de leur culture, inutile pour l'emploi qui les attendait, et qui, de surcroît, retardait leur mise au travail⁴⁵ ?

Plus les membres adultes d'une famille sont happés vers des enjeux professionnels extra-familiaux⁴⁶, plus les fonctions exercées initialement par la famille sont externalisées et prises en charge par des professionnels de l'enfance ou de l'adolescence, de la santé, de la culture et de l'art, de l'éducation religieuse, de l'instruction, du travail domestique, etc. : les crèches, les garderies, les jardins d'enfants ou les nourrices s'occupent des bébés et des enfants en bas âge, le système scolaire prend en charge l'instruction des enfants, des adolescents et des jeunes adultes, le système de santé (pédiatres, orthophonistes, médecins généralistes, médecins spécialistes, hôpitaux, etc.) s'occupe des soins de tous, les institutions socioculturelles et sportives de toute une myriade d'activités que les parents n'ont pas eux-mêmes les compétences ou le temps d'organiser, les Églises du catéchisme, les psychologues des problèmes relationnels, du mal-être et des troubles du comportement... et jusqu'aux maisons de retraite des personnes âgées autrefois insérées jusqu'à leur mort dans l'univers familial. Et lorsque les moyens financiers le permettent, d'autres fonctions encore s'externalisent pour alléger la charge domestique des parents (baby-sitter, femme de ménage, etc.). Au bout du compte, la famille se transforme sous l'effet de l'externalisation de fonctions qui étaient, dans des sociétés moins différenciées, presque entièrement assurées en son sein. Dans les sociétés les plus différenciées, note Durkheim, « même les voisins et les membres d'une même famille sont moins souvent et moins régulièrement en contact, séparés qu'ils sont à chaque instant par la masse des affaires et des personnes intercurrentes⁴⁷ ».

La distribution des fonctions et des activités vers des institutions distinctes contribue à rendre beaucoup plus hétérogènes les conditions de la socialisation des enfants et les cadres de la vie sociale. La spécialisation des tâches et des fonctions ainsi que le processus d'externalisation de ces tâches et de ces fonctions originellement accomplies en interne conduisent à un processus de dessaisissement. Chaque fonction retirée à la famille (ou dont ses membres se dessaisissent plus ou moins volontairement) contribue à bouleverser l'ordre familial des choses. En effet, toutes les « sorties » de l'espace familial ou toute délégation des tâches à des personnes ou à des institutions extérieures à la famille tendent à faire perdre à celle-ci le monopole d'exercice du pouvoir exercé sur les enfants et à limiter son pouvoir socialisateur. *La famille reste néanmoins l'un des derniers lieux socialement non spécialisés (où le culturel, l'éthique, l'affectif, le religieux, le politique, le sportif, etc., se mêlent en permanence) d'un monde hautement différencié et hyperspécialisé.*

En effet, la famille, par l'intermédiaire de laquelle chaque individu apprend à découvrir le monde social et à y trouver sa place (par rapport à ses parents et à ses frères et sœurs), est l'espace premier (primitif) qui tend à fixer objectivement – sans le savoir ni le vouloir – les limites du possible et du désirable. Les enfants y forment leurs désirs et leurs orientations en fonction des héritages parentaux qui s'imposent à eux avec la force de l'évidence et avec lesquels ils doivent composer. Ils apprennent à se projeter vers des univers adultes, à s'identifier à des figures d'adultes d'un genre ou d'un autre et, au bout du compte, se préparent plus ou moins tôt à investir des univers professionnels qui sont, pour une part, des champs. L'estimation subjective des chances de parvenir à telle ou telle position sociale, à telles ou telles ressources matérielles ou symboliques, n'a rien d'un calcul conscient et ne se présente jamais aussi clairement que la résolution d'un problème de probabilité. En fait, les possibilités objectives, statistiquement mesurables par les chercheurs, se manifestent dans la vie quotidienne de multiples façons et engendrent chez les acteurs des intuitions pratiques sur ce qu'il leur semble normal ou anormal, possible ou impossible, raisonnable ou irraisonné de viser ou d'espérer. Ce qui n'est pas objectivement accessible ne devient plus subjectivement désirable et l'on finit par n'aimer que ce que la situation objective nous autorise à aimer, c'est-à-dire à prendre non pas ses désirs pour la réalité, mais la réalité des possibles pour ses désirs les plus personnels.

Entreprises et milieux professionnels

De la même façon, Bourdieu se laisse aller à considérer les entreprises comme autant de microchamps au sein du champ des entreprises. Dans un paragraphe intitulé « L'entreprise comme champ », Pierre Bourdieu et Monique de Saint Martin écrivent qu'

à partir d'un certain niveau de différenciation interne de l'entreprise, c'est-à-dire à partir d'une certaine taille, les agents prétendant, *à des titres différents*, au pouvoir sur l'entreprise sont engagés dans une lutte qui a sa logique propre bien que son issue dépende toujours pour une grande part des résultats de la lutte, tout à fait semblable dans sa logique et ses enjeux, qui se déroule au sein du champ du pouvoir économique dans son ensemble⁴⁸.

Généraliser un pareil usage inciterait à faire de chaque université un microchamp à l'intérieur du champ universitaire, de chaque maison d'édition un microchamp à l'intérieur du champ éditorial, de chaque organe de presse un microchamp à l'intérieur du champ journalistique, de chaque laboratoire un microchamp à l'intérieur du champ scientifique, et ainsi de suite. Or ce système de poupées russes n'est pas sans poser problème à l'analyse⁴⁹.

Un champ suppose que les agents en lutte ou en concurrence au sein du champ le sont à propos d'une activité qui s'est différenciée d'autres types d'activités (il y a un capital spécifique au champ). Par exemple, au sein du champ économique ou, plus précisément, du champ des entreprises, il existe certains secteurs de la production qui s'autonomisent par rapport à d'autres secteurs et développent leurs propres enjeux autour d'une activité donnée (*e. g.* les entreprises d'informatique en concurrence sont séparées des entreprises du bâtiment ou de celles relevant de l'industrie alimentaire). On peut donc concevoir que le marché de l'informatique s'autonomise progressivement et constitue un secteur professionnel spécifique. Mais, à l'intérieur de chaque entreprise même, les concurrences, les rapports de force ou les luttes (entre *owners* et *managers* par exemple) ne sont pas de même nature et leur existence ne devrait pas suffire pour qu'on puisse parler de « champ de l'entreprise » comme espace spécifique organisé autour d'enjeux spécifiques distincts de ceux d'autres entreprises.

Enfin, alors que, dans la définition historique du concept, un champ est un espace de compétition ou de lutte (autour d'un capital spécifique) qui s'autonomise en se séparant du reste du monde social, P. Bourdieu n'hésite pas à employer le terme pour évoquer l'environnement professionnel immédiat des ouvriers. Deux propriétés lui font parler de champ : l'investissement dans le travail, qui renvoie à l'*illusio* du champ, et les logiques de distinction ou de concurrence qui font que les ouvriers les plus qualifiés se distinguent des travailleurs plus précaires ou plus dominés qu'eux. Il écrit ainsi :

Il faudrait ici évoquer tout le processus d'*investissement* qui porte les travailleurs à contribuer à leur propre exploitation dans l'effort même qu'ils font pour s'approprier leur travail et leurs conditions de travail et qui les incline à *s'attacher* à leur *métier* (à tous les sens du terme) par l'intermédiaire des libertés mêmes (souvent infimes et presque toujours « fonctionnelles ») qui leur sont laissées et

aussi, bien sûr, sous l'effet de la concurrence qui s'engendre dans les différences (par rapport aux OS, aux immigrés, aux femmes, etc.) constitutives de l'espace professionnel fonctionnant comme *champ*⁵⁰.

Mais ces deux seules propriétés ne suffisent pas à faire exister un « champ des travailleurs ». On chercherait en vain le capital spécifique en jeu, le *nomos* propre au champ en question, la séparation-différenciation de ce champ par rapport au reste du monde social, les stratégies de conservation et de subversion, *and so on and so forth*.

Le jeu littéraire comme champ secondaire

Au cours d'une recherche récemment menée sur les écrivains dans l'esprit d'une sociologie des conditions pratiques d'exercice de la création littéraire, j'ai été amené à prendre une distance par rapport à la notion de « champ littéraire » et à utiliser celle de « jeu littéraire »⁵¹. Les origines de ce changement conceptuel sont liées à l'absence de prise en compte, par la théorie des champs, des temps hors champs et à la réduction consécutive des acteurs sociaux à leur « être-comme-membre-du-champ ». Si cette critique concerne tous les acteurs sociaux dans des sociétés différenciées où les individus sont amenés le plus souvent à fréquenter différents contextes sociaux, elle est encore plus cruciale pour des acteurs comme les écrivains qui, pour des raisons économiques, ne participent majoritairement à l'univers littéraire que par intermittence.

Malgré le fait qu'il soit symboliquement très prestigieux et qu'il puisse engendrer des vocations et des investissements personnels intenses, l'univers littéraire est globalement très faiblement institutionnalisé et codifié (pas de droit d'entrée formel, pas de formation spécifique, pas de concours, pas de diplôme, pas de parcours obligé), très peu professionnalisé (pas de statut professionnel, pas de « poste », pas de mécanisme institutionnel de stabilisation ou de cristallisation des étapes franchies et pas de « carrière » stabilisée) et, du même coup, très faiblement rémunérateur (pas de revenu régulier) pour ses acteurs centraux, les écrivains. Paradoxalement, la production des écrivains parvient en revanche à faire vivre, directement ou indirectement, l'ensemble desdits « professionnels du livre » : imprimeurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, etc. L'univers littéraire rassemble ainsi une très grande majorité d'individus qui appartiennent par ailleurs à divers univers professionnels (enseignement, journalisme, professions libérales, etc.). Contraints le plus souvent d'exercer ce qu'il est coutume d'appeler un « second métier » – expression paradoxale quand on sait qu'il s'agit, dans la plupart des cas, du seul métier rémunérateur –, les participants à l'univers littéraire sont de ce fait plus proches de *joueurs*, qui sortent régulièrement du jeu pour aller « gagner leur vie » à l'extérieur, que d'« agents permanents » d'un champ tels que nous les présente la théorie des champs. C'est notamment pour cette raison que j'ai préféré parler de « jeu littéraire » plutôt que de « champ littéraire »⁵². Le concept de « jeu littéraire » désigne en fait un *champ secondaire*, assez différent dans son fonctionnement de champs parents – champs académiques et scientifiques notamment – qui disposent des moyens économiques de convertir les individus y participant en agents rémunérés et stabilisés et de les amener ainsi à mettre l'essentiel de leur énergie à leur service.

À la différence de P. Bourdieu, qui utilise l'image du jeu comme une simple manière pédagogique de faire comprendre ce qu'est un champ, j'ai filé la métaphore du « jeu littéraire » et en ai exploité les potentialités dans le but de différencier des types d'univers qui offrent des conditions de vie fort différentes à leurs participants respectifs. Il ne s'agit pas de réintroduire une quelconque théorie des jeux dans l'étude des faits sociaux, mais d'exploiter le rapport d'opposition que le mot « jeu » entretient avec celui de « travail » : travail rémunérateur/jeu ou loisirs désintéressés, activité principale/activité secondaire, activité sérieuse/activité futile, activité obligatoire/activité « libre », etc. Qu'on le veuille ou non, le monde social traite objectivement – dans les faits et parfois aussi dans les discours – l'exercice de la littérature comme une simple distraction, une activité futile, secondaire, marginale à laquelle on peut s'adonner dans les temps laissés libres par les activités « sérieuses ».

D'autres propriétés des jeux (au sens ordinaire du terme) font écho à celles caractérisant l'activité des créateurs dans l'univers littéraire⁵³. La création littéraire, comme le jeu, comporte des règles et des enjeux propres ; elle reste incertaine dans son déroulement et ses résultats, tant esthétiques qu'économiques (principe d'incertitude économique et principe d'incertitude esthétique) ; elle ne

peut pas d'emblée être pensée comme économiquement rentable et doit rester « gratuite », au moins dans l'esprit qui anime les joueurs ; et, enfin, c'est une activité qui s'accompagne d'un fort sentiment d'« irréalité » par rapport à la « vie courante », mais qui est « néanmoins capable d'absorber totalement le joueur » (Huizinga) et qui peut même être perçue par les joueurs les plus investis dans le jeu comme la « vraie réalité » ou la « seule réalité » digne d'être vécue⁵⁴.

Une grande partie des champs artistiques, de même qu'une partie des champs sportifs, sont des jeux dans le sens où, tout en étant très compétitifs et exigeant un fort investissement, ils supposent souvent, et pendant longtemps dans la vie des acteurs, l'exercice parallèle d'un « second métier » rémunérateur⁵⁵. Le jeu littéraire n'est que rarement fréquenté « à titre principal », mais plutôt en tant qu'univers secondaire, très faiblement rémunérateur, par des acteurs qui vivent donc en permanence une situation de double vie. Le problème que s'efforce de résoudre la notion de jeu social est alors du même type que celui qui conduit le chercheur à faire la différence entre une socialisation enveloppante, longue, systématique, et une socialisation spécialisée, courte, discontinue. Traiter les artistes comme des êtres définis par leurs seules propriétés artistiques, c'est commettre une erreur d'abstraction et d'intensification des pratiques, car on n'est le plus souvent pas « écrivain » comme on est « médecin » ou « avocat » et cela a des conséquences sur la nature des œuvres produites.

En faisant comme si l'univers littéraire était un champ comme les autres, les utilisateurs de la théorie des champs n'ont pas pris conscience du fait que la réduction des individus à leur statut d'« agent du champ » était encore bien plus problématique qu'ailleurs, dans la mesure où ces individus se définissaient, pour des raisons liées aux propriétés de l'univers en question, par une fréquente double appartenance. L'un des enjeux scientifiques de cette reformulation en termes de « jeu » réside dans l'essai de *spécification* de la théorie des champs. En effet, il faut désigner différemment des univers sociaux qui se distinguent tant du point de vue des rapports qu'ils entretiennent vis-à-vis de l'État et du marché que du point de vue de la nature des rapports à leurs publics respectifs ou du point de vue des conditions de vie de leurs membres.

Un univers social pas comme les autres

L'écriture littéraire est donc une activité pratiquée en grande partie par des individus qui ne tirent pas l'essentiel de leurs revenus de son exercice (essentiellement les droits d'auteur depuis que l'écrivain dépend presque exclusivement d'un marché de lecteurs) et sont ainsi obligés de vivre matériellement d'autres activités que de celle par laquelle ils aimeraient pouvoir se définir. Enseignants, journalistes, médecins, conseillers éditoriaux, ingénieurs ou exerçant de multiples emplois « alimentaires » et parfois précaires, les écrivains sont rarement « écrivains à plein-temps ». Et ils le sont d'autant moins qu'ils créent des œuvres trop étranges ou trop hermétiques, en rupture avec les conventions littéraires et les attentes du public. Sauf exceptions, les écrivains d'avant-garde, ceux qui font les choix les plus purs, innovent ou bouleversent les conventions (poètes, écrivains expérimentaux ou révolutionnaires de formes en tout genre) et qui, du même coup, contribuent le plus à faire avancer la littérature, sont ceux qui ont le moins de chances de vivre de leur plume littéraire et de s'y consacrer exclusivement.

P. Bourdieu affirme pourtant que des écrivains tels que Flaubert ou Baudelaire ont inventé « le personnage social sans précédent qu'est l'écrivain ou l'artiste moderne, professionnel à plein-temps, voué à son travail de manière totale et exclusive⁵⁶ ». L'expression de « professionnel à plein-temps » apparaît comme doublement fautive : les écrivains, dans leur grande majorité, ne peuvent être définis comme des « professionnels » (au sens économique du terme) et, lorsqu'ils se consacrent à la littérature, ils ne le font que très rarement « à plein-temps ». Ceux qui correspondent à cette définition sont ceux que leur littérature industrielle, commerciale ou très académique fait vivre et non les romanciers et poètes d'avant-garde qui ont été dans l'obligation de garder un « second métier » leur vie durant. « À proprement parler, précise Eliot Freidson, l'art n'est ni un métier ni une activité de loisir. C'est un hybride anormal des deux, dont une étude fine devrait permettre d'étendre et d'approfondir la compréhension et la validité des concepts et des théories que nous utilisons pour l'analyse sociologique du travail⁵⁷. »

Le modèle flaubertien de l'écrivain-rentier concentré sur son œuvre et rien que sur son œuvre est un modèle peu opératoire pour penser le jeu littéraire dans son ensemble. Flaubert, célibataire et

sans enfant, rentier, sans second métier, l'« homme-plume⁵⁸ » dont l'existence quotidienne tend à se résumer à son écriture, qu'elle soit littéraire ou épistolaire, et dont la force des dispositions littéraires lui fait vivre la littérature comme son élément naturel, est l'exception qui confirme la règle de cumul des activités.

Le modèle de ceux qui, comme Flaubert, peuvent se donner « corps et âme » à leur métier, qui y investissent un temps et une énergie jugés parfois « déraisonnables » par tous ceux dont les investissements sont moins intenses, est par conséquent aussi le modèle d'acteurs qui délaissent ou désinvestissent le plus tous les autres domaines de l'existence (familial, politique, sportif, culturels, etc.). Les hauts degrés d'investissement supposent donc que soit géré et assumé ce rapport aux autres univers sociaux. En ne prenant pour modèle que les acteurs qui ont restreint leurs relations de sociabilité extra-littéraires, limité leurs relations de sociabilité familiales, délégué à d'autres les tâches domestiques quotidiennes, trouvé un conjoint « compréhensif », et parfois même financièrement et moralement « aidant », ou choisi le célibat en vue de donner tout leur temps à la littérature, on regarderait le jeu littéraire par le petit bout de la lorgnette et on ne verrait pas que la grande majorité des acteurs ne jouent pas dans des conditions aussi « idéales » ou, en tout cas, « favorables » à l'investissement presque total dans le jeu.

On peut même avoir l'impression, en lisant certains passages des *Règles de l'art*, que ceux qui ne possèdent pas l'héritage économique leur permettant d'investir totalement l'univers littéraire relèvent de la seule bohème littéraire. C'est en tout cas ce que laisse supposer sa définition de la bohème dans la seconde moitié du XIX^e siècle, puisqu'elle correspond parfaitement à la situation très générale des écrivains, et notamment de ceux qui, comme Mallarmé, Kafka et la grande majorité des poètes et auteurs d'avant-garde, ont une production littéraire beaucoup trop étrange et illisible par la grande majorité du lectorat pour pouvoir être commercialement rentable : « La bohème de Murger, Champfleury ou Duranty constitue une véritable armée de réserve intellectuelle, directement soumise aux lois du marché, et *obligée d'exercer un second métier, parfois sans rapport direct avec la littérature, pour pouvoir vivre un art qui ne peut les faire vivre*⁵⁹. »

Pour bien prendre conscience de la spécificité des producteurs culturels en général, et des écrivains en particulier, par rapport au marché, il faut imaginer ce que serait la situation d'avocats ou de médecins qui ne pourraient défendre ou soigner que des clients ou des patients en mesure de comprendre leurs savoirs et savoir-faire. Si tel était le cas, on verrait sans doute des avocats et des médecins se partager entre ceux qui, voulant vivre de leur métier, s'efforceraient de pratiquer une défense juridique ou une pratique médicale simples et accessibles, et ceux qui, tenant d'abord et avant tout à pratiquer leur art dans toute sa sophistication, chercheraient ailleurs que dans l'exercice de celui-ci les moyens principaux de leur subsistance. Malgré le fait que l'écrivain, l'artiste peintre, l'avocat ou le médecin puissent tous être considérés comme des « experts » ou des « savants » dans leur domaine, la grande différence entre les producteurs culturels et les professions libérales mentionnées réside dans le fait que les premiers vendent les produits de leurs savoirs et de leurs savoir-faire à des publics qui ont plus ou moins le désir de se les approprier symboliquement et les compétences pour le faire, alors que les seconds vendent leurs services à des « clientèles » qui peuvent en tirer un bénéfice sans avoir besoin de s'approprier les savoirs mis en œuvre, c'est-à-dire sans être dans l'obligation de posséder les compétences culturelles nécessaires à leur compréhension.

On peut aussi mesurer l'écart qui sépare les différents champs de production culturelle en fonction du degré de compétence et d'effort que nécessitent les différents types de produits culturels. Ainsi, même lorsqu'il est écrit avec l'intention de toucher le plus large public possible, un roman suppose pour être « consommé » (lu) que le « consommateur » (lecteur) dispose de compétences lectorales non négligeables (acquises essentiellement à l'école, fruits d'un long entraînement) et de temps (de nombreuses heures et souvent même plusieurs jours). La situation du spectateur au théâtre, à l'opéra, au cinéma, dans une salle de concert ou devant sa télévision, ou celle encore de celui qui regarde des tableaux ou des photographies, est sensiblement différente. Même si c'est au prix d'incroyables malentendus culturels dus à la méconnaissance des codes culturels, un tableau, une photographie, un film, un concert, un opéra, un spectacle chorégraphique ou une pièce de théâtre peuvent se regarder, s'écouter et s'apprécier sans compétence technique aussi particulière que

celle que met en œuvre un lecteur. Ils peuvent aussi – seconde grande caractéristique distinctive – s’apprécier en quelques minutes, voire quelques secondes (visionnage d’un tableau) ou en quelques heures (durée d’un film, d’un spectacle théâtral, d’un concert, etc.). Compris ou pas, un spectacle ou un film est un événement, une performance qui a un début et une fin indépendants des capacités de compréhension du public, alors que, dans le cas du livre, c’est le lecteur qui doit tourner les pages et faire avancer l’« histoire » en fonction de sa plus ou moins grande maîtrise de la chose écrite⁶⁰. Cette situation pèse lourd, du point de vue des conséquences économiques qu’elle implique, sur le jeu littéraire.

Si l’on continue à faire varier les cas, on peut noter que celui des scientifiques est un cas parent, placé entre les producteurs culturels et les professions libérales évoquées. Ils sont soit salariés par l’État (enseignants-chercheurs ou chercheurs à temps plein dans de grands organismes publics de recherche), soit salariés de grandes entreprises ou de grands laboratoires privés. Proches des producteurs culturels lorsqu’ils ont pour mission de créer, de transmettre et de diffuser des savoirs complexes à des publics d’étudiants, ils s’en distinguent évidemment en tant que fonctionnaires dont le niveau de revenu ne dépend pas du nombre d’étudiants formés. S’ils écrivent et publient des ouvrages qui s’adressent à des publics plus ou moins larges (manuels, livres de vulgarisation, etc.), les revenus qu’ils en tirent ne sont qu’un supplément par rapport à une rémunération principale garantie par l’État. D’un autre côté, ils sont plus proches des avocats ou des médecins dans la mesure où leurs savoirs, incompréhensibles par le plus grand nombre, peuvent néanmoins déboucher à plus ou moins long terme sur des innovations technologiques, médicales, etc., facilement utilisables par des consommateurs ou dont le grand public peut bénéficier par l’intermédiaire d’utilisateurs experts (on peut penser aux appareillages sophistiqués dont sont dotés les hôpitaux). Hormis la mission pédagogique de formation des citoyens par la science, qui justifie la forte prise en charge des savants par l’État, c’est aussi parce que les produits de la connaissance scientifique peuvent trouver leur place sur un marché que l’État et les entreprises sont prêts à salarier des scientifiques et à investir dans la recherche.

D’autres catégories d’acteurs, en revanche, comme les agents du champ politique dans les sociétés démocratiques, sont nécessairement conduits à restreindre leur degré global d’ésotérisme. En effet, l’élection des agents du champ politique et donc le pouvoir qu’ils détiennent dépendent de leur capacité à capter des voix parmi les citoyens. Cette dépendance directe vis-à-vis des publics – qui les rapproche des secteurs les plus commerciaux de l’art et de la culture – les pousse objectivement vers des stratégies « démagogiques » et leur interdit d’emblée les stratégies les plus « pures » et les plus ésotériques qui les couperaient plus ou moins radicalement de ceux qui les écoutent ou qui les lisent (clients-électeurs). Un véritable « art pour l’art » de la politique conduirait ainsi au suicide politique :

La tendance à l’autonomisation et à la partition indéfinie en minuscules sectes antagonistes qui est inscrite, à l’état de potentialité objective, dans la constitution d’un corps de spécialistes dotés d’intérêts spécifiques et placés en concurrence pour le pouvoir dans le champ politique [...] est contrebalancée à des degrés différents par le fait que l’issue des luttes internes dépend de la force que les agents et les institutions engagés dans cette lutte peuvent mobiliser hors du champ. En d’autres termes, la tendance à la fission trouve sa limite dans le fait que la force d’un discours dépend moins de ses propriétés intrinsèques que de la force mobilisatrice qu’il exerce, c’est-à-dire, au moins pour une part, du degré auquel il est *reconnu* par un groupe nombreux et puissant qui se reconnaît en lui et dont il exprime les intérêts (sous une forme plus ou moins transfigurée et méconnaissable)⁶¹.

Non seulement le fonctionnement global d’un champ dépend du type de relation que les agents du champ entretiennent avec leurs publics, leurs clients, leurs audiences, leurs financeurs ou leurs commanditaires, mais la *structure des positions dans le champ* dépend des différences internes à ces publics, clients, audiences, financeurs ou commanditaires. Il n’y a rien de commun entre un champ scientifique comme celui de la physique, financé par l’État et par les entreprises privées, qui n’est pas soumis à des logiques commerciales « grand public » et qui s’adresse quasi exclusivement à des spécialistes – l’ensemble du champ scientifique ressemblant aux sous-champs de production restreinte des champs de production culturelle –, et un champ artistique en régime de marché qui peut voir apparaître autant de pôles internes qu’il existe de types de publics potentiels. Les

champs scientifiques les plus ésotériques ne connaissent pour cela aucune bipartition entre un pôle populaire et un pôle savant, mais sont plus souvent structurés entre un pôle « appliqué » et un pôle « fondamental », en fonction de leur rapport à la demande d'utilité immédiate. De leur côté, les champs artistiques qui sont en mesure de toucher l'ensemble de la population voient souvent s'affronter en leur sein des pôles « mondain », « bourgeois », « petit-bourgeois », « intellectuel », « avant-gardiste » ou « populaire ».

Mais les différents champs de production culturelle ne sont pas tous soumis aux mêmes contraintes externes et une partie des différences repose sur la nature de l'offre culturelle et de sa commercialisation. Ainsi, l'économie du livre n'est pas celle de la peinture. Alors que le livre (le chef-d'œuvre aussi bien que le roman de gare) s'édite et se reproduit en milliers d'exemplaires contribuant à faire baisser le prix de chaque unité, chaque toile de maître est unique, ce qui tend à élever son prix, à restreindre le nombre et le type d'acheteurs potentiels, et engendre, du même coup, des conséquences sur la nature des publics implicites. On comprend, en tenant compte de ce simple fait, qu'il ne puisse exister de peintures populaires comme il existe des livres populaires et ce n'est pas un hasard si Bourdieu pouvait noter au passage que « si, Courbet mis à part, les peintres ont rarement invoqué des justifications populistes, c'est peut-être qu'ils ne sont pas affrontés au problème de la diffusion de masse, du fait que leurs produits sont uniques et d'un prix relativement élevé à l'unité et que le seul succès qu'ils peuvent connaître est le succès mondain, proche dans ses effets sociaux des succès du théâtre⁶² ». Si la différence entre œuvres uniques et œuvres reproductibles a déjà fait l'objet de réflexions du côté de l'économie et de la sociologie des marchés de l'art⁶³ pour en souligner les effets sur la valeur économique des œuvres, les retentissements sont aussi de nature beaucoup plus profonde sur la structure même de distribution des positions au sein du champ. Dès lors que seuls des acquéreurs très riches peuvent acheter les œuvres d'art uniques, les créateurs ne peuvent pas ne pas intérioriser cette donnée de fait fondamentale, ce qui interdit presque complètement l'existence au sein du champ pictural d'une peinture populaire analogue à une littérature populaire ou à une musique populaire. Des artistes plasticiens populaires ne peuvent émerger que s'ils commercialisent des reproductions de leurs œuvres.

Si la théorie des champs a besoin d'être spécifiée, c'est parce que la situation des participants aux différents univers sociaux (médicaux, juridiques, politiques, journalistiques, scientifiques, artistiques, littéraires, etc.) est très différente selon la nature de leur production (offre exigeant plus ou moins de compétences, au prix d'accès plus ou moins élevé, etc.), selon la nature de la relation économique et symbolique entre le public potentiel et les membres de ces univers (*achat* d'un service et de compétences ou *achat et appropriation* de biens symboliques plus ou moins ésotériques) et selon la nature des rapports qui se nouent entre l'État, les financeurs privés, le marché et les univers en question. Ainsi, même sans public ou avec des publics extrêmement restreints, les agents permanents des champs académiques et scientifiques financés par l'État peuvent continuer à produire les connaissances les plus ésotériques. Il n'en va pas de même pour les participants intermittents d'un jeu social comme le jeu littéraire, soumis au marché et bénéficiant d'un soutien beaucoup plus limité de la part de l'État. Cousin du savant ésotérique (il existe même de nombreux mathématiciens qui ont fait œuvre poétique), le poète hermétique n'en partage cependant pas les conditions.

Double vie des écrivains

P. Bourdieu a de toute évidence pensé les univers culturels qu'il a étudiés (artistique ou littéraire) sur le modèle du champ scientifique ou du champ académique, c'est-à-dire à partir de l'exemple d'univers sociaux institutionnalisés, codifiés et professionnalisés (dans le sens économique du terme) qui ont en grande partie réglé la question des conditions économiques de vie de leurs membres⁶⁴. Ces univers institutionnalisés, en matière tant de réglementation du droit d'entrée, fondé sur des concours, des diplômes, des examens, des élections, que de régulation des différentes étapes de la « carrière », proposent de véritables professions aux acteurs principaux du champ (chercheurs ou enseignants-chercheurs philosophes, physiciens, mathématiciens, sociologues, etc.) qui peuvent et, d'une certaine façon, doivent par obligation professionnelle s'y consacrer pleinement. Ces champs qui offrent des « temps plein » à leurs membres et constituent de ce fait leur univers social principal d'appartenance sont différents des univers, tels que l'univers

littéraire, auxquels on ne se rattache objectivement (temporellement comme économiquement) le plus souvent que secondairement, même si une partie de ceux qui s'y inscrivent considèrent cette appartenance comme leur appartenance principale. Quel rapport y a-t-il, en effet, entre un écrivain qui vit parallèlement comme enseignant, bibliothécaire, formateur, avocat, journaliste, médecin, psychologue, directeur d'entreprise ou agriculteur, et qui n'existe en littérature qu'à temps partiel ou par intermittence, et un médecin, un philosophe, un patron, un avocat ou un agriculteur qui exercent de manière complète et continue leur activité dans leurs univers sociaux respectifs ?

Par décision de méthode (structuraliste), on pourrait choisir de ne considérer que les œuvres indépendamment de ce que sont et font (« dans le champ » comme « hors champ ») leurs producteurs, indépendamment aussi des conditions sociales concrètes de leur production. Le structuralisme appliqué aux œuvres littéraires procède ainsi à un effacement des écrivains au profit des œuvres. Même si elle permet de rompre avec un structuralisme textualiste (exclusivement tourné vers les œuvres comme structures signifiantes), il est fort possible que la notion de « champ » convienne en définitive davantage à l'étude de la position et de la valeur différenciée des œuvres et des maisons d'édition qui les portent qu'à celle des producteurs d'œuvres.

Le sociologue qui s'intéresse aux variations intra-individuelles des comportements et aux patrimoines individuels de dispositions ne peut manquer de se demander quel « type d'homme » (au sens de Weber) le monde social façonne lorsqu'il fait de la double vie plus ou moins schizophrénique une régularité sociale, lorsqu'il banalise le sentiment permanent de frustration lié au fait de ne pas pouvoir se consacrer à son art, lorsqu'il rend « normale » la souffrance liée au décalage entre une définition subjective de soi (en tant qu'écrivain) et une grande partie de ses conditions objectives d'existence. À la différence de tous ceux qui peuvent vivre leur profession comme une dimension centrale et permanente de leur personnalité, les écrivains qui exercent, par la force économique des choses, des « professions alimentaires » ont un pied « personnel » en littérature et un pied matériel (mais parfois aussi « personnel », lorsque la profession a ses lettres de noblesse) hors littérature, le second pied délivrant l'autre de la dépendance à l'égard des contraintes du marché.

Le projet de rendre raison de la spécificité du fonctionnement de l'univers littéraire oblige en tout état de cause le chercheur à élargir le cadre et à se demander ce que sont ou font hors littérature les acteurs repérables dans l'univers littéraire. Du point de vue même des questions que pose la théorie des champs (avec les notions d'*illusio*, d'*habitus* et d'investissement), la fréquente double vie des écrivains ne constitue pas un fait anodin ou insignifiant, mais un fait absolument central de la vie littéraire. Comment les écrivains gèrent-ils leurs investissements sociaux lorsque leur activité littéraire n'existe que par « intermittence » et en fonction des « blancs » ou des « trous » que leur laissent leurs autres obligations – familiales et professionnelles notamment ? Peut-on « investir » aussi intensément des univers sociaux différents, qu'ils s'organisent ou non sous la forme de champs de luttes ? Et quand ils participent à des « champs » différents (littéraire et médical ou journalistique, universitaire, diplomatique, etc.), peuvent-ils cumuler les investissements et les *illusio* (au sens de croyance) ? Peut-on appartenir à deux champs différents et avoir incorporé l'*illusio* propre aux deux champs ? Le cas des écrivains et de l'univers littéraire n'est qu'un cas, plus flagrant et aigu que d'autres, de participation, synchronique comme diachronique, à des cadres sociaux hétérogènes, caractéristique des expériences individuelles dans des sociétés différenciées, c'est-à-dire à forte différenciation des fonctions, des pratiques, des enjeux et des *illusio*. La participation à des univers sociaux différenciés peut aller de la fréquentation la plus durable à l'investissement le plus occasionnel et temporaire dans des cadres sociaux variés (famille, groupes ou institutions). Pris entre littérature et second métier, sans compter d'autres cadres sociaux tels que la famille, les écrivains constituent un cas, un peu singulier mais non marginal, de pluri-appartenances sociales.

Si le fonctionnement global du monde social n'est pas indifférent au fait que ce sont les mêmes individus qui agissent, pensent et sentent dans des contextes très différents de la vie sociale, au fait aussi que ces individus vivent des tensions ou des contradictions liées aux va-et-vient permanents d'un univers ou d'un sous-univers à l'autre, alors il est capital que les sociologues en tiennent compte le plus systématiquement possible dans leurs enquêtes et leurs analyses, ce qui suppose que soient explicités les conditions de possibilité et les outils d'une sociologie des variations intra-individuelles des comportements⁶⁵. De ce point de vue, la théorie des champs pourrait participer,

contre la volonté de son créateur, à l'hyperspécialisation prématurée de la sociologie, les différents chercheurs devenant les spécialistes des différents champs, et rendre aveugle aux phénomènes d'appartenances ou d'inscriptions sociales multiples qui sont cruciaux dans des sociétés hautement différenciées.

Champs et mondes : mêmes combats ?

La théorie des champs semble avoir une cousine germaine venue d'outre-Atlantique : la théorie des mondes sociaux. La théorie des mondes de l'art de Howard S. Becker paraît être une version un peu différente de la théorie des champs artistiques. Toutes deux se situent à un niveau de réalité sociale plus macrosociologique que les chercheurs privilégiant les cadres locaux de l'action, toutes deux constituent une manière de penser le produit du processus de différenciation sociale des activités. Et toutes deux ont pour effet de montrer que ce qui est pensé spontanément comme des projets ou des gestes singuliers, individuels, fruits du génie artistique, est un produit collectif qui engage des acteurs et des institutions divers et variés. Pourtant, ces théories se distinguent par l'échelle d'observation qu'elles mettent en œuvre (on trouvera beaucoup plus fréquemment utilisées des méthodes ethnographiques d'enquête sur le terrain du côté des théoriciens des mondes, et des enquêtes statistiques et par entretien pour les recherches sur les champs), mais aussi et surtout par ce qu'elles sélectionnent comme acteurs et comme types de relations qu'ils entretiennent entre eux.

Comme je l'ai souligné auparavant, un champ n'est pas comparable à un territoire physique qui serait défini par tout ce qu'il contient. Le champ littéraire n'a pas pour ambition de penser tous les objets et toutes les actions qui se déroulent dans l'univers des productions littéraires. Tout d'abord, il fixe son regard sur certains acteurs individuels ou collectifs (écrivains, critiques littéraires, revues, maisons d'édition) qu'il ne mélange pas mais étudie séparément (dans les sous-champs des éditeurs, des revues, des écrivains, des critiques littéraires) avant de penser leur homologie de structure. Ensuite, même si P. Bourdieu a souvent noté la connivence objective qui relie tous les agents du champ (qui ont au moins un intérêt commun à ce que le champ perdure), il met l'accent sur les luttes qui se jouent entre écrivains, entre maisons d'édition, entre critiques littéraires, entre revues, etc. Et les sociologues étudient donc les états particuliers des rapports de force entre écrivains, entre maisons d'édition, entre critiques, entre revues, etc.

Ce n'est pas ce que cherche à faire la théorie des mondes⁶⁶. Elle est fondamentalement une sociologie du travail et se demande comment les œuvres d'art sont produites, fabriquées, matériellement et symboliquement, par une série d'acteurs et d'institutions. Les acteurs que la théorie des champs sépare en sous-champs font partie du même monde. Les chercheurs se donnent pour objectif de décrire et d'analyser les relations de coopération, de coordination qui se nouent entre les différents secteurs professionnels qui collaborent dans le monde de l'art. Les imprimeurs, les fabricants de papier, les attachées de presse, les publicitaires ou les directeurs commerciaux dans les maisons d'édition font partie du même monde que les écrivains, les patrons de maisons d'édition, les critiques littéraires ou les directeurs de revues et entretiennent des relations objectives de coopération ou entrent en interactions directes les uns avec les autres. Ainsi que l'a écrit H. S. Becker :

Que l'on songe à toutes les activités qu'il faut mener à bien avant qu'une œuvre d'art prenne son aspect définitif. Pour qu'un orchestre symphonique donne un concert, par exemple, il a fallu inventer des instruments, les fabriquer et les conserver en bon état, il a fallu mettre au point une notation et composer de la musique en utilisant cette notation, des gens ont dû apprendre à jouer sur leurs instruments respectifs la partition ainsi notée, il a fallu trouver le temps et le lieu nécessaires aux répétitions, annoncer le programme du concert, organiser la publicité, vendre des places et attirer un public capable d'écouter, de comprendre peu ou prou, et d'apprécier le concert⁶⁷.

La notion de monde de l'art désigne « le réseau de tous ceux dont les activités, coordonnées grâce à une connaissance commune des moyens conventionnels de travail, concourent à la production des œuvres⁶⁸ ». Un plus grand nombre d'acteurs pris en compte et placés dans le même monde, un intérêt plus soutenu pour l'étude des collaborations et des coopérations que pour celle des rapports de domination ou des stratégies de conquête du pouvoir, pour les liens interindividuels que pour les rapports objectifs, pour les rôles joués par les différents acteurs au sein du réseau de coopération

et pour leurs « carrières » au sein du même monde plutôt que pour leurs propriétés sociales plus générales et pour leurs « trajectoires » sociales (débutant avec la naissance dans un milieu social particulier⁶⁹), voilà ce qui distingue la théorie des mondes de la théorie des champs.

Puisqu'ils ne sélectionnent pas les mêmes acteurs, ne se préoccupent pas des mêmes dimensions de la vie sociale et ne répondent pas vraiment aux mêmes types d'interrogation, il est bien difficile d'affirmer qu'un modèle définit mieux que l'autre les réalités artistiques. Effet de concurrence scientifique oblige, P. Bourdieu considérerait pourtant la théorie des mondes de l'art comme « une régression par rapport à la théorie des champs⁷⁰ ». Privilégiant ceux qui sont en concurrence pour l'appropriation du capital symbolique propre au champ (les artistes, les écrivains, etc.), il ne peut voir – à partir de ses propres interrogations – qu'une sorte de régression positiviste dans la multiplicité des acteurs pris en compte par H. S. Becker. Mais le langage de la régression serait pertinent si Becker entendait répondre précisément aux mêmes questions, ce qui n'est pas le cas. L'activité artistique vue à partir d'une sociologie du travail élargie qui ouvre la focale de l'objectif et fait entrer dans le champ d'observation tous ceux qui contribuent à la production collective des œuvres ne revêt plus le même aspect.

La théorie des mondes de l'art s'intéresse donc essentiellement à l'art en tant que travail collectif qui met en jeu plusieurs types d'acteur (et notamment plusieurs corps de métier), et n'est centrée ni sur les créateurs ni sur leurs œuvres : « J'ai considéré, écrit Becker, l'art comme un travail en m'intéressant plus aux formes de coopération mises en jeu par ceux qui réalisent les œuvres qu'aux œuvres elles-mêmes ou à leurs créateurs au sens traditionnel⁷¹. » Malgré les différences qui la séparent de la théorie des champs, elle partage avec elle une focalisation sur les acteurs en tant qu'ils sont membres d'un monde (ou d'un champ). Or l'interrogation qui me conduit à spécifier la théorie des champs en parlant de « jeu littéraire » repose sur la prise en compte de la vie des acteurs (de leurs socialisations, de leurs expériences) hors de l'univers littéraire en question. Et ce questionnement me paraît d'autant plus pertinent que, plus que n'importe quels autres acteurs, les artistes sont conduits à vivre des vies parallèles. La théorie des champs comme celle des mondes présupposent d'emblée, par leur découpage, que l'œuvre n'est affectée que par des acteurs, des institutions, des relations ou des interactions internes au monde ou au champ, alors que l'ensemble des expériences individuelles, qui ne se situent pas entièrement dans les limites étroites du monde ou du champ, sont déterminantes et participent à sa structuration.

Des agents, des luttes et l'oubli des pratiques

Attachée à analyser les luttes qui se jouent entre les agents appartenant au même univers, ou à celles qui s'instaurent entre des agents issus de champs différenciés, la théorie des champs a fini par négliger l'étude de la nature et de la spécificité des activités qui se déroulent dans les différents univers considérés. Le champ ne nous fait bien voir – ce qui représente un acquis non négligeable de l'analyse – que des espaces de positions, des stratégies d'agents en lutte, des rapports de force et de domination, des structures inégales de distribution des capitaux spécifiques⁷². Cela peut conduire vers une sociologie désincarnée des producteurs, de leurs rapports de force et de leurs stratégies.

Un champ littéraire sans littérature

Une sociologie de la littérature qui néglige les textes littéraires pour privilégier la production symbolique de la valeur des œuvres, la construction des trajectoires d'écrivains, les stratégies littéraires, la structuration de l'espace des positions littéraires ou l'histoire des institutions littéraires ne manque pas d'intérêt, mais elle laisse échapper, de toute évidence, une dimension centrale de ce qu'elle considère elle-même comme son objet. Même si P. Bourdieu affirme avoir dépassé la « mortelle » dichotomie lecture externe/lecture interne⁷³, aucune recherche empirique ne vient attester ce dépassement en acte, et on ne peut qu'émettre le constat qu'il demeure, comme nombre de sociologues de la littérature, exilé hors du territoire proprement textuel, délaissant l'étude autant des thèmes que du style, en cédant le terrain aux analyses littéraires, esthétiques ou formelles. Comment articuler déterminations externes aux œuvres (et lesquelles ? les différents types d'expériences accumulées au cours d'une trajectoire individuelle ? la classe sociale d'origine de l'écrivain ? son appartenance générationnelle ? son sexe ? son origine géographique ? son appartenance religieuse ? sa formation littéraire ? sa position dans le champ littéraire ?, etc.) et caractéristiques littéraires des textes ? C'est sur ce genre de question que

butent, très généralement, les sociologues de la littérature. Et P. Bourdieu n'échappe pas, ici, à la règle.

La sociologie du champ littéraire de P. Bourdieu est essentiellement une sociologie des producteurs, plutôt que des productions, et aucune analyse n'est vraiment parvenue à convaincre que cette sociologie des producteurs permettait de saisir, dans sa spécificité, l'ordre des productions. Cela s'explique en partie par le fait que la spécificité du champ, le caractère spécifiquement littéraire des « produits » qui circulent, concerne l'ensemble des agents du champ et transcende, en partie, les différences et les luttes internes au champ. Or, rivié essentiellement sur la saisie des différences de position des producteurs et sur leurs luttes et leurs stratégies pour accroître leur capital littéraire ou changer la définition légitime de la littérature, le sociologue n'est pas en position de répondre à la question que se posent rituellement écrivains, critiques, théoriciens de la littérature ou philosophes : « Qu'est-ce que la littérature ? »

Présupposant ce partage ou cet intérêt commun, rarement remis en question en tant que tel (étant donné, comme dit P. Bourdieu, la « complicité objective » qui existe entre les divers adversaires appartenant au même champ), la manière de cadrer les phénomènes propres à la théorie des champs explique qu'elle soit mal placée pour s'interroger sur la nature du « point commun », c'est-à-dire la « littérarité » en tant que *construction littéraire du réel*. Une sociologie historique comparée des différents univers sociaux, qui rechercherait en quoi la vision littéraire, en tant que forme de construction du monde, se distingue des visions scientifique, juridique, philosophique, etc., du monde, et qui ouvrirait, par conséquent, plus largement la focale de son objectif, permettrait de répondre à la question : « Qu'est-ce que la littérature ? » Une telle approche renouerait avec les conceptions wébériennes et durkheimiennes de la religion ou de la science et permettrait de ne pas désincarner les champs de force et de lutte, c'est-à-dire de ne pas oublier la spécificité des pratiques, des conduites et des orientations de vie qui s'y déploient. Quelle est la spécificité des produits esthétiques ? La réponse consistant à dire qu'est « littérature » ce que des institutions littéraires considèrent comme tel, qu'est « art » ce qui est exposé dans un musée, qu'est « science » ce qui est publié dans une revue scientifique, etc., est, à mon sens, insuffisante. Si cette tautologie est utile pour rappeler l'institutionnalisation par le monde social du sens des actes ou des produits de ces actes, elle ne répond pas à la question de ce qui caractérise ces différentes constructions symboliques du réel. Mais on ne répondrait toutefois pas davantage à la question en évoquant les fonctions sociales de l'art ou de la science (*e. g.* la fonction de distinction culturelle).

Dans la mesure où l'on tient compte du problème de focale, et de la priorité donnée aux comparaisons intra-champ⁷⁴, on comprend bien que de telles préoccupations soient davantage présentes chez les historiens et les anthropologues que chez les sociologues. Lorsque l'anthropologue ou l'historien étudient l'affrontement entre la pensée mythique et la pensée religieuse ou entre la pensée mythique et la pensée rationnelle, philosophique ou scientifique, lorsqu'ils étudient l'invention de la pensée rationnelle, de la science expérimentale, de la philosophie ou de la littérature⁷⁵, ils sont en position de répondre – d'une manière scientifiquement tout à fait sérieuse – à des questions que certains sociologues peuvent pourtant juger trop « philosophiques », voire « métaphysiques ».

C'est en fait à l'occasion de réflexions épistémologiques, lorsqu'ils ont à se situer à l'égard d'autres savoirs et savoir-faire intellectuels, que les sociologues, comme les historiens ou les anthropologues, s'interrogent sur la spécificité de leur construction du monde, sur la spécificité de leur regard, sociologique, historique ou anthropologique, sur le réel. Qu'est-ce qui fait que le récit historique, bien que récit, n'est pas réductible à cela et qu'il se distingue, du même coup, d'un récit littéraire ? Qu'est-ce qui fait que les sciences humaines et sociales diffèrent de la littérature (même la plus réaliste), du journalisme (même lorsqu'il est d'investigation), de la philosophie (même la plus sociale ou politique), des sciences physico-chimiques, des sciences de la vie ou des sciences logico-formelles ? En quoi la vision sociologique se distingue-t-elle d'autres visions savantes du monde ?

On pourrait penser que P. Bourdieu répond bien, dans son travail sur Flaubert, à l'objection selon laquelle la sociologie du champ littéraire serait concernée davantage par les producteurs que par les œuvres. Mais ce que fait P. Bourdieu en montrant que *L'Éducation sentimentale* contient une sociologie implicite du monde social dans lequel Flaubert est lui-même plongé et en comparant

« sa » sociologie et la littérature version flaubertienne, ce n'est en aucun cas rendre raison de la création sociale d'une œuvre littéraire dans toutes ses dimensions (genre, style, registres de discours ou thèmes). Voir ce qu'il y a de théorie sociologique implicite ou de « sens du social » dans les œuvres littéraires est une bonne manière d'augmenter son imagination sociologique, mais ne réalise pas, loin s'en faut, le programme d'une sociologie de la création littéraire⁷⁶.

Des producteurs de discours sans discours

Chaque champ est caractérisé à la fois par la *structure des positions* et par la *structure des prises de position* qui lui correspond. Selon les cas, le second terme recouvre des œuvres (littéraires, picturales, musicales, scientifiques, etc.), des pratiques ou des discours (politiques, juridiques, religieux, etc.). Mais dans tous les cas, la théorie des champs ne propose aucun outil pour s'introduire dans les œuvres, dans les pratiques ou dans les discours. Elle privilégie la mise en correspondance (le plus souvent statistiquement fondée) d'indicateurs des positions objectives dans le champ et d'indicateurs des prises de position (types d'œuvres, genres de discours, appartenances religieuse et politique, goûts, opinions ou pratiques de toute nature).

Avant même que ne soit systématiquement utilisée l'analyse en termes de champs, la tendance à privilégier l'étude des structures inégalitaires, des rapports de domination et des écarts entre groupes sociaux était forte dans les travaux de sociologie de l'éducation et de la culture. Pour ne prendre que le cas de l'école, le constat de l'absence d'une analyse de la spécificité des savoirs et des pratiques est tout aussi patent⁷⁷. Le sociologue de l'éducation anglais Basil Bernstein pouvait ainsi écrire que

les théories générales de la reproduction culturelle semblent davantage concernées par l'analyse de ce qui est reproduit dans et par l'éducation que par l'analyse interne de l'instrument et du support de la reproduction : la nature particulière d'un discours spécialisé. Tout se passe comme si le discours pédagogique n'était en lui-même rien de plus qu'un relais pour des relations de pouvoir qui lui sont extérieures, un relais dont la forme serait sans conséquence pour ce qu'il relaie. [...] Ils [P. Bourdieu et J.-C. Passeron] s'intéressent moins aux relations à l'intérieur de la communication pédagogique qu'à la *relation* à la communication pédagogique, c'est-à-dire aux dispositions différentielles des récepteurs (elles-mêmes fonction de leur positionnement social) à l'égard de la communication pédagogique légitime, et aux différentes perceptions qu'ils ont de celle-ci⁷⁸.

Rapportant les phénomènes d'inégalité scolaire à la structure inégale de la distribution du capital culturel et aux phénomènes d'héritages culturels, P. Bourdieu et J.-C. Passeron aboutissaient à une vision sociologique anhistorique⁷⁹ et un peu formelle du monde social, ne saisissant plus que les structures inégalitaires, les écarts ou les proximités différentiels, et nous laissant dépourvus face à ce qui fait la spécificité de l'école, à savoir les contenus (variables historiquement) des activités qui s'y trament et des savoirs qui y circulent, les gestes d'étude qui s'y transmettent, les dispositions mentales et comportementales qui, incessamment, s'y constituent et reconstituent, les formes de relation pédagogique (qui sont aussi des relations de pouvoir) qui s'y nouent, etc. La focalisation plus générale des sociologues de l'éducation sur l'effet de certification de l'école (lié en partie à l'idée d'« inflation des diplômes ») amènera, de même, à négliger ce qui relèverait d'une « sociologie des pratiques pédagogiques qui prend pour objet le contenu et l'organisation des enseignements, les critères ou les mécanismes de sélection⁸⁰ ». Du même coup, la notion de « capital culturel », qui aurait pu fonctionner à la fois comme outil de compréhension des phénomènes de reproduction sociale, de domination culturelle (le capital étant inégalement distribué) et comme moyen de désigner des contenus culturels, des pratiques, des savoirs, des gestes, des rapports au savoir, au langage, etc., a, en fin de compte, davantage tourné au profit de la première perspective (sociologie de la domination et du pouvoir) que de la seconde (sociologie de la connaissance).

Plus généralement, lorsque les agents d'un champ produisent des discours (oraux ou écrits), tout se passe comme si ceux-ci étaient transparents et sans forme, et qu'ils pouvaient se résumer à quelques propriétés facilement énonçables par l'analyste. Cette négligence des discours s'explique en partie par le fait que le sociologue entend prendre le contre-pied de ceux qui croient que le pouvoir réside dans les mots. Autour de cette question classique du « pouvoir et des mots », Pierre

Bourdieu a insisté sur la légitimité sociale du porte-parole, sur l'autorité qui lui est conférée non par le discours, mais par ce qui est tenu pour extérieur à celui-ci, à savoir l'institution qu'il représente (l'État, le Gouvernement, l'Administration, l'Église, le Parti, le Syndicat, le Corps médical, la Science, l'Université, etc.)⁸¹.

Paradoxalement, ceux qui insistent sur la nécessité de se doter d'outillages conceptuels et méthodologiques dès lors qu'il s'agit d'objectiver des positions, des structures sociales ou des institutions lisent souvent les discours armés de leur seul bon sens de lecteur professionnel. Lorsque chaque « prise de position » ou « point de vue » aura été réduit à ce qui apparaît aux yeux de l'analyste comme un condensé, un résumé, une formule génératrice de la pensée d'un auteur ou d'un courant de pensée plus large, il n'aura alors plus qu'à manipuler dans l'argumentation ces petits résumés, ces petites sténographies, pour se concentrer sur ce qui rend possibles de tels points de vue (on parlera de « catholicisme social », d'« élitisme de la compétence », de « populisme pastoral », d'« humanisme économique », etc.⁸²). Après avoir tenté de situer le champ en question au sein du champ du pouvoir, puis analysé la structure interne du champ ainsi que les trajectoires sociales et les positions occupées par les agents à l'intérieur du champ, le chercheur ne peut d'ailleurs qu'arriver épuisé aux portes du discours.

Un champ des consommateurs sans consommation

La sociologie des champs de production culturelle de P. Bourdieu est fondamentalement une sociologie des producteurs en lutte pour l'appropriation du capital spécifique au champ. Les œuvres sont ainsi définies par la position (de dominé ou de dominant, d'entrant ou de consacré, de producteur « pur » ou de producteur « commercial », etc.) et les stratégies de conservation ou de subversion de leurs producteurs. Mais si les « consommateurs » ou les « récepteurs » des œuvres ne sont manifestement pas le centre d'intérêt de cette sociologie, quelle place leur est tout de même accordée ? Appartenant ou non aux champs du pouvoir, dominants ou dominés, les acteurs de nos formations sociales assistent, plus ou moins fréquemment, à des spectacles ou consomment, avec plus ou moins d'assiduité, les produits des agents des différents champs : ils lisent des romans, des essais philosophiques, des ouvrages de sciences sociales, des bandes dessinées ou des journaux, vont au cinéma, au théâtre ou au musée, regardent et écoutent les hommes politiques à la télévision, etc. Qu'en est-il de l'expérience de ces multiples « récepteurs » de spectacles, de textes, d'images et de sons ?

La première façon dont la sociologie des champs intègre le « consommateur » consiste à se demander si celui-ci maîtrise ou ne maîtrise pas le code culturel censé être inscrit dans l'œuvre : « L'œuvre d'art ne prend un sens et ne revêt un intérêt que pour celui qui est pourvu de la culture, ou de la compétence culturelle, c'est-à-dire du code selon lequel elle est codée⁸³. » Une telle sociologie de la consommation culturelle est associée à une sociologie des inégalités sociales d'accès aux œuvres culturelles. Pour elle, l'œuvre d'art possède, comme enkysté, le code que le « consommateur » doit posséder pour la « déchiffrer ». Les modalités de la réception restent toujours très simples. Le raisonnement est tantôt binaire (« posséder le code » vs « ne pas posséder le code »⁸⁴), tantôt ternaire, de manière à pouvoir intégrer le rapport de trois grandes classes sociales (la bourgeoisie culturelle se caractérise par sa « maîtrise du code », les classes populaires par leur « non-maîtrise du code » et la petite-bourgeoisie culturelle par sa « prétention à maîtriser le code » ou sa « maîtrise partielle du code »⁸⁵).

La seconde façon de penser le rapport entre les productions culturelles et leurs consommateurs-récepteurs dans le cadre de la théorie des champs réside dans l'idée d'une « homologation entre l'espace des producteurs et l'espace des consommateurs⁸⁶ ». Il existerait ainsi une correspondance entre des types de publics, des types d'œuvres et des types de producteurs. Face à ceux qui pensent que la sensibilité culturelle ou esthétique est chose innée, cette sociologie entend mettre au jour la *correspondance statistique* forte entre, d'une part, la *hiérarchie des arts* (des plus légitimes aux moins légitimes) et, à l'intérieur de chaque art, la *hiérarchie des genres*, et, d'autre part, la *hiérarchie sociale des consommateurs* (publics).

P. Bourdieu postule par exemple l'existence d'une telle homologation entre le champ littéraire (producteurs) et le champ du pouvoir (consommateurs) :

L'homologation entre l'espace des producteurs et l'espace des consommateurs, c'est-à-dire entre

le champ littéraire (etc.) et le champ du pouvoir, fonde l'ajustement non voulu entre l'offre et la demande (avec, au pôle temporellement dominé et symboliquement dominant du champ, les écrivains qui produisent pour leurs pairs, c'est-à-dire pour le champ lui-même ou même pour la fraction la plus autonome de ce champ, et, à l'autre extrême, ceux qui produisent pour les régions dominantes du champ du pouvoir [...])⁸⁷.

Le couplage lui paraît, en revanche, plus flou lorsqu'on dépasse les limites des dominants pour se perdre dans l'immensité de l'espace social global, moins aisément structurable : « L'homologie entre les positions dans le champ littéraire (etc.) et les positions dans le champ social global n'est jamais aussi parfaite que celle qui s'établit entre le champ littéraire et le champ du pouvoir où se recrute, la plupart du temps, l'essentiel de sa clientèle⁸⁸. »

On peut se demander quelle puissance heuristique peut être attribuée à ce modèle de la correspondance homologique entre espace des producteurs et espace des consommateurs, si sa pertinence se limite essentiellement à la « communication » entre les différentes catégories de « dominants » (le monde social est singulièrement réduit à ses pôles les plus légitimes, à ses espaces de pouvoir). Mais, de façon plus générale, cette manière de penser les consommateurs, comme celle qui les envisage comme des individus inégalement porteurs des « codes culturels », interdit de saisir les appropriations plurielles des mêmes œuvres. En supposant encore l'existence d'un « *contrat de lecture* entre l'émetteur et le récepteur » établi « sur la base des présupposés qui leur sont communs »⁸⁹, P. Bourdieu donne une image extrêmement pauvre de ce en quoi peut consister une expérience de lecture⁹⁰. Il ignore ainsi l'ensemble des travaux de sociologie et surtout d'histoire de la réception ou de l'appropriation des formes culturelles⁹¹. Selon ces approches, le sens que prend l'œuvre pour ceux qui la fréquentent n'est pas inscrit en elle comme attendant d'être dévoilé ou déchiffré. Il est le produit de la rencontre entre l'œuvre et ses « récepteurs », qui sont alors les *coproducteurs* du sens de l'œuvre. Il n'y a donc pas « un sens de l'œuvre » que parviendraient plus ou moins à déchiffrer les différents publics, mais des sens produits à l'occasion de chacune des rencontres singulières entre des publics spécifiques et l'œuvre.

Étudier les modes d'appropriation multiples a pour effet d'éviter les pièges du légitimisme culturel. Au lieu de faire comme si les effets idéologiques, symboliques, culturels, religieux ou politiques visés par les diverses institutions de pouvoir équivalaient aux effets réellement produits, au lieu de surévaluer les capacités des dominants à acculturer les populations les plus dominées, cette conception est sensible aux résistances bruyantes ou silencieuses qui s'opèrent à travers les actes ordinaires d'appropriation. Les commentaires esthétiques, savants ou érudits, sur l'œuvre ne sont pas les seuls possibles, même s'ils prétendent dire « le code », « le sens » véritable de l'œuvre. On prend conscience du légitimisme qui hante la sociologie de la consommation culturelle, souvent impuissante à décrire et à analyser les rencontres avec les œuvres qui sont hors norme et hors code. En effet, ceux qui ne possèdent pas les « codes » sont définis par (et réduits à) leur « pauvreté culturelle », sans que puissent être décrits et analysés leurs *pratiques*, leurs *goûts*, leurs *expériences*⁹². La sociologie et l'histoire de la réception ou de l'appropriation des œuvres s'intéressent à *toutes les formes d'expérience* ou d'*appropriation*, des plus légitimes aux plus étranges, incongrues ou non conformes. Elles s'attachent aux *appropriations réelles, telles qu'elles se font*⁹³.

Les analystes du temps présent ont intérêt à adopter de telles perspectives interprétatives. Aujourd'hui où, bien davantage encore que dans les sociétés d'Ancien Régime, une grande partie des produits culturels sont présents dans tous les milieux sociaux, sous la forme, entre autres, de l'émission télévisée ou radiophonique, il est important, si l'on veut résister aux discours pessimistes et scientifiquement pauvres sur l'uniformisation, la standardisation et le nivellement des goûts, d'étudier comment les mêmes produits, les mêmes œuvres font l'objet d'appropriations différenciées.

Une explication contenue dans les limites du champ

Dans ses premières formulations de la théorie des champs, P. Bourdieu explicitait le lien entre un processus réel d'autonomisation des champs et une opération méthodologique d'autonomisation. C'est parce que le champ culturel est « doté d'une autonomie relative », expliquait-il, que la

sociologie peut s'autoriser une « autonomisation méthodologique » en « traitant le champ intellectuel *comme* un système régi par ses lois propres »⁹⁴. Faire retour sur ce lien est important car si cette « autonomie » a été mal définie, comme je le pense, alors c'est le principe d'autonomisation méthodologique qui doit être en partie révoqué en doute.

La notion d'autonomie du champ s'est accompagnée, dans les faits, d'une claire dérive explicative ou interprétative de nature *contextualiste*. Cette dérive consiste à considérer que tout ce qui se passe à l'intérieur d'un champ ne doit s'expliquer que dans les limites du champ en question. On peut ainsi déplorer chez les usagers du concept de champ le glissement vers une explication réductionniste des pratiques ou des productions par le champ : tout (des stratégies de carrière aux œuvres, pour ce qui est des champs de production culturelle) s'explique par la position dans le champ ; la vérité de toute pratique au sein du champ est tout entière à chercher et à trouver dans les limites du champ et les acteurs sociaux sont ainsi réduits à leur *être-comme-membre-du-champ*.

De l'avancée scientifique qui consistait à spécifier les déterminants sociaux pesant sur les conduites (en évitant de tout ramener à la classe sociale de l'acteur ou à des effets d'époque), on glisse vers un enfermement dans les limites restreintes du champ. De l'*autonomie relative* annoncée, on passe donc *dans les faits* à l'*autonomisation absolue* en tant que principe de clôture de l'univers en question. Les chercheurs finissent par suspecter, décourager ou stigmatiser toute recherche de déterminants sociaux situés hors champ, hormis lorsque l'on considère que le champ en question ou une partie de ses agents sont très faiblement autonomes : les champs nationaux les plus dominés (*e. g.* ceux des littératures « mineures » ou « minoritaires »), les « sous-champs de grande production » (avec leurs productions commerciales, destinées au plus grand public) ou les agents les plus dominés appartenant à un champ dominant sont les seuls cas où le chercheur s'autorise à aller chercher à l'extérieur du champ des principes ou des éléments d'explication des comportements et des œuvres au sein du champ. Critiques du mythe du « créateur incréé », les usagers de la théorie des champs rendent néanmoins un hommage inattendu à celui-ci lorsqu'ils traitent des artistes les plus « purs » en se concentrant presque exclusivement sur les aspects artistiques de leurs expériences sociales (ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé, de plus haut). Pourtant, les expériences extra-artistiques les plus prosaïques – des expériences familiales ou conjugales aux expériences professionnelles, en passant par toutes les expériences politiques, religieuses, sportives, etc. – ne sont pas moins utiles à prendre en compte pour comprendre les œuvres des dominants que pour comprendre celles des dominés⁹⁵.

Le chercheur oublie alors que la vie hors champ (antérieure à l'entrée dans le champ – dans la famille d'origine, à l'école et dans toute une série d'autres cadres de socialisation tels que les institutions religieuses, politiques, etc. – et parallèle à la vie dans le champ) des écrivains ou des artistes est très importante pour comprendre ce qui se joue à l'intérieur du champ. Cela est d'ailleurs tout aussi vrai pour les champs les plus institutionnalisés et légitimes ou pour les producteurs appartenant au « sous-champ de production restreinte » (*e. g.* celui de la littérature la plus « pure », à vente lente, et qui s'adresse à un petit public de connaisseurs). Par exemple, l'exclusion de toute démarche biographique par P. Bourdieu dans *Les Règles de l'art* – méthode qui est, dans son esprit, trop liée à Sartre pour être considérée avec la sérénité et la circonspection nécessaires – contribue à éloigner un peu plus le sociologue de ce qu'une théorie de l'habitus (certes remaniée) aurait dû le contraindre à étudier de près : les phénomènes de *transposition*, dans l'ordre spécifiquement littéraire, non seulement des dispositions socialement constituées par l'auteur et qui informent le style d'écriture, mais aussi des éléments constitutifs de ce que l'on peut appeler sa *problématique existentielle*⁹⁶.

En montrant que ce que les acteurs vivent à l'extérieur du jeu littéraire a des conséquences sur ce qu'ils font et créent dans le jeu, on fait inévitablement apparaître, en creux, le risque que fait courir un certain usage de la notion d'autonomie : celui d'interdire toute investigation sur le rôle que jouent les expériences extra-littéraires ou para-littéraires dans les processus de création, et plus précisément sur ce qu'écrivent les auteurs et sur la manière dont ils l'écrivent. Cela nous amène à penser que si l'univers littéraire est bien *spécifique* (on n'écrit pas de la littérature comme on écrit de la philosophie ou du droit⁹⁷), il ne peut cependant pas être traité comme un univers *fermé sur lui-même* au sein duquel les œuvres s'engendreraient par une sorte d'effet de concurrence autorégulatrice entre écrivains. Ce qui se joue dans le jeu littéraire est spécifique (et irréductible

à ce qui se joue dans les univers philosophique ou juridique) mais en aucun cas séparable de ce que vivent les écrivains à l'extérieur du jeu et qui est – on l'oublie trop souvent – à l'origine de leur vocation ou de leurs pulsions expressives. P. Bourdieu pensait que l'œuvre, ses thèmes comme sa forme, pouvait se comprendre par rapport à la seule position de son auteur dans le « champ littéraire ». L'étude minutieuse de cas montre qu'il est impossible de procéder de cette manière, ou de s'appuyer sur un tel programme de recherche, si l'on entend rendre raison précisément des œuvres. Le sociologue attentif aux processus de création des œuvres ne peut faire l'économie de l'étude des schèmes d'expériences extra-littéraires (hors jeu) des créateurs.

Les usagers du concept de champ font comme si les écrivains avaient à opter entre des genres, des styles, des thèmes en fonction de l'état de l'offre littéraire du moment et de leur position au sein du champ. En fonction de cette position et de leurs ambitions (socialement déterminées) plus ou moins hautes, ils feraient ainsi des choix plus ou moins audacieux, risqués ou conventionnels, avant-gardistes ou classiques, dans une série de listes hiérarchisées de genres, de styles et de thèmes :

[Le champ] désigne un espace des possibles qui se présente aux écrivains sous la forme de choix à faire entre des options plus ou moins constituées comme telles au cours de son histoire (rimes ou vers libre, narrateur extradiégétique ou intradiégétique, style indirect, direct ou indirect libre, etc.). Les choix esthétiques sont corrélatifs des positions qu'occupent leurs auteurs dans le champ, en fonction du volume et de la composition du capital symbolique spécifique détenu [...]98.

Mais les écrivains ne sont pas dans la position d'élèves ou d'étudiants ayant à sélectionner un sujet scolaire dans une liste de sujets imposés. Le matériau et la forme de leur création ne sont pas puisés dans un stock disponible au sein du champ littéraire. Ils ne sont pas non plus dans la même situation que les acteurs des champs académiques qui luttent explicitement les uns contre les autres, se citent et se critiquent, se reprennent et se détournent, etc. Organisés selon les exigences et les contraintes de disciplines académiques, de leurs revues et des formations universitaires correspondantes qui habituent les entrants à rédiger des « états de l'art », les travaux philosophiques ou sociologiques, pour ne prendre que ces exemples, ont une dimension explicitement relationnelle et « polémique », au sens où les chercheurs apprennent expressément à se situer (à situer leur travail) par rapport aux auteurs du passé comme du présent⁹⁹. Cette dimension n'est pas absente du jeu littéraire, mais ne prend pas les mêmes formes du fait de l'absence de formation spécifique (avec des enseignants qui sanctionneraient ceux qui ne maîtrisent pas l'histoire des créations littéraires), de l'absence d'instances professionnelles de régulation des productions et de la différence d'objectif visé (un univers qui vise à produire des connaissances académiques n'est pas de même nature qu'un univers qui est orienté vers la création).

J'ai ainsi pu montrer que le style dépouillé, sans fioriture, que recherche Kafka prend, certes, un sens particulier par rapport aux tendances de nombre de ses contemporains au style ampoulé, néoromantique, lyrique et boursoufflé par l'excès de métaphores, mais n'est pas un *style de réaction*. Il n'a de sens que par rapport à des dispositions ascétiques familialement constituées – qui touchent autant à sa manière de manger ou de boire, de se vêtir, de faire de l'exercice physique ou de faire usage de l'argent qu'aux goûts pour un certain type d'ameublement intérieur ou d'architecture – et poursuivies dans des études juridiques (école de rigueur et de précision). Certaines nouvelles sont même écrites à la manière dont procède l'écriture juridique de cas et ne sont pas *formellement, esthétiquement* compréhensibles sans prendre en compte ce détournement, à des fins littéraires, de modèles d'écriture professionnelle. Quant aux « thèmes » des nouvelles, des récits ou des romans, c'est dans les tréfonds obscurs de sa propre existence – avec son lot de contradictions et de souffrances – qu'il les puise.

Reprochant aux théories économiques leurs modélisations déréalisantes qui font des acteurs des êtres désocialisés, déshistoricisés, auxquels on prête des capacités de raisonnement et de calcul universelles, la théorie des champs n'en procède pas moins à une abstraction tout aussi contestable. Dès lors qu'un individu est membre d'un champ, il est comme arraché au réseau concret d'interdépendances passées et présentes qui l'ont constitué, et considéré comme un agent du champ dont l'ensemble des comportements au sein du champ ne dépendrait plus que de sa position dans ce même champ et des relations objectives qu'il entretient avec les autres positions. Le principe structural (relationnel) qui pousse à penser une œuvre en tant que « prise de position » par rapport à l'ensemble des autres « prises de position » est une manière de supposer une

fermeture sur soi du champ. C'est considérer que rien de ce qui se passe dans le champ ne saurait être déterminé par des forces extérieures au champ en question.

Or il ne s'agit pas de remettre en question le principe relationnel d'explication, mais d'en étendre au contraire l'application en considérant que le créateur est définissable par bien d'autres liens que ceux qu'il a pu nouer et bien d'autres expériences que celles qu'il a pu faire dans le champ. Si le champ exerce une force sur les agents du champ à la manière d'un champ magnétique¹⁰⁰, il faut pouvoir garder à l'esprit, et intégrer dans le modèle d'explication des comportements, le fait que les acteurs ont traversé des champs de force dans le passé et subissent des champs de force dans le présent qui ne sont pas exclusivement ceux du champ. P. Bourdieu assumait parfois cet effacement relatif des expériences hors champ :

Quand je parle de champ intellectuel, je sais très bien que, dans ce champ, je vais trouver des « particules » (faisons pour le moment comme s'il s'agissait d'un champ physique) qui sont sous l'empire de forces d'attraction, de répulsion, etc., comme dans un champ magnétique. Parler de champ, c'est accorder la primauté à ce système de relations objectives sur les particules elles-mêmes. On pourrait, en reprenant la formule d'un physicien allemand, dire que l'individu, comme l'électron, est *Ausgeburts des Felds*, une émanation du champ. Tel ou tel intellectuel particulier, tel ou tel artiste n'existe *en tant que tel* que parce qu'il y a un champ intellectuel ou artistique¹⁰¹.

C'est ce *contextualisme exclusiviste du champ* qu'il faut vigoureusement critiquer et dont il faut se départir.

Deux erreurs théoriques opposées devraient, à mon sens, être évitées. La première consiste à faire comme si le concept de champ était d'applicabilité universelle et à penser que tout contexte pertinent d'action est nécessairement un champ. On nierait alors et l'historicité du champ et l'existence de formes d'organisation collectives autres que les champs. La seconde conduit, inversement, à penser que l'on peut avantageusement substituer radicalement à ce concept d'autres modes de découpage des objets. C'est ce que suggère Michel Callon lorsqu'il écrit que les créateurs de la théorie de l'acteur-réseau « refus[ent] tous l'idée de sphères sociales, de sous-systèmes, de champs¹⁰² ». On fait alors comme si rien, dans la réalité sociohistorique, ne pouvait confirmer l'existence de tels microcosmes sociaux et on laisse entendre que les modes de construction des objets – « réseau », « champ » ou autre – sont une simple question de choix, de point de vue ou de décision souveraine de la part des chercheurs.

L'esprit de ce chapitre a précisément consisté à se tenir à égale distance d'un réalisme dogmatique et d'un nominalisme relativiste. Penser la différenciation sociale implique de reconnaître à l'œuvre, au sein du monde social, des processus de constitution de microcosmes (appréhendés en tant que mondes, sphères, sous-systèmes ou champs). Cela impose aussi d'admettre non seulement la diversité réelle des types de microcosmes, mais aussi la variété des intérêts de connaissance qui amènent à « découper » différemment les contextes pertinents dans lesquels les acteurs doivent être réinscrits si l'on veut rendre compréhensible telle ou telle dimension de leurs actions.

1.

La réflexion critique que j'engage ici sur le concept de « champ » n'est ni plus ni moins théorique que celle qu'engageait P. Bourdieu lui-même en dialogue avec la sociologie de M. Weber lorsqu'il s'efforçait de construire sa théorie des champs (cf. P. Bourdieu, « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, vol. 12, n° 3, 1971, p. 295-334). Elle est issue, et donc nourrie, des travaux de recherches empiriques que j'ai engagés, depuis près de vingt ans maintenant, sur différents terrains, scolaires, culturels puis littéraires. En discutant de points théoriques à partir de questions empiriques, j'espère pouvoir contribuer à promouvoir, du même coup, une manière de discuter et d'utiliser les concepts. Le sociologue ne doit pas prendre ces derniers pour autre chose que des outils plus ou moins utiles selon la tâche à accomplir. Dans la vie quotidienne, il ne viendrait jamais à l'idée d'une personne sensée de planter un clou avec un tournevis. Or beaucoup de chercheurs en sciences humaines et sociales commettent

malheureusement ce genre d'erreurs sans même s'en rendre compte.

2.

F. Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, « Champs », 1969.

3.

P. Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, p. 37.

4.

P. Bourdieu et L. Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, p. 73.

5.

Sur cette conception du débat scientifique, je me permets de renvoyer à « Scène II : Champs de pertinence » in *L'Homme pluriel*, *op. cit.*, p. 241-254.

6.

P. Bourdieu, « Le champ scientifique », art. cité, p. 89.

7.

Pour signaler une affiliation théorique.

8.

M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 194.

9.

Notamment dans « Quelques propriétés des champs », in *Questions de sociologie*, *op. cit.*, p. 113-120, et dans « Le champ littéraire », art. cité.

10.

M. Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1987.

11.

C'est ce qu'un travail critique devrait s'attacher à faire : examiner les apports réels ou fictifs, décisifs ou rhétoriques, importants ou faibles, des différentes études de cas qui ont permis d'installer durablement la notion de « champ » dans le vocabulaire de la sociologie contemporaine.

12.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 78-79.

13.

N. Elias, *La Société des individus*, *op. cit.*, p. 119.

14.

B. Pascal [1670], *Pensées*, Paris, Larousse, 1965.

15.

P. Bourdieu, *Intérêt et désintéressement*, *op. cit.*, p. 14.

16.

Dans le monde de l'art, il s'agit de tous ceux qui, à un degré ou à un autre, contribuent à la fabrication matérielle ou symbolique des œuvres (et de leur valeur) sans en être les « auteurs » ou les « créateurs » centraux. H. S. Becker, « Art as collective action », *American Sociological Review*, vol. 39, n° 6, 1974, p. 767-776.

17.

B. Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, p. 104.

18.

P. Bourdieu, « La force du droit... », *art. cité*, p. 11.

19.

P. Guibentif, *Foucault, Luhmann, Habermas, Bourdieu...*, *op. cit.*, p. 284.

20.

Ibid.

21.

A. V. Cicourel, *Le Raisonnement médical. Une approche socio-cognitive*, Paris, Seuil, 2002, p. 84-85.

22.

On voit d'ailleurs bien que les profanes n'apparaissent dans la théorie des champs que du point de vue des propriétés sociales qui les caractérisent et qui sont présumées homologues à celles des agents du champ. Ainsi, la structure des positions dans le champ littéraire entretient un rapport d'homologie avec la structure des propriétés sociales des lecteurs (les auteurs d'avant-garde, les auteurs académiques et les auteurs de littérature industrielle s'adressent à des fractions de la population distinctes sous l'angle du volume et de la structure des capitaux – économique et culturel – possédés). De même, à propos des juristes, P. Bourdieu parle de « la hiérarchie interne de leur corps, qui correspond toujours assez étroitement à la position de leur clientèle dans la hiérarchie sociale » (P. Bourdieu, « La force du droit... », *art. cité*, p. 6).

23.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 418, note 25.

24.

C'est tout l'enjeu de la thèse de Géraldine Bois que de réintroduire la question des dominés du jeu littéraire. Cf. G. Bois, *Les Écrivains dominés du jeu littéraire. Définition de l'espace d'investissement et rapports aux enjeux littéraires*, thèse de doctorat de sociologie de l'Université Lumière-Lyon 2, 2009.

25.

E. Dianteill, « Pierre Bourdieu et la religion. Synthèse critique d'une synthèse critique », *art. cité*, p. 18.

26.

Cela a des conséquences en matière de recherche des principes explicatifs des pratiques sociales. Cf. *infra*, « Une explication contenue dans les limites du champ ».

27.

P. Bourdieu, *Intérêt et désintéressement*, *op. cit.*, p. 44. C'est le même présumé que l'on retrouve dans la question que pose Bourdieu : « Pourquoi est-il important de penser le champ comme un lieu dans lequel on est né et non pas comme un jeu arbitrairement institué ? » (*Ibid.*, p. 49).

28.

Leslie McCall note que chez Bourdieu « la structure sociale [...] est définie par les professions et les capitaux qui leur sont associés » et que l'habitus revêt une dimension « en grande partie publique ». Par conséquent, les pratiques sociales des femmes, qui sont davantage présentes dans les sphères privées, contribuent peu à la définition – professionnelle et publique – de l'espace social. Cf. L. McCall, « Does gender fit? Bourdieu, feminism, and conception of social order », *Theory and Society*, vol. 21, n° 6, 1992, p. 837-867.

29.

On renverra, dans l'abondante littérature portant sur ce sujet, au livre dirigé par M. Kohli, M. Rein et A.-M. Guillemard, *Time for Retirement : Comparative Studies of Early Exit from the Labor Force*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

30.

On trouve l'idée clairement formulée que toute action ne se rapporte pas à un champ dans l'article de John Levi Martin intitulé « What is field theory? », *American Journal of Sociology*, vol. 109, n° 1, 2003, p. 1-49. Mais l'auteur ne développe pas cette proposition et n'en tire pas toutes les conséquences, théoriques comme empiriques.

31.

P. Bourdieu, *La Distinction*, op. cit., p. 112.

32.

Id., Intérêt et désintéressement, op. cit.

33.

Ibid.

34.

M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, op. cit., p. 159.

35.

P. Bourdieu, *La Distinction*, op. cit., p. 230.

36.

Id., « Le champ économique », art. cité, p. 49.

37.

Id., « À propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, décembre 1993, p. 34.

38.

Id., *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 197-199. Les entrées « champ familial » et « champ domestique » apparaissent même dans l'*index rerum* de l'ouvrage.

39.

Par exemple, dans la citation suivante, on voit l'oscillation entre un usage restreint (qui distingue la famille des champs) et un usage moins rigoureux (qui fait de la famille un « champ domestique ») : « L'acquisition de l'habitus primaire *au sein de la famille* n'a rien d'un processus mécanique de simple inculcation, analogue à l'impression d'un "caractère" imposée par la contrainte. *Il en va de même de l'acquisition des dispositions spécifiques exigées par un champ* [sous-entendu : la famille n'est pas un champ], qui s'opère dans la relation entre les dispositions primaires, plus ou moins éloignées de *celles qu'appelle le champ*, et les contraintes inscrites dans la structure du champ : le travail de socialisation spécifique tend à favoriser la transformation de la libido originare, c'est-à-dire des affects socialisés constitués dans le *champ domestique*, en telle ou telle forme de libido spécifique, à la faveur notamment du transfert de cette libido sur *des agents ou des institutions appartenant au champ* (par exemple, pour le champ religieux, de grandes figures symboliques telles que le Christ ou la Vierge, sous leurs différentes figures historiques). » *Ibid.*, p. 197. Souligné par moi.

40.

La notion de configuration de relations d'interdépendance chez N. Elias est aussi le produit d'une telle démarche scientifique.

41.

La force de la famille comme cadre de socialisation premier, c'est d'être constitutive des premières expériences et acquisitions de l'enfant. Ce dernier ne peut pas à la fois se constituer et prendre conscience de ce qui le constitue car il lui faudrait pour cela une base, un point d'appui, dont il ne dispose justement pas. Comme l'écrivait Ludwig Wittgenstein : « En effet, comment l'enfant peut-il aussitôt douter de ce qu'on lui inculque ? Cela pourrait seulement signifier qu'il y a certains jeux de langage qu'il ne pourrait pas apprendre. » (*De la certitude*, Paris, Gallimard, « Idées », 1976, p. 79.)

42.

La propension des hommes à désertir l'univers domestique pour investir des univers extra-familiaux en dit long sur le degré de reconnaissance et de prestige des activités domestiques.

43.

É. Durkheim, *De la division du travail social*, op. cit., p. XIX. Par ailleurs, sur le fait que l'« influence » du « métier » est très relative, dans la mesure où ce n'est pas le seul univers fréquenté, et que chaque individu a conscience, dans une société différenciée, de la non-universalité des règles propres à son activité professionnelle, voir *ibid.*, p. 289-290.

44.

F. Cusin et D. Benamouzig, *Économie et sociologie*, op. cit., p. 74-75.

45.

M. Segalen, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, 6^e éd., 2008, p. 194.

46.

M. Segalen note que, depuis le début des années 1990, « 86 % des femmes de 25 à 49 ans avec un enfant travaillent, 76,5 % avec deux enfants ». *Ibid.*, p. 253.

47.

É. Durkheim, *De la division du travail social*, op. cit., p. 285.

48.

P. Bourdieu, M. de Saint Martin, « Le patronat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 20-21, mars-avril 1978, p. 57.

49.

Dans le même article, il est question de « champ de la lutte des classes », de « champ de la classe dominante », de « champ du pouvoir économique », de « champ des entreprises » et de « champ de l'entreprise ». Beaucoup de champs, donc.

50.

P. Bourdieu, « Le mort saisit le vif. Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, 1980, p. 11

51.

B. Lahire, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.

52.

Indépendamment de la métaphore du jeu, le concept de jeu est aussi associé, dans mon esprit et dans mon travail, à une conception moins légitimiste de l'espace des pratiques et des luttes littéraires. Les sociologues de la littérature qui se servent de la notion de champ ont en effet la fâcheuse tendance à exclure du champ toutes sortes d'écrivains marginaux, périphériques, illégitimes. Le problème est qu'avec une définition aussi dominocentrique des frontières du champ littéraire (basée sur la publication répétée dans les grandes maisons d'édition), les sociologues de la littérature en question auraient, de son vivant, exclu un auteur comme Franz Kafka du « champ littéraire ». Ils se seraient montrés alors aussi imprudents que le poète Franz Werfel affirmant avec la certitude de

l'écrivain installé : « Personne ne comprendra Kafka au-delà de Tetschen-Bodenbach », Tetschen-Bodenbach étant le poste frontière sur la ligne de chemin de fer Prague-Berlin.

53.

Cf. J. Huizinga, *Homo Ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu* [1938], Paris, Gallimard, 1951, ou R. Caillois, *Les Jeux et les Hommes. Le masque et le vertige* [1958], Paris, Gallimard, 1967 (édition revue et augmentée).

54.

Je distingue trois types de joueurs dans *La Condition littéraire*, *op. cit.* : les « joueurs occasionnels », les « mordus du jeu » et les « joueurs professionnels ».

55.

On pourrait même opérer une distinction entre des univers sociaux animés par des acteurs durant une courte période de temps et des univers sociaux qui peuvent concerner l'ensemble d'une vie de travail. Le premier type d'univers concerne notamment nombre d'univers sportifs ou artistiques exigeant un volume de ressources physiques particulièrement élevé (la durée d'exercice de l'activité des coureurs de cent mètres, des gymnastes ou des danseuses est particulièrement courte).

56.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 115.

57.

E. Freidson, « Pourquoi l'art ne peut pas être une profession ? », *L'Art de la recherche. Essais en l'honneur de Raymonde Moulin*, Paris, La Documentation française, 1994, p. 134.

58.

« Ma vie est un rouage monté qui tourne régulièrement. Ce que je fais aujourd'hui, je le ferai demain, je l'ai fait hier. J'ai été le même homme il y a dix ans. Il s'est trouvé que mon organisation est un système ; le tout sans parti pris de soi-même, par la pente des choses qui fait que l'ours blanc habite les glaces et que le chameau marche sur le sable. Je suis un homme-plume. Je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle. » G. Flaubert, « Lettre à Louise Colet, 31 janvier 1852 », *Correspondance*, t. II, *op. cit.*

59.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 88. Souligné par moi.

60.

On trouve trace de ces différences objectives dans les propos de collégiens et de lycéens parlant de la lecture et de la télévision. Alors que les émissions télévisées ou les films se déroulent dans un temps « court » et indépendamment de l'action du spectateur, la lecture exige une action et une attention particulière, plus difficilement flottante (« Lire, il faut s'y attacher par soi-même et puis lire à un moment où on a vraiment envie de savoir l'histoire » ; « Le livre, on est obligé de se concentrer dessus pour l'histoire, alors qu'à la télé j'ai l'impression que c'est quelqu'un qui le lit à notre place »). Cf. F. de Singly, *Matériaux sur la lecture des jeunes*, Paris, Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, DEP, n° 25, janvier 1993.

61.

P. Bourdieu, « La représentation politique... », art. cité, p. 12-13.

62.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 169, note 2.

63.

Cf. notamment, côté sociologie, les réflexions de Raymonde Moulin dans *De la valeur de l'art*, Paris, Flammarion, 1995.

64.

Il a, par ailleurs, tout fait pour minimiser les différences entre les champs de production culturelle (artistiques, littéraire, philosophique, scientifique, etc.). Même s'il se défend de vouloir « ignorer les différences entre les champs », P. Bourdieu montre, par la convention d'écriture qu'il adopte et explique au lecteur, que les ressemblances sont plus importantes que les différences : « On peut, tout au long de ce texte, remplacer écrivain par artiste, philosophe, intellectuel, savant, etc., et littéraire par artistique, philosophique, intellectuel, scientifique, etc. (pour le rappeler au lecteur toutes les fois que cela sera nécessaire, c'est-à-dire toutes les fois qu'on n'aura pas pu avoir recours à la désignation générique de producteur culturel, choisie, sans plaisir particulier, pour marquer la rupture avec l'idéologie charismatique du "créateur", on fera suivre le mot écrivain de etc.). » P. Bourdieu, « Le champ littéraire », art. cité, p. 4.

65.

B. Lahire, « Les variations pertinentes en sociologie », in J. Lautrey, B. Mazoyer et P. Van Geert (dir.), *Invariants et variabilité dans les sciences cognitives*, Paris, Éditions de la MSH, 2002, p. 243-255, et « Post-scriptum : individu et sociologie », *La Culture des individus*, op. cit., p. 695-742.

66.

H. S. Becker, « Art as collective action », art. cité, et *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988.

67.

Id., *Les Mondes de l'art*, op. cit., p. 28.

68.

Ibid., p. 22.

69.

L'opposition rituelle entre les partisans de la notion de « carrière » et ceux de la notion de « trajectoire » contribue à faire comme s'il s'agissait de « choses » distinctes dans la réalité. Or une « carrière » n'est qu'un tronçon déterminé et qu'une dimension particulière de la « trajectoire ». On se demande donc bien pourquoi ceux qui en font usage s'interdisent souvent de comprendre non seulement les conditions sociales de possibilité d'entrée en carrière (les acteurs ont pourtant bien une vie avant leur entrée en carrière de fumeurs de marijuana ou de délinquants), mais aussi les modalités selon lesquelles les individus vivent les différentes étapes de la carrière en fonction de leurs expériences sociales situées en amont de l'entrée en carrière (e. g. toutes les expériences familiales et scolaires notamment) ou parallèles à la carrière (e. g. parallèlement à leur carrière militante, et jamais totalement indépendamment, les acteurs ont des vies amoureuses et parfois conjugales, des parcours scolaires ou professionnels, etc.).

70.

P. Bourdieu, « Le champ littéraire », art. cité, p. 4.

71.

H. S. Becker, *Les Mondes de l'art*, op. cit., p. 21.

72.

On peut aussi remarquer que, focalisé sur la question du pouvoir, des stratégies de conquête de capitaux, de reproduction ou de reconversion de son capital, P. Bourdieu réduit souvent la sociabilité, les relations interpersonnelles (dont les relations amicales) à du « capital social » potentiellement mobilisable et rentable. Dans un tel cas de figure, c'est la nature des liens sociaux qui est ignorée. La réduction qu'opère la notion de « capital social » apparaît, par contraste, à la lecture du travail de C. Bidart, *L'Amitié, un lien social*, Paris, La Découverte, 1997.

73.

« La notion de champ permet de dépasser l'opposition entre lecture interne et analyse externe sans rien perdre des acquis et des exigences de ces deux approches, traditionnellement perçues comme inconciliables. » P. Bourdieu, *Les Règles de l'art, op. cit.*, p. 288.

74.

Lorsque les comparaisons inter-champs sont évoquées, c'est essentiellement pour souligner les rapports de force entre ces différents champs ou les luttes de concurrence entre les agents appartenant à ces différents champs.

75.

Voir, parmi bien d'autres productions, M. Detienne, *L'Invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981, et *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Lille, PUL, 1988 ; F. Dupont, *L'Invention de la littérature. De l'ivresse grecque au livre latin*, Paris, La Découverte, 1994 ; J. Goody, *La Raison graphique, op. cit.* ; S. Gruzinski, *La Colonisation de l'imaginaire, op. cit.* ; E. A. Havelock, *Preface to Plato*, Harvard, Harvard University Press, 1963 ; C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962 ; J.-P. Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1969, et *Mythe et pensée chez les Grecs*, II, Paris, Maspero, 1981 ; F. Yates, *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975.

76.

C'est pour relever ce défi scientifique que j'ai récemment consacré une étude à l'œuvre de Kafka (*Franz Kafka, op. cit.*).

77.

On lira les rares exceptions dans M. Millet, *Les Étudiants et le travail universitaire. Étude sociologique*, Lyon, PUL, 2003 ; F. Renard, *Les Lectures scolaires et extra-scolaires de lycéens : entre habitudes constituées et sollicitations contextuelles*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2007, et J. Deauvieau et J.-P. Terrail (dir.), *Les Sociologues, l'école et la transmission des savoirs*, Paris, La Dispute, 2007. Je me permets de renvoyer, par ailleurs, à B. Lahire, « La sociologie de l'éducation et l'opacité des savoirs », *Éducation et sociétés. Revue internationale de sociologie de l'éducation*, n° 4, 1999, p. 15-28, et à *La Raison scolaire. École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, PUR, 2008.

78.

B. Bernstein, « La construction du discours pédagogique et les modalités de sa pratique », *Critiques sociales*, n° 3-4, novembre 1992, p. 20-21.

79.

J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique, op. cit.*, p. 89-109.

80.

J.-C. Passeron, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 23, n° 4, décembre 1982, p. 553.

81.

P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 103-105.

82.

Cf. P. Bourdieu et L. Boltanski, « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2-3, juin 1976, p. 3-73.

83.

P. Bourdieu, « Consommation culturelle », Paris, *CD Encyclopædia Universalis*, 2008.

84.

P. Bourdieu et A. Darbel, *L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Paris, Minuit, 1966.

85.

P. Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*

86.

Id., *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 347.

87.

Ibid.

88.

Ibid., p. 349.

89.

Ibid., p. 329.

90.

B. Lahire, « De l'expérience littéraire : lecture, rêverie et actes manqués », in *L'Homme pluriel*, *op. cit.*, p. 107-118.

91.

C. Ginzburg, *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980 ; M. de Certeau, *L'Invention du quotidien*, *op. cit.* ; R. Chartier, « Du livre au lire », *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 62-88, et *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987 ; I. Ang, *Watching Dallas : Soap Opera and the Melodramatic Imagination*, Londres/New York, Methuen, 1985 ; J.-C. Passeron, « L'usage faible des images. Enquêtes sur la réception de la peinture », *Le Raisonnement sociologique*, *op. cit.*, p. 257-288 ; I. Charpentier (dir.), *Comment sont reçues les œuvres*, Paris, Créaphis, 2006.

92.

C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », 1989, et B. Lahire, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, PUL, Sociologie, 1993.

93.

La sociologie de la consommation culturelle est aussi légitimiste en ce qu'elle prête souvent trop aux riches : elle accorde aux publics les plus cultivés la maîtrise du « code », alors que ceux-ci ne sont évidemment jamais de petits historiens d'art ou des critiques littéraires en puissance.

94.

P. Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », art. cité, p. 866.

95.

Il va de soi que, dans le cas des littératures minoritaires, il est strictement impossible de comprendre les œuvres produites sans prendre en compte les engagements politiques d'une partie de leurs auteurs. Cf. notamment Clémence Scalbert-Yücel, « Politics, identity and the theory of fields : a sociological approach to "small literatures" », *Nationalities Papers*, numéro spécial (à paraître).

96.

Cf. B. Lahire, « Une problématique existentielle transposée », *Franz Kafka*, *op. cit.*, p. 77-87.

97.

Et cela prend tout son sens pour un auteur comme Kafka qui écrit, en tant qu'employé d'une compagnie d'assurances contre les accidents du travail, des textes juridiques parallèlement à ses textes littéraires.

98.

G. Sapiro, « L'autonomie de la littérature en question », *loc. cit.*, p. 45-46.

99.

Inversement, l'évidente existence relationnelle des différents travaux académiques qui s'affrontent et se confrontent en permanence ne devrait pas faire oublier que ces derniers reposent aussi sur la variété des expériences sociales sur lesquelles les chercheurs s'appuient pour orienter leur réflexion philosophique ou pour faire la science du monde social. Pour comprendre les productions philosophiques ou sociologiques, il faudrait tout autant sortir de la logique spécifique au champ philosophique ou sociologique et se demander ce que les chercheurs projettent ou investissent de leur passé incorporé et de leur situation existentielle présente dans le choix de leurs objets et dans la manière dont ils les traitent.

100.

« Premièrement, un champ est, à la manière d'un champ magnétique, un système structuré de forces objectives, une *configuration relationnelle dotée d'une gravité spécifique* qu'elle est capable d'imposer à tous les objets et agents qui y pénètrent. » P. Bourdieu, *Les Règles de l'art, op. cit.*, p. 24-25.

101.

P. Bourdieu et L. Wacquant, *Réponses, op. cit.*, p. 82.

102.

M. Callon et M. Ferrary, « Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau », *Sociologies pratiques*, vol. 13, n° 2, 2006, p. 43.

4.

Contextualiser :

l'échelle, le niveau et l'objet

Les chercheurs en sciences humaines et sociales devraient distinguer plus clairement qu'ils ne le font l'*échelle d'observation* (ou de mesure) de la réalité sociale, c'est-à-dire l'échelle, de la plus microscopique à la plus macroscopique, à partir de laquelle ils regardent le monde, du *niveau de réalité sociale* sur lequel ils entendent faire progresser la connaissance. En dissociant les deux, on se rend compte, par exemple, que certains chercheurs peuvent adopter des méthodologies adaptées à l'échelle d'observation la plus microsociologique (l'étude d'actions ou d'interactions circonstanciées et de très courte durée ou, dans un autre genre, l'étude biographique de cas détaillée), tout en cherchant à produire un savoir sur des éléments macrostructurels (rapports entre classes, rapports sociaux entre populations linguistiquement et culturellement différenciées et hiérarchisées, rapports de domination entre hommes et femmes, mondes ou champs, milieux professionnels, confessionnels, etc.). La grande majorité des analyses d'interactions – excepté les recherches qui prônent une spécificité radicale de la réalité des interactions – rattachent ces réalités sociales, implicitement ou explicitement, de manière discrète ou appuyée, à des cadres organisationnels, institutionnels ou structurels en les constituant en illustrations de phénomènes généraux ou en les choisissant d'une manière telle qu'elles puissent éclairer certains aspects fondamentaux de la structure sociale. La question reste cependant de savoir dans quelle mesure une action, une interaction, une carrière individuelle ou une biographie doivent être, pour être correctement interprétées, rattachées à un contexte local ou plus global. La réponse à cette question ne peut être générale et définitive, puisqu'elle est indissociable de la nature de l'objet étudié et du type de problème que le chercheur s'efforce de poser et de résoudre.

La nature du passé incorporé à étudier pour rendre raison des pratiques dépend aussi du *type d'objet étudié*. On n'a pas affaire à un type de passé incorporé unique que le chercheur pourrait

s'efforcer de reconstituer quels que soient l'échelle d'observation, le niveau de réalité sociale et le type d'objet étudié, mais à un passé incorporé plus ou moins finement reconstruit et aux composantes variables. Pour comprendre ce qui se joue entre un individu et une photocopieuse¹, dans une interaction de la vie quotidienne entre deux personnes ne se connaissant pas² ou dans le rapport entre un commissaire priseur et un objet dans l'expertise d'un objet ancien³, le chercheur n'est pas tenu de mobiliser les mêmes éléments du passé incorporé que lorsqu'il veut comprendre les déterminants d'une pratique sportive, d'un lien amoureux ou amical, d'une attirance ou d'une indifférence à l'égard des choses culturelles, scolaires, de l'arbitrage qu'opère un acteur en choisissant une école pour ses enfants, de la réception ou de la production d'une œuvre littéraire ou artistique, etc. Selon les cas, le chercheur aura besoin de reconstruire des compétences, des dispositions, des savoirs et des expériences partagés par les partenaires d'une interaction ou des problématiques existentielles, au sens d'éléments cristallisés très structurants de la vie des individus concernés. Alors que pour comprendre la nature des liens d'amour ou d'amitié que nouent telle ou telle personne, le chercheur pourrait se mettre en quête du même genre de passé auquel s'attache la psychanalyse freudienne (fond d'expériences familiales remontant à la petite enfance), il serait *a priori* inadéquat de convoquer ce type d'expériences passées pour comprendre comment se déroule une interaction banale entre une vendeuse et un client dans un supermarché ou entre deux inconnus qui se croisent dans la rue. Et il en va de même pour n'importe quel type d'objet. L'erreur commise par les chercheurs consiste souvent à vouloir convoquer le même type de passé incorporé quel que soit l'objet étudié, comme si comprendre la création d'un texte littéraire pouvait relever du même genre d'analyse que l'étude des stratégies éditoriales de son auteur, de ses relations amicales, de son choix d'études supérieures ou de « second métier », ou comme si l'étude de l'œuvre singulière d'un écrivain pouvait mobiliser les mêmes outils et procéder de la même manière que l'étude de l'ensemble des œuvres littéraires d'une période donnée ou d'un courant particulier.

Prendre conscience de la variation des échelles d'observation utilisées, des niveaux de réalité sociale visés et des types de faits étudiés, c'est, paradoxalement, gagner en largeur de vue et ressaisir l'unité des sciences humaines et sociales que la diversité des travaux finit par masquer aux yeux mêmes de ceux qui les produisent. En effet, en constatant que, consciemment ou non, les différents travaux procèdent tous à un choix d'échelle d'observation, contribuent tous à enrichir la connaissance des faits sociaux à des niveaux de réalité sociale très différents et sélectionnent tous des types d'objets particuliers, on donne les moyens d'établir entre eux des liens ou des rapports qui ne sont pas immédiatement visibles. On les rend plus facilement comparables et, dans une certaine mesure, cumulables. On peut aussi, de cette manière, espérer rendre la vie un peu plus dure aux stratégies scientifiques consistant à universaliser ou à généraliser abusivement une échelle particulière d'observation, un niveau particulier de réalité sociale ou un type particulier d'objet. Dans l'état actuel des choses, les différents modèles théoriques se présentent la plupart du temps comme des modèles universels d'explication des comportements lors même qu'ils ne sont souvent que des morceaux de programmes idéalement plus complets : des programmes régionaux qui s'annoncent comme des programmes généraux.

Échelles d'observation et contextualisation

Nulle notion n'est à la fois aussi indispensable au raisonnement sociologique et aussi négligée que celle de « contexte ». Il est d'ailleurs fréquent de lire que le terme de contexte est amorphe et sans grand intérêt, lors même que pas un travail de recherche n'échappe à l'usage explicite ou implicite de cette notion. Pour comprendre une action (au sens large du terme), il faut certes en saisir les propriétés intrinsèques, et ne jamais négliger le travail de description fine, mais les sciences humaines et sociales nous ont aussi appris, contre toutes les dérives de l'abstraction, de l'an historicisme et de l'arrachement des faits au sol qui les a vus naître, qu'il fallait replacer cette même action dans des ensembles qui l'englobent et dont elle est un élément constitutif. Considéré ainsi, le contexte est ce qui va permettre au chercheur d'interpréter correctement ce qu'il observe, en l'obligeant à chercher, dans la réalité sociale étudiée, les ensembles pertinents dans lesquels s'inscrivent les actions des individus, plutôt que de croire comprendre immédiatement ces actions en les ramenant, sans le savoir, à son propre contexte (national, historique, scientifique, personnel, etc.).

En ce sens, il n'y a jamais de contextes figés, mais des opérations de *contextualisation*⁴ dépendant de ce que s'efforce précisément de comprendre le chercheur. Un contexte n'est jamais détachable de l'opération de contextualisation dont il est le produit. *Contextere* désigne l'action de tisser ensemble, de relier ou de former par assemblage. Contextualiser consiste donc à tisser des liens entre un *élément central* (un fait individuel ou collectif, un geste ou une pratique, un objet ou un énoncé, un événement ou une trajectoire, une action ou une interaction, etc.) qu'on veut mettre en lumière et une *série d'éléments tirés de la réalité* qui l'encadre⁵. En procédant de cette manière, on présuppose que l'*élément central* en question n'est totalement compréhensible et interprétable que si on le *met en relation avec* un cadre donné, si on le *resitue* dans ce cadre. La contextualisation est par conséquent une opération d'*assemblage* qui permet de donner un sens particulier à l'élément central. Et l'on sait que, pris dans un assemblage différent, le même élément n'aura pas tout à fait, voire pas du tout, le même sens. Comme le rappelait Joseph Vendryes, selon qu'il sera prononcé dans un contexte médical, mathématique, militaire ou financier, le mot « opération » n'aura évidemment pas le même sens⁶.

Le contexte n'est donc pas une réalité extérieure à l'élément que l'on cherche à comprendre. Il contient, comprend, inclut l'élément en question. Il désigne l'« ensemble », le « tout » auquel appartient l'élément en question ou dans lequel il est inséré et qui vient lui donner sens. Il n'y a pas, d'un côté, un fait isolé (événement, discours, acte, etc.) et, de l'autre, son contexte comme deux substances séparées, mais une *contexture* que forme l'ensemble des éléments mis en relation, l'*agencement* que constituent les différents éléments d'un tout.

Les acteurs eux-mêmes ont besoin de maîtriser pratiquement les contextes dans lesquels ils inscrivent leurs actions. Ils s'appuient en permanence, pour interagir avec d'autres, sur le *contexte spatio-temporel* partagé par tous les participants à l'échange, c'est-à-dire sur tous les éléments immédiatement perceptibles qui s'entendent, se voient, se touchent ou se sentent dans une situation donnée. C'est à cette définition du contexte immédiat perceptible par l'ensemble des acteurs que renvoient les linguistes, les conversationnalistes, les ethnométhodologues et une partie des interactionnistes étudiant les déictiques (*je, tu, ici, là, maintenant, avant, après, hier, aujourd'hui, demain, etc.*, n'ont de sens que dans le contexte spatio-temporel de l'énonciation⁷) ou les implicites. Les acteurs ne se comportent pas non plus de la même façon quel que soit le contexte (*e. g.* ils ne parlent pas à un supérieur comme ils s'adressent à leurs collègues, à leurs amis, à leurs conjoints ou à leurs enfants). Et une grande partie des échanges verbaux ou non verbaux qui se développent repose aussi sur des *connaissances* et des *croyances* communes ou sur des *expériences* partagées : connaissances et croyances communes, qui vont de soi pour ceux qui vivent à la même époque, dans le même milieu social, dans la même branche professionnelle, qui ont connu la même éducation culturelle, religieuse, etc. ; expériences partagées par les partenaires d'un couple, des enseignants et des élèves qui se connaissent bien, des membres d'une équipe de travail qui ont un passé commun, etc.

Certains chercheurs – qui se présentent le plus souvent comme « pragmatistes » – se donnent pour objectif de comprendre de quoi les acteurs ont besoin et ce qu'ils mettent en œuvre pour coordonner leurs actions, agir ensemble, développer ou maintenir leurs activités, etc. Ils peuvent ainsi se demander comment interagissent des acteurs (avec leurs représentations ou leurs définitions de chaque nouvelle situation dans laquelle ils s'engagent), entre eux ou avec des objets, des espaces, des dispositifs techniques, etc., et rêvent de parvenir à une sorte de pure description de la grammaire des actions ou des interactions. Mais ce qui se passe *hic et nunc* ne peut souvent prendre sens pour le chercheur – et pas seulement du point de vue de la compréhension immédiate et de l'ajustement réciproque des acteurs – que par rapport à des éléments d'un contexte plus global dont les acteurs n'ont généralement aucune conscience. Les chercheurs en sciences humaines et sociales *contextualisent* donc des réalités dont le sens ainsi dégagé, par effet de contextualisation, peut totalement échapper aux protagonistes de l'action⁸.

Par ailleurs, si l'on admet la *variation des intérêts de connaissance*, qui fait que tous les chercheurs ne s'intéressent pas aux mêmes réalités, ou aux mêmes niveaux-aspects-dimensions de la même réalité, et la *variation des échelles d'observation*, alors il faut admettre la *possible variation des types de contexte pertinents* rendant compte de la réalité centrale en question.

À partir d'une telle attitude, on peut se montrer à la fois *critique* dans la lecture que l'on entreprend

des travaux de recherche réalisés et avoir une *conception pluraliste* concernant les démarches scientifiques possibles. C'est ainsi que j'ai pu défendre l'idée selon laquelle tout contexte n'est pas un champ et que, lorsque champ il y a, le concept de champ ne permet pas de tout comprendre, sans en tirer la conclusion qu'un tel concept ne sert à rien. Par exemple, la contextualisation d'un auteur dans un champ ne suffit pas pour rendre raison de la création d'œuvres singulières, de textes particuliers, dans leur forme comme dans leur sens. « Raccorder », « lier » le texte singulier d'un auteur déterminé à la seule position de cet auteur dans le champ ne permet pas de l'interpréter correctement (pas plus que lorsqu'on le rapportait à la position de l'auteur dans l'espace social global ou dans un groupe donné). Mais bien d'autres aspects de la vie littéraire – stratégies éditoriales, prix ou concours, créations de revue, etc. – peuvent en revanche se comprendre par rapport à des positions occupées dans le jeu littéraire.

Une telle attitude, critique et pluraliste, face au problème de la contextualisation permet à la fois 1. d'éviter de considérer qu'il existe un « contexte universellement pertinent » en pensant, du même coup, que toutes les autres sortes de contextualisation sont des « erreurs », et 2. de ne pas tomber dans une sorte de pacifisme radical fondé sur l'idée d'un pluralisme relativiste et indifférencié en matière d'opérations de contextualisation. Cette dernière position est encore plus problématique sur le plan de l'avancée scientifique car l'idée d'une pluralité de démarches scientifiques vivant parallèlement, sans jamais se croiser ni se contredire, conduit à penser qu'il n'y a aucune utilité à critiquer les contextualisations opérées par d'autres chercheurs.

Impérialisme scientifique comme *pluralisme relativiste* empêchent les vraies discussions d'avoir lieu, qui devraient porter essentiellement sur le degré de pertinence d'une contextualisation en fonction de l'objectif de connaissance visé. Le modèle de chercheur que j'ai à l'esprit ici est à la fois conscient de l'irréductible pluralité des intérêts de connaissance et des outils conceptuels et méthodologiques mis en œuvre, et combatif ou critique dans le sens où il s'autorise à contester la pertinence de ces outils en fonction des objets et des objectifs de connaissance.

Interaction : ordre spécifique
ou exemplification des structures ?

L'interactionnisme recouvre des positions et des procédures assez différentes ; ces différences étant révélatrices de la non-coïncidence des échelles d'observation et des niveaux de réalité sociale. Pour éclaircir une situation scientifique enchevêtrée, on peut commencer par préciser que l'interactionnisme est d'abord et avant tout associé à une échelle d'observation du monde social. « À un géographe qui souhaiterait s'interroger sur la configuration d'un réseau routier régional, faisait remarquer Bernard Lepetit, une carte au 1/25 000 n'apprendrait rien, tandis qu'elle serait précieuse à celui qui souhaiterait comprendre le rapport entre la distribution de l'habitat et le tracé des chemins ruraux⁹. » La remarque est valable dans l'ordre des réalités sociales : l'interaction suppose un observateur proche des événements, ou qui s'en rend proche par des techniques d'enregistrement audiovisuelles.

Dans une démarche qui les rapproche des ethnologues, les microsociologues interactionnistes observent des individus en interactions, *in situ*, dans leur cadre « naturel » (au sens d'« habituel ») de vie sociale. Ainsi, Erving Goffman décrivait ses objets de prédilection en parlant « des environnements dans lesquels deux individus, ou plus, sont physiquement en présence de la réponse de l'un et de l'autre¹⁰ » ou de « toute zone matérielle en n'importe quel point de laquelle deux personnes ou plus se trouvent mutuellement à portée de regard et d'oreille¹¹ ». L'interactionnisme est donc « l'étude naturelle des réunions et des assemblées d'êtres humains, autrement dit les formes et les circonstances de l'interaction de face à face¹² ». Certains faits invisibles à des échelles d'observation plus macroscopique deviennent, comme les microbes sous microscope, visibles et étudiables par les chercheurs : regards, coups d'œil, mimiques, gestes, postures, intonations, pauses, etc.¹³.

Tous les chercheurs interactionnistes ne seraient toutefois pas d'accord pour affirmer, par exemple, que l'échelle d'observation qu'ils adoptent correspond au niveau de réalité sociale qu'ils visent à éclairer. Ainsi, les travaux sur les mondes sociaux dans la perspective de H. S. Becker et de A. L. Strauss sont souvent fondés sur des observations ethnographiques, tout en alimentant un savoir à propos d'un niveau de réalité sociale qui n'est pas celui de la situation ou de l'interaction,

mais celui, plus macrosociologique, du « monde ». On pourrait presque parler d'*interactionnisme méthodologique* pour désigner ce genre d'approche des interactions qui considère ces dernières non comme l'objet d'étude à proprement parler, mais comme un moyen (parfois privilégié) d'accéder à des réalités sociales d'un autre ordre. Certains chercheurs non interactionnistes, plus soucieux de saisir les structures sociales que l'ordre de l'interaction, mais étudiant certaines d'entre elles au croisement des contraintes structurales dont elles sont l'expression ou l'actualisation, procèdent exactement de la même manière. Si de telles différences de traitement de l'interaction sont possibles, c'est parce que l'échelle d'observation microsociologique que peut mettre en œuvre le chercheur à tel ou tel moment ne l'empêche pas de garder à l'esprit certains acquis des recherches menées à des échelles plus macrosociologiques. Certes, ce n'est pas en observant les acteurs « au ras du sol », dans les circonstances de leurs interactions, que l'on peut mesurer les écarts entre classes et établir leur existence, mais faut-il oublier pour autant l'existence de tels écarts au moment où l'on observe des individus qui, pris dans des logiques d'interaction spécifiques, n'en sont pas moins caractérisés par leur appartenance de classe ?

Les chercheurs qui prennent l'interaction pour objet, et pas seulement comme terrain ou moyen, s'opposent aussi entre eux sur la question du rapport à établir entre l'interaction comme niveau de réalité sociale et d'autres niveaux de réalité sociale (celui de l'organisation ou de l'institution, ou même celui de la structure sociale globale). Ceux qui pensent que l'interaction n'est à situer que dans le cadre local de son déroulement se distinguent ainsi de ceux qui prônent un raccordement de l'interaction à des niveaux organisationnels ou macrosociaux plus globaux en critiquant la décontextualisation opérée par leurs confrères.

E. Goffman a revendiqué le « traitement de l'ordre de l'interaction comme un domaine autonome de plein droit », ce qui signifie que « les éléments contenus dans ce domaine sont plus étroitement liés entre eux qu'ils ne le sont à des éléments situés à l'extérieur de l'ordre »¹⁴. Affirmer un tel droit d'« extraction analytique » suppose que l'on considère l'interaction non pas comme une illustration de phénomènes macrosociaux ou comme l'actualisation de contraintes structurelles, mais comme une réalité propre, faisant en quelque sorte *système*¹⁵, et qui n'a pas nécessairement besoin qu'on la rattache à des éléments extérieurs à elle. Plus qu'une simple réalité visible à une échelle d'observation microsociologique, l'interaction verbale est un ordre ou un système spécifiques. Une conversation « a sa vie et ses exigences propres » : « C'est, écrit Goffman, *un petit système social* qui tend à *préserver ses frontières* ; c'est un *îlot* de dépendance et de loyauté avec ses héros et ses traîtres¹⁶. » Lorsqu'il définit sa perspective sociologique comme un cadre permettant d'« étudier la vie sociale, et plus précisément le type de vie sociale qui s'organise dans les limites physiques d'un immeuble ou d'un établissement », que l'organisation en question étudiée soit « domestique, industrielle ou commerciale »¹⁷, il n'entend pas prendre pour objet la vie de voisinage, les réseaux de sociabilité, la vie familiale ou la sphère professionnelle, mais la façon dont « une personne, dans les situations les plus banales, se présente elle-même et présente son activité aux autres, [les] moyens [par lesquels] elle oriente et gouverne l'impression qu'elle produit sur eux, et quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de sa représentation¹⁸ ». Le cadre en lui-même dans lequel se déroulent les interactions ne lui importe guère, car ce sont ces dernières qui constituent le seul et véritable objet de la recherche (et même, plus précisément encore, la « présentation de soi » qu'on y observe)¹⁹.

En défendant un tel point de vue, E. Goffman milite en quelque sorte contre l'interactionnisme méthodologique qui considère les interactions de face à face « au titre d'indications, expressions ou symptômes de structures sociales telles que les relations, les groupes informels, les degrés d'âge, le sexe, les minorités ethniques, les classes sociales et d'autres choses comparables²⁰ ». Mais il en tire aussi une conclusion en termes de modestie scientifique dans la mesure où il marque clairement son désaccord avec ceux qui veulent faire de l'étude des interactions une manière de mieux comprendre les phénomènes macrosociaux. Respecter l'ordre de l'interaction (comme niveau de réalité sociale) suppose, certes, de ne pas traiter l'interaction comme une simple exemplification ou une pure illustration de phénomènes structuraux, mais cela implique aussi de ne pas prétendre pouvoir appréhender des niveaux de réalité sociale plus globaux qui seraient de simples « composés » de « ce qui peut être repéré dans la réalité des rencontres », c'est-à-dire les produits d'« une agrégation et [d']une extrapolation d'effets interactionnels »²¹.

La position de Goffman consiste à formuler un double message. Le premier s'adresse à ses confrères macrosociologues et peut se résumer dans la formule suivante : « Respectez l'ordre de l'interaction, qui a sa logique propre, son niveau d'organisation et de complexité propre. » Le second message, adressé à ses collègues interactionnistes, est le suivant : « Si vous voulez qu'on respecte le niveau de réalité sociale que constitue l'interaction, vous devez admettre que les niveaux de réalité sociale plus macrosociologiques ne puissent pas être réduits aux interactions qu'ils recouvrent, et reconnaître qu'ils constituent des ordres propres de réalité sociale. » Sur ce second versant, Goffman affirme très clairement :

Je ne pense pas qu'il soit possible d'apprendre quoi que ce soit sur l'état du marché des biens de consommation, les différentes valeurs foncières d'une ville, ou les modes de succession ethnique dans les administrations municipales, ou la structure du système de parenté ou encore les changements phonologiques des dialectes d'une communauté, par l'extrapolation ou l'agrégation des rencontres sociales avec des personnes qui seraient impliquées dans ces domaines²².

Et quand, dans ses travaux plus tardifs, il travaille moins sur l'ordre de l'interaction que sur « la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale », il précise qu'il « donne personnellement la priorité à la société et considère les engagements d'un individu comme secondaires », mais avoue que l'analyse qu'il propose « semble s'écarter définitivement » des questions telles que celles des « différences entre classes favorisées et classes défavorisées »²³.

Si la sociologie de E. Goffman, avec l'échelle d'observation adoptée et le niveau de réalité sociale visé qui la caractérisent, ne permet pas de voir et d'étudier les classes sociales, elle n'en nie pas pour autant la réalité. Au contraire, Goffman ne cesse de rappeler l'existence de ces niveaux de réalité sociale où se situent des entités comme les groupes ou les classes et qu'il n'étudie pas lui-même : « Mon intention, écrit-il, n'est nullement d'aborder les objets centraux de la sociologie, à savoir l'organisation sociale et la structure sociale²⁴. » Certains sociologues qui étudient les interactions peuvent accompagner ce choix d'objet par une affirmation concernant l'inexistence de groupes, de classes ou de toute autre entité collective qui ne seraient que des artefacts. Mais même lorsqu'ils ont la prudence épistémologique et la modestie théorique d'un Goffman, ils peuvent encore être soupçonnés par d'autres de nier l'existence de ces collectifs. Si elle venait jusqu'aux oreilles de scientifiques d'un autre genre, une telle situation paraîtrait totalement ubuesque. Il ne viendrait, en effet, à l'idée d'aucun astronome de soupçonner les biologistes qui observent les microbes à l'aide de microscopes, ou les physiciens qui travaillent sur l'infiniment petit, de nier l'existence des organismes humains ou des planètes. La raison de cette différence est à situer autant dans la nature de l'objet (social ou physique) étudié que dans la manière dont les chercheurs défendent la validité de leur théorie. Les objets sociaux ont toujours un caractère politique ou idéologique. Le chercheur échappe rarement, lui-même ou par le regard extérieur qui est porté sur ses travaux, à ce type de jugements ou de soupçons concernant les conséquences politiques de sa recherche. Mais le problème est aggravé par le fait que les chercheurs défendent souvent leur modèle théorique en tant que modèle universel d'explication ou d'interprétation²⁵.

E. Goffman essaie de ne pas glisser d'un choix d'échelle microsociologique, et de la volonté de respecter l'ordre spécifique de l'interaction, vers une position épistémologiquement réaliste, qui ferait de l'interaction la forme élémentaire de la vie sociale et des comportements en interaction le principe explicatif de toute structure sociale globale. Contrairement à nombre de chercheurs travaillant sur des situations du même type, il ne considère pas que le monde social « tienne » par « les ajustements incessants des acteurs les uns avec les autres dans le cours de leurs actions concrètes²⁶ ». On ne trouve chez lui aucune vision romantique de la vie sociale comme processus de recreation continue par les acteurs. Bien au contraire, Goffman emboîte le pas à tous les chercheurs qui, comme Marx, Durkheim ou Lévi-Strauss, ont insisté sur la préexistence de nombre d'institutions ou de structures sociales :

Mais les individus auxquels j'ai affaire n'inventent pas le monde du jeu d'échecs chaque fois qu'ils s'assoient pour jouer ; ils n'inventent pas davantage le marché financier quand ils achètent un titre quelconque, ni le système de la circulation piétonne quand ils se déplacent dans la rue. Quelles que soient les singularités de leurs motivations et de leurs interprétations, ils doivent, pour participer, s'insérer dans un format standard d'activité et de raisonnement qui les fait agir comme ils agissent²⁷.

Un tel raisonnement présuppose une théorie de la socialisation implicite, car pour s'insérer dans des formats d'échanges scolaires, économiques, culturels, etc., qui leur préexistent, les acteurs ont besoin d'avoir constitué les compétences et les dispositions leur permettant de s'ajuster correctement aux diverses situations qui se présentent à eux et dont ils ont appris à reconnaître la nature. Mais s'il précise que les cadres de l'expérience qu'il étudie « sont institutionnalisés de différentes manières » et qu'ils « changent historiquement »²⁸, E. Goffman n'oriente cependant pas son travail dans la voie d'une étude sociogénétique.

Les types d'objets qu'envisage Goffman sont souvent très éloignés de ceux qui animent les théoriciens des mondes ou des champs. Il parle, par exemple, d'une « étude sociologique des conversations, des rencontres de hasard, des banquets, des procès, des flâneries²⁹ ». Une partie de ces scènes sont situées hors champ et même souvent hors de toute institution. En effet, on voit mal comment un banquet de mariage, une interaction urbaine fugace entre deux inconnus, une conversation privée entre conjoints au sujet de leur vie sexuelle ou une conversation informelle entre amis dans un bar pourraient être étudiés à partir d'une notion comme celle de champ : les acteurs n'agissent pas ici en tant qu'agents concurrents d'un univers social donné et sont même parfois, comme dans le cas des ouvriers, des acteurs par définition hors champ ; l'objet de leur rencontre n'est pas lié à l'appropriation d'un quelconque capital spécifique à un champ, etc.

Toutefois, il est difficile de s'empêcher de penser que ce qu'étudie E. Goffman, et qu'il situe au niveau de l'ordre de l'interaction, est souvent rattachable à des normes plus générales d'urbanité caractéristiques de certaines sociétés (urbaines³⁰), à certaines époques, et peut-être même dans certaines classes. Les « règles d'amour-propre et de considération » dont parle Goffman³¹ qui conduisent les acteurs à « ne pas faire perdre la face » à autrui et à « garder la face » seraient, selon lui, « une contrainte sociale fondamentale » ou un « trait structurel fondamental de l'interaction ». Cette orientation a été poursuivie (et d'autant plus radicalisée qu'elle demeure essentiellement théorique) par Anne W. Rawls qui a séparé encore plus nettement que Goffman « l'ordre de l'interaction et celui de la structure sociale³² ». L'interaction serait *dans la réalité* un ordre distinct des autres ordres avec ses propres règles, ses propres contraintes ou ses propres exigences (« des impératifs du *soi* et de la socialité³³ ») et Rawls précise cette spécificité en parlant des « impératifs égalitaires de l'ordre *sui generis* de l'interaction³⁴ » ou des « valeurs de pure réciprocité sous-jacentes à l'ordre de l'interaction³⁵ ».

Mais quels types de formations sociales soutiennent ou engendrent de tels principes de conduite (amour-propre, considération, réciprocité, égalitarisme) ? Si l'ordre de l'interaction était une structure universelle indépendante de toute macrostructure englobante, cela signifierait que ces règles ou ces principes peuvent s'observer dans toutes sortes de sociétés (traditionnelles comme modernes), et dans toutes sortes de domaines d'activité (sur les marchés économiques autant que dans les salons mondains) ou de groupes sociaux (chez les sous-prolétaires ou parmi les sans-logis autant que chez les bourgeois ou les aristocrates), ce qui est plus que douteux. E. Goffman semble oublier que les règles de politesse s'apprennent dans le cadre de la famille ainsi qu'à l'occasion des contacts avec des membres extérieurs à celle-ci, et qu'elles sont variables selon les sociétés, notamment selon le degré de pacification des mœurs et d'autocontrôle de soi atteint³⁶. Ce n'est pas un hasard si d'autres chercheurs ont pu imaginer les cadres structurels manquants ou invisibles dans une partie des travaux du sociologue. On a ainsi formulé l'hypothèse selon laquelle Goffman traiterait davantage des classes moyennes américaines, et plus particulièrement des relations entre égaux au sein de ces classes, et qu'il oublierait les relations moins symétriques, plus hiérarchiques et plus violentes qui se trament entre membres des différentes classes sociales³⁷. Négliger les propriétés sociales générales des interactants ou faire comme si leur inscription dans un groupe, une institution ou un champ était un aspect secondaire de l'analyse, c'est inévitablement prendre le risque de se faire rappeler à l'ordre social et historique par d'autres car, même s'il constitue un niveau de réalité sociale particulier, l'ordre de l'interaction ne peut être universel et dérouler les mêmes logiques ou les mêmes règles quelles que soient l'époque, la société ou la classe considérées.

Certains chercheurs ont même émis l'idée selon laquelle des travaux comme ceux de E. Goffman ont toujours un arrière-plan macrosociologique implicite. C'est le cas de Robert Castel, qui s'appuie néanmoins essentiellement sur le travail institutionnellement plus cadré mené par Goffman dans

un hôpital psychiatrique. R. Castel dit avoir été séduit par *Asiles* « à cause de l'orientation [qu'il y] voyai[t] jouer entre d'une part des concepts macrosociologiques, globaux, qui surplombent les configurations ponctuelles et d'autre part l'analyse la plus pointilliste, la plus imminente, la plus fine de ces situations particulières³⁸ ». « Concept structural » construit sur la base d'« invariants » qui rapprochent des réalités aussi différentes que le couvent, la caserne, l'internat, la prison, le camp de concentration, l'hôpital, l'hôpital psychiatrique, etc. (les acteurs sont pris en charge intégralement par l'institution, vivent dans une grande promiscuité au sein d'un espace coupé de l'extérieur, se réfèrent à une idéologie commune, etc.), le concept d'institution totale permet de donner sens aux interactions qui s'observent. Et R. Castel poursuit l'analyse en voyant dans la notion de « relation de service » (observable entre médecin et patients, garagiste et clients, etc.) un même type de cadre macrosociologique. Dans certaines de ces analyses, l'ordre social n'est certes pas au centre, mais marque sa présence à la manière d'une toile de fond implicite. Goffman n'est alors ni un interactionniste radical, qui ne verrait l'interaction que comme une réalité insulaire parfaitement autonome, avec ses règles ou ses normes propres, ni un macrosociologue prenant les interactions pour prétexte ou illustration de réalités d'un autre ordre – plus macro : microgroupe, institution, monde, champ ou espace social global – qui seraient les véritables objets de l'analyse.

La toile de fond macrosociologique – la « société contemporaine, bureaucratique et industrielle » – est plus explicitement assumée par un auteur comme John Gumperz. Ce dernier part de l'image d'une société pluriculturelle dans laquelle les différentes communautés ne vivent pas de manière « enclavée », mais sont en contact permanent :

Dans notre vie quotidienne, nous dépendons de plus en plus des services publics et de la coopération avec des gens qui ne partagent pas forcément notre culture. Or des difficultés particulières naissent dès lors que des individus d'origines culturelles différentes s'engagent dans des événements de langage publics, qu'il s'agisse de réunions de commission, d'un entretien, de situations d'embauche ou de toute autre situation d'interaction verbale finalisée³⁹.

J. Gumperz insiste davantage que E. Goffman sur des situations clés (vs banales) de la vie des sociétés à l'issue desquelles des décisions importantes peuvent être prises. Elles sont souvent des épreuves mettant en contact un individu ou un groupe d'individus avec des institutions (des représentants d'institution) dans un cadre qui est institutionnellement défini. Les situations sont donc choisies pour examiner les occasions de contact – et de malentendu ou de sanction de comportements inadéquats – entre des institutions officielles et des individus appartenant à des communautés culturelles variées, qui peuvent avoir un effet durable sur la vie des individus qui s'y engagent : réussir ou échouer à un examen, décrocher ou non un emploi ou une augmentation, séduire ou ne pas séduire une commission d'attribution de tel ou tel type d'avantage (promotion, aide, bourse ou autre), etc.

L'échelle d'observation est bien celle permettant d'étudier finement des interactions, l'analyse passe bien par une description précise des causes et modalités des malentendus (présupposés culturels erronés quant à la manière dont il faut se comporter dans la situation, normes de politesse, grammaire, exique, stratégies d'argumentation ou d'information, de lprésentation de soi, ton de la voix, prosodie, rythme, pauses, signes non verbaux tels que gestes, mimiques, clignements d'yeux ou postures, etc.), mais le chercheur entend en fin de compte faire de l'étude de cas d'interactions soigneusement choisis un moyen d'éclairer des rapports sociaux et interculturels d'ensemble : il faut « trouver, écrit J. Gumperz, des cas typiques de situations clés ou d'événements de langage significatifs pour l'analyse de l'arrière-plan social et ethnographique⁴⁰ ». Il s'agit au fond de faire apparaître les « présupposés culturels différents » et les arbitraires culturels implicites de ceux qui détiennent le pouvoir sur ces situations (le sociolinguiste parle des « postulats souvent non formulés, spécifiques à la culture dominante ou à l'organisation qui prononce le jugement » ou encore des « règles de préférence tacitement admises, des conventions non formulées sur ce qui est considéré comme valide, ou sur l'information autorisée »⁴¹).

Si J. Gumperz raccorde les interactions qu'il étudie à l'espace global des différences culturelles, Aaron V. Cicourel n'a cessé, quant à lui, de travailler sur des interactions cadrées par des institutions ou des organisations (école et hôpital essentiellement). Il tient la situation comme un lieu de réfraction à un « niveau microscopique » des « contraintes et ressources organisationnelles et institutionnelles plus vastes qui reflètent les différences de statut et de pouvoir inhérentes à une

société donnée⁴² ». Le patient et le médecin n'ont pas les mêmes buts ni les mêmes codes culturels, les mêmes représentations de la maladie ou du corps ni les mêmes sensibilités à la douleur. Ils n'interprètent pas forcément la situation de la même façon, et tout cela varie selon le sexe, le statut, l'origine ethnique, les croyances religieuses, le degré de pudeur des patients. Par ailleurs, le médecin peut être en interaction avec plusieurs personnes aux statuts différents (un interne, un parent, son enfant, etc.), et cela se traduit par des usages de registres langagiers différents (avec des tons, des structures lexicales et syntaxiques différents).

Même s'il défendait l'idée d'un ordre de l'interaction spécifique, E. Goffman considérerait que les analyses grammairiennes ou linguistiques, de même que les analyses sociologiques strictement conversationnalistes (ne prenant pas en compte comme composants à part entière de la structure des échanges des éléments objectifs, extra-verbaux, du contexte immédiat⁴³), commettaient ce qu'il appelait une « faute de non-contextualité » en étudiant des « phrases-exemples autosuffisantes » ou « des échanges autosuffisants »⁴⁴. Or c'est avec le même argument, porté un peu plus loin encore, que A. V. Cicourel pense que les linguistes restreignent trop le « contexte » des interactions en ne travaillant que sur « les conversations locales médecins-patients » et en considérant que « les statuts, les rôles et les relations organisationnelles – qu'elles soient personnelles, locales ou générales » ne font pas partie du contexte à reconstruire. Il est particulièrement critique des approches conversationnalistes⁴⁵ qui, élaborant leurs outils d'analyse sur des échanges ordinaires peu « spécialisés » et relativement faciles à comprendre pour des chercheurs faisant partie de la même société que les partenaires de l'échange, tendent facilement à oublier le fait que l'interaction peut rester totalement incompréhensible pour tous ceux qui ne disposent pas de certaines informations extérieures à l'interaction (par exemple, sur la distribution du pouvoir à l'hôpital), qui n'ont pas la formation scientifique, technique ou professionnelle⁴⁶ pour comprendre certains termes ou certains raisonnements ou qui n'ont pas vécu les mêmes expériences passées partagées par les interactants.

A. V. Cicourel s'intéresse bien principalement à la manière dont cela se passe dans ces moments, ces rencontres, ces interactions. Comment des gestes, des paroles sont-ils interprétés ou produits en fonction de connaissances langagières ou médicales, de conventions ou de codes culturels tacites, de contraintes organisationnelles, techniques ou pratiques ? Comment les patients parlent-ils de leurs maladies et expriment-ils leurs problèmes à partir de catégories extra-médicales fondées sur des croyances spécifiques ? Comment les médecins recodent-ils les informations livrées par les patients ? Comment des diagnostics sont-ils établis ? Comment des décisions pratiques sont-elles prises ? C'est ce niveau de réalité sociale que cherche à comprendre Cicourel. Et, pour cela, il a besoin de reconstruire le « cadrage institutionnel des activités » qui fixe les statuts, les rôles et les responsabilités. Mais s'il situe les interactants à l'intérieur des structures hospitalières ou, lorsqu'il s'agit des patients, dans l'espace social plus global, il ne ressent pas forcément le besoin, pour le type d'objet étudié, de reconstruire, par exemple, les trajectoires sociales ou les socialisations familiales, scolaires, etc., des patients qui entrent dans l'interaction. Pour comprendre le type d'échanges en question, le chercheur n'a, en effet, le plus souvent pas l'obligation de convoquer les mêmes éléments extérieurs (contextuels) ou antérieurs (et survivant à l'état incorporé dans la personne du patient) à la situation que lorsqu'il cherche à comprendre d'autres types de faits (pratiques, choix, etc.).

Ce que font bien apparaître les travaux de A. V. Cicourel, ce sont tous les savoirs et expériences partagés et implicites sur lesquels les échanges verbaux les plus ordinaires reposent. Que cette expérience soit professionnelle, culturelle ou scolaire (et liée aux classes sociales d'origine ou d'appartenance des participants) ou plus directement liée à l'histoire des échanges passés entre les partenaires de l'échange (conjoint, parents et enfants, enseignants et élèves, collègues de travail, amis, etc.), elle structure très largement les prises de parole comme les silences, les compréhensions à demi-mots ou les malentendus et les tensions⁴⁷. Selon que les partenaires d'une interaction se connaissent ou ne se connaissent pas et ont un passé ou non en commun, selon que cette interaction est plus ou moins structurée par des propriétés institutionnelles ou par des positions bien définies dans un espace social, le type de « contexte » nécessaire à la compréhension de l'interaction variera. Et c'est pour cette raison que « face à un événement langagier, le chercheur peut être forcé de tenir compte des divers sens du mot "contexte" – du plus étroit au plus large –, en fonction des types de données présentées au lecteur⁴⁸ ».

J. Gumperz ou A. V. Cicourel ne pratiquent pas à proprement parler un interactionnisme méthodologique, dans la mesure où ce sont bien les interactions, comme niveau particulier de réalité sociale, qui constituent leur objet d'étude. Ils reconnaissent cependant la nécessité de construire un contexte plus ou moins englobant selon le type d'interaction auquel ils ont affaire : contexte de l'espace national socialement et culturellement différencié et hiérarchisé ; contexte de l'organisation ou de l'institution qui organise largement la structure des échanges ; contexte des interactions antérieures entre les partenaires de l'interaction ou des savoirs partagés par ces mêmes partenaires ; contexte immédiat de l'interaction qui n'est pas fait que d'éléments verbaux⁴⁹. L'interactionnisme méthodologique est, en revanche, assez net dans le cas de P. Bourdieu qui a travaillé sur un certain type d'interaction économique (entre vendeurs et clients), mais pour éclairer des phénomènes clairement macrosociologiques⁵⁰. Comme chez J. Gumperz, qui sélectionne certaines interactions particulièrement sensibles (entretien d'embauche, examen oral, etc.), ou chez A. V. Cicourel, qui plonge au cœur des processus de formation des diagnostics médicaux ou observe des échanges scolairement très structurés au sein des cours d'enseignement de la langue maternelle à l'école primaire, l'étude d'une interaction économique très préparée, qui prend tout son sens une fois rapportée au marché de la maison individuelle et à l'histoire de sa construction, nous mène loin des « événements langagiers impromptus et passagers », des flâneries, échanges phatiques dans les lieux publics ou autres propos aléatoires de comptoirs pris parfois pour objet d'étude par certains chercheurs interactionnistes. Ce ne sont ni les mêmes types d'interaction ni les mêmes intérêts de connaissance qui guident, à chaque fois, les chercheurs.

Pour P. Bourdieu, les interactions en question (« interactions singulières, personnalisées, situées et datées, entre un visiteur du Salon de la maison individuelle de 1985 ») « ne sont que des actualisations conjoncturelles de la relation objective entre le pouvoir financier de la banque, incarné par un agent chargé de l'exercer avec tact (pour éviter d'effrayer le client, qui n'a d'autre liberté que la fuite), et un client défini, en chaque cas, par un certain pouvoir d'achat et, secondairement, un certain pouvoir de le faire valoir, qui est lié à son capital culturel, lui-même statistiquement lié à son pouvoir d'achat⁵¹ ». Comme dans le modèle saussurien langue/parole qui fait de chaque nouvel énoncé l'actualisation des structures virtuelles de la langue, Bourdieu constitue ces interactions comme des actualisations de structures sociales (ici économiques et étatiques) qu'il faut donc commencer par objectiver avant tout, par le recours à l'analyse historique et statistique notamment. Contre l'hyperempirisme des chercheurs qui vont directement à l'interaction en pensant toucher le réel le plus tangible, le sociologue préconise d'inverser la démarche et de considérer que l'étude de l'interaction circonstanciée ne peut qu'être le moment terminal de l'analyse : « On peut ainsi en venir, après ce long détour par l'analyse des structures et des rapports de force objectifs entre les agents et les institutions, à ce qui paraît être, en bonne méthode empirique ou empiriste, le premier moment de la recherche, et souvent le dernier : l'interaction directe, susceptible d'être observée, enregistrée, entre l'acheteur et le vendeur, et parfois conclue par un contrat⁵². »

Mais pour avoir été critique d'un structuralisme anthropologique qui prenait trop souvent les choses de la logique pour la logique des choses, P. Bourdieu est toutefois conscient que l'expérience pratique de ces rencontres ne ressemble pas à un processus réglé et entièrement prévisible d'actualisation :

Loin d'être une simple ratification de la structure de la relation économique, l'interaction en est une actualisation toujours incertaine, dans son déroulement, plein de suspense et de surprises, et dans son existence même : l'observation et la description ethnographique offrent ainsi le seul moyen d'appréhender et de restituer la forme que prend, dans l'expérience vécue des agents, l'action des facteurs qui ne peuvent agir qu'en s'accomplissant à travers elle⁵³.

Cette précision rappelle que, bien que raccordable à des contextes englobants, l'ordre de l'interaction a sa dynamique et ses logiques propres et que cette dynamique et ces logiques font partie de l'expérience pratique du monde social. Ce qui apparaît comme étant les « mêmes faits objectifs » vus de loin ne se présente pas de la même façon dans la réalité de l'expérience vécue. Ainsi, comme le fait remarquer E. Goffman, un licenciement ou une femme qui décide de quitter son mari sont des faits objectifs qui ont des significations et des conséquences sociales indépendantes de la manière dont les choses se sont déroulées. Et pourtant « ces mauvaises nouvelles peuvent

vous être transmises par un entretien privé dont la gentillesse et l'aménité humanisent le choc » et « de tels égards relèvent des ressources de l'interaction »⁵⁴. En fait, les chercheurs qui travaillent sur les modalités d'un licenciement ou d'une séparation conjugale et sur les effets qu'elles ne manquent pas de produire sur les individus concernés ne travaillent pas vraiment sur la même réalité que ceux qui étudient les taux de licenciement ou les taux de divorce en les mettant en rapport avec une série de variables dépendantes pour en mesurer les effets dans les trajectoires individuelles.

De la même façon, les chercheurs qui travaillent statistiquement sur les conditions sociales de possibilité des rencontres heureuses (amicales ou sentimentales) n'ont pas tout à fait le même objet et le même sujet de préoccupation que ceux qui étudient la manière dont les rencontres heureuses se font au cours d'une série plus ou moins longue d'interactions (« la prise en compte graduelle, pas à pas, des réciprocités que rend possible, dans des situations et avec des partenaires donnés, le jeu progressif de l'interconnaissance⁵⁵ »). On comprend à la fois que les relations d'interaction ne se déroulent pas indépendamment des dispositions mentales et comportementales des interactants et, partant, de leurs diverses propriétés sociales (scolaires, socioprofessionnelles, culturelles, religieuses, politiques, etc.), et qu'elles ne se réduisent pas à une simple actualisation de dispositions sociales dans le sens où elles possèdent leur dynamique et leur logique propres :

Lorsque quelqu'un « n'est pas pour vous », trop bien ou trop moche, trop riche ou trop pauvre, trop chic ou trop vulgaire, ou qu'au contraire il y a à l'évidence « un courant qui passe », ce n'est pas simplement une affaire d'harmonisation automatique et « objective » des attributs physiques et sociaux de chacun des extrêmes ; s'il existait une loi d'harmonisation de ce genre, la recherche de réciprocité amoureuse serait infiniment plus aisée qu'elle ne l'est en réalité, comme chacun a pu en faire l'expérience. Le point le plus intéressant ici est celui de l'enchaînement des autorisations successives qui vont *constituer* pour les deux parties le caractère amoureux de la relation⁵⁶.

Mais la façon dont P. Bourdieu définit l'interaction comme actualisation de structures transcendantes à la situation immédiate montre bien qu'il ne s'intéresse pas à elle de la même manière que celle mise en œuvre par les ethnométhodologues conversationnalistes ou par les interactionnistes. Ce sont toujours les écarts sociaux, les rapports de domination et la violence symbolique que le jeu des écarts sociaux ou des dissymétries entre interlocuteurs peut engendrer qui sont au cœur de son approche :

Si un Français parle à un Algérien, ou un Américain noir à un WASP, ce ne sont pas deux personnes qui se parlent, mais, à travers elles, toute l'histoire coloniale ou toute l'histoire de la subjugation économique, politique et culturelle des Noirs (ou des femmes, des travailleurs, des minorités, etc.) aux États-Unis. Ceci montre en passant que « la fixation [des ethnométhodologues] sur l'ordonnancement immédiatement visible » (Sharrock et Anderson, 1986, p. 113) et le souci de maintenir l'analyse aussi près que possible de la « réalité concrète », qui inspire l'analyse conversationnelle (par exemple Sacks et Schegloff, 1979) et qui nourrit l'intention microsociologique, peuvent conduire à manquer une réalité qui échappe à l'intuition immédiate parce qu'elle réside dans des *structures qui sont transcendantes à l'interaction qu'elles informent*⁵⁷.

Les non-dits, les implicites, les présuppositions (*background assumptions*), les silences, les usages de marqueurs para-verbaux, les pauses, les débuts et fins de conversation, les tours de parole, les rapports entre les plans verbal, para-verbal et extra-verbal, tout cela n'intéresse pas particulièrement P. Bourdieu ou ne l'intéresse que dans la mesure où ils peuvent permettre de rejoindre la problématique macrosociologique des rapports inégaux entre groupes ou classes. L'étude de l'interaction peut être un moyen d'accéder aux structures sociales plus générales, mais pas son véritable objet d'étude. Dans ce type de démarche, non seulement les interactions étudiées ne sont pas n'importe lesquelles (il s'agit plutôt d'interactions mettant en scène des acteurs aux ressources inégales), mais les interactants sont étudiés en tant que représentants de leurs groupes d'appartenance et seulement en tant que tels : « Faute d'aller au-delà des actions et des interactions prises dans leur immédiateté directement visible, la vision "interactionniste" ne peut découvrir que les stratégies linguistiques des différents agents dépendent étroitement de leur position dans la structure de la distribution du capital linguistique dont on sait que, par l'intermédiaire de la structure des chances d'accès au système scolaire, elle dépend de la structure

des rapports de classe⁵⁸ ».

Il existera toujours des chercheurs pour reprocher à E. Goffman, à partir d'une opération de contextualisation différente, d'autonomiser les échanges linguistiques. C'est ce que fait, entre autres, P. Bourdieu en soutenant que la vérité de l'interaction n'est pas tout entière contenue dans l'interaction. Le cadre immédiat de l'interaction ne serait pas le contexte approprié. Pris par une sorte de réalisme de la structure, convaincu que son point de vue est le seul possible et qu'il n'existe donc pas plusieurs intérêts de connaissance, il ne peut voir dans les démarches interactionnistes que leur aspect *fautif* (empirisme, positivisme⁵⁹) en soulignant tout ce qui échappe à leur regard :

La notion de *situation* qui est au centre de l'erreur interactionniste permet de réduire à l'ordre ponctuel, local, labile (comme dans les rencontres de hasard entre inconnus) et souvent *artificiel* (comme dans les expériences de psychologie sociale) qui se réalise dans les interactions, la structure objective et durable des relations entre les positions officiellement constituées et garanties qui organise toute interaction *réelle* : les individus en interaction importent *toutes leurs propriétés* dans les interactions les plus circonstanciées et la position relative dans la structure sociale (ou dans un champ spécialisé) commande la position dans l'interaction [...]⁶⁰.

À l'extrême opposé du structuralisme génétique de P. Bourdieu, et à l'extrême limite aussi du domaine des sciences sociales (parfois presque plus proches des sciences cognitives), certains travaux ethnométhodologiques réduisent, quant à eux, l'*homo sociologicus* à une sorte d'*homo cognitivus* vivant dans des contextes pratiques ou techniques très limités. Les propriétés sociales des acteurs s'effacent un peu plus encore, ces derniers n'appartiennent plus à des groupes ou à des classes, à des institutions ou à des mondes, ils n'occupent pas de positions dans des champs, mais sont isolés ou se rattachent à des agrégats un peu aléatoires (un lux automobile ou piétonnier, une file d'attente, une foule), et les situations étudiées sont de plus en plus techniques ou pratiques. Le seul passé incorporé qui apparaisse, mais dont la sociogenèse n'est jamais interrogée, est constitué par les compétences interactionnelles ou pratiques dont semblent faire preuve les acteurs :

Qu'il s'agisse de marcher dans la rue, de prendre sa place dans une file d'attente, de conduire dans un embouteillage, d'emprunter un escalator, d'assister à un accident, de délibérer sur les conditions d'une infraction au code de la route, de réguler le trafic aérien ou ferroviaire, de donner la direction à un passant ou de travailler au maintien de l'ordre dans l'espace public, chacune de ces activités met à l'épreuve la vie sociale urbaine dans son *status nascens*⁶¹.

Toutefois, lorsque ces travaux portent sur certains usages de l'écrit, sur les phénomènes de planification ou de préparation de l'action, ils peuvent contribuer à l'avancée de questions sociologiques assez cruciales du point de vue d'une théorie de l'action qui pose la question de la part de réflexivité, de calcul, d'intentionnalité, de planification dans les différents cadres sociaux de l'action⁶².

Individu : être singulier
ou représentant d'un collectif?

Nombre de recherches en sciences humaines et sociales ont eu pour horizon le niveau de réalité sociale le plus macrosociologique, dans les limites de l'État-nation, à savoir celui de l'espace social différencié et hiérarchisé. Le cadre pertinent de contextualisation des pratiques est alors la formation sociale « entendue comme système de rapports de force et de sens entre des groupes ou des classes⁶³ ». Ce type de recherche a été longtemps au cœur des productions sociologiques, dans la seconde moitié du XX^e siècle en France, et il n'y a aucune raison scientifique pour qu'il ne continue pas à structurer une partie des travaux contemporains. Des expressions telles que les « usages sociaux de » ou les « appropriations socialement différenciées de » ont été très souvent utilisées par des chercheurs travaillant sur les différences, les écarts ou les inégalités entre classes ou fractions de classe en matière de rapports au corps, à la santé, à la culture et au savoir, à la photographie, aux espaces urbains, à l'argent, etc.

Tout en s'intéressant à ce niveau-là de la réalité sociale, les chercheurs ne sont cependant pas toujours restés rivaux sur les données statistiques permettant d'objectiver les écarts entre classes. Ils ont pu ainsi changer l'échelle d'observation en menant des entretiens auprès de membres des différentes classes sociales ou en observant les pratiques de ces individus clairement situés sur la

carte de l'espace social⁶⁴. En procédant de cette manière, les chercheurs ont continué à enrichir les connaissances portant sur les classes sociales, tout en observant la réalité de ces classes à des échelles variables. Par exemple, les recherches sur les inégalités scolaires ont pu soit reposer exclusivement sur des données statistiques, soit partir des constats statistiques pour plonger dans la réalité des salles de classe (en sachant que l'origine sociale des élèves était déterminante) ou dans la réalité des familles. L'étude microsociologique, localisée, est alors entièrement guidée par des données macrohistoriques ou macrosociologiques sur l'école et les rapports différenciés des classes sociales à l'école. Elle a pour objectif de continuer à travailler sur les grandes inégalités scolaires à une échelle qui permet toutefois de faire apparaître les comportements, les modalités des pratiques, les actions et réactions d'élèves singuliers mais choisis en tant que représentants de leur groupe ou de leur classe d'appartenance.

Les chercheurs ont pu, de même, prospector les différences intra-classes : ouvriers et ouvrières, ouvriers de type artisanal et ouvriers de type industriel, ouvriers de la métallurgie et ouvriers du textile, ouvriers syndicalistes et ouvriers non syndicalistes, etc. Le contexte pertinent d'étude n'est plus alors l'ensemble des classes sociales et de leurs rapports, mais la classe ou le groupe déterminés et leurs différences ou leurs possibles hiérarchies internes. Et, là encore, il n'est pas rare de voir les chercheurs procéder à des plongées, en adoptant des échelles d'observation variées, afin de faire des portraits d'ouvriers ou de proposer des monographies de pratiques. Toutefois, lorsque le chercheur utilise, par exemple, le portrait d'un individu pour enrichir sa connaissance d'une classe, d'une fraction de classe ou même d'une sous-catégorie au sein d'un groupe donné, il n'étudie pas ce cas en lui-même et pour lui-même, mais seulement à titre d'illustration de l'ensemble auquel il est rattaché. Tout se passe comme si le cas en question venait témoigner de ce qu'est sa classe, son groupe ou sa catégorie, comme s'il en était en quelque sorte le porte-parole dans l'espace de l'enquête. Comme l'écrit Giovanni Levi :

Ce type de biographie, que l'on pourrait dire modale en ce que les biographies individuelles ne servent qu'à illustrer des formes typiques de comportement ou de statut, présente bien des analogies avec la prosopographie : de fait, la biographie n'y est pas celle d'une personne singulière, mais plutôt celle d'un individu qui concentre toutes les caractéristiques d'un groupe. C'est d'ailleurs un procédé courant que d'énoncer d'abord des normes et des règles structurales (structures familiales, mécanismes de dévolution des biens et de l'autorité, formes de stratification ou de mobilité sociales, etc.) avant de présenter des exemples modaux qui interviennent dans la démonstration à titre de preuves empiriques⁶⁵.

Il en va tout autrement lorsque le cas en question n'est pas construit et conçu comme un simple *exemplaire* d'une classe ou d'une catégorie données. Ainsi, lorsqu'on étudie des cas spécialement choisis pour leur caractère statistiquement atypique (*e. g.* le cas du meunier Menocchio vivant au XVI^e siècle dans un petit village du Frioul⁶⁶ ou les cas de réussite scolaire en milieux populaires⁶⁷), pour leur caractère unique (*e. g.* les cas de Mozart⁶⁸, de Saint Louis⁶⁹, d'Omer Talon⁷⁰, de Guillaume Le Maréchal⁷¹ ou de Franz Kafka⁷²) ou en tenant compte de la complexité des patrimoines individuels de dispositions et de la variation intra-individuelle des comportements selon le domaine de pratique ou les circonstances de la pratique⁷³, le niveau de réalité sociale étudié est tout à fait différent⁷⁴. Cela ne signifie pas que le chercheur travaillant sur des cas individuels en tant que tels, c'est-à-dire dans leur singularité relative, arrache ces cas aux contextes sociaux dans lesquels ils évoluent. Bien au contraire. La sociogenèse que j'ai tenté de faire d'un auteur comme Kafka, avec ses dispositions, ses compétences, ses expériences et sa problématique existentielle relativement singulière, en vue d'une interprétation historique de son œuvre, nécessite la variation de la focale de l'objectif pour le réinscrire dans une série de cadres plus ou moins larges ou étroits : cela suppose de reconstruire tous les « allant de soi » de l'époque (rapports de classe, situation des nationalités allemande et tchèque dans les rapports de classe, situation spécifique des Juifs, etc.), mais aussi de resserrer peu à peu l'attention sur les Juifs de sa génération, les cercles littéraires pragois de l'époque, le cercle restreint de ses amis, sa vie familiale, scolaire, politique, religieuse, sentimentale, etc. Et il est évident que l'on ne mobiliserait pas les mêmes éléments ou que l'on ne descendrait pas aussi finement dans le détail, si l'on voulait comprendre les pratiques alimentaires de Kafka plutôt que ses textes, ou si l'on voulait étudier Kafka comme figure idéaltypique du cercle de Prague ou comme participant, parmi d'autres, d'un courant culturel et artistique trans-domaines. Kafka représentant d'un cercle littéraire, d'une époque, d'une classe,

d'une société, d'une communauté, d'un type de positionnement littéraire ou Kafka pensé dans ce qui le distingue de tous les autres écrivains, y compris les plus proches, ce n'est pas le même Kafka. Dans tous les cas, on ne prélèvera pas les mêmes éléments dans les textes (on en restera parfois à un niveau très grossier) et on n'ira pas chercher les mêmes éléments à mettre en relation avec ces textes pour les interpréter ou les faire parler (au regard de ces éléments contextuels-là).

De même que l'interaction peut être étudiée en elle-même et pour elle-même, *dans son ordre propre*, ou en tant qu'illustratrice ou révélatrice de phénomènes macrostructurels, l'individu peut être étudié dans sa singularité et ses complexités propres, en considérant ce qui le distingue d'individus socialement très proches ou en constituant en objet d'analyse les variations intra-individuelles de ses comportements, ou en tant qu'il partage des propriétés avec d'autres individus à l'intérieur de groupes ou de catégories. *L'individu comme représentant d'un collectif n'est pas le même que l'individu comme somme et enchaînement presque uniques d'expériences socialisatrices*. Dans le premier cas, il est considéré en tant que point particulier situé dans un espace donné ou en tant qu'élément parmi d'autres d'un ensemble (catégorie, groupe, classe) donné. Dans le second cas, il est inséré dans la multiplicité des espaces ou ensembles qui font de lui, en fin de compte, un être relativement singulier. L'échelle d'observation plus microsociologique est donc une condition nécessaire, mais non suffisante, pour s'intéresser à l'individu ou à l'interaction *per se*. Le plus microsociologue, ethnographe, monographe⁷⁵ ou biographe des chercheurs peut traiter les individus ou les interactions étudiés comme des formules simplifiées, dans la mesure où il garde à l'esprit l'espace des groupes ou des classes comme seul et unique horizon interprétatif pertinent. Inversement, on peut s'attacher à saisir certaines complexités individuelles à l'échelle macrosociologique en s'appuyant sur d'importantes

données statistiques construites de telle manière qu'elles puissent tenir compte de séries d'informations sur les mêmes individus⁷⁶.

Concernant l'étude des patrimoines individuels de dispositions et de compétences, selon le niveau de réalité sociale, implicite ou explicite, visé par le chercheur, l'hétérogénéité ou l'homogénéité, la contradiction ou la cohérence primeront. Ceux qui privilégient les variations inter-classes au sein du monde social et qui, du même coup, assimilent « cadres socialisateurs » et « classes de conditions d'existence », considèrent que le cas le plus fréquent statistiquement de patrimoine individuel de dispositions est celui de la cohérence et de l'homogénéité dispositionnelle (*l'habitus*); le plus rare étant celui de la contradiction dispositionnelle (*habitus clivé*), propre à ceux qui ont vécu une grande mobilité sociale au cours de leur vie (les « transfuges de classe »). Le modèle du transfuge est le seul cas de pluralité dispositionnelle qu'admettent spontanément les sociologues rivaux sur les seuls écarts inter-classes. Ils y voient un cas tératologique d'écart inter-classes replié à l'intérieur d'un même individu. Or un autre point de vue sociologique sensible aux déplacements sociaux moins spectaculaires, aux inévitables pluri-appartenances caractéristiques des vies individuelles dans les sociétés hautement différenciées, et qui évite de surcroît de réduire les expériences socialisatrices à celles qui sont rattachables aux conditions familiales de classe, peut mettre en évidence un plus grand éventail de cas de pluralité dispositionnelle – des cas de contradictions dispositionnelles précoces et problématiques jusqu'aux hétérogénéités dispositionnelles plus légères liées à un parcours de vie bigarré ou accidenté –, ceux-ci s'avérant en fin de compte plus fréquents que les cas d'unicité ou d'homogénéité.

Psychanalyse et sciences sociales :
une question d'échelle

Dès lors que l'on prend en compte la question de l'échelle d'observation et du niveau de réalité sociale visé, la psychanalyse n'apparaît plus comme une démarche particulièrement étrangère aux sciences sociales. Si l'on voulait résumer en quelques mots ce qu'est, pour l'essentiel, la psychanalyse, on pourrait dire qu'elle s'intéresse principalement au psychisme et au comportement individuels⁷⁷, qu'elle observe pour cela le monde social à l'échelle individuelle – grâce au type particulier d'échange verbal que constitue la cure analytique⁷⁸ –, et qu'elle concentre son attention sur l'enfance des individus étudiés, en donnant du même coup une place déterminante dans l'explication des conduites aux premières expériences familiales (déconnectées des questions de conditions économiques et culturelles d'existence), et plus particulièrement à la dimension « sexuelle » des expériences.

Les comportements ordinaires d'un individu donné sont donc, pour elle aussi, le produit d'une rencontre entre des relations intrafamiliales intériorisées sous la forme de « traces mnésiques » et les nouveaux contextes relationnels dans lesquels s'inscrit l'individu adulte. Le monde social implicite de Freud est un monde fait de relations interpersonnelles, à l'occasion desquelles les personnes transfèrent les expériences de leurs relations intrafamiliales passées (e. g. un rapport d'autorité père-fils, une relation conflictuelle mère-fille, une relation d'admiration enfant-parents, un rapport de concurrence entre frères et sœurs, etc.). Chaque relation singulière est le terrain d'une actualisation, d'une activation ou du réveil de relations analogues passées. Elle peut amener à rejouer des scènes déjà vécues, car ce sont bien des *schémas dispositionnels* que décrit Freud : obsessions, compulsions, récurrences, répétitions, les relations intrafamiliales vécues par l'individu ressurgissent dans le présent, dès que l'analogie des relations rend possible ou est susceptible de déclencher le transfert (ce « transport [d'expériences passées] dans un autre lieu⁷⁹»), comme un « c'est plus fort que moi » compulsif. Freud travaillant, d'abord et avant tout, sur des cas de patients souffrant de névroses ou de psychoses, il n'est pas surprenant de constater que ces relations intrafamiliales, qui font « retour » sur les scènes du présent du sujet, soient de nature conflictuelle (retour d'un refoulé conflictuel)⁸⁰.

Dans tous les cas, Freud insiste beaucoup sur les relations interpersonnelles (rapports au père et à la mère). L'échelle individuelle d'observation et la focalisation sur l'institution familiale expliquent que la psychanalyse resserre la focale de son objectif sur le patient et sur les personnes de sa constellation familiale immédiate. Cette insistance sur les contacts ou les relations directs n'a rien d'une abdication positiviste qui mettrait exclusivement l'accent sur les interactions visibles, immédiates⁸¹ : elle résulte d'un souci de précision.

Mais à cette légitime concentration de l'intérêt de connaissance sur des interactions entre personnes, s'ajoute une recherche d'événements interpersonnels circonstanciés. Par la cure analytique, on aide le patient à se souvenir de *telle* scène ou de *telle* interaction situées dans la petite enfance, qui sont censées donner la clé de la souffrance présente. Cette recherche de la scène ou de l'acte traumatisants conduit vers une sorte de *réductionnisme événementialiste* qui empêche de comprendre des logiques mentales et comportementales qui ne se sont pas constituées en une fois. De même que « Rome ne s'est pas faite en un jour », les dispositions mentales (psychiques) et comportementales ont nécessité du temps et de la répétition pour s'installer un tant soit peu durablement. Ce qui s'incorpore ou s'intériorise, ce sont davantage des résumés ou des condensés d'une multitude d'interactions plus ou moins analogues. Et sans doute que ce qui est pensé, par exemple, comme une relation au père est bien souvent le produit, très rapidement indiscernable dans la vie des individus en développement, d'une variété d'interactions avec le père, les oncles, le grand-père, les frères, l'enseignant, l'ami de la famille, etc.

Freud prend conscience de la spécificité – au niveau tant de l'échelle d'observation que de l'objet observé – de la psychanalyse lorsqu'il se donne comme objet de réflexion le lien entre la « psychologie individuelle » et la « psychologie sociale ». Il commence par expliquer qu'on oppose trop souvent ces deux branches de la discipline et que l'étude de l'individu « ne réussit que rarement, et dans des cas tout à fait exceptionnels, à faire abstraction des rapports qui existent entre l'individu et ses semblables », car

autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire, et la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale, dans le sens élargi, mais pleinement justifié, du mot. L'attitude de l'individu à l'égard de ses parents, de ses frères et sœurs, de la personne aimée, de son médecin, bref tous les rapports qui ont jusqu'à présent fait l'objet de recherches psychanalytiques, peuvent à juste titre être considérés comme des phénomènes sociaux⁸².

La grande différence réside dans le fait que, contrairement à la psychanalyse qui considère chacune de ces relations (aux parents, aux frères et sœurs, etc.) comme des influences ne mettant en jeu que des personnes bien précises revêtant aux yeux de l'individu en question « une importance de premier ordre », la psychologie sociale s'intéresse moins aux influences immédiates des personnes de l'entourage qu'aux influences plus générales et collectives : « Lorsqu'on parle de la psychologie

sociale ou collective, on fait généralement abstraction de ces rapports, pour ne considérer que l'influence simultanée qu'exercent sur l'individu un grand nombre de personnes qui, sous beaucoup de rapports, peuvent lui être étrangères, mais auxquelles le rattachent cependant certains liens⁸³. »

Par ailleurs, Freud distingue utilement deux modes de retour du passé dans le présent : le premier est la remémoration consciente (le souvenir) et le second consiste en une répétition vécue d'un schéma relationnel passé qui relève de l'actualisation non consciente, au sein de la cure analytique (avec le phénomène de « transfert » sur la personne de l'analyste⁸⁴) ou dans les relations de la vie ordinaire, de dispositions incorporées. Le second mode est le plus crucial pour comprendre que les individus rejouent en permanence des scènes qu'ils ont vécues dans le passé, sans savoir qu'ils les rejouent. Ils adoptent les mêmes attitudes, se remettent dans les mêmes positions ou postures, agissent de la même manière et produisent souvent les mêmes effets, ou les mêmes résultats. Mémoire involontaire, « force agissante », le passé prend donc la forme de dispositions et ne resurgit pas seulement en tant que souvenirs concernant des actes, des paroles, des sentiments ou des pensées précis. Le passé incorporé existe fondamentalement selon trois modalités dans la structure psychique : l'inconscient, qui est constitué de toutes les expériences refoulées hors du conscient, le moi conscient, et le surmoi, qui est une sorte de tribunal intérieur, un juge doublé d'un censeur en tant que produit intériorisé des interdictions, limites, etc., fixées par les parents (relais en cela de toute une organisation sociale).

Pour Freud, l'inconscient se compose essentiellement d'expériences indicibles, inavouables et est le produit d'un refoulement (du « sexuel infantile »). C'est là un point problématique pour la sociologie dispositionnaliste qui montre que le continent du non-conscient est composé de l'ensemble des expériences antérieures constitutives de l'individu, mais dont il ne peut garder de souvenir conscient. Non pas parce que ces expériences seraient nécessairement douloureuses et indicibles, mais parce que l'enfant ne peut « apprendre » à agir, voir, sentir, etc., d'une certaine façon et savoir précisément, clairement ce qu'il est en train d'apprendre. Il y a, comme disait P. Bourdieu, « amnésie de la genèse ». L'individu ne tient pas ses expériences passées devant lui comme un « avoir » ou un « acquis » : elles sont une part constitutive de lui-même qui détermine en partie, sans qu'il en soit conscient, ses représentations ou ses actes. Dans toute relation, l'individu engage des éléments inconscients (il faudrait parler, de manière moins réifiante, d'éléments non conscients) de son passé qui se sont sédimentés sous la forme de manières de voir, de sentir et d'agir. En réduisant l'inconscient à ce qui est refoulé, la psychanalyse développe une vision quasi morale du psychisme : il y aurait des choses cachées, inavouables, secrètes, maintenues dans l'ombre sous l'effet d'une sorte de police ou de censure morales. C'est sans doute une telle vision des choses qui donne à la psychanalyse une partie de son pouvoir de séduction, car elle est celle qui prétend révéler au sujet les choses les plus secrètes, taboues, non dites, et presque horribles. Dire notamment que le caché ou le refoulé est essentiellement de nature « sexuelle » a un caractère séduisant dans la provocation⁸⁵.

En résumé, l'acteur du monde social implicite de Freud - l'*homo psychanalyticus* - est donc essentiellement un être de relations, avec un passé de relations incorporé, mais dont les propriétés économiques, culturelles, scolaires, professionnelles, religieuses, etc., sont élidées⁸⁶. L'interprétation freudienne repose ainsi sur la formule suivante :

Passé incorporé (expériences familiales enfantines intériorisées, avec accent mis sur la dimension libidineuse des relations intrafamiliales)

+

Contexte (relations interpersonnelles présentes)

=

Pratiques (névroses individuelles, psychoses, comportements pathologiques, lapsus, actes manqués, etc.)

Par cette formule, qui est une variante particulière de la formule générique explicitée précédemment,

on prend conscience que la démarche psychanalytique n'est pas radicalement étrangère à celle des sciences sociales. Dans certaines de ses dérives exclusivement dispositionnalistes, la psychanalyse efface le contexte et son rôle actif. On a alors affaire à un « déterminisme linéaire envisageant seulement l'action du passé sur le présent⁸⁷ ». L'ensemble des comportements du sujet est rapporté au seul « passé infantile » qui déterminerait la totalité de son destin. Mais J. Laplanche et J.-B. Pontalis notent que le fondateur de la psychanalyse travaillait à un schéma plus complexe, dans lequel le présent des expériences n'est pas moins important que les expériences passées :

Freud a marqué que le sujet remanie après-coup les événements passés et que c'est ce remaniement qui leur confère un sens et même une efficacité ou un pouvoir pathogène. Le 6-12-1896, il écrit à W. Fliess : « [...] je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une *réorganisation*, une *réinscription*. »⁸⁸.

Si la multiplicité des manières de pratiquer la psychanalyse doit rendre prudent tout commentateur, on peut toutefois définir la psychanalyse freudienne par ses grands points aveugles ou, ce qui revient au même, par les accents qu'elle met sur tel ou tel aspect de l'expérience. Ainsi, la psychanalyse freudienne a bien su comprendre l'importance de la structure familiale dans l'explication des comportements humains, étant donné sa place première, et peu concurrencée par d'autres instances de socialisation à l'époque de Freud, dans la vie des individus. Les enfants découvrent la réalité sociale à travers les habitudes mentales et comportementales des membres de leur famille, même s'ils sont convaincus de découvrir « le monde » tout court. Freud fait cependant reposer toute sa théorie générale du psychisme sur un type particulier de structure familiale propre à son milieu et à son époque : un père puissant, respecté, qui est investi à l'extérieur du foyer et n'intervient que peu dans la vie quotidienne familiale ; une mère dominée par le père mais qui joue un rôle central au sein de la configuration familiale ; un enfant qui, en fonction de son sexe, apprend à aimer et à être attiré par les personnes de l'autre sexe, et qui voit donc en la personne du même sexe un rival/concurrent potentiel, etc. Le complexe d'Œdipe, qu'il considère comme un fait universel de la petite enfance, est pourtant fortement lié à la structure historique de la famille, elle-même dépendante des rapports sociaux plus généraux (de genre, de classe, entre générations, etc.) et des formes d'exercice du pouvoir.

Mais la focalisation quasi exclusive sur l'expérience familiale est aussi corrélative d'une sorte de cécité concernant les autres cadres de socialisation. Pourtant, l'enfant, l'adolescent et l'adulte continuent de former leurs dispositions mentales et comportementales dans d'autres espaces sociaux tels que l'école, le groupe de pairs, le milieu professionnel, les institutions religieuses, politiques, culturelles, sportives, etc. L'ensemble des expériences ultérieures aux expériences familiales est généralement pensé à partir du triangle originel formé par le père, la mère et les enfants. L'instituteur ou le professeur, le prêtre, le pasteur ou le rabbin, le patron ou le chef de service, le chef de parti, le roi ou le président d'un pays, l'amant ou la maîtresse, le conjoint ou la conjointe, ne sont alors conçus que comme des substituts des personnages familiaux (père et mère principalement).

Par ailleurs, si la famille est le seul cadre social dont elle étudie l'effet socialisateur, la psychanalyse a concentré son regard sur la famille nucléaire, et notamment sur les figures du père et de la mère, alors que l'enfant construit aussi son expérience avec différents autres membres de la famille ou, dans certains milieux sociaux, avec des personnages présents dans le foyer tels que les nourrices, les précepteurs, les domestiques. Enfin, la psychanalyse met l'accent sur la dimension sexuelle des rapports humains, alors que bien d'autres dimensions et, notamment, bien d'autres pulsions, structurent les rapports sociaux (des dimensions affectives aux dimensions économiques en passant par les dimensions morales, politiques, esthétiques, etc.). Cette focalisation sur un type particulier de lien – qui est bien un réductionnisme – constitue clairement une limite du modèle d'interprétation freudien des comportements qui ne sont pas tous déterminés par des pulsions sexuelles. N. Elias a souligné « l'existence de toutes sortes de liaisons émotionnelles, sans nulle tonalité sexuelle⁸⁹ ». Pour lui, le psychisme de chaque être humain se présentait comme une configuration de « valences » de natures très différentes (libidinales, affectives et intellectuelles), et qui pouvaient s'accomplir ou se fixer, durablement ou de façon éphémère, dans des relations interpersonnelles ou des types d'activité très variés. Cette « configuration personnelle des valences », très proche dans l'esprit

de ce que j'appelle un patrimoine individuel de dispositions et de compétences, prend sa première forme dès la petite enfance, au sein de la structure familiale. Elle est donc d'emblée très dépendante des types de relations et d'activités – historiquement et socialement très variables – qui s'instaurent dans la famille⁹⁰. Comme la théorie univoque de l'*homo œconomicus*, qui ne voit que de l'intérêt économique dans toutes les conduites humaines, l'*homo psychanalyticus* est clairement réduit à sa *libido sexualis*.

Même si nombre de sociologues seraient prêts à admettre sans difficulté que les relations entre un père/une mère et son fils/sa fille sont des relations sociales et qu'il est important de saisir la nature des relations précocement engagées avec des personnages aussi centraux et significatifs que le père et la mère pour comprendre des types de comportement, et notamment des rapports à autrui durant la vie adulte, ils associent souvent cette partie-là du tissu des relations sociales à une démarche de type psychologique ou psychanalytique. Et ce n'est sans doute pas un hasard – division scientifique du travail d'interprétation oblige – si à l'absence d'intérêt sociologique pour ces relations intrafamiliales précoces répond l'absence d'intérêt psychanalytique envers les questions de conditions économiques et culturelles d'existence et de ressources sociales des individus. C'est là que l'on observe la faiblesse relative des deux disciplines. Les rapports au père et à la mère ne sont jamais des rapports socialement hors sol (le père et la mère avec lesquels l'enfant interagit, et dont il intériorise ou « introjecte » les points de vue sous la forme d'un surmoi, ont des origines sociales, des professions, des formations scolaires, des caractéristiques confessionnelles, des goûts culturels, des attitudes morales, etc.) et les relations intergénérationnelles sont autant des relations de « transmission » de ressources matérielles et immatérielles que des relations tramées par le désir sexuel (*libido*). Inversement, les acteurs sociaux ne naissent pas dans des classes sociales, dans des champs ou dans des entreprises⁹¹, mais dans des familles et ils « apprennent » leur classe (constituent leurs dispositions mentales et comportementales associées à leur classe sociale d'origine) dans les relations intimes, singulières, d'identification et de contre-identification, qu'ils entretiennent avec les membres de leur famille et non *in abstracto*. *Homo sociologicus* et *homo psychanalyticus* ne sont pas des acteurs différents, mais des façons partielles de regarder la même réalité où s'entrelacent des dimensions économiques, culturelles, religieuses, affectives, morales, sexuelles, politiques, esthétiques, etc. Si les modèles interprétatifs se sont historiquement séparés du fait de l'usage de lexiques et de méthodes spécifiques, ils ne sont pas aussi étrangers l'un à l'autre qu'il n'y paraît au premier regard. Et l'on peut, en revanche, considérer que le maintien de leur séparation est un obstacle à l'avancement général des sciences humaines et sociales.

En prêtant attention à la nature des relations qui se nouent entre les enfants et les parents, la psychanalyse permet de prendre conscience du fait que la sociologie réduit les acteurs sociaux à des propriétés sociales ou à des capitaux/ressources. Cette dernière finit ainsi par réifier les situations et par oublier, du même coup, que les propriétés sociales ne sont pas seulement des conditions objectives matérielles, mais aussi des dispositions et des compétences, incarnées dans des corps socialisés, ne produisant leurs effets de socialisation que dans des relations interpersonnelles déterminées. Les *conditions d'existence* d'un enfant sont toujours des *conditions de co-existence* et les propriétés, les capitaux ou les ressources par lesquels les sociologues définissent à grands traits les adultes – souvent pour des raisons d'appréhension statistique de la réalité – ne sont pas détachables des formes de relations sociales effectives à travers lesquelles ils apparaissent, circulent et produisent leurs effets. La sociologie ne peut ignorer le fait que la « personnalité » d'un enfant, ses dispositions mentales et comportementales, se constitue d'abord et avant tout à travers les relations sociales qu'il entretient avec les membres de la configuration familiale. L'enfant apprend à se comporter en fonction des actions et réactions de ses parents (et de ses frères et sœurs, s'il en a, mais il apprend bien vite que ce sont d'abord et avant tout ses parents qui détiennent l'essentiel du pouvoir au sein de la structure familiale, et notamment celui de juger et de classer) qui délimitent, sans toujours le savoir, l'espace du possible (faisable, pensable ou dicible). Si la psychanalyse oublie de prendre en compte les propriétés sociales du père et de la mère, elle rappelle en revanche utilement aux chercheurs en sciences sociales que ce sont des êtres sociaux concrets qui entrent dans des relations d'interdépendance spécifiques et non des « ressources », des « capitaux » ou des « propriétés » qui agissent comme des « facteurs » ou des « variables » dans la réalité sociale. Derrière le « milieu social » ou l'« origine sociale » synthétisés pour les besoins de l'analyse statistique se trament des types de relations chargées d'affects – conflictuelles

ou harmonieuses, tendues ou détendues, violentes ou pacifiques, etc. – entre des êtres sociaux interdépendants, qui forment des structures particulières de *co-existence* et d'*inter-action*. C'est pour cela que toute science sociale qui observe le monde social à l'échelle des individus et de leurs interrelations s'approche, volontairement ou involontairement, de la psychanalyse⁹².

Dès lors que l'on a affaire à des comportements statistiquement atypiques ou très minoritaires, le risque est grand d'assister à un double problème : une désertion des chercheurs en sciences sociales, qui ont longtemps considéré que seuls les phénomènes collectifs étaient de leur ressort (« collectif » est alors un autre nom pour parler du « social »), et une appropriation par les psychologues et les psychanalystes de ces cas sur des bases erronées, c'est-à-dire avec l'idée que seule l'étude du psychisme individuel (opposé au « social ») peut expliquer de tels faits. Or, dans les deux cas, les chercheurs oublient de penser en termes d'échelle d'observation : le monde social, en tant que monde des relations interhumaines, peut se saisir dans ses grandes structures macrosociologiques comme dans certaines de ses singularités individuelles ou microcollectives. En étudiant à l'échelle individuelle des cas atypiques ou minoritaires tels que les réussites scolaires improbables en milieux populaires, les échecs scolaires inattendus chez les enfants de parents diplômés du supérieur, les actes criminels, les cas pathologiques (névroses, psychoses, anorexie, boulimie, etc.), les actes de suicide, etc., on ne passe pas de « facteurs sociologiques » à des « facteurs psychologiques », mais d'une analyse par grandes variables à une analyse plus précise et circonstanciée de la réalité. Si l'on est amené à considérer que seuls les « facteurs psychologiques » expliquent ces faits, c'est parce qu'on pense que l'analyse sociologique est forcément une analyse générale en termes de grands « facteurs », de « milieux sociaux » ou de grandes « propriétés sociales ». En s'en tenant à une échelle d'analyse macrosociologique, les chercheurs en sciences sociales ont longtemps pris le risque de confirmer cette représentation et de laisser de grands pans de la réalité sociale hors de leur domaine d'intellection. Mais, outre que de telles analyses sont loin d'être dénuées de tout intérêt pour comprendre ces faits⁹³, les sciences sociales ne se réduisent désormais plus à des explications « par le milieu ou le groupe d'appartenance ».

La critique de l'« explication par le milieu » a été récurrente dans les secteurs de la psychologie et de la psychanalyse, comme le montre une remarque de R. Bastide à propos du crime : « Les psychanalystes s'opposent à la théorie sociologique du crime qu'ils considèrent insuffisante. Si le milieu est responsable, on ne comprend pas pourquoi, parmi les individus qui appartiennent au même groupe, certains seulement deviennent des criminels et les autres non. Il faut donc que la constitution individuelle, la structure psychique de la personne dominant les facteurs sociaux⁹⁴. » Pourtant, en saisissant le social « au ras du sol » comme un réseau croisé de contraintes et en tant que combinaison de relations et de propriétés hétérogènes, en montrant aussi que chaque individu est pris en permanence dans des relations sociales constitutives de son être, dans des contextes précis d'action et de réaction, on est en mesure de comprendre les singularités observables dans le monde social.

Le temps où les sciences sociales pouvaient exclure l'individu de l'analyse pour se consacrer uniquement à l'étude des « milieux », des « groupes » ou des « institutions » devrait désormais être définitivement révolu. Selon les objectifs de connaissance, le chercheur plongera vers un point individuel du réseau de relations d'interdépendance ou s'attachera à décrire la configuration du réseau dans son ensemble ou même à mener une analyse basée sur la mise en catégorie des individus. En fonction de ce qu'il cherche à comprendre, il peut résumer un individu à une propriété sociale (ou à une série de propriétés cumulées), en le considérant comme un élément parmi d'autres – et équivalent aux autres – à l'intérieur d'une catégorie déterminée, ou bien l'observer de plus près dans sa relative singularité, rattaché par mille fils, passés comme présents, à d'autres individus. Selon l'enquête, le même individu peut être considéré comme un enquêté dé-singularisé parmi d'autres, appartenant au groupe des cadres et professions intellectuelles supérieures (ou à la sous-catégorie des enseignants du supérieur) et livrant, par exemple, ses goûts culturels ou alimentaires dans le cadre d'une enquête quantitative nationale de large ampleur, ou en tant que Claude Lévi-Strauss, éminent professeur au Collège de France et auteur des *Structures élémentaires de la parenté*. Mais cela serait tout aussi vrai de n'importe quel acteur individuel, indépendamment de son degré de renommée.

Plus généralement, les chercheurs ne devraient jamais perdre de vue – même quand leurs analyses

les forcent à séparer les choses – que les acteurs sont indissociablement des êtres de relations et des êtres porteurs de propriétés sociales. Même s'il n'a jamais lui-même réussi à réunir les deux dimensions dans ses propres recherches, on peut savoir gré à P. Bourdieu d'avoir pointé cette nécessaire liaison des dimensions relationnelles (affectives et sexuelles) et des dimensions plus classiquement étudiées par les sciences sociales :

Je dirai seulement que l'histoire individuelle dans ce qu'elle a de plus singulier, et dans sa dimension sexuelle même, est socialement déterminée. Ce que dit très bien la formule de Carl Schorske : « Freud oublie qu'Œdipe était un roi. » Mais s'il est en droit de rappeler au psychanalyste que le rapport père-fils est aussi un rapport de succession, le sociologue doit lui-même éviter d'oublier que la dimension proprement psychologique du rapport père-fils peut faire obstacle à une succession *sans histoire*, dans laquelle l'héritier est en fait hérité par l'héritage⁹⁵.

Où est la vraie réalité ?

À la différence de E. Goffman qui admettait l'existence de différents niveaux de réalité sociale, certains interactionnistes ont soutenu que seul l'ordre de l'interaction, réduit même parfois à celui de la « conversation », était réel et que, par conséquent, les différents niveaux plus macrosociologiques seraient de purs artefacts, produits de reconstructions (compilations, synthèses, agrégations) ordinaires ou savantes. C'est le cas notamment de Randall Collins pour qui, à proprement parler, il n'existe pas vraiment des choses telles que l'État, l'économie, les cultures ou les classes sociales⁹⁶. Ces entités collectives ne seraient que des manières sténographiques de parler de collections d'individus agissant dans des microsituations⁹⁷. Et pour accentuer cet effet de déréalisation des collectifs, les mêmes chercheurs soulignent le travail de compilation et de « fabrication » de ces collectifs accompli par les acteurs ordinaires eux-mêmes. Qu'ils soient administrateurs, gestionnaires, comptables, policiers, médecins, etc., nombreux sont les acteurs à participer au travail de compilation et de synthèse de données démographiques, économiques, épidémiologiques, criminelles, etc., en donnant la possibilité de faire apparaître des faits invisibles à la perception immédiate⁹⁸. Ainsi A. V. Cicourel évoque-t-il les acteurs chargés de procéder à des « résumés » qui « transforment des micro-événements en macrostructures ». Il n'y aurait rien à redire à cette sociologie des techniques d'objectivation, de compilation et de mise en forme des données, si elle n'était pas souvent accompagnée de toute une conception particulièrement limitée du « réel », contribuant notamment à maintenir l'idée que seuls les micro-événements existent réellement tandis que les macrostructures ne sont que des effets de construction par les acteurs ou les chercheurs.

En tirer de telles conclusions est pourtant une démarche assez curieuse car c'est oublier qu'une grande partie des objets du réel sur lesquels travaillent les sciences ne s'observent pas directement mais supposent des instruments, des calculs et des constructions, parfois fort complexes. Certes les attitudes, goûts ou dispositions attachés aux différentes classes ou fractions de classe peuvent s'observer à l'échelle des individus, de leurs pratiques, de leurs interactions, mais personne ne serait en mesure de faire apparaître des attitudes, goûts ou dispositions partagés par la majorité des membres d'une classe, et distincts de ceux propres à d'autres classes, sans l'objectivation statistique qui met au jour ce genre de récurrence et d'écart. Les grandes enquêtes statistiques (épidémiologiques, scolaires, économiques, culturelles, etc.) font apparaître des discontinuités, des écarts, des oppositions, des fractures que l'œil, rivé sur les individus et leurs interactions, serait bien en peine de percevoir. En écrivant que « les *décisions* qui conduisent à établir des distributions selon les revenus, l'éducation, la classe sociale, le groupe professionnel, etc., *créent des entités collectives* dans la société globale⁹⁹ », Cicourel laisse planer le doute quant à la réalité de ces collectifs. Mais il oublie qu'en mettant en évidence, par exemple, de fortes corrélations entre des classes de conditions d'existence et toute une série de pratiques, de goûts, d'attitudes, etc., les chercheurs n'inventent pas ces cohérences ou ces récurrences : ils les *découvrent*. Et l'on peut même ajouter qu'ils ne peuvent les découvrir que de cette manière-là, avec ce type d'opérations de codage et de mises en rapports systématiques de données. Que les chercheurs aient à « décider » d'une série de codages n'ôte rien à la réalité des faits qu'ils peuvent atteindre grâce à ces méthodes d'analyse quantitative.

Tout se passe comme si le domaine du réel se limitait, aux yeux de certains chercheurs, à ce que la perception subjective immédiate, non outillée, peut nous permettre d'observer. Les individus,

les objets, les interactions entre individus ou entre individus et objets : voilà l'alpha et l'oméga de la réalité dans cette conception interactionniste restreinte de la réalité (« *truly empirical level* », selon l'expression de R. Collins). Pour Collins, la microsociologie qui étudie la façon dont les individus interagissent dans des situations où ils se voient, se sentent et s'entendent constitue « la partie la plus solide de ce que nous savons sur le monde social ». Selon lui, nous comprendrions d'autant mieux les faits les plus larges ou de plus longue durée que nous les considérerions comme étant composés de multiples microsituations¹⁰⁰. Pourtant, pas plus qu'on ne peut considérer que l'utilisation de techniques d'objectivation, de compilation, d'agrégation, de codage et de mise en forme de données ôte une once de réalité aux faits qu'elle permet de faire apparaître, on ne peut pas faire comme si les interactions observables à l'œil nu se donnaient à voir indépendamment de « décisions » prises par les chercheurs qui les étudient, notamment en matière de sélection des traits pertinents de description et d'analyse de réalités jamais saisies de manière exhaustive.

Les chercheurs en sciences humaines et sociales peuvent élaborer une « connaissance médiate » de la réalité¹⁰¹, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de construire des objets qui n'ont jamais été observés, vus ou « vécus » comme tels par personne et qui n'ont aucune visibilité d'un point de vue ordinaire : des taux de redoublement scolaire (à telle étape du cursus académique) par catégorie socioprofessionnelle, des taux d'inflation sur une décennie, des mouvements lents, pluriséculaires, de population, etc. Une telle connaissance médiate – qui permet de dépasser l'horizon limité de toutes les sociologies phénoménologiques réduisant le monde social à ce que les hommes ont pu en ressentir, en penser et en dire – suppose une dissociation de la perception et de la connaissance : on peut connaître le monde hors de la perception directe et immédiate de celui-ci, par reconstruction de la réalité à partir d'un ensemble de données collectées puis mises en forme.

Les interactionnistes, qui pensent que l'ordre de l'interaction est plus « réel » que tout autre niveau de réalité sociale, renouent d'une certaine façon avec des conceptions antérieures à la révolution scientifique copernicienne des XVI^e-XVII^e siècles. Ces conceptions, que Krzysztof Pomian fait remonter à l'Antiquité tardive, font coïncider « connaissance » et « perception ». Les interactionnistes s'illusionnent, par ailleurs, sur le caractère *direct* ou *immédiat* de l'accès à ces réalités que sont les individus, leurs pratiques ou leurs interactions lorsqu'ils sont vus, entendus, sentis, et même enregistrés à l'aide de moyens vidéo :

À vrai dire, lorsque nous parlons de la connaissance immédiate, nous commettons un abus du langage. Si nous voulions être tout à fait précis, nous devrions dire : « la connaissance que l'on croyait immédiate ». Car elle ne l'était pas. Et elle ne pouvait ni ne peut l'être, tout un ensemble des médiations, à commencer par les organes sensoriels et les présupposés divers qui les informent, s'interposant toujours entre le « sujet » et l'« objet ». La connaissance immédiate n'est qu'un mythe. Une sorte de paradis perdu épistémologique, toujours cherché, jamais atteint. Mais pour les savants du Moyen Âge elle était une réalité. Et c'est sur la croyance non seulement en la possibilité d'une connaissance immédiate, mais encore en l'impossibilité d'une connaissance qui ne le soit pas, ou qui, du moins, n'en fasse pas son point de départ, qu'ils fondaient tous leurs procédés. C'est cette croyance-là que la science moderne contredit par sa pratique, et aussi par sa théorie. Quelles sont, en effet, les conséquences de la rupture copernicienne entre l'immédiatement visible et l'intelligible ? Pour les cerner, rappelons d'abord que, dans le cas de l'astronomie, l'intelligible est ce qui se laisse décrire dans le langage de la géométrie. Cela n'est nullement original. La théorie ptoléméenne était, elle aussi, une théorie mathématique. Ce que Copernic fait de neuf, c'est d'opposer l'intelligible mathématique aux généralisations suggérées par la connaissance immédiate. Cette dernière s'avère donc incapable d'assurer un passage à l'intelligible. Car, si l'on admet que la théorie copernicienne correspond à la réalité, et on sait combien c'était difficile, il s'ensuit que les seules données quantitatives – en l'occurrence : les mesures des positions des planètes – forment un ensemble de constatations permettant de dégager un système intelligible, tandis que les enseignements qualitatifs de la perception induisent en erreur¹⁰².

Les faits macrosociologiques ne sont pas des objets qui seraient invisibles parce qu'éloignés soit dans le temps (les faits du passé que nous ne pouvons plus connaître directement, par l'observation directe), soit dans l'espace (les planètes que nous ne pouvons pas voir parce qu'elles sont trop éloignées de notre champ de vision). Mais il s'agit de réalités non perceptibles parce qu'elles transcendent l'échelle de nos vies individuelles : elles recouvrent de longs processus historiques ou

des phénomènes collectifs de large ampleur. Et c'est effectivement l'usage des données chiffrées, puis des méthodes statistiques à partir du XIX^e siècle, qui va très largement changer l'équation :

Soient l'évolution démographique, les fluctuations du produit de la dîme, les prix, les attitudes à l'égard de la mort, de la sexualité, du corps, l'alphabétisation, les rapports de domination, les villes, les entreprises, les institutions culturelles, les variations climatiques, les transformations de l'environnement, etc. Tous ces objets que les historiens étudient de nos jours sont des objets reconstruits. Invisibles au sens où personne ne les a jamais vus et personne n'a jamais pu les voir, ils ne se laissent appréhender qu'indirectement : en déterminant un corpus de sources et en le soumettant à un traitement qui doit être reproductible et qui vise à obtenir une représentation de l'objet qu'on veut étudier. Ainsi, tout individu a vécu plusieurs variations saisonnières du climat mais l'évolution climatique pendant un millénaire n'est accessible qu'à travers la mise en série d'une multiplicité de renseignements extraits de documents : c'est cette série précisément qui constitue l'objet étudié par l'historien. Même chose en ce qui concerne, par exemple, les prix, les maladies, les naissances ou la mortalité. Grâce notamment à la mise en série et à l'utilisation d'un temps long, l'historien se donne un objet qui n'a aucun équivalent dans l'expérience vécue et dont il étudie les propriétés : son invariance, si invariance il y a, et les facteurs qui la maintiennent, ou, au contraire, les oscillations qu'il manifeste et les mécanismes sous-jacents¹⁰³.

Mais l'évolution des populations malades, les phénomènes d'augmentation ou de baisse des prix, les variations des taux de nuptialité, de divorce, de natalité ou de mortalité, comme la structure de distribution des revenus ou des diplômes ne sont pas moins « vrais » ou moins « réels » que les interactions observables *de visu* : « Les macro-phénomènes ne sont pas moins réels, les microphénomènes pas plus réels (ou inversement) : il n'y a pas de hiérarchie entre eux¹⁰⁴. »

Quel est le bon contexte ?

Lorsque E. Goffman reproche aux conversationnalistes de commettre une « faute de non-contextualité¹⁰⁵ », il n'a pas à l'esprit le fait que ceux-ci oublieraient le contexte des rapports de classe ou de genre. Il ne pense pas plus que les chercheurs devraient rattacher les interactants à des champs ou à des institutions, en précisant leur position relative à l'intérieur de ces microcosmes. Ce que Goffman souhaiterait, c'est que les conversationnalistes cessent de détacher les mots des contextes immédiats dans lesquels ils ont été énoncés (« ce qui se passait là et alors », « le cadre matériel et interpersonnel »). On comprend donc que, selon la définition du contexte pertinent adopté, Goffman, qui ne retient que les éléments circonstanciels des échanges verbaux, de même que Cicourel, qui retient essentiellement les éléments propres à l'organisation dans laquelle ils se déroulent parfois, puissent faire l'objet du même type de critique.

Chaque grand modèle d'analyse contextualise les faits qu'il étudie en fonction de ses besoins interprétatifs. Or, comme les types de faits étudiés diffèrent d'un modèle d'analyse à l'autre et comme ce que l'on cherche à mettre en évidence sur la base de ces différents types de faits n'est souvent pas du même ordre, les opérations de contextualisation varient en conséquence. Si l'on prend l'exemple des interactions, on constatera qu'en fonction de la nature de celles-ci et des questions que le chercheur se pose à leur sujet, le contexte pertinent ne sera pas invariablement le même. Si « la vérité de l'interaction n'est pas tout entière dans l'interaction » (Bourdieu), elle n'est pas non plus tout entière ni dans l'espace social global, ni dans l'organisation, ni même dans le champ qui, parfois mais pas toujours, contribue à la structurer. Une interaction a une histoire et une dynamique propres (chaque prise de parole dépend en partie des prises de parole précédentes), de même qu'elle doit au passé commun des partenaires de l'interaction (qui ont parfois de longues histoires d'interactions en commun) ; son cours dépend aussi des éléments non verbaux de la circonstance immédiate, mais tout autant des dispositions mentales et comportementales des acteurs (et donc des différents cadres socialisateurs par lesquels ils sont passés) ; elle peut devoir enfin une partie de sa structure ou de son évolution aux statuts des interactants dans une institution ou à leurs positions dans un champ donné, lorsque institution ou champ il y a.

Dans un style de raisonnement très wébérien, A. V. Cicourel a insisté sur l'impossible exhaustivité du contexte et sur le lien entre les questions du chercheur et la nature des opérations de contextualisation :

Une question reste sans doute posée pour de nombreux lecteurs : celle de la régression infinie

qui menace l'observateur désireux de « tout » dire à propos d'un contexte quelconque. Cette ambition est évidemment déraisonnable dans la mesure même où personne ne peut prétendre avoir tout dit sur les aspects locaux ou plus généraux d'un contexte. Comme n'importe quel participant d'un événement langagier, les observateurs et les chercheurs sont confrontés en permanence à des circonstances pratiques qui sont aussi inséparables de l'objet de leur recherche qu'intimement liées à la vie quotidienne des individus ou des groupes étudiés. De fait, nous autres, chercheurs, privilégions certains aspects d'un contexte tout en minimisant ou en ignorant d'autres. L'observateur est toujours tenu de justifier ses choix par rapport aux objectifs théoriques énoncés, aux stratégies méthodologiques adoptées et à la cohérence ou à la force de ses arguments ou analyses¹⁰⁶.

Ce sain nominalisme a pour vertu de souligner le fait qu'il n'y a pas de « meilleur contexte » en général et donc pas de « théorie générale du meilleur des contextes possibles ».

En prenant pour objet d'étude des interactions circonstanciées individus-objets ou interindividuelles, des trajectoires individuelles, des institutions ou des groupes, des mondes, des champs, des différences de comportements ou de pratiques d'une classe ou d'une catégorie sociale à l'autre, les chercheurs en sciences humaines et sociales font varier, sans toujours bien en mesurer les conséquences, les niveaux de réalité sociale étudiés, les échelles d'observation, les séquences temporelles prises en compte et le nombre d'acteurs étudiés. De l'observation d'interactions en cours à l'analyse de données statistiques sur des échantillons de populations nationales, en passant par l'entretien biographique ou le récit de pratiques et l'analyse documentaire, on change aussi la nature des séquences temporelles (de quelques secondes ou quelques minutes pour certaines interactions à plusieurs dizaines ou même centaines d'années quand il est question de trajectoires individuelles, de champs, de mondes ou de classes) et le nombre d'acteurs (du cas unique à des entités sociales comptant parfois jusqu'à plusieurs millions de membres) considérés¹⁰⁷. Taille des entités étudiées, nombre d'acteurs concernés, longueur des séquences temporelles prises en compte, tout cela pèse sur la nature des contextes et des éléments du passé incorporé qu'il est nécessaire, souhaitable ou parfois tout simplement possible de reconstruire. Les résultats scientifiques ne peuvent sérieusement se discuter et se contester sans prendre en compte cette variation des niveaux de réalité sociale, des échelles d'observation et des intérêts de connaissance.

Ainsi, ce qu'Yves Lacoste reprochait à la géographie régionale de Vidal de La Blache, ce n'était pas d'opérer un type particulier de découpage de l'objet et un choix d'échelle d'observation, mais de faire comme si le découpage en régions s'imposait quasi naturellement. La géographie régionale n'est plus alors une géographie possible parmi d'autres mais « la géographie par excellence¹⁰⁸ », toute la géographie :

En fait, la description que Vidal fait de la France, en laissant croire qu'il appréhende « tout » ce qui est « important », est le résultat d'une *stricte* mais *discrète* sélection des faits ; elle laisse dans l'ombre l'essentiel des phénomènes économiques, sociaux et politiques issus d'un passé récent. [...] Mais le prestige de la division vidalienne a fait que « ses » régions, qu'il a délimitées, ont été considérées comme les seules configurations spatiales possibles, et comme l'expression par excellence d'une prétendue « synthèse » de tous les facteurs géographiques¹⁰⁹.

De la même façon, les microhistoriens ont permis à l'ensemble des historiens de prendre conscience de la particularité de l'échelle macrohistorique adoptée par des historiens tels qu'Ernest Labrousse ou Fernand Braudel¹¹⁰. La question n'est pas de choisir, une bonne fois pour toutes, une échelle d'observation et un niveau de réalité sociale privilégié, mais de s'interroger sur les effets associés à telle ou telle échelle. Or, tant que le regard macrohistorique dominait sans s'afficher comme tel (comme un choix d'échelle et de niveau de réalité sociale parmi d'autres possibles), une telle discussion et une telle réflexivité étaient impossibles.

À chaque niveau de réalité sociale considéré, ce ne sont pas les mêmes éléments qui composent la trame de cette réalité. Ainsi, ceux qui traitent des différences entre classes ne mettent pas en rapport des individus, des objets, des événements ou des circonstances, mais s'occupent des rapports structuraux entre groupes sociaux à l'échelle d'une société. De même, les classes ne sont pas des acteurs centraux pour ceux qui travaillent sur les rapports internationaux, en tant que rapports de force et de domination interétatiques. La situation est comparable à celle des

géographes qui, en fonction de l'échelle des cartes sur lesquelles ils travaillent, font apparaître des rues, des quartiers, des agglomérations entières, des réseaux routiers et autoroutiers mettant en relation des agglomérations, des pays ou des continents.

Faut-il donc considérer qu'un niveau de réalité sociale et qu'une échelle d'observation sont le bon niveau et la bonne échelle, de manière générale, indépendamment des questions que l'on se pose et des problèmes que l'on cherche à résoudre ? Faut-il faire du concept de « région » en géographie ou de celui de « champ » en sociologie des modes universels de découpage des objets ? Est-ce que les interactionnistes, qui travaillent sur des échanges verbaux inscrits dans les cadres immédiats, locaux de leur déroulement, commettent une faute de non-contextualité, de la même façon que ceux à qui ils reprochent de ne travailler que sur des échanges verbaux autosuffisants ? L'univers des sciences humaines et sociales est miné par les luttes pour l'imposition d'un « contexte » donné (associé à un niveau de réalité sociale et à une échelle d'observation) comme le seul contexte pertinent. En deçà du contexte en question, les chercheurs sont critiqués pour faute de non-contextualité et pour le pointillisme dont ils font preuve ; au-delà, ils sont soupçonnés d'être trop généraux et de proposer des cadres trop lâches, trop indéterminés, insuffisamment spécifiés. En faisant de l'« espace des classes », du « monde », du « champ », de l'« ordre de l'interaction », de la « situation », de l'« organisation » ou du « marché » le contexte pertinent universel, au sein duquel n'importe quel type de faits prendrait tout son sens, les chercheurs contribuent à brouiller les problèmes scientifiques réels posés par la question de la contextualisation des faits. La défense de son contexte peut même aller jusqu'au déni de pleine réalité. C'est le cas lorsque ceux qui étudient les interactions pensent que les groupes, les institutions, les classes ou la société, n'existent pas vraiment mais sont des vues de l'esprit (synthétique et agrégateur, savant ou ordinaire), ou, inversement, lorsque ceux qui ont comme horizon habituel l'espace des classes sociales voient les interactions comme de simples épiphénomènes ou de simples illustrations de phénomènes dont la réalité est fondamentalement macrosociologique.

Tout cela veut-il dire qu'il n'y a pas de dialogue possible entre les diverses constructions scientifiques enfermées dans l'idée qu'elles détiennent le bon découpage du contexte pertinent ? Une *vision nominaliste relativiste* consisterait à penser qu'il n'est pas possible de discuter d'un niveau de réalité sociale à l'autre et d'une échelle à l'autre car, en changeant de niveau et d'échelle, on change tout simplement de phénomène étudié¹¹¹. Pour pouvoir discuter d'une recherche, il faudrait donc partager la même conception du contexte. Situé hors de cette conception, le chercheur ne parlerait tout simplement plus de la même chose et la communication serait restreinte ou même absurde. On reconnaît là, en partie, la position de Gilles Deleuze et de Félix Guattari qui ne croient pas vraiment possibles les discussions entre philosophes réfléchissant sur des concepts et donc des problèmes (« tout concept renvoie à un problème ») différents :

Les discussions, le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne feraient pas avancer le travail, puisque les interlocuteurs ne parlent jamais de la même chose. [...] On se fait parfois de la philosophie l'idée d'une perpétuelle discussion comme « rationalité communicationnelle » ou comme « conversation démocratique universelle ». Rien n'est moins exact, et, quand un philosophe en critique un autre, c'est à partir de problèmes et sur un plan qui n'étaient pas ceux de l'autre, et qui font fondre les anciens concepts comme on peut fondre un canon pour en tirer de nouvelles armes. On n'est jamais sur le même plan. Critiquer, c'est seulement constater qu'un concept s'évanouit, perd de ses composantes ou en acquiert qui le transforment, quand il est plongé dans un nouveau milieu¹¹².

En affirmant cela, Deleuze et Guattari font comme si chaque concept était d'emblée « parfait », cohérent, juste, vrai et ne pouvait être amélioré de l'intérieur.

De son côté, une *vision radicalement réaliste* pencherait plutôt vers l'idée selon laquelle une partie seulement des constructions scientifiques seraient pertinentes et que la logique scientifique permettrait donc de trier, à terme, les bonnes et les mauvaises contextualisations. C'est cette attitude qu'adoptait P. Bourdieu lorsqu'il jugeait que la notion d'*art world* utilisée par H. S. Becker « marqu[ait] une régression par rapport à la théorie du champ¹¹³ » ou qu'il affirmait que « la notion de champ du pouvoir [était] un immense progrès » et que nombre de chercheurs « [faisaient] d'énormes erreurs, même empiriques, parce qu'ils n'[avaient] pas cette notion¹¹⁴ ».

La position que je défends combine nominalisme et réalisme. Elle consiste notamment à soutenir

que certains objets seront étudiés de façon plus pertinente à certaines échelles et avec certains types de contextualisation. Il y a donc bien une pluralité de constructions scientifiques (et de contextualisations) possibles, mais chacune d'entre elles ne constitue pas une solution universelle que l'on pourrait appliquer aveuglément quel que soit l'objet de la recherche. Si l'on prend l'exemple des inégalités sociales devant l'école, on constate que l'échelle macrosociologique de recueil des données et les corrélations statistiques permettent d'étudier les probabilités pour les différents groupes sociaux (ou catégories sociales) d'avoir des enfants en bonne ou mauvaise situation scolaire, donc les écarts entre les groupes face à l'école, mais qu'elles restent parfaitement muettes sur la question de la manière dont la situation (bonne ou mauvaise) s'installe. Ces *processus* de réussite ou d'échec scolaires sont en revanche étudiables à partir de l'observation *in situ* des comportements en salle de classe et de l'examen des productions scolaires des élèves. Dans les deux cas, il s'agit bien de la question de l'inégalité scolaire qui est posée, et les chercheurs peuvent tout à fait dialoguer pour faire valoir les éléments qui leur semblent les plus déterminants dans la saisie de ces inégalités. Mais on passe tout de même de la cartographie des écarts entre groupes (seule à pouvoir attester des différences sociales et à mesurer l'importance des inégalités) et de l'analyse des déterminants sociaux de la réussite ou de l'échec à l'étude des modalités de fabrication des inégalités à travers les actions et interactions qui font le quotidien de la vie scolaire : les deux types d'approche ne parlent donc pas exactement des mêmes réalités et ne répondent pas totalement aux mêmes questions (« Y a-t-il des différences sociales d'accès à l'école et, si oui, quels en sont les déterminants sociaux ? » et « Comment se passent les choses dans les salles de classe pour que les enfants de milieux populaires échouent, comprennent mal ce qu'on leur demande, ne parviennent pas à répondre aux exigences scolaires, commettent les fautes qu'ils commettent, etc. ? »).

La manière à la fois réaliste et nominaliste dont je pose le problème¹¹⁵ est indissociable à la fois d'un rationalisme scientifique et d'un sens pratique de chercheur empirique. Il n'y a aucune raison de penser que la réalité objective, celle qui existe indépendamment de tout regard savant, de toute perception, de toute observation ou de toute mesure de la part d'un observateur, n'existe pas avec ses récurrences, ses logiques, ses contraintes propres que les chercheurs ont pour objectif de *découvrir* à partir de constructions scientifiques diverses et variées. Mais cette réalité objective n'entre dans les *cadres d'une connaissance donnée* (sociologique, historique, anthropologique, etc.) qu'à partir d'*observations déterminées* qui engagent toujours un *point de vue de connaissance*¹¹⁶.

Ces observations se font notamment toujours à partir d'une *échelle d'observation donnée*. Or, force est de constater que l'on ne voit pas les mêmes aspects de la réalité à des échelles différentes. Selon l'échelle, *certaines réalités apparaissent ou disparaissent* : de même que la carte des rues d'une ville fait perdre de vue la position de la ville par rapport à l'ensemble des autres villes, des fleuves, du réseau autoroutier, du territoire national, du continent, de la planète, etc., et qu'inversement un planisphère ne permet pas de faire apparaître nombre de villes, et aucun village, route, rue, chemin vicinal, etc., l'étude précise d'interactions singulières peut faire perdre de vue des structurations sociales plus globales et les grandes études macrosociologiques par classes, genres, catégories culturelles, etc., gommant toutes les pratiques et toutes les interactions singulières. En fonction de l'échelle d'observation (et de recueil des données), certaines réalités disparaissent parce qu'elles ne sont *plus visibles sous l'effet d'un éloignement ou d'un rapprochement* ; d'autres parce qu'elles *sortent du cadre d'observation qui est resserré* sur des éléments plus petits. En zoomant sur un quartier pour en examiner la composition et la structuration, tout ce qui est autour du quartier disparaît. Mais, inversement, en examinant le territoire à une échelle géographique plus petite, les rues et les quartiers disparaissent rapidement et c'est à d'autres niveaux de structurations que l'on a accès.

Plus on observe de loin et plus on se voit contraint d'*homogénéiser* des réalités qu'une vision plus resserrée ferait apparaître *hétérogènes, différenciées*. Ceux qui observent des relations entre nations homogénéisent forcément chaque unité pour privilégier l'étude des différences entre ces blocs nationaux. Mais ceux qui privilégient les rapports entre classes montrent des différences sociales importantes à l'œuvre au sein de chaque société. De même, une analyse de chaque classe ne manque pas de faire apparaître à son tour des différenciations internes : la classe qui, vue de loin et dans son rapport à d'autres classes, apparaît comme une réalité homogène révèle ses différenciations internes (avec ses fractions de classe, ses catégories, ses sous-groupes en fonction de particularités professionnelles, confessionnelles, régionales, syndicales, etc.). Et ainsi de suite,

jusqu'à l'étude de microgroupes ou d'individus singuliers.

Une réflexion sur les échelles d'observation ne conduit cependant pas à un *relativisme épistémologique* qui nierait l'existence d'une réalité objective et qui ferait comme s'il n'existait que des constructions scientifiques également pertinentes du réel. Elle amène seulement à poser que la réalité objective n'est jamais appréhendable en tant que telle par les *sciences sociales empiriques*, mais toujours à partir de points de vue particuliers. À chaque nouvel acte de connaissance, les chercheurs engagent une vue partielle du réel, en fonction du mode de découpage de l'objet, des objectifs de connaissance qu'ils visent, du type de données qu'ils peuvent mobiliser ou produire, etc. Seuls ceux qui observent la réalité peuvent formuler ce genre de questions, en voyant bien ce que chaque étude particulière les amène à voir et à ne pas voir, à privilégier et à négliger. Chaque angle de vue adopté s'accompagne d'angles morts qu'il faut expliciter si l'on ne veut pas frustrer les lecteurs qui cherchent dans tel ou tel travail de recherche des éléments qui, par nature, ne peuvent s'y trouver.

Sans prise en compte des modes d'accès à une réalité en elle-même infinie (Weber), on peut penser que l'échelle d'observation importe peu et que le réel est continu et se présente sous la même forme quelle que soit la façon dont on l'aborde. La seule chose que peut faire un chercheur pour compenser les effets de la partialité des points de vue consiste à varier la focale de son objectif pour faire apparaître des dimensions différentes concernant les phénomènes étudiés. Mais personne ne pourra jamais prétendre épuiser la réalité à partir d'un seul modèle d'explication, d'une seule échelle d'observation ou d'un seul genre de contextualisation.

C'est cette même conception à la fois nominaliste et réaliste qui m'autorise aussi à batailler avec certains modèles théoriques autour de la question de la création littéraire. Par exemple, il me semble que si l'on veut entrer dans la chair d'une œuvre, il est impossible d'en rester à la position de son auteur dans le champ. Si j'adhérais à une vision nominaliste et relativiste, je n'aurais aucune raison de batailler avec la théorie des champs. Et si, inversement, j'étais mû par une vision radicalement réaliste, je n'aurais aucune raison de reconnaître un quelconque intérêt au concept de champ pour d'autres types d'objets. Alors qu'il est conçu comme une clé universelle, un outil permettant de tout penser, le champ permet, à mon sens, de saisir certaines réalités (les stratégies éditoriales, les grandes controverses ou polémiques au sein du jeu littéraire, les manifestes, les clubs, les prix littéraires, etc.) mais pas d'autres (les textes)¹¹⁷. Appliqué au problème de la création, le concept de champ conduit assez rapidement vers une lecture stratégique des œuvres : chaque nouvelle œuvre n'est qu'un coup joué répondant à d'autres coups sur le grand échiquier du champ littéraire. La contextualisation des œuvres littéraires dans le champ donne un sens particulier à ces œuvres ; un sens qui contribue à les détacher de tous les enjeux existentiels qui sont à leur principe. Le nominalisme a ainsi la vertu de rappeler que le choix du cadrage (de l'échelle d'observation et du niveau de réalité sociale) est déterminant dans l'interprétation qu'on donnera de l'élément central contextualisé.

Le même fait, le même élément peuvent être constitués comme centraux ou secondaires, signifiants ou insignifiants, selon les objectifs de recherche visés. L'exemple de la construction, à la fin du XIX^e siècle, du pont en encorbellement sur le Forth (fleuve d'Écosse) que développe à des fins pédagogiques Michael Baxandall me paraît extrêmement parlant. L'historien de l'art montre que la construction de ce pont peut être étudiée de différentes manières. Par exemple, dans le cadre d'une « histoire des institutions sociales et politiques », la construction du pont serait l'occasion d'« exemplifier un système démographique, administratif et économique ». Cette construction revêt une signification très particulière du fait de la concurrence économique et de la nécessité de gagner du temps dans les transports ferroviaires. Mais une histoire plus architecturale des ponts – histoire de l'architecture, des sciences et des techniques – resituerait plutôt cette construction dans l'histoire mondiale des ponts (histoire plus ou moins bien maîtrisée par les architectes concepteurs des ponts) et dans l'éventail des choix esthétiques et techniques possibles de l'époque (avec les progrès récents en matière de fabrication d'un acier particulièrement résistant dans les fours à sole Martin). Pourtant, malgré la diversité des points de vue imaginables, qui font que la forme esthétique du pont sera jugée secondaire par les uns tandis que les autres tiendront plutôt pour négligeable le fait que de nombreux ouvriers soient morts durant les longues années de construction, certains chercheurs défendront leur point de vue comme le seul possible ou le plus

important :

On tombe souvent sur des explications de ce genre : « En dernière analyse, ce sont (par exemple) les structures économiques qui prévalaient en Grande-Bretagne à la fin du XIX^e siècle qui déterminèrent la construction du pont sur le Forth. » Cette prédilection pour une seule et même catégorie de causes semble avoir deux origines qu'il est bien souvent difficile de distinguer. Il y a d'abord le cas où l'on étudie véritablement les structures économiques – et non l'histoire générale ou les ponts : dans ce contexte, le pont sur le Forth peut parfaitement être considéré, même s'il n'est pas que cela, comme un monument à la gloire de la concurrence capitaliste et des ressources du marché monétaire sous le règne de la reine Victoria, comme l'expression d'une structure de classe où l'important était moins les équipes chargées de l'assemblage de l'acier que les administrateurs du chemin de fer ou d'autres facteurs économiques dont il est facile de repérer la présence. Il y a aussi le cas où l'on adhère à des idées générales qui désignent dans les structures économiques la cause ultime de tout comportement humain. Un contexte aussi spécifique que celui de l'histoire de la construction des ponts se prête assez mal à des questions sur la validité de la théorie ; et comme cette dernière ne peut tirer son autorité que de domaines plus vastes, sa confirmation, si elle n'est pas simplement implicite, dépendra de sa cohérence avec le reste de l'explication. Bien entendu un déterministe convaincu que l'histoire des minéraux commande tout décidera de la même manière de ne retenir que les faits qui s'y rattachent (auquel cas il se référera à la formation des estuaires au mésodévonien ou au dépôt du minerai de fer qui devait servir à la construction de notre pont), et un idéaliste décidera de se fier aux seules idées¹¹⁸.

M. Baxandall s'inscrit ici dans la lignée directe d'un auteur comme M. Weber qui n'a cessé de rappeler l'ouverture des possibles interprétatifs selon le type de cadrage sélectif effectué par les chercheurs. Évoquant les lettres que Goethe envoya à Mme de Stein, Weber explique que, selon les objectifs scientifiques poursuivis, celles-ci peuvent être interprétées ou exploitées de manières fort différentes. Selon ce que l'on cherche à mettre en lumière, elles ne seront pas le signe ou le symptôme des mêmes phénomènes. Révélatrices d'une « passion d'une violence inouïe », elles peuvent constituer le témoignage d'expériences très marquantes dans la vie de l'auteur (qui ont « laissé des traces profondes dans le développement de Goethe ») et être reliées à ses œuvres. Du point de vue d'une histoire de la création littéraire, on peut en effet considérer qu'elles – et les expériences qui y sont rattachées – ont eu des effets sur la « "personnalité" littéraire de Goethe » et l'on peut « en chercher les traces dans ses créations »¹¹⁹. Mais ces mêmes lettres et cette même passion avec Mme de Stein peuvent être aussi vues, par nombre de biographes cherchant à caractériser les éléments caractéristiques d'une vie, comme des « symptômes » d'« une manière de conduire et de concevoir la vie [...] qui a été propre à Goethe pendant toute son existence ou durant une assez longue période¹²⁰ ». Les mêmes expériences pourraient encore intéresser un historien qui travaillerait plus généralement sur « l'*habitus* spirituel de ces milieux¹²¹ » et qui trouverait dans la correspondance de Goethe la confirmation de ce qu'il peut découvrir à partir d'une série beaucoup plus étendue de documents. Weber imagine encore qu'un chercheur qui viendrait de la « psychologie culturelle » ou « sociale » pourrait peut-être tenter de montrer que ces expériences ne sont pas propres à la culture allemande ou à la culture du XVIII^e siècle mais qu'il s'agit de « manifestations communes à toutes les espèces de culture ». Histoire de Goethe, histoire des mœurs, sociologie historique du processus de création littéraire chez Goethe, psychologie culturelle des passions amoureuses peuvent ainsi se servir des mêmes lettres pour des buts qui leur sont propres : « Il faut naturellement prendre aussi en considération que certains éléments *divers* du contenu de ces lettres peuvent servir en même temps *tous* ces différents buts scientifiques de la connaissance – dont notre énumération est loin d'épuiser toutes les "possibilités" – tout comme les *mêmes* éléments peuvent servir l'un ou l'autre de ces *différents* buts¹²². »

L'histoire-problème¹²³, comme l'anthropologie-problème ou la sociologie-problème, est obligée de faire le deuil de l'exhaustivité. Elle doit sélectionner les éléments et les contextes pertinents en fonction des problèmes qu'elle entend résoudre. Une étude scientifique des problèmes soulevés par les différentes catégories de chercheurs devrait même faire un pas de plus et montrer dans quelle mesure les points de vue scientifiques adoptés font écho à des points de vue que mettent en œuvre les différentes catégories d'acteurs eux-mêmes : « L'impulsion pour l'étude des problèmes scientifiques a en général pour origine des questions *pratiques*¹²⁴. » Il ne faudrait cependant pas en tirer la conclusion que les sciences humaines et sociales sont idéologiques. Il s'agit plutôt de

dire que les savants sont inscrits dans les cadres de leur temps, partagent des types d'expérience avec des non-savants, et que les problèmes qu'ils posent sont toujours des traductions scientifiques de problèmes vécus par des acteurs historiques donnés. Enfin, la diversité des constructions scientifiques (disciplinaires et paradigmatiques au sein de chaque discipline) ne débouche pas fatalement sur une parcellisation du réel, mais devrait au contraire inciter les chercheurs à situer leur apport spécifique par rapport au programme général d'étude des pratiques au croisement des propriétés incorporées des acteurs et des propriétés des contextes d'action.

Les cris des sociologues : les théories sociologiques
et leurs objets de prédilection

G. Deleuze parlait des « cris philosophiques qui enveloppent l'image implicite de la pensée¹²⁵ », évoquant ainsi les grands présupposés des différents discours philosophiques. À l'arrière-plan des chants philosophiques, au sens de discours philosophiques, les structurant sourdement, implicitement, s'entendent les cris des philosophes.

Il en va de même dans les sciences humaines et sociales. Les différents grands courants scientifiques proposent des représentations implicites du monde, qui demeurent le plus souvent indiscutées. L'image du « monde selon Goffman » n'est pas celle du « monde selon Braudel », qui n'est pas celle du « monde selon Bourdieu » ou du « monde selon Freud ». Ces auteurs privilégient, en fonction d'intérêts de connaissance qui leur sont propres, certains types de problèmes, certains types d'acteurs et certains types de situations dans lesquels ils sont plongés. Ces intérêts de connaissance sont toujours au croisement de l'état des connaissances dans lequel les chercheurs apprennent à formuler leur questionnement et de leurs *problématiques existentielles* en tant qu'ensembles d'éléments liés à leurs expériences sociales déroulées tout au long de parcours biographiques spécifiques et qui s'imposent à eux comme des questions incontournables, et parfois même obsédantes, ou comme des problèmes qu'ils ont à affronter¹²⁶. La sociologie des sciences humaines et sociales devrait ainsi se demander, ce qu'elle n'a fait jusque-là que très rarement¹²⁷, comment ces *problématiques existentielles*, qui fonctionnent comme des *matrices* faites d'attentes, de curiosité, d'interrogations avides de réponses, d'horizons implicites, etc., *prennent forme et s'expriment dans l'ordre spécifiquement scientifique*.

Les chercheurs appartenant à des courants scientifiques différents n'ont, de toute évidence, pas le même type de « cas » en tête lorsqu'ils construisent leur modèle d'acteur ou d'action. Ils sont comme le philosophe dont parle Wittgenstein qui pratique sans le savoir une « diète unilatérale », au sens où il « ne nourrit sa pensée que par un seul genre d'exemple »¹²⁸. Cela ne poserait aucun problème particulier si les chercheurs reconnaissaient les limites de validité de leur propos, leur *champ de pertinence*. Mais plutôt que d'admettre que ce qu'ils disent est pertinent pour un certain type de situations ou pour certains cas de figure, ils préfèrent généralement soutenir la validité universelle de leur théorie ou de leur modèle. Et c'est alors que les problèmes commencent...

J'ai eu l'occasion de montrer que la linguistique saussurienne, qui a tout de la théorie générale, pure et systématique, est en fait une théorie des pratiques scolaires d'enseignement d'une langue écrite codifiée (mise en dictionnaire, en grammaire, etc.¹²⁹). Croyant parler d'un objet général (« la langue »), le linguiste parle en fait de la manière dont l'institution scolaire a traité le langage pour les besoins d'un enseignement rationnel, raisonné, et de l'inculcation d'un rapport distancié, analytique au langage. Sans s'en rendre compte, il adopte le point de vue de celui qui sait déjà parler et traite sa langue maternelle comme une langue étrangère ou comme une langue morte, réfléchit sur la langue, l'analyse, la découpe ou s'amuse à construire consciemment des énoncés à partir des éléments et règles dont il dispose, plutôt que le point de vue de celui qui se sert du langage dans des situations pratiques de la vie ordinaire ou qui apprend peu à peu à se servir du langage dans ces mêmes conditions pratiques. On pourrait ainsi observer que chaque théorie ne nous parle bien que de certaines situations, de certaines pratiques ou de certains acteurs, et qu'elle prend un risque – celui de la généralisation excessive et même abusive – chaque fois qu'elle prétend pouvoir parler au-delà de ces situations, pratiques ou acteurs privilégiés. Wittgenstein suggérerait ainsi lucidement de « poser à toutes les prétentions hyperboliques, dogmatisantes, la question suivante : Qu'y a-t-il donc là d'effectivement vrai ? Ou encore : Dans quel cas cela est-il donc effectivement valable¹³⁰ ? »

L'anthropologue Clifford Geertz a souligné les affinités entre les différentes théories du social, avec

leur registre métaphorique particulier, et certains types de situations :

De même que les tenants de « la vie est un jeu » ont tendance à graviter vers l'interaction face à face, les rapports amoureux et les cocktail-parties comme étant le terrain le plus fertile pour leur sorte d'analyse, et que les tenants de « la vie est un théâtre » sont pour la même raison attirés vers les scènes de masse, les carnivals et les insurrections, de même les tenants de « la vie est un texte » inclinent vers l'examen de formes imaginatives : plaisanteries, proverbes, arts populaires. Il n'y a rien de surprenant ni de répréhensible à cela ; chacun essaie naturellement ses analogies là où elles semblent devoir le mieux opérer¹³¹.

Mais le dérapage provient de leur « désir de généralisation » (Wittgenstein), c'est-à-dire du désir de leurs promoteurs d'en étendre le pouvoir explicatif d'un type particulier de faits à l'ensemble des faits. Les créateurs de théories savent bien que « leur destin durable repose [...] sur leurs capacités de progresser au-delà de leurs succès initiaux plus faciles vers d'autres plus ardues et moins prévisibles¹³² ». Une théorie qui parvient à étendre son domaine d'application gagne en pouvoir symbolique et social, mais ce succès s'accompagne d'une perte réelle de pouvoir explicatif ou interprétatif.

Il est impossible de dresser le tableau exhaustif des correspondances entre théories du social et types d'objets, d'autant que ces théories comportent souvent des variantes qui déplacent imperceptiblement les intérêts de connaissance. J'ai été amené, au cours des précédents chapitres, à décrire assez longuement les visions du monde implicites qui sous-tendent les théories des champs et des mondes : sociologie des luttes entre grands prétendants pour l'une, sociologie des liens de coordination et de coopération entre différents types d'acteur dans l'organisation du travail collectif pour l'autre. Les usagers de la théorie des champs n'ont cessé de dénoncer la vision irénique du monde des autres courants sociologiques, qui eux-mêmes peuvent souligner le fait que les rapports sociaux ne sont pas en permanence des rapports violents ou tramés par des rapports de force. Mais il va de soi que les formes de coordination ou de coopération ne s'organisent jamais indépendamment de rapports de force ou de domination.

On voit bien aussi comment les différentes sociologies s'opposent autour de la question de la production de l'ordre social : à la vision de ceux qui gardent à l'esprit les moyens institutionnels dont se dotent les groupes sociaux pour cristalliser des rapports inégaux qui leur sont favorables (État, lois, institution scolaire, banques, etc.), et qui peuvent finir par oublier que ce sont des acteurs qui font vivre ces institutions, s'oppose la vision romantique de l'action comme invention, aventure, « processus créatif ininterrompu de construction (*energeia*)¹³³ » chez tous ceux qui veulent voir chaque nouvelle interaction, chaque nouvelle situation comme une scène ouverte et potentiellement subversive. Croyant pouvoir saisir, par l'étude des interactions, la société *in statu nascendi*, une certaine sociologie compréhensive, l'ethnométhodologie et une partie de la sociologie interactionniste voient la réalité sociale comme une construction fragile, éphémère, produit de liens intersubjectifs et circonstanciels. Tout se rejouerait, tout se réinventerait à chaque instant, et les acteurs seraient dans un travail permanent de définition sociale des situations qui se présentent à eux. Parce qu'ils ne veulent pas voir les mécanismes de stabilisation des rapports sociaux et des situations sociales, qui expliquent qu'étudiants et enseignants, patients et médecins, vendeurs et acheteurs, patrons et salariés, propriétaires et locataires, monarques et sujets, maris et femmes, parents et enfants, supérieurs et subordonnés n'ont pas à redéfinir en permanence la nature de leurs relations et des situations dans lesquelles ils s'engagent, les chercheurs à vision romantique non seulement accordent un primat aux points de vue subjectifs (en éludant le fait que ces points de vue subjectifs sont le produit de l'histoire sociale de chaque sujet et qu'ils sont, de ce fait, arrimés à des dispositions incorporées), mais attribuent parfois généreusement aux acteurs des capacités de subversion, de libération ou de critique dont ils ne sont qu'exceptionnellement « dotés », notamment dans les périodes de crise.

Anne W. Rawls souligne la tension qui existe entre les inégalités sociales structurelles et l'égalitarisme qui, selon elle, serait propre à l'ordre de l'interaction¹³⁴. Mais elle ne se rend pas compte que tout sépare, de ce point de vue, les sociétés traditionnelles des sociétés modernes à fort degré d'institutionnalisation. C'est dans les formations sociales où les domaines de pratiques sont les moins institutionnalisés, les moins codifiés, que l'interactionnisme réaliste (plutôt que méthodologique), l'ethnométhodologie et certaines formes de sociologie compréhensive trouvent

leur *champ de pertinence*. En revanche, dans les formations sociales où tout est fait pour que les acteurs n'aient pas à « payer de leur personne » ou à remettre en cause ce qu'elles sont à chaque moment, ces courants révèlent leur faiblesse interprétative : en restant centrés sur l'espace restreint des interactions ou des microsituations localisées, ils ne saisissent pas que ce qui se passe dans le temps court de l'interaction peut n'avoir que très peu d'importance sur le destin de leurs partenaires. Ainsi, lorsque les hiérarchies et les inégalités sont objectivées, codifiées, officialisées, garanties par diverses institutions étatiques, économiques, juridiques, scolaires, culturelles, etc., il est possible de « perdre la face » dans une interaction sans perdre son « poste » ni toutes les qualités sociales que garantissent à leurs porteurs les titres scolaires, les titres de propriété, les contrats, etc. En revanche, dans des formations sociales au sein desquelles le degré d'institutionnalisation est faible (le cas idéaltypique étant celui des sociétés à culture orale), « perdre la face » peut avoir des conséquences sociales déterminantes.

Les interactionnistes, ethnographes de la communication et ethnométhodologues donnent aussi souvent l'impression d'avoir le même type de curiosité que le passant déambulant dans les rues d'une grande ville et qui s'amuserait à écouter des bribes de conversations, des morceaux d'histoires racontées. S'intéresser à des séquences courtes durant lesquelles des personnes, dont on ne connaît le plus souvent pas l'histoire (parfois pas même le statut), échangent des paroles, voilà sans doute la fascination première de nombre de microsociologues. Le monde social peut se saisir à partir de l'étude de ces rencontres, mais dès lors que l'interaction dépasse l'échange aléatoire, impromptu, non organisé, entre de parfaits inconnus, il est légitime de se demander ce que sont les conditions historiques de possibilité de l'interaction en question, à quel cadre social les échanges se rattachent, quelles significations ils y prennent, et ce que les acteurs engagent de leur passé incorporé dans l'échange présent¹³⁵.

On constate enfin l'importance du langage oral dans une grande partie de ces travaux. Chez des auteurs tels que H. Sacks, E. A. Schegloff, E. Goffman, J. Gumperz ou A. V. Cicourel, l'interaction verbale est très largement privilégiée. L'interactant est moins occupé à faire des choses qu'à parler. Ou, s'il fait des choses, c'est essentiellement avec des mots¹³⁶. *Homo verbalis*, l'acteur est un être de parole, de conversation ou de discours¹³⁷. Il est saisi dans des moments de conversation informelle, des repas de famille ou des rencontres entre amis, dans des interactions en salles de classe ou dans des hôpitaux, dans des entretiens d'embauche qui prennent la forme d'échanges de questions-réponses ou des conférences, etc. La vision interactionniste du monde social met en scène peu de textes, d'images, d'objets, de machines, de dispositifs techniques simples ou complexes, de bâtiments, etc. Le social à l'état objectivé est peu présent et les acteurs ne sont quasiment jamais saisis dans l'épaisseur de leur histoire, mais avec le souci principal de comprendre des séquences d'action en cours. Les auteurs cités, et bien d'autres encore, se différencient bien sûr selon le degré d'institutionnalisation des situations qu'ils étudient, selon aussi qu'ils introduisent ou non des rapports acteurs-objets (objets quotidiens, outils, machines, dispositifs techniques, etc.) dans leur champ de vision, avec toutes les conséquences que ces différences produisent sur la manière dont ils conçoivent les contextes pertinents de l'action.

Malgré l'ensemble des réserves scientifiques qu'on peut avoir à son égard, la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour et Michel Callon a au moins eu pour vertu de faire apparaître l'absence d'objets ou de dispositifs techniques dans les versions du monde social les plus courantes en sciences humaines et sociales. Partant d'une sociologie des sciences et des techniques, ces auteurs étaient les mieux placés pour mettre en lumière à quel point les objets jouent des rôles de coordination ou d'obstruction, de facilitation ou de limitation dans les relations interhumaines¹³⁸. Chez eux, le monde social fait place à un « monde sociotechnique ». On trouve même sous la plume de B. Latour une excellente critique d'une partie des travaux interactionnistes qui font comme si les interactions de face à face mettaient en scène des êtres de parole mais sans habits, sans objets, sans machines ou dispositifs techniques, sans architectures, sans formulaires administratifs, sans livres, sans monnaie, etc.¹³⁹. Certaines approches de l'interaction semblent mieux adaptées « à la sociologie des primates qu'à celle des humains » affirme avec ironie B. Latour : « En effet, la sociologie des singes se présente comme l'exemple extrême de l'interactionnisme, puisque tous les acteurs sont co-présents et s'engagent, face à face, dans des actions dont la dynamique dépend, en continu, de la réaction des autres¹⁴⁰. » Et l'on ne peut qu'être d'accord avec lui lorsqu'il écrit que « loin de se limiter aux corps présents l'un à l'autre par leur attention et leur continuel effort de

vigilance et de construction, il faut toujours, chez les humains, faire appel à d'autres éléments, à d'autres temps, à d'autres lieux, à d'autres acteurs, afin de saisir une interaction¹⁴¹ ». Mais faire comme si le monde se présentait essentiellement sous la forme d'assemblages, d'arrangements ou de relations de coordination entre humains et non-humains (rendus équivalents), ce serait généraliser une vision d'ingénieur ou d'ergonome et oublier, entre autres, les classes sociales et les rapports de domination de toute nature.

De manière générale, si le monde sociotechnique de M. Callon et B. Latour surprend par ses interrogations et ses constructions inédites, et peut parfois séduire pour cette raison, il met toutefois sur le même plan des éléments techniques et sociaux (économiques, politiques, culturels) dont l'articulation est très problématique. Ainsi, on ne peut que saluer la manière dont M. Callon réinsère la voiture dans « un complexe sociotechnique » pour comprendre que la voiture à essence résiste face à l'innovation que représente la voiture électrique. Mais les éléments composant ce complexe, volontairement hétérogènes, forment un inventaire à la Prévert. L'auteur affirme qu'on y « trouve pêle-mêle » :

des constructeurs d'automobiles, des compagnies pétrolières avec les empires coloniaux qui leur ont permis de se développer et les guerres qui leur permettent de survivre, des connaissances métallurgiques, des modèles scientifiques pour suivre l'explosion dans les moteurs, des chaînes d'assemblages et des ouvriers spécialisés avec des bureaux d'études, des conventions collectives, une certaine forme de régulation du travail, des lois environnementales, une infrastructure routière, des permis de conduire, des systèmes de taxation, des réseaux de distribution de l'essence et du gazole, des réseaux de garages, des villes conçues pour la circulation¹⁴²...

Il me semble en effet difficile de placer sur le même plan, ou d'assembler dans le même monde, les empires coloniaux (l'histoire pluriséculaire des rapports inégaux entre nations) et le permis de conduire, les systèmes de taxation et la construction des villes modernes. Au-delà de cet exemple, relevant de la sociologie de l'innovation, qui a pour vertu principale de rappeler que le succès ou l'échec d'un objet technique ne sont jamais détachables de l'ensemble de ceux - acteurs, institutions, secteurs d'activités, groupes, etc. - qui ont un intérêt, direct ou indirect, à son existence ou à sa disparition, et de toute une série de pesanteurs politiques, économiques, culturelles, scientifiques, techniques, etc., on se rend compte des limites de ce procédé d'hétérogénéisation maximale des éléments de l'explication. On pourrait ainsi se demander quel rôle ont joué le cheval dans la Révolution française ou le réseau téléphonique durant les événements de Mai 1968 (et je ne doute pas que l'un comme l'autre aient participé à ces deux bouleversements de l'ordre social), mais on peut comprendre que les historiens ne retiennent pas principalement ces éléments « non humains » lorsqu'ils entreprennent de rendre intelligibles ces deux moments de l'histoire de France.

Des auteurs tels que L. Boltanski et L. Thévenot partagent le même type d'intérêt que les ethnométhodologues et interactionnistes et se sont aussi inspirés de la sociologie des sciences de B. Latour. Des acteurs, dont on connaît rarement l'histoire (les trajectoires sociale, scolaire, professionnelle, culturelle, etc.), sont plongés dans des situations et ce sont ces situations qui retiennent essentiellement l'attention des chercheurs : « Pauvre en groupes, en individus ou en personnages », l'ouvrage *De la justification* « regorge en revanche d'une multitude d'êtres qui, tantôt êtres humains tantôt choses, n'apparaissent jamais sans que soit qualifié en même temps l'état dans lequel ils interviennent » et « c'est la relation entre ces états-personnes et ces états-choses, constitutive de ce que [les auteurs appellent] une *situation*, qui fait l'objet de ce livre »¹⁴³. Mais l'une des singularités de leur démarche réside dans le fait qu'ils saisissent des êtres en train de se livrer à des justifications, disputes, controverses, dénonciations ou critiques. Et leur modèle revendiqué de situation est celui du tribunal où se déroule un procès : « On peut donc rattacher, plus ou moins, à l'esprit du pragmatisme la façon dont la sociologie de la critique a entrepris de redécrire le monde social *comme la scène d'un procès*, au cours duquel des acteurs, en situation d'*incertitude*, procèdent à des *enquêtes*, consignent leurs *interprétations* de ce qui se passe dans des *rapports*, établissent des *qualifications* et se soumettent à des *épreuves* »¹⁴⁴.

L'acteur (en général) est présenté comme un être en état de justification permanente. Il n'est pas doté de dispositions mais de compétences, et celles-ci sont liées à des traditions de philosophie politique. Comment ces compétences ont-elles pu se loger en chaque acteur, quelles que soient ses propriétés sociales (sexe, âge, classe, niveau de diplôme, etc.) ? La question reste sans réponse ou

presque :

Boltanski et Thévenot font l'hypothèse qu'il existe *un sens de la justice partagé par toutes les personnes ordinaires*, dans la mesure tout du moins où, évoluant dans le monde contemporain, *elles baignent dans la même tradition de philosophie politique*. C'est donc bien dans cet ensemble de ressources tenues pour circonstancielles par les ethnométhodologues (règles, normes, principes, usages...) qu'ils recherchent les bases conventionnelles stables et disponibles pour justifier les actions. Ils doivent pour cela *doter les personnes, au-delà des compétences présupposées par les ethnométhodologues, de capacités partagées complémentaires*. Ils supposent que chacun peut faire référence à un répertoire limité de modèles de justice. Le cadre proposé comporte au total six cités : domestique, industrielle, inspirée, marchande, de l'opinion et civique¹⁴⁵.

Les acteurs subissent (ou passent par) des épreuves, le plus souvent institutionnellement garanties, qui permettent de trancher dans leurs différends, de « dire ce qu'il en est de ce qui est ». L. Boltanski place ainsi au cœur de la vie sociale l'incertitude : les acteurs ne sont pas d'accord sur le statut de certains objets, de certaines situations ou sur ce qu'ils sont eux-mêmes (leur propre statut) ; ils critiquent, mettent en doute, dénoncent, discutent et se disputent¹⁴⁶. On pense donc bien entendu au monde judiciaire et au tribunal, mais aussi à tous les cas de controverses scientifiques où des savants luttent pour déterminer la véridicité d'une proposition ou l'existence d'un phénomène et finissent par trancher en faveur d'une des parties, fermant temporairement, jusqu'à nouvel ordre, la situation incertaine ouverte par l'affrontement des savants. Dans ce genre de cas, on a affaire à des *situations incertaines* (quels sont le statut, la valeur ou la signification de cet objet, de cette action, de cette personne ou de cette situation ?), à des *acteurs conscients qui argumentent et se justifient* en fonction de leurs intérêts et de leurs *compétences*, et à des procédures ou à des *épreuves* (qu'elles soient juridiques ou scientifiques) qui sont faites pour faire cesser l'incertitude.

L. Boltanski fait lui-même l'aveu de la généralisation opérée, en racontant comment, partant d'une série de cas d'« affaires » (des personnes qui, dans des lettres adressées à un journal, protestent, sont accusées, se défendent, dénoncent une injustice commise à leur encontre¹⁴⁷), il en a tiré une théorie générale du monde social :

Nous avons en effet, au cours de ce travail, acquis la conviction que la perspective d'une sociologie de l'affaire constituait bien, d'un côté, un moyen d'identifier une véritable forme sociale – celle qu'invoquent les personnes interrogées – jouant un rôle important dans les sociétés occidentales modernes et, de l'autre, une façon originale d'interroger la vie sociale dans ses caractères les plus généraux, en la considérant comme la *scène d'un procès* – si l'on veut, sous un angle judiciaire –, en tant qu'elle est toujours, bien qu'à des degrés divers selon les moments, les périodes, les lieux, marquée du sceau de la dispute, de la contradiction et de l'incertitude¹⁴⁸.

Il livre ainsi, avec lucidité, la genèse de son modèle d'interprétation du monde social, sans jamais toutefois se poser la question des conditions de généralisation de ce qui a permis, au départ, de comprendre des cas particuliers de dénonciation. Dans quelle mesure peut-on utiliser un vocabulaire judiciaire au-delà des cas qui se présentent, en effet, sous les traits d'un problème de justice, de dénonciation, de revendication et même de jugement ?

La question qui devrait être posée, dans ce cas comme dans bien d'autres, reste évidemment de savoir si toute situation dans le monde social est pareille à une scène de tribunal (à un procès ou à une affaire en cours) ou à une controverse scientifique battant son plein. Les acteurs doivent-ils faire face en permanence « à une incertitude radicale concernant la question de savoir *ce qu'il en est de ce qui est*¹⁴⁹ » ? Sans avoir les moyens de trancher la question de la part des situations d'incertitude par rapport aux situations qui n'ont rien d'incertaines, on pourrait tout d'abord dire prudemment que la vie sociale est plutôt faite d'une succession de situations non problématiques – les individus de nos sociétés ne se lèvent pas chaque matin en critiquant le système monétaire, l'institution judiciaire, la langue qui leur a été imposée à la naissance, le système scolaire et le classement qu'il leur a réservé, le Code de la route, les tracés autoroutiers, etc. –, au milieu desquelles surgissent, de temps à autre, des situations qui suscitent discussions, désaccords, critiques, dénonciations ou justifications. L. Boltanski pense que les acteurs sont en permanence en train de « réinstaurer localement des accords toujours fragiles¹⁵⁰ », alors que la certitude et les croyances partagées sont

bien en deçà de tout accord : les acteurs ne vérifient pas chaque jour, dans leur entreprise, qu'ils sont « d'accord » sur les grilles salariales et encore moins qu'ils sont « d'accord » sur la répartition générale des richesses, pas plus qu'ils ne s'interrogent sur l'importance prise par l'école dans les processus d'entrée sur le marché de l'emploi. Ils partagent des croyances sur certains faits, mais ne ressentent pas, le plus souvent, le besoin de les formuler : elles forment un socle sur la base duquel les doutes comme les certitudes conscientes s'installent¹⁵¹.

Si elles ouvrent des périodes ou des zones d'incertitude, les situations de dispute ou de controverse s'établissent toujours sur un fond incroyablement solide et large de croyances partagées non discutées : pour débattre de la validité scientifique d'un fait, encore faut-il croire en l'importance de la science et en un certain nombre de procédures de validation des énoncés scientifiques ; pour que des experts ou des historiens de l'art s'opposent à propos d'une toile en vue d'établir son statut d'original, de réplique, de copie ou de faux, encore faut-il une croyance en l'importance de l'art, une croyance dans le culte de la rareté et de l'authenticité, une croyance en la grandeur ou dans le génie de tel peintre, etc. Or ce sont toutes ces croyances qui forment le lit des certitudes ordinaires¹⁵². Personne ne peut douter en permanence de tout¹⁵³. « Si, écrit Michel Meyer à propos de l'énoncé "Napoléon a gagné la bataille d'Austerlitz", tout était problématique – *qui* est Napoléon, *ce qu'*est gagner une bataille, *ce qu'*est Austerlitz –, alors, de toute évidence, on ne pourrait énoncer une telle phrase, car elle résonnerait à l'oreille de l'interlocuteur comme une langue étrangère ou une énigme insoluble. Un peu comme si on lui disait : "x est y". Il faut bien qu'il y ait un *quoi*, un *qui*, un *ce que* qui ne fassent pas problème¹⁵⁴. » Tout en sachant qui est Napoléon, ce qu'est gagner une bataille et ce qu'est Austerlitz, on pourrait aussi se demander s'il s'agissait bien de Napoléon, s'il a bien gagné la bataille et si tout cela s'est bien déroulé à Austerlitz. Mais seuls les savants peuvent ainsi se payer le luxe de mettre en question toutes ces choses à la fois. Réserver la notion d'action aux pratiques qui se feraient « sur fond d'incertitude, ou au moins par référence à une pluralité d'options possibles¹⁵⁵ », c'est faire courir à la sociologie le risque d'exclure l'essentiel de ce qui fait la vie sociale. Quant à placer l'incertitude au cœur de la vie sociale, c'est faire comme si le monde n'était qu'une suite d'« affaires » soulevant des problèmes et appelant des épreuves. S'il en allait réellement ainsi dans toute l'étendue de l'espace social, les dominations auraient peu de chance de s'installer durablement. Et c'est bien parce que le monde fonctionne sans grande remise en cause permanente, et en tout cas sans remise en cause des aspects les plus structurels ou cristallisés, qu'il se perpétue aussi facilement.

La diversité des intérêts de connaissance est au principe de la diversité des programmes sociologiques existants. Ces intérêts de connaissance, associés à des types de sensibilité qui sont le produit des expériences sociales des chercheurs, débouchent, à l'issue d'un processus de traduction scientifique des interrogations et des problèmes originels, sur des échelles d'observation, des niveaux d'analyse et des types d'objets singuliers. Mais l'irréductible diversité des points de vue de connaissance ne signifie pas l'impossibilité d'un accord quant à la scientificité des travaux : « Il ne s'ensuit évidemment pas, écrit M. Weber, que la *recherche* dans le domaine des sciences de la culture ne pourrait aboutir qu'à des *résultats* qui seraient "subjectifs", au sens qu'ils seraient valables pour l'un et non pour l'autre. Ce qui varie, c'est plutôt le *degré d'intérêt* qu'ils ont pour l'un et non pour l'autre¹⁵⁶. » De même, la grande variété des travaux relevant des sciences humaines et sociales (que l'on pense seulement à l'ensemble des travaux que l'on range aujourd'hui dans la rubrique « sociologie ») ne devrait pas décourager les chercheurs audacieux de vouloir mettre au jour une certaine unité de ces sciences, de tenter des synthèses théoriques originales en cumulant les acquis partiels de différents programmes ou de faire apparaître la place relative que chacun des programmes en présence (et en concurrence) occupe dans l'économie générale de la recherche.

1.

Cf. L. Suchman, *Plans and situated actions : the problem of human/machine communication* Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

2.

Cf. notamment, E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1 : *La Présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973, et 2 : *Les Relations en public*, Paris, Minuit, 1973.

3.

Cf. C. Bessy et F. Chateauraynaud, *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 1995.

4.

C. Jouhaud, « Présentation », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n° 2, mars-avril 1994, « Littérature et histoire », p. 273.

5.

Du fait même qu'ils soient reconstruits sur la base d'éléments puisés dans la réalité empirique, les contextes en sciences humaines et sociales se distinguent des contextes imaginés par certains linguistes ou certains philosophes du langage pour les besoins de leur raisonnement. En effet, linguistes ou philosophes peuvent inventer des exemples de contextes dans lesquels des mots isolés ou des énoncés plus complexes prennent des sens variables.

6.

J. Vendryes, *Le Langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 225. Le contexte peut être, en ce cas, uniquement verbal (un co-texte).

7.

É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, t. I, 1982.

8.

Comme le rappellent utilement Daniel Cefaï et Louis Quéré, un pragmatiste comme George Herbert Mead n'oubliait pas cet aspect-là des choses : « Il y a pour Mead une société et une histoire qui imposent des cadres d'expérience et de conduite aux processus de coopération et de communication des individus, sur lesquels ils n'ont guère de prise et qui leur sont en bonne partie opaques. » D. Cefaï et L. Quéré, « Naturalité et socialité du self et de l'esprit », in G. H. Mead, *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006, p. 65.

9.

B. Lepetit, « Architecture, géographie, histoire : usages de l'échelle », *Genèses*, n° 13, automne 1993, p. 127.

10.

E. Goffman, « L'ordre de l'interaction », in *Les Moments et leurs hommes*, Paris, Minuit, 1988, p. 191.

11.

Id., *Façons de parler*, Paris, Minuit, 1987, p. 91.

12.

Ibid., p. 168.

13.

Id., *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, p. 7, et *Façons de parler*, *op. cit.*, p. 8.

14.

Id., « L'ordre de l'interaction », *loc. cit.*, p. 191.

15.

Il y a chez Goffman l'idée, que développera plus tard N. Luhmann, selon laquelle les interactions de face à face sont des systèmes éphémères relativement indépendants qui « s'engendrent chaque

fois que des individus se trouvent en présence immédiate les uns des autres ». E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1 : *La Présentation de soi*, op. cit., p. 240.

16.

Id., *Les Rites d'interaction*, op. cit., p. 101. Souligné par moi.

17.

Id., *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1 : *La Présentation de soi*, op. cit., p. 9.

18.

Ibid., p. 9.

19.

Mais on verra que E. Goffman ne s'en est pas toujours tenu à une telle démarche puisque *Asiles* marque bien la volonté de saisir, à travers l'étude des interactions, la logique d'une institution totale.

20.

Id., « L'ordre de l'interaction », *loc. cit.*, p. 192.

21.

Ibid., p. 208. L'une des origines de cette représentation de la société comme « somme des interactions de ses participants » se trouve dans la sociologie de G. Simmel. Cf. notamment M. Sagnol, « Le statut de la sociologie chez Simmel et Durkheim », *Revue française de sociologie*, vol. 28, n° 1, 1987, p. 99-125.

22.

Id., « L'ordre de l'interaction », *loc. cit.*, p. 208.

23.

Id., *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991, p. 22. Il précise aussi que les cadres de l'expérience qu'il étudie « sont institutionnalisés de différentes manières », qu'ils « changent historiquement » et qu'ils préexistent aux individus qui les mobilisent. Cf. *id.*, « Réplique à Denzin et Keller », in *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 307.

24.

Id., *Les Cadres de l'expérience*, op. cit., p. 22.

25.

Si les sociologues qui travaillent sur des situations ou des interactions et ceux qui travaillent sur des classes ou des groupes ne vivaient pas leurs différences sur le mode de l'opposition, s'ils n'étaient pas en concurrence, on n'interpréterait pas immédiatement leurs travaux dans la logique politique du « qui servent-ils ? ». En France, par exemple, c'est parce qu'il était évident que la sociologie « pragmatique » de la critique (L. Boltanski et L. Thévenot) s'opposait à la sociologie critique (P. Bourdieu) que la disparition des groupes, des classes, des rapports de domination ou de force, etc., des objets de cette « nouvelle » sociologie n'a pas manqué d'être politiquement soupçonnable. Les auteurs de l'ouvrage *De la justification* ne ressentaient ainsi pas par hasard le besoin de préciser : « Les lecteurs de cet ouvrage pourront ressentir une certaine gêne à ne pas rencontrer dans les pages qui suivent les êtres qui leur sont familiers. Point de groupes, de classes sociales, d'ouvriers, de cadres, de jeunes, de femmes, d'électeurs, etc., auxquels nous ont habitués aussi bien les sciences sociales que les nombreuses données chiffrées qui circulent aujourd'hui sur la société. » L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, p. 11.

26.

N. Dodier, « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, vol. 11, n° 62, 1993, p. 65.

27.

Cf. E. Goffman, « Réplique à Denzin et Keller », *loc. cit.*, p. 307.

28.

Ibid., p. 307.

29.

Id., *Les Rites d'interaction*, *op. cit.*, p. 8.

30.

Comme l'écrit Ulf Hannerz : « *L'homo goffmani* est un citoyen plutôt que le membre d'une tribu. »
U. Hannerz, *Explorer la ville*, *op. cit.*, p. 290.

31.

E. Goffman, *Les Rites d'interaction*, *op. cit.*, p. 13-14.

32.

A. W. Rawls, « L'émergence de la socialité : une dialectique de l'engagement et de l'ordre », *Revue du MAUSS*, n° 19, 2002/1, p. 131. Cf. aussi A. W. Rawls, « The interaction order *sui generis* : Goffman's contribution to social theory », *Sociological Theory*, vol. 5, n° 2, 1987, p. 136-149.

33.

A. W. Rawls, « L'émergence de la socialité... », art. cité, p. 136.

34.

Ibid., p. 142.

35.

Ibid., p. 148. Rawls naturalise « l'égalitarisme pur de la position originelle (présent comme principe sous-jacent de l'ordre *sui generis* de l'interaction) » en en faisant une « nécessité absolue pour la réalisation et la perpétuation du *soi* » et en postulant que « la violation du principe de stricte réciprocité a des conséquences tangibles et immédiates sur la constitution d'une personnalité ». On peut se demander quel modèle implicite du « *soi* » ou de la « personnalité » l'auteur peut avoir à l'esprit pour affirmer ce genre de choses.

36.

N. Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

37.

L. Boltanski, « Erving Goffman et le temps du soupçon », *Information sur les sciences sociales*, vol. 12, n° 3, 1973, p. 127-147.

38.

R. Castel, « Institutions totales et configurations ponctuelles », in *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 31.

39.

J. Gumperz, *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit, 1989, p. 8.

40.

Ibid., p. 15.

41.

Ibid., p. 15-16.

42.

A. V. Cicourel, *Le Raisonnement médical...*, op. cit., p. 29-30.

43.

Et ce pour en étudier des aspects assez formels : lexique et syntaxe, début et fin de conversations, tours de parole, changements de thème, intonations, pauses, etc. Dans sa critique des conversationnalistes, E. Goffman se montre très proche d'un auteur comme M. Bakhtine qui écrivait : « Grâce à ce lien concret avec la situation, la communication verbale s'accompagne toujours d'actes sociaux de caractère non verbal (gestes du travail, actes symboliques composant un rituel, cérémonies, etc.), dont elle ne constitue souvent que le complément, et au service desquels elle se trouve. » M. Bakhtine, *Marxisme et philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977, p. 137.

44.

E. Goffman, *Façons de parler*, op. cit., p. 38.

45.

H. Sacks, E. A. Schegloff, G. Jefferson, « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation », *Language*, n° 50, 1974, p. 696-735, et E. A. Schegloff, « Between macro and micro. Contexts and other connexions », in J. C. Alexander, B. Giesen, R. Münch et N. J. Smelser (dir.), *The Micro-Macro Link*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 207-234.

46.

Il suffit de penser aux cas, analysés par Cicourel, d'échanges entre médecins spécialistes (pathologistes et spécialistes des maladies infectieuses) pour se rendre compte de l'importance que revêt la socialisation professionnelle des interactants.

47.

Dans une conversation entre les membres d'un couple, le code restreint (au sens de B. Bernstein) peut être utilisé parce que la moindre intonation peut être lourde de sens en fonction des expériences passées communes aux membres du couple. Figure centrale de ce qu'on a appelé le « Nouveau Roman », Nathalie Sarraute a consacré une grande partie de son œuvre à explorer des territoires qui sont familiers aux analystes de la conversation, aux ethnographes de la communication ou aux sociologues interactionnistes. Dans *Pour un oui ou pour un non* (Paris, Minuit, 1982), une petite phrase apparemment anodine prononcée sur un ton particulier (« c'est bien, ça ») est au cœur de la conversation entre deux vieux amis. Implicites, sous-entendus, malentendus liés à des expériences passées ou à des positions sociales différentes, tout cela forme les soubassements des conversations et des différends les plus ordinaires.

48.

A. V. Cicourel, *Le Raisonnement médical...*, op. cit., p. 120.

49.

Dans un article consacré au jeu de poker, Gary Potter fait bien apparaître, lui aussi, tous les liens entre la série d'interactions sociales constitutive du jeu et des éléments extérieurs au jeu. Les styles de jeu ou les comportements des joueurs ne sont pas sans rapport avec leur niveau de revenu (spécialement dans un jeu basé sur le pari), leurs origines sociale et ethnique, leur socialisation genrée, leurs ressources culturelles, etc., et les joueurs n'entrent pas dans le jeu comme des êtres vierges de toute expérience, qui ne seraient conduits que par les coups précédemment joués. En fonction de leurs expériences socialisatrices passées, ils n'auront pas les mêmes représentations de ce que les autres joueurs font et n'agiront pas de la même façon face aux mêmes situations de jeu. Cf. G. Potter, « Sui generis micro social structures : the heuristic example of poker », *Canadian Journal of Sociology/Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 28, n° 2, 2003, p. 171-202.

50.

P. Bourdieu, « Un contrat sous contrainte », *Les Structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 2000, p. 181-221.

51.

Ibid., p. 182.

52.

Ibid., p. 181.

53.

Ibid., p. 210.

54.

E. Goffman, « L'ordre de l'interaction », *loc. cit.*, p. 208.

55.

P. Pharo, *Le Civisme ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, p. 88. « Son caractère amoureux n'est ainsi conféré à la relation qu'au terme d'une série de découvertes de réciprocités : réciprocité du plaisir à la co-présence et à la conversation, réciprocité des intérêts pour les formes de vie de chacun des partenaires, réciprocité des échanges d'information, des descriptions des goûts, des confidences... »

56.

Ibid.

57.

P. Bourdieu et L. Wacquant, *Réponses*, *op. cit.*, p. 119-120. Souligné par moi.

58.

P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, *op. cit.*, p. 57-58.

59.

Ibid., p. 61.

60.

P. Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 271.

61.

J.-P. Thibaud (dir.), *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, textes américains et anglais choisis et présentés par J.-P. Thibaud, Grenoble, À la croisée, 2002, p. 26. Cf. aussi B. Conein, N. Dodier et L. Thévenot (dir.), *Les Objets dans l'action. De la maison au laboratoire, Raisons pratiques*, n° 4, 1993.

62.

Je me permets ici de renvoyer à *L'Homme pluriel*, *op. cit.*, p. 137-188, et à la discussion des travaux de Lucy Suchman.

63.

P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970, p. 20.

64.

Michel Grossetti note que les « niveaux de collecte de données » peuvent être « associés à des niveaux d'analyse très différents » : « Des données collectées à un niveau très micro peuvent concerner analytiquement des niveaux beaucoup plus massifs (par exemple lorsque l'on repère des références culturelles très générales dans les interactions), et réciproquement (lorsque l'on modélise des comportements individuels à partir de régularités statistiques). » M. Grossetti, « Trois échelles d'action et d'analyse. L'abstraction comme opérateur d'échelle », *L'Année sociologique*, vol. 56, n° 1, 2006, p. 287.

65.

G. Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, n° 6, nov.-déc. 1989, p. 1330.

66.

C. Ginzburg, *Le Fromage et les Vers*, *op. cit.*

67.

B. Lahire, *Tableaux de familles*, *op. cit.*

68.

N. Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, *op. cit.*

69.

J. Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

70.

J. Cornette, *La Mélancolie du pouvoir : Omer Talon et le procès de la raison d'État*, Paris, Fayard, 1998.

71.

G. Duby, *Guillaume le Maréchal, ou le Meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984.

72.

B. Lahire, *Franz Kafka*, *op. cit.*

73.

Id., *Portraits sociologiques*, *op. cit.*, et *La Culture des individus*, *op. cit.*

74.

Dans le cas précis de *La Culture des individus*, j'ai cependant voulu à la fois tenir compte des variations intra- et interindividuelles des pratiques et des préférences culturelles (profils culturels dissonants ou consonants sous l'angle du degré de légitimité culturelle des pratiques) et des conditions macrosociologiques de production de ces variations (société hautement différenciée, avec pluralité de cadres socialisateurs d'un point de vue culturel). Les portraits sont, par ailleurs, positionnés en fonction de leur appartenance de classe.

75.

Frédéric Sawicki distingue de façon pertinente le statut de la monographie locale selon que « le terrain est conçu comme une société ou une culture en miniature qu'il s'agit simplement d'étudier en profondeur » ou qu'il est « appréhendé comme une configuration originale par rapport à laquelle il faut comprendre les logiques des acteurs locaux », F. Sawicki, « Les politistes et le microscope », in M. Bachir (dir.), *Les Méthodes au concret*, Paris, PUF, CURAPP, 2000, p. 143-164.

76.

Dans *La Culture des individus*, *op. cit.*, j'ai procédé à une mise en profil culturel des individus d'une grande enquête statistique afin de respecter la base individuelle de l'enquête (le fait que chaque enquêté est potentiellement caractérisable par l'ensemble des réponses qu'il apporte aux nombreuses questions posées).

77.

Lorsque Freud quitte l'échelle individuelle d'observation du monde et l'objectif d'une « science de la subjectivité » pour une théorie de la société (Cf. S. Freud, *Le Malaise dans la culture* [1929], Paris, PUF, « Quadrige », 2010, et *Totem et tabou* [1913], Paris, PUF, « Quadrige », 2010), il produit une analyse du collectif très contestable, qui consiste à déplacer analogiquement un modèle interprétatif de l'individuel (du psychisme individuel) vers le collectif (l'inconscient collectif, le surmoi d'une collectivité, etc.).

78.

Méthodologiquement, la psychanalyse comporte des zones d'ombre : faut-il, pour étudier un cas, des conditions analytiques très spécifiques (divan-fauteuil, écoute flottante, associations, répétition des séances, etc.) ou bien peut-on, comme dans le cas du magistrat Daniel Paul Schreber, fonder son interprétation sur une simple autobiographie (*Mémoires d'un névropathe*) ? Peut-on, comme l'a fait Freud, faire une analyse de sa propre fille (avec tout le problème du transfert que cela peut poser) ? Peut-on proposer une interprétation psychanalytique à partir des conversations d'un père avec son fils (cas du « petit Hans ») ?

79.

J. Laplanche, *La Révolution copernicienne inachevée. 1967-1992*, Paris, PUF, « Quadrige », 2008, p. 122.

80.

De manière générale, l'entrée par les cas pathologiques pour proposer une théorie générale du psychisme ne peut manquer d'avoir des effets sur les caractéristiques de cette théorie.

81.

C'est notamment la position de P. Bourdieu qui considérerait justement la notion de champ comme un moyen de rompre « avec la représentation réaliste qui porte à réduire l'effet du *milieu* à l'effet de l'action directe s'effectuant dans une interaction » (P. Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, op. cit., p. 42). Pourtant une telle « rupture », qui peut être utile dans l'examen de certains aspects du monde social à l'échelle macrosociologique (lorsqu'on veut comprendre notamment les comportements d'acteurs en concurrence objective les uns avec les autres et sans qu'ils soient en contact interpersonnel direct), ne s'impose pas de façon générale et absolue. Elle n'a aucune pertinence lorsque l'on veut précisément étudier les effets structurants sur l'individu (effets socialisateurs) des relations d'interdépendance dans lesquelles il se trouve pris. On voit bien que cela n'aurait aucun sens de dire que le comportement de l'enfant est déterminé par sa position dans un « champ » ou un « espace social » global. Avant de pouvoir s'orienter dans un espace ou un champ, un enfant structure ses schèmes d'action, de représentation, de perception, d'appréciation au sein de sa configuration familiale. L'erreur de Bourdieu consiste à ne pas tenir compte des objectifs de connaissance, des objets de connaissance et des échelles d'observation de ces objets.

82.

S. Freud, « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse* [1921], Paris, Payot, « PBP », 1968, p. 83-84.

83.

Ibid.

84.

« Dans la cure, les phénomènes de transfert viennent attester cette exigence propre au conflit refoulé de s'actualiser dans la relation à l'analyste. C'est d'ailleurs la prise en considération toujours accrue de ces phénomènes et des problèmes techniques qu'ils posent qui conduit Freud à compléter le modèle théorique de la cure en dégageant, à côté de la remémoration, la répétition transférentielle et la perlaboration comme temps majeurs du processus thérapeutique. » J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 87.

85.

Freud semble toutefois avoir été conscient, dans *Le Moi et le Ça*, de la différence entre cet inconscient, sur lequel il se concentre, et une autre forme d'inconscient constituée de représentations latentes, qui ne sont pas conscientes sans pour autant être refoulées, et que la psychanalyse n'a pas vocation à mettre au jour. Cf. J.-M. Quinodoz, *Lire Freud. Découverte chronologique de l'œuvre de Freud*, Paris, PUF, 2004, p. 233.

86.

D'autres aspects de l'œuvre de Freud l'éloignent, en revanche, des recherches en sciences sociales. Roger Bastide les résumait parfaitement bien lorsqu'il écrivait en 1950 : « Sans doute son biologisme, sa théorie des instincts et sa conception de l'immutabilité des complexes explicateurs du comportement humain, l'ont-ils empêché de bâtir une psychologie sociale plus juste. » (R. Bastide, *Sociologie et psychanalyse*, Paris, PUF, 1950, p. V). Ces critiques – de l'innéisme et du caractère anhistorique d'une partie des hypothèses de Freud sur le surmoi, l'inconscient, les pulsions, le complexe d'Œdipe, etc. – vont dans le même sens que celles que N. Elias, grand connaisseur et admirateur de l'œuvre freudienne, émettra lui-même à la fin de sa vie dans un texte demeuré longtemps inédit (N. Elias, *Au-delà de Freud*, *op. cit.*).

87.

J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 33.

88.

Ibid., p. 34.

89.

N. Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Presses Pocket, 1991, p. 165.

90.

Cf. aussi N. Elias, « Sociologie et psychiatrie » [1969-1972], in *Au-delà de Freud*, *op. cit.*, p. 47-79.

91.

Jean-Paul Sartre reprochait aux marxistes de son époque de ne s'intéresser aux hommes qu'en tant qu'adultes déjà formés : « On croirait à les lire que nous naissons à l'âge où nous gagnons notre premier salaire ; ils ont oublié leur propre enfance. » (J.-P. Sartre, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1986, p. 60).

92.

Cette question du passage de la vision macrosociologique du « milieu social » à la vision plus microsociologique de la « configuration familiale », avec le nécessaire abandon de la métaphore de la « transmission du capital culturel », a été abordée en détail dans *Tableaux de familles*, *op. cit.*

93.

Comme le prouve l'ouvrage classique, et pourtant si provocateur, de É. Durkheim sur *Le Suicide* [1897], Paris, PUF, « Quadrige », 1983.

94.

R. Bastide, *Sociologie et psychanalyse*, *op. cit.*, p. 59.

95.

P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, *op. cit.*, p. 75.

96.

L'un des arguments sur lesquels s'appuie R. Collins, à savoir le fait que les entités collectives ne sont pas des acteurs agissant comme des individus, est, je crois, largement partagé aujourd'hui par les sociologues. La personnification des collectifs à laquelle s'est prêtée la sociologie depuis ses débuts est cependant une erreur que l'on peut corriger sans pour autant considérer que les entités collectives ne sont pas « vraiment réelles » ou « aussi réelles » que les interactions.

97.

R. Collins, « On the microfoundations of macrosociology », *American Journal of Sociology*, vol. 86, 1981, p. 988. Collins préconise pour cette raison, plutôt que de procéder à des enquêtes par questionnaires ou par entretiens, de travailler sur un échantillon très ample de conversations. Un tel projet, qui n'est pas dépourvu d'intérêt, impliquerait toutefois de ne pas pouvoir reconstruire le

passé des individus en interactions et, du même coup, de ne pas pouvoir saisir sur la base de quel passé incorporé ils agissent et réagissent.

98.

M. Callon et B. Latour, « Unscrewing the big Leviathan : how actors macro-structure reality and how sociologists help them to do so », in K. D. Knorr-Cetina et A. V. Cicourel (dir.), *Advances in Social Theory and Methodology : Toward an Integration of Micro- and Macro- Sociologies*, Boston, Londres et Henley, Routledge & Kegan Paul, 1981, p. 277-303, et A. V. Cicourel, « Notes on the integration of micro- and macro-levels of analysis », in *ibid.*, p. 51-80. (texte traduit en français sous le titre : « Micro-processus et macro-structures », *SociologieS*, 2008, <<http://sociologies.revues.org/index2432.html%3E>).

99.

A. V. Cicourel, « Micro-processus et macro-structures », *loc. cit.*, § 42. Souligné par moi.

100.

R. Collins, « The micro contribution to macro sociology », *Sociological Theory*, vol. 6, 1988, p. 242. Pour une critique vigoureuse et rigoureuse des positions de Collins, on peut lire l'article de Stephan Fuchs, « On the microfoundations of macrosociology : a critique of macrosociological reductionism », *Sociological Perspectives*, vol. 32, n° 2, 1989, p. 169-182.

101.

K. Pomian, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.

102.

K. Pomian, « L'histoire de la science et l'histoire de l'histoire », *Annales ESC*, 30^e année, n° 5, 1975, p. 945.

103.

Ibid., p. 31.

104.

B. Lepetit, « Architecture, géographie, histoire : usages de l'échelle », art. cité, p. 137.

105.

E. Goffman, *Façons de parler*, *op. cit.*, p. 38.

106.

A. V. Cicourel, *Le Raisonnement médical...*, *op. cit.*, p. 140.

107.

On trouve une telle objectivation des objets des différents types de sociologie dans R. Collins, « On the microfoundations of macrosociology », art. cité, p. 986.

108.

Y. Lacoste, *La Géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero, « PCM », 1982, p. 52.

109.

Ibid., p. 55.

110.

J. Revel, « Micro-analyse et construction du social », in *L'Art de la recherche...*, *op. cit.*, p. 303-327, et P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2000.

111.

C'est la position du géographe Y. Lacoste : « la nature des observations que l'on peut effectuer, la problématique que l'on peut établir, les raisonnements que l'on peut construire sont fonction de la taille des espaces pris en considération et des critères de leur sélection. Le problème des échelles est donc primordial pour le raisonnement géographique. Contrairement à certains géographes qui déclarent qu' "on peut étudier un même phénomène à des échelles différentes", il faut être conscient que ce sont des phénomènes *différents* parce qu'ils sont appréhendés à des échelles différentes. » Y. Lacoste, *La Géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, *op. cit.*, p. 68.

112.

G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 32-33.

113.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 288.

114.

Id., *Entretiens Pierre Bourdieu-Michaël Grenfell*, Centre for Language in Education, University of Southampton, *Occasional Papers*, 37, mai 1995, p. 8.

115.

Cette conception est cousine de celle défendue par un historien comme Roger Chartier, qui, tout en étant sorti de l'illusion d'une « épistémologie de la coïncidence entre le réel et sa connaissance » (R. Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 20), soutient que « l'histoire est commandée par une intention et un principe de vérité, que le passé qu'elle se donne comme objet est une réalité extérieure au discours, et que sa connaissance peut être contrôlée » (*ibid.*, p. 17).

116.

C'est ce que n'a cessé d'affirmer un auteur comme M. Weber pour qui « toute connaissance de la réalité culturelle est toujours une connaissance à partir de *points de vue* spécifiquement *particuliers* [*besonderen*] ». Et il précisait que « si resurgit sans cesse l'opinion affirmant que ces points de vue se laisseraient "tirer de la matière même", cela ne provient que de l'illusion naïve du savant qui ne se rend pas compte que dès le départ, en vertu même des idées de valeur avec lesquelles il a abordé inconsciemment sa matière, il a découpé un segment infime dans l'infinité absolue pour en faire l'objet de l'examen qui seul lui *importe* », M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 161.

117.

J'ai notamment montré qu'il fallait remonter aux *expériences socialisatrices ante-jeu littéraire* (famille, école), ouvrir la focale de l'objectif pour observer les *expériences parallèles à celle du jeu littéraire* (espace professionnel, expériences politiques), et même agrandir plus largement le contexte pour comprendre les *grandes structurations sociales* (*nationales, linguistiques, religieuses, sociales*) de l'empire austro-hongrois, pour parvenir à comprendre les textes de Kafka. Cf. B. Lahire, *Franz Kafka*, *op. cit.*

118.

M. Baxandall, *Formes de l'intention. Sur l'explication historique des tableaux*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 2000, p. 57.

119.

M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 238.

120.

Ibid., p. 238-239.

121.

Ibid., p. 239-240.

122.

Ibid., p. 241.

123.

P. Boucheron, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 63-65.

124.

M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 133.

125.

G. Deleuze, « Cinéma et pensée », cours 67 du 30 octobre 1984, <www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_a

126.

Cf. B. Lahire, « Une problématique existentielle transposée », *loc. cit.*, p. 77-87.

127.

On trouve chez le sociologue nord-américain Charles Camic une tentative, malheureusement très lacunaire et fortement critiquée, d'analyse des « Lumières » dans l'Écosse du XVIII^e siècle (David Hume, Adam Smith, etc.) à partir de la reconstruction des expériences socialisatrices (familiales, scolaires et professionnelles) des penseurs concernés. Cf. C. Camic, *Socialization for Cultural Change in Eighteenth-Century Scotland*, Chicago, University of Chicago Press, 1983.

128.

L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (suivi de) *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1986, p. 287.

129.

B. Lahire, « Linguistique, écriture et pédagogie : champs de pertinence et transferts illégaux », *La Raison scolaire*, *op. cit.*, p. 59-67.

130.

L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, *op. cit.*, p. 59.

131.

C. Geertz, *Savoir local, savoir global*, Paris, PUF, 1986, p. 45. Les exemples pris par Geertz parlent néanmoins plus aux anthropologues nord-américains qu'aux sociologues européens pour qui les interactions de face à face sont plutôt associées aux tenants de « la vie est un théâtre ».

132.

Ibid.

133.

M. Bakhtine, *Marxisme et philosophie du langage*, *op. cit.*, p. 75.

134.

A. W. Rawls, « L'émergence de la socialité... », art. cité.

135.

Selon la dimension des échanges qu'il étudiera, le contexte des échanges que le chercheur devra s'efforcer de reconstruire ne sera pas forcément le même.

136.

J. L. Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1991.

137.

P. Berger et T. Luckmann ont même affirmé que « le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation » (P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 208). Le caractère réducteur d'une telle proposition apparaît à tous ceux qui connaissent les travaux sur les processus de socialisation et savent ainsi que la « conversation » n'est qu'un type de situation parmi d'autres – plus pratiques –, où le langage, toujours présent, est néanmoins beaucoup moins central.

138.

M. Callon et M. Ferrary, « Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau », art. cité, p. 37-44.

139.

B. Latour, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, vol. 36, n° 4, 1994, p. 587-607.

140.

Ibid., p. 588.

141.

Ibid., p. 595.

142.

M. Callon et M. Ferrary, « Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau », art. cité, p. 41-42.

143.

L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification*, *op. cit.*, p. 11.

144.

L. Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009, p. 48.

145.

N. Dodier, « Les appuis conventionnels de l'action... », art. cité, p. 71. Souligné par moi. On notera ici le fait que l'idée du « bain » culturel ou socialisateur est le degré zéro de la théorie de la socialisation.

146.

La sociologie de la critique prête elle aussi « généreusement » aux acteurs des capacités critiques. On pourrait toutefois dire que le problème n'est pas d'être « généreux » (sociologie de la critique) ou pas (ce que serait la sociologie critique selon la précédente), mais de savoir quelles sont les conditions (culturelles, familiales, scolaires, professionnelles, etc.) pour que des acteurs développent ce genre de capacités et de dispositions.

147.

L. Boltanski, Y. Darré, M.-A. Schiltz, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51, mars 1984, p. 3-40.

148.

L. Boltanski et É. Claverie, « Du monde social en tant que scène d'un procès », in L. Boltanski, É. Claverie, N. Offenstadt et S. Van Damme, *Affaires, scandales et grandes causes*, Paris, Stock, 2007, p. 404.

149.

L. Boltanski, *De la critique*, *op. cit.*, p. 13.

150.

Ibid., p. 51.

151.

L. Wittgenstein, *De la certitude*, *op. cit.*, p. 61-63.

152.

Tout en se rendant compte que les acteurs ne peuvent pas en permanence remettre en question ou discuter des cadres généraux dans lesquels ils s'inscrivent parce qu'ils sentent que cette réalité est plus forte qu'eux et les dépasse (L. Boltanski, *De la critique*, *op. cit.*, p. 58-59), L. Boltanski renverse tout de même l'ordre ordinaire des choses en écrivant qu'il s'agit de « renoncer à l'idée d'un accord implicite, qui serait en quelque sorte immanent au fonctionnement de la vie sociale, pour mettre la *dispute* et, avec elle, la divergence des points de vue, des interprétations et des usages, au centre des liens sociaux, de façon à revenir, depuis cette position, sur la question de l'accord, pour en interroger le caractère problématique, fragile, et peut-être exceptionnel » (*ibid.*, p. 98).

153.

« Qui voudrait douter de tout n'irait même pas jusqu'au doute. Le jeu du doute lui-même présuppose la certitude. » L. Wittgenstein, *De la certitude*, *op. cit.*, p. 53. Ou encore : « C'est-à-dire : *les questions* que nous posons et nos *doutes* reposent sur ceci : certaines propositions sont soustraites au doute, comme des gonds sur lesquels tournent ces questions et doutes. » *Ibid.*, p. 89.

154.

M. Meyer, *Questions de rhétorique : langage, raison et séduction*, Paris, LGF, 1993, p. 54.

155.

L. Boltanski, *De la critique*, *op. cit.*, p. 44.

156.

M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 164.

Conclusion

Repenser la division sociale du travail scientifique

Michel de Certeau n'aimait guère à se définir, ni à enfermer ce qu'il faisait dans l'une de ces catégories disciplinaires que les universitaires, comme pour se rassurer, aiment tant à revendiquer. [...] Pour lui, faire œuvre d'histoire était tout ensemble soumettre à expérimentation critique les modèles forgés ailleurs, qu'ils soient sociologiques, économiques, psychologiques ou culturels, et mobiliser, pour entendre le sens des signes recélés par l'archive, les compétences de sémioticien, d'ethnologue, de psychanalyste qui étaient les siennes. Des croisements inattendus, libres, paradoxaux, entre ces savoirs maîtrisés naît une écriture propre où les historiens de profession reconnaissent les règles du métier, superbement respectées, tout en prenant mesure de leurs propres manques. Cette intelligence sans bornes a parfois inquiété ou irrité les esprits trop petits pour la comprendre [...].

R. Chartier, *Au bord de la falaise* (*op. cit.*, p. 189-190).

L'une des choses qui sautent aux yeux du lecteur de sciences humaines et sociales est l'extrême diversité des travaux relevant de ce vaste domaine de la recherche¹. L'histoire peut être autant celle du temps long que celle de l'événement, celle des grandes structures économiques ou culturelles invariantes que celle des parcours individuels saisis dans des biographies. La sociologie abrite aussi bien des analyses microsociologiques d'interactions de la vie ordinaire que des analyses des rapports qu'entretiennent les différentes classes ou fractions de classe aux institutions ou à tel ou tel domaine de pratiques. Les travaux de la géographie portent « sur des problèmes extrêmement variés et sur des espaces de taille extrêmement inégale (depuis la monographie de village ou d'exploitation agricole jusqu'à l'étude portant sur plusieurs millions de kilomètres carrés comme pour les problèmes du Sahel)² ». Et l'on pourrait ainsi établir le même constat pour l'ensemble des disciplines concernées.

Une partie de cet ouvrage avait pour objectif de retisser des liens invisibles entre les différentes manières de faire de la sociologie et, un peu au-delà, j'espère, de faire des sciences humaines et sociales, en montrant que, souvent, les chercheurs ne travaillent que sur des aspects ou des parties d'un programme plus général consistant à rendre raison des pratiques sociales (de l'action, des comportements, etc.) à partir de la double prise en compte des contextes d'action et du passé incorporé des acteurs. Ils peuvent travailler davantage sur la structuration des contextes ou davantage sur les propriétés incorporées des acteurs, sur des niveaux de réalité sociale microsociologiques ou macrosociologiques, sur des contextes de types très différents et sur des aspects différents de ces contextes. Mais ces multiples approches ne sont, à mon sens, que des réalisations partielles d'un programme d'ensemble que les chercheurs gagneraient à ne jamais perdre de vue.

Pensés comme cela, les différents travaux n'ont plus du tout le même sens : plutôt que de s'opposer, ils communiquent entre eux et se complètent. Mais cette mise en perspective des différentes manières de faire des sciences humaines et sociales a aussi pour effet que la plupart des théories du social présentées comme générales, et même universelles, apparaissent comme de simples théories régionales. Croyant parler de l'action ou des contextes d'action en général, elles ne parlent que de certains types d'actions, de certains genres de contextes, et parfois même de certaines catégories d'acteurs. Le chercheur « ne nourrit sa pensée que par un seul genre d'exemple » (Wittgenstein) tout en prétendant parler de tous les cas du possible. Le remède à une telle maladie, dont l'origine est à chercher dans les aveuglements indissociables de la lutte pour le monopole de la théorie légitime sur le monde social, peut résider dans la pratique personnelle de la variation des cas, des échelles d'observation, des niveaux de réalité sociale prospectés, des types de découpage des objets. Il peut consister aussi en une plus grande modestie, en évitant de prétendre avoir défriché et couvert l'ensemble du territoire réel alors que l'on n'en a éclairé que quelques parcelles ou aspects.

Par ailleurs, les sciences humaines et sociales contemporaines vivent un double processus de dispersion de leurs travaux : un découpage disciplinaire qui fait que certaines disciplines s'occupent prioritairement de dimensions spécifiques du monde social (l'économie, la politique, le droit, l'éducation, la vie psychique, la langue, l'art, la religion, etc.) et un découpage sous-disciplinaire qui prend la forme d'une hyperspécialisation (*e. g.* histoire urbaine, histoire de l'éducation, histoire des sciences, histoire culturelle, histoire de l'art, histoire politique, histoire des religions, etc.). De telles différenciations sont liées à un mouvement de professionnalisation des disciplines scientifiques dont il n'est pas question pour moi de remettre en cause les aspects positifs : les chercheurs y ont gagné en précision, en rigueur, en délimitation de leur propos et de leur corpus empirique, en qualité des preuves apportées aussi. Mais lorsque les chercheurs ne lisent et ne connaissent que les travaux des autres chercheurs relevant de la même sous-spécialité au sein de leur discipline, le risque est aussi très grand d'assécher considérablement la connaissance produite.

Les chercheurs eux-mêmes finissent par perdre le sens des totalités sociales et des liens d'interdépendance qui existent entre des domaines différents de la pratique, et découpent l'acteur individuel en autant d'improbables et abstraits *homines œconomicus, juridicus, politicus, psychiatricus, linguisticus*, etc. Ils se trouvent, du même coup, dans l'incapacité de fournir aux lecteurs non spécialistes une image un tant soit peu claire de la société dans laquelle ils vivent³. Cette absence d'ambition générale a des conséquences pratiques sur l'intérêt que peuvent porter les non-professionnels aux travaux des chercheurs. Elle a aussi des conséquences, plus graves encore, d'ordre politique : si elles ne sont plus construites par les savants, les visions d'ensemble qui permettent à l'imagination politique de se déployer et d'établir des liens ou des analogies entre des faits ou des domaines hétérogènes trouvent un terrain favorable d'expression chez tous ceux qui, idéologues, essayistes, éditorialistes ou philosophes-journalistes, sans données ni méthodes, parlent de manière très « libre » du monde social. Je voudrais donc conclure mon propos sur les effets négatifs de l'enfermement disciplinaire, de l'hyperspécialisation et d'une forme étriquée de professionnalisme académique.

Un enfermement disciplinaire

La différenciation sociale des sociétés, en tant que processus réel d'orientation des activités

humaines, constitue un problème majeur pour les sciences humaines et sociales. Plus précisément, elle est un obstacle à surmonter lorsque ces sciences entendent livrer une image du monde social dans son ensemble. Elles se trouvent alors dans l'obligation de refuser de se laisser porter par le courant différenciateur et de ne produire que des connaissances spécialisées sur des portions de plus en plus restreintes de l'espace social. La philosophie et l'histoire d'abord, la sociologie ensuite, se sont donné pour objectif de fournir des cadres englobants, avec des retours récurrents vers des formes plus parcellisées de représentation du monde social :

Tandis que religion et philosophie perdaient leur autorité unifiante, l'histoire avec sa pratique systématisante (*configurative*), a-théorique et souple, devint la discipline principale au moyen de laquelle le XIX^e siècle chercha à embrasser en pensée le monde culturel de plus en plus fragmenté de la modernité. Puis l'histoire faillit à sa tâche, divisée qu'elle devint en spécialités positivistes. La sociologie naquit pour combler ce manque. Elle chercha à ordonner la réalité sociale en construisant des systèmes holistiques capables de donner une définition structurale et un objectif aux luttes sociales. Pourtant, le réalisme même des innovateurs en matière de sociologie, de Comte et Mill à Weber en passant par Marx et Durkheim, les amena à pratiquer un réductionnisme des sous-cultures différenciées résultant de la division de la société moderne. Les sphères autonomes, du « *Krieg ist Krieg* » à « *l'art pour l'art* », s'affirmèrent toujours plus, résistant à l'intégration conceptuelle ou intellectuelle aussi bien que culturelle⁴.

Face à de telles résistances, il me semble que l'une des grandes forces de É. Durkheim, qu'on a parfois pu confondre avec un impérialisme sociologique, a résidé dans sa capacité à voir ce qu'avaient en commun les différentes sciences du monde social de son temps, conçues généralement comme des approches spécialisées et sans grand rapport entre elles :

En réalité, toutes ces sciences spéciales, économie, politique, histoire comparée du droit, des religions, démographie, géographie politique, ont été jusqu'à présent conçues et appliquées comme si chacune formait un tout indépendant, alors qu'au contraire les faits dont elles s'occupent ne sont que les diverses manifestations d'une même activité, l'activité collective. Il en dérive que les liens qui les unissaient passaient inaperçus. Qui pouvait supposer jusqu'à une époque récente qu'il y avait des relations entre les phénomènes économiques et religieux, entre les pratiques démographiques et les idées morales, entre les conditions géographiques et les manifestations collectives, etc. ? Une conséquence encore plus grave de cet isolement est que chaque science étudiait les phénomènes de son ressort comme s'ils n'étaient reliés à aucun système social⁵.

En faisant apparaître les rapports entre les différents ordres de phénomènes traités séparément par des branches du savoir bien distinctes, ainsi que la nature commune – sociale – des différents types de faits traités, il change assez radicalement le sens de ces différentes entreprises scientifiques parallèles. Certes, sa démarche le conduit à appeler « sociologie » la science qui rassemble les différentes sciences spéciales et à faire de ces sciences « des branches d'une science unique qui les englobe toutes⁶ ». Mais on ne rendrait pas justice à la grandeur de l'opération scientifique réalisée si on la réduisait à un coup de force épistémologique consistant à annexer des territoires disciplinaires jusque-là autonomes. Le rassemblement de disciplines séparées permet de transformer leur rôle et leur fonction dans le but d'une meilleure compréhension du monde social. En changeant l'économie d'ensemble dans laquelle elles s'insèrent, on les fait « tourner » à un autre régime : « À partir de là, il n'est plus possible de cultiver l'une d'entre elles en restant étranger aux autres ; parce que les faits qu'elles étudient respectivement s'entrelacent, telles les fonctions d'un même organisme, et sont étroitement liés les uns aux autres⁷. »

N. Elias ira encore plus loin que Durkheim en appelant de ses vœux quelque chose comme une « science de l'homme » réunifiée au sein de laquelle la psychologie, au sens large du terme englobant la psychanalyse, la psychothérapie et la psychiatrie, aurait toute sa place, avec la sociologie et l'histoire :

Et nous en arrivons aussi au point d'où un chemin direct nous conduit à abattre les bornes limitrophes artificielles qui nous servent à diviser notre réflexion sur l'homme entre différents domaines catégoriels, celui du psychologue, celui de l'historien et celui du sociologue. Les structures de l'intériorité humaine et celles de l'histoire sont des phénomènes complémentaires indissociables qui ne peuvent être étudiés que dans leur interdépendance. Ils n'existent ni

n'évoluent en réalité de façon aussi indépendante les uns des autres que voudrait le croire la recherche actuelle. Ils constituent au contraire avec d'autres structures l'objet d'une seule et unique science de l'homme⁸.

Il souhaitait ainsi éviter de faire du « psychisme » (des structures de la personnalité ou de la sensibilité, de l'économie psychique, etc.) une réalité radicalement autonome et séparée des « structures sociales » (groupes, configurations de relations d'interdépendance, etc.); éviter aussi de faire des structures sociales des réalités figées comme hors du temps (plutôt que des moments d'un long processus). Que chaque science particulière puisse se consacrer à l'étude de telle ou telle *dimension* de la réalité sociale ne signifie pas que leurs objets soient fondamentalement différents. Des points de vue de connaissance différents ne doivent pas déboucher sur l'idée de l'existence de « substances » séparées dans la réalité.

Pour montrer que la coupure institutionnelle entre disciplines peut être fatale à la compréhension scientifique de certaines réalités, il n'y a sans doute pas de meilleur exemple que celui de la séparation opérée entre la sociologie (et, plus généralement, l'ensemble des sciences dites sociales : anthropologie, histoire, sciences politiques, économie, etc.) d'une part, et la linguistique (et, plus largement, toutes les sciences des productions symboliques : sémiologie, analyses de discours, théories esthétiques, théories de la littérature, etc.) d'autre part. Une telle opposition constitue un puissant obstacle à la compréhension et des phénomènes dits *sociaux* et des phénomènes dits *symboliques* (linguistiques, esthétiques, iconiques, discursifs, textuels, etc.). Le type d'organisation des études scientifiques de la réalité dans lequel nous évoluons depuis que ces disciplines existent, et notamment la division scientifique du travail entre les sciences des contextes sociaux d'énonciation ou des propriétés sociales des énonciateurs et les sciences du langage ou des formes symboliques, entre les sciences chargées de l'étude des conditions sociales de production des œuvres (ou des discours) et les sciences qui se consacrent à l'étude des œuvres (ou des discours), institue une rupture quasi ontologique entre des éléments qui ne sont, au fond, que des aspects différents d'une même réalité. L'opposition entre sociologisme et formalisme, lecture externe et lecture interne, conduit ainsi à poser le faux problème du *rapport* entre l'« externe » et l'« interne », entre le « social » et le « linguistique » (le « symbolique », le « discursif », etc.), comme s'il s'agissait de mettre en relation deux substances hétérogènes nettement séparées dans la réalité⁹.

On se retrouve ici dans un cas assez semblable à celui évoqué par N. Elias lorsqu'il critiquait la manière dont les sociologues posent souvent le problème du *rapport* entre « individu » et « société », étant entendu que, dans leur esprit, ces réalités sont d'emblée considérées comme deux entités bien distinctes, même s'ils sont « à un autre niveau parfaitement "conscients" du fait que les sociétés sont formées par des "individus" et que ceux-ci ne peuvent acquérir leur caractère spécifiquement humain – c'est-à-dire leurs capacités de parler, de penser et d'aimer – qu'en fonction de leur relation aux autres, donc en "société" »¹⁰. Elias invitait, de ce fait, à s'interroger avant toute chose sur les mots que les chercheurs utilisent et sur la capacité de ces mots à mettre en échec notre pleine compréhension de la réalité sociale. L'opposition entre « individu » et « société » qu'il remettait en question est, comme l'opposition entre le « social » et le « langagier », soutenue par une division scientifique du travail : sciences de l'individu ou de l'individuel (psychologie, psychanalyse, histoire événementielle et biographique des « grands hommes », etc.) et sciences de la société (des collectifs, des faits généraux ou des « grandes tendances » statistiques). Poser la question du *rapport* (du type de lien ou du mode d'articulation), ici entre l'individu et la société (le contexte social ou le milieu social), l'acteur et le système, le moi individuel et les structures sociales, ou bien là entre le social et le langagier, le contexte et l'œuvre, etc., suppose d'accepter tacitement de s'inscrire dans l'état d'organisation institutionnelle de la science et de l'université, fondé sur une distribution particulière des objets d'étude légitimes entre les différentes disciplines, qui est à l'origine même du problème théorique qu'on tente désespérément de résoudre ou de dépasser.

Les chercheurs en sciences sociales peuvent ainsi consacrer tout leur temps à décrire et à analyser la réalité des pratiques ou des comportements, des stratégies et des trajectoires sociales individuelles ou collectives, des institutions et des groupes, des formes d'exercice du pouvoir et des types de domination ou des configurations de relations d'interdépendance, des plus « micro- » aux plus « macro- », en ignorant à peu près complètement la dimension langagière ou symbolique de

ces différents aspects de la réalité sociale. Le langage – celui de l'enquêté qui répond aux questions d'un intervieweur ou qui remplit un questionnaire, celui d'acteurs qui interagissent verbalement ou qui produisent des discours oraux ou écrits dans le cadre de leurs activités, etc. – est alors traité comme un simple document transparent « qu'on traverse pour appréhender une réalité d'un autre ordre¹¹ ». Le langage – les différentes formes que peuvent prendre les pratiques langagières – est bien omniprésent dans les recherches sociologiques, mais il est assez systématiquement négligé ou ignoré en tant que tel.

On pourrait souhaiter, avec N. Elias, que les disciplines scientifiques cessent « de construire, à partir du segment limité d'êtres humains soumis à leur examen, un modèle unitaire de l'homme qui repose par là même sur une base factuelle beaucoup trop étroite¹² ». D'autant que chacune d'entre elles présente « son propre type d'explication comme exhaustif et exclusif¹³ ». L'ethnocentrisme disciplinaire, qui fait qu'une discipline défend son « modèle de l'être humain » – *homo œconomicus*, *homo psychiatricus*, *homo psychanalyticus*, *homo linguisticus*, *homo juridicus*, *homo religiosus*, *homo æstheticus*, *homo eroticus*, *homo sociologicus*, etc. – comme seul possible, conduit à généraliser à l'ensemble des comportements humains ce qui a été observé et analysé dans un secteur de pratiques ou à partir d'un domaine d'expériences bien spécifiques¹⁴.

Tous les grands chercheurs inventifs – parmi lesquels on peut citer Émile Durkheim, Ignace Meyerson, Mikhaïl Bakhtine, Lev Semenovitch Vygotski, Norbert Elias, Claude Lévi-Strauss, Jean-Pierre Vernant, Georges Duby, Michel Foucault, Michel de Certeau, Louis Marin, Pierre Bourdieu – ont su allier rigueur de la pensée et ouverture maximale d'esprit vis-à-vis des disciplines connexes, avec le souci de ne jamais empêcher la mise en œuvre d'un *ars inveniendi* par l'application aveugle de démarches ou de méthodes disciplinaires entièrement routinisées. C'est parce qu'ils étaient davantage préoccupés par la construction scientifique pertinente de leur objet – vers laquelle ils étaient conduits du fait de la logique de leur recherche – que par le respect des frontières disciplinaires, qu'ils ont pu faire progresser, chacun à leur façon, les sciences humaines et sociales. Tout en étant ancrés dans une discipline donnée, leur pratique de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie, de l'anthropologie ou de la philosophie était riche de la fréquentation régulière des travaux issus des disciplines cousines. Il n'est toutefois sans doute pas inutile de préciser que ce type de parcours, porté par la nécessité d'une création scientifique sans borne, qui ne suit que ce que lui dicte sa logique propre, n'a jamais été et ne sera jamais le produit de l'imposition aveugle de cadres et de collaborations interdisciplinaires par des institutions d'enseignement et de recherche en manque d'imagination.

Misère de l'hyperspécialisation

Dans les années 1970, le philosophe Michel Foucault avait permis de penser des dispositifs de pouvoir transversaux par rapport aux découpages institutionnels (prison, hôpital, caserne, école, usine, etc.) et avait ainsi contribué à forger l'idée selon laquelle les chercheurs pouvaient légitimement se donner pour objet des mécanismes ou des processus sociaux (et, en l'occurrence, des formes d'exercice du pouvoir) qui traversent diverses institutions¹⁵. De la même façon, une partie des sociologues de l'éducation français¹⁶ ont pu résister dans les années 1980 et 1990 au cloisonnement sous-disciplinaire (sociologie de l'école, sociologie de la culture, sociologie de la famille, etc.) et souligner le fait que la forme scolaire d'apprentissage n'était pas restée historiquement cloisonnée dans les murs de l'institution scolaire, mais s'était très largement diffusée dans nombre d'autres univers par un processus de pédagogisation des rapports sociaux d'apprentissage¹⁷. École, familles, institutions d'éducation permanente et de formation professionnelle, institutions socioculturelles très variées ont été les lieux d'exercice de ce rapport pédagogique aux autres (enfants comme adultes).

Le sentiment d'une spécialisation prématurée des chercheurs en sciences sociales était éprouvé par d'autres sociologues et non des moindres. C'était le cas, notamment, de P. Bourdieu qui voyait d'un mauvais œil cette tendance, pour des raisons liées à la mise au jour des principes explicatifs des pratiques sociales. Il écrit ainsi, dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, que sa propre dispersion scientifique relative, avec ses dispositions éclectiques, « était aussi une manière sans doute un peu étrange de travailler à réunifier une science sociale fictivement morcelée et de refuser en pratique la spécialisation qui, imposée par le modèle des sciences les plus avancées, [lui] apparaissait comme tout à fait prématurée dans le cas d'une science commençante ». Il précise son propos de la façon

suivante : « Je me rappelle notamment le sentiment de scandale que j'avais éprouvé, au congrès mondial de sociologie de Varna, devant le morcellement des groupes de travail entre la sociologie de l'éducation, la sociologie de la culture et la sociologie des intellectuels, qui conduisait chacune de ces "spécialités" à abandonner à une autre les véritables principes explicatifs de ses objets¹⁸. » Le congrès de Varna eut lieu en septembre 1970. Quarante ans se sont écoulés depuis et l'on peut affirmer sans hésitation que les choses n'ont fait qu'empirer.

Si P. Bourdieu était particulièrement sensible aux problèmes (de nature explicative) engendrés par ces découpages en spécialités ou sous-spécialités, c'est sans doute parce qu'il avait été assez tôt convaincu de l'intérêt théorique de la mise en relation des univers ou des sous-univers sociaux pour comprendre ce qui se trame en chacun d'eux. Traducteur d'Erwin Panofsky, il soulignait dans sa postface l'originalité du point de vue de connaissance de ce dernier qui rendait raison de la relation entre un style architectural (l'architecture gothique) et une forme de pensée (la pensée scolastique) non par l'invocation d'une mystérieuse homologie structurale due à je ne sais quel « air du temps » ou par la traduction consciente, volontaire et directe d'une « langue théologique » en une « langue architecturale », mais par le rôle structurant de l'institution scolaire comme « force formatrice d'habitudes » : « Dans une société où la transmission de la culture est monopolisée par une école, les affinités profondes qui unissent les œuvres humaines (et, bien sûr, les conduites et les pensées) trouvent leur principe dans l'institution scolaire investie de la fonction de transmettre consciemment et, aussi, pour une part, inconsciemment de l'inconscient¹⁹. » À trop vouloir se centrer et se concentrer sur un univers ou un sous-univers singuliers, l'analyste finit par louper la cible en oubliant qu'une partie de la « vérité » (raison d'être, principes structurants ou explicatifs) des pratiques se trouve hors de l'univers ou du sous-univers en question. Les remarques de P. Bourdieu sont des plus pertinentes et valent aussi, comme j'ai essayé de le montrer tout au long de ma réflexion, pour le cas d'univers séparés, spécifiques, tels que les champs. Une trop forte division du travail intellectuel, qui aurait pour conséquence de former des historiens ou des sociologues de l'art (et, plus précisément, de tel ou tel type d'art) érudits mais « bornés », rendrait impossible une interprétation du type de celle que propose E. Panofsky et les dommages scientifiques subis seraient évidemment considérables.

Des spécialistes du langage qui ne communiquent plus

La division du travail au sein de la communauté de ceux qui s'intéressent aux questions langagières est aussi un bon exemple des effets négatifs du cloisonnement des intérêts de recherche. Les spécialistes des pratiques langagières les plus circonstanciées et attachées à des contextes immédiats d'action ne communiquent ainsi que rarement avec ceux qui se chargent des formes les plus élaborées et cristallisées sous la forme de longs textes écrits. Entre l'usage du langage oral dans le cadre d'une interaction commerciale ordinaire, celui de l'écriture dans la vie quotidienne, et l'usage du langage écrit pour créer une œuvre littéraire ou pour mettre en forme un discours public, la fonction du langage de même que l'articulation du langage et des pratiques extra-langagières (ou du cours de l'action) ne sont pas de même nature.

Si le langage prend des formes très différentes, c'est qu'il accompagne, ponctue, organise, informe ou constitue des pratiques ou des activités différentes et qu'il remplit, au sein même de ces pratiques ou de ces activités, des fonctions sociales hétérogènes. L. Wittgenstein soulignait ainsi la « multiplicité des jeux de langage », indissociables pour lui de « formes de vie », et citait comme exemples de jeux de langage aussi bien « commander, et agir d'après des commandements », « faire un mot d'esprit » ou « solliciter, remercier, maudire, saluer, prier » que « rapporter un événement », « représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes », « inventer une histoire » ou « traduire d'une langue dans une autre »²⁰. Théoricien du langage intéressé autant aux formes de l'interaction verbale dans la vie quotidienne qu'aux formes du roman, M. Bakhtine, quant à lui, formulait le même problème de la façon suivante : « Les domaines de l'activité humaine, aussi variés soient-ils, se rattachent toujours à l'utilisation du langage. Quoi d'étonnant si le caractère et le mode de cette utilisation sont aussi variés que les domaines eux-mêmes de l'activité humaine, ce qui n'est pas en contradiction avec l'unité nationale d'une langue²¹. »

Mais pour poser ce genre de problème général et espérer pouvoir le résoudre, encore faut-il sortir des spécialités et s'intéresser à des pratiques hétérogènes. C'est le cas précisément de Bakhtine qui,

contrairement à nombre d'autres théoriciens, évite de « ne nourrir sa pensée que par un seul genre d'exemple » (Wittgenstein). La notion de « genre de discours » que propose Bakhtine, entendant par là « un type d'énoncé donné, relativement stable du point de vue thématique, compositionnel et stylistique²² », est sans doute l'un des concepts permettant de penser d'emblée l'articulation du langage (des formes toujours spécifiques du langage) et du social (des formes spécifiques de vie ou d'activités sociales) : « [...] chaque sphère d'utilisation de la langue élabore ses *types relativement stables* d'énoncés, et c'est ce que nous appelons les *genres du discours*. La richesse et la variété des genres du discours sont infinies car la variété virtuelle de l'activité humaine est inépuisable et chaque sphère de cette activité comporte un répertoire des genres du discours qui va se différenciant et s'amplifiant à mesure que se développe et se complexifie la sphère donnée. Il faut souligner tout particulièrement l'*hétérogénéité* des genres du discours (oraux et écrits), auxquels ressortissent indifféremment : la réplique brève du dialogue quotidien (avec la diversité que celui-ci peut présenter en fonction des thèmes, des situations et de la composition de ses protagonistes), le récit familial, la lettre (avec ses formes variées), le commandement militaire standardisé, sous sa forme laconique et sous la forme de l'ordre circonstancié, le répertoire assez bigarré des documents officiels (standardisés pour la plupart), l'univers du discours des publicistes (au sens large du mot, dans la vie sociale, politique). Et c'est encore aux genres du discours qu'on rattachera les formes variées de l'exposé scientifique et tous les modes littéraires (depuis le dicton jusqu'au roman volumineux)²³. » C'est l'existence d'une multiplicité de genres premiers (ou « simples ») comme de genres seconds (ou « complexes ») qui fait, selon Bakhtine, que l'on ne s'est pas systématiquement appliqué à définir ce qu'est le genre²⁴. Les différences flagrantes entre le « roman », la « réplique quotidienne », le « commandement standardisé » et « l'œuvre lyrique profondément individuelle » ont découragé les tentatives de constitution d'une théorie générale du « genre » en tant que théorie des pratiques langagières articulées aux formes de vie sociale.

Il n'est pas sûr que la sociologie soit, aujourd'hui, à ce point sortie de son statut de « science commençante » qu'elle puisse se permettre de découper les objets de la manière dont elle le fait en parcelles de plus en plus petites. Une quarantaine de réseaux thématiques développés dans le cadre de l'Association française de sociologie (AFS), près d'une cinquantaine de sections à l'American Sociological Association, aux alentours d'une soixantaine de comités de recherches ou de groupes thématiques pour l'International Sociological Association... Il suffit d'observer la diversité des « Réseaux thématiques en formation » lors du premier congrès de l'AFS²⁵ pour prendre conscience de l'ampleur du problème et des dégâts potentiels. « Sociologie de l'éducation et de la formation » s'y sépare de « Sociologie de la connaissance », de « Sociologie des arts et de la culture » et de « Sociologie des intellectuels » ; de même que « Savoirs, travail, professions », « Sociologie économique », « Sociologie du travail et activités », « Travail (productif et reproductif), rapports sociaux, rapports de genre », « Travail, organisations, emplois » et « Sociologie de la gestion » y sont distingués.

Plusieurs éléments contribuent à la limitation des objets de recherche et à une certaine spécialisation scientifique. Tout d'abord, sous contrainte de preuves empiriques, les sciences humaines et sociales en général, et la sociologie en particulier, ont nécessairement été amenées à réduire progressivement leurs ambitions interprétatives. Il va de soi que lorsqu'on garde à l'esprit les données empiriques déjà existantes qu'il faut mobiliser ou les enquêtes qu'il est nécessaire de concevoir et de réaliser pour soutenir son propos, les ambitions deviennent logiquement plus modestes. L'une des conséquences de cette modestie est l'étude d'objets (populations, domaines, périodes, territoires, etc.) plus restreints, qui rendent possible la constitution d'un corpus empiriquement traitable. Ensuite, le nombre des chercheurs en sciences humaines et sociales a considérablement augmenté depuis le temps des fondateurs. Cette inflation des candidats à la reconnaissance a découragé presque automatiquement la majorité d'entre eux de devenir des sociologues touchant à des domaines variés. Se spécialiser est une façon de se distinguer de l'ensemble des concurrents et peut faciliter l'entrée en carrière lorsque la spécialisation relève d'un domaine universitairement « en vogue ». Enfin, les chercheurs travaillent encore beaucoup de manière artisanale (condition d'entrée dans l'univers scientifique, la thèse de doctorat est un travail individuel où le candidat doit faire preuve de sa capacité à mettre en œuvre une recherche personnelle) et les recherches menées s'effectuent sous contrainte de temps (quatre années pour une thèse de doctorat, souvent beaucoup moins pour des travaux de recherche professionnels

financés par l'État).

Je ne pense pas que les chercheurs en sciences humaines et sociales doivent regretter d'avoir rompu avec une époque où la philosophie sociale pouvait tenir lieu de sociologie et où tout discours un peu cohérent sur le monde social pouvait être considéré comme sociologique, même quand il ne s'appuyait sur aucune donnée empirique. La sociologie n'a rien perdu à s'éloigner du programme scientifique que fixe aujourd'hui encore la définition du dictionnaire : « Sociologie : Étude scientifique des faits sociaux humains, considérés comme appartenant à un ordre particulier, et étudiés dans leur ensemble ou à un haut degré de généralité²⁶. » On ne peut d'ailleurs pas dire que nous soyons allés globalement vers moins de « théorie ». Car il y a « théorie » (théorie sociologique ou théorie de la société) et « théorie » (outils conceptuels permettant de construire sociologiquement des objets) et l'on peut, aujourd'hui comme hier, être animé par une grande ambition théorique ou par un souci de réflexivité théorique, de clarté ou de clarification théorique, sans être pour autant convaincu qu'il faille d'emblée se jeter à corps perdu dans la construction d'une « grande théorie de la société »²⁷.

Un sociologue comme P. Bourdieu, qui a opéré le passage d'une philosophie sociale à une science sociale résolument empirique, me semble avoir assez bien défini la solution de compromis, entre désir légitime de théorie et nécessité de maîtriser ses objets de recherche empirique, à la fois la plus ambitieuse et la plus raisonnable lorsqu'il conseillait en 1992 d'« investir les questions théoriques les plus décisives dans une étude empirique minutieusement menée » et de « demander la solution de tel ou tel problème canonique à des études de cas » en citant en exemple son analyse du fétichisme, qui ne s'en tenait pas au commentaire des textes classiques de Marx ou de Lévi-Strauss, mais s'appuyait sur une enquête portant sur la haute couture et sur la griffe du couturier²⁸.

Les découpages en spécialités, voire en sous-spécialités, me semblent particulièrement fatals à la compréhension sociologique pour trois grandes raisons. Premièrement, cette division excessive du travail scientifique rend aveugle aux mécanismes ou aux dispositifs transversaux par rapport aux domaines de pratiques ou aux sphères d'activité séparés par l'analyste. Deuxièmement, les domaines ou les sphères d'activité en question entretiennent, en réalité, des liens d'interdépendance structurels (*e. g.* le fait que le droit soutienne l'économie ou qu'aucun monde ni aucun champ ne soit indépendant de l'économie ou du politique). Troisièmement, les individus passent en permanence de l'un à l'autre de ces domaines ou sphères d'activité et subissent leurs forces parfois contradictoires, ce qui n'est pas sans conséquences du point de vue des dispositions qu'ils incorporent et des comportements qu'ils développent.

Pour résister à ces tendances, les chercheurs peuvent donc orienter leurs recherches en vue de comparer systématiquement des univers différenciés et de déterminer leurs ressemblances comme leurs différences. Ils peuvent aussi s'efforcer de saisir les « couplages structurels » (Luhmann) entre ces différents univers ou de mesurer les divers effets produits par les transformations d'un univers sur une série d'autres univers. Enfin, ils peuvent appréhender les liens d'interdépendance entre domaines de pratiques séparés en plaçant au cœur de l'étude les individus qui circulent de l'un à l'autre, et en examinant la variation de leurs comportements en fonction du domaine considéré.

Cette dernière voie, qui n'est pas la seule possible, est cependant d'autant plus fructueuse que ces domaines de pratiques ou ces sphères d'activité sont dans des rapports de concurrence, de complémentarité ou de compensation dans la vie des individus. En systématisant l'étude de la variation intra-individuelle des comportements sociaux, on prend conscience du fait que les pratiques sociales individuelles sont incompréhensibles hors de la reconstruction des cadres de socialisation et d'influence qui pèsent successivement, mais aussi simultanément, sur les individus en question²⁹. Travailler sur les variations intra-individuelles des comportements et des attitudes suppose de la part du sociologue d'étendre son champ d'observation pour « filer » les mêmes individus dans des situations différentes de leur vie sociale (domaines ou sous-domaines de pratiques, circonstances différentes de la pratique, etc.)³⁰. Lorsqu'on étudie des individus dans un contexte particulier (culturel, scolaire, familial, sportif, religieux, politique, etc.) ou dans une dimension particulière de leur existence (en tant que consommateurs de musique ou spectateurs de films, lecteurs, élèves ou pratiquants d'un sport, etc.), on prend le risque de céder au travers de la généralisation abusive en déduisant de l'analyse des comportements étudiés des attitudes ou des dispositions générales (parfois une « identité » ou une « culture ») qui n'ont pourtant parfois

de pertinence que dans une aire bien délimitée de pratiques.

La division scientifique du travail invite presque « naturellement » les chercheurs à étudier les pratiques des individus dans un seul domaine (scolaire, familial, conjugal, culturel, lectoral, électoral, artistique, professionnel, religieux, etc.). Cet état scientifique des choses est directement en lien avec le processus de division sociale du travail ou de différenciation des fonctions ou des activités ; il en est même l'une des manifestations. La trop grande division du travail scientifique et l'hyperspécialisation des connaissances qui en découle peuvent ainsi constituer un obstacle au développement de toute vue d'ensemble sur le monde social, à la compréhension des structures invariantes (dispositifs de pouvoir notamment) qui se déploient dans des sphères d'activité très différentes et à la saisie des principes explicatifs de certains phénomènes, mais aussi à l'appréhension du social à l'échelle des variations intra-individuelles des comportements. Si le fonctionnement global du monde social n'est pas indifférent au fait que ce sont les mêmes individus qui agissent, pensent et sentent dans des contextes très différents de la vie sociale, qui en vivent aussi les contradictions en passant constamment d'un univers ou d'un sous-univers à l'autre, alors il est important que le chercheur (quel que soit son domaine originel de prédilection) sorte des ornières de l'hyperspécialisation pour porter son regard comparatif sur un éventail plus grand de pratiques et de situations. C'est sans doute l'un des moyens pour lui de renouer avec les plus hautes ambitions théoriques sans retomber dans les errements d'une théorie sociale sans fondement empirique.

Les dérives du professionnalisme

Il me paraît évident que les sciences humaines et sociales (sociologie, économie, linguistique, psychologie, anthropologie, histoire, géographie, démographie, etc.) se sont trop strictement réparti les tâches et les « objets » de connaissance et qu'elles ont tout aussi hâtivement cédé à l'hyperspécialisation tout au long du XX^e siècle³¹. Produit d'un long processus de division du travail, la sociologie participe de ce mouvement en ne proposant elle-même que des versions partielles et parcellisées de l'acteur et de la société. Pourtant, pour gagner en distanciation et en force explicative, elle devrait prendre pour objet la différenciation sociale des activités et l'ensemble de ses conséquences sociales et psychiques, au lieu de se contenter d'accompagner, et même d'épouser, jusque dans son mode de pensée, le mouvement différenciateur. Des concepts comme ceux de « champ » ou de « monde », qui avaient pour vertu initiale de *spécifier* les cadres de l'action, sont eux aussi devenus des instruments de cette spécialisation : chacun peut devenir spécialiste d'un champ ou d'un monde et ne plus communiquer avec les spécialistes d'autres champs ou d'autres mondes³². Cela empêche en fin de compte de voir les interdépendances, les interpénétrations, les circulations ou les transferts entre les différents microcosmes.

Le problème réside cependant dans le fait que la spécialisation du travail s'accompagne d'un processus de « professionnalisation » qui constitue, sans conteste, un gain de rigueur et de précision scientifiques. On a donc fini par associer spécialisation et scientificité : la sociologie, qui avait des ambitions trop grandes, a raisonnablement limité ses champs d'investigation afin de pouvoir produire des connaissances plus précises, et notamment fondées sur des données empiriques « de première main ». Mais à trop vouloir diviser, on ne se donne plus les moyens de comprendre la division (ou la différenciation) sociale des fonctions et ses nombreuses conséquences, tant sur le plan de l'organisation collective qu'en matière de constitution des patrimoines individuels de compétences et de dispositions. On n'est enfin plus en mesure de saisir des « totalités » ou de mettre en évidence les grandes propriétés ou les tendances les plus significatives de nos formations sociales comme en avaient été capables les premiers grands penseurs du social : capitalisme, processus de rationalisation, processus de civilisation, processus de bureaucratisation, etc.³³.

Dans la perspective d'un empirisme ethnographique ou monographique capable de produire des connaissances solides sur des réalités circonscrites (un quartier, un club sportif, une école, un bar, une entreprise, le guichet d'une administration, un service hospitalier, etc.), les chercheurs décrivent et analysent des réalités sociales, et notamment institutionnelles, à hauteur des acteurs concernés et de leurs représentations, saisissent les perceptions croisées, les multiples interactions, les types de « négociations » individuelles, les formes de vie ou d'activité locales mais sans toujours donner un sens plus large à ce qui est observé localement. Les lecteurs y apprennent indéniablement des choses, surtout lorsqu'ils ne connaissent pas les pratiques, les populations ou les institutions

étudiées et que l'investigation scientifique fait tomber au passage quelques illusions et bouscule quelques lieux communs. Mais la perspective sociologique reste souvent très courte, sans ambition générale, et ne nous dit pas grand-chose de l'état du monde dans lequel nous vivons. En lisant Durkheim, Weber, Marx, Elias ou Bourdieu, le lecteur avait au contraire l'impression, même lorsque ceux-ci s'intéressaient à des objets empiriquement bien délimités, de saisir des processus ou des mécanismes sociaux très généraux, très structurants. En régime de sociologie professionnalisée, ce n'est plus qu'un monde social parcellisé qui nous est donné à voir. Les travaux se sont multipliés, qui apportent de la lumière sur ce que font des acteurs donnés à tel ou tel endroit de l'espace social, mais sans que l'on sache toujours la place, la fonction ou le sens général, pour la formation sociale dans son ensemble et du point de vue de l'histoire des sociétés, de ce qu'on nous décrit³⁴.

Par ailleurs, les évolutions récentes de l'université et de la recherche un peu partout dans le monde ont contribué à accentuer les défauts d'un professionnalisme mal pensé. Ceux qui pèsent d'un poids considérable sur l'organisation et l'administration de ces domaines sont uniquement soucieux de vérifier la productivité des chercheurs (la fréquence de leurs publications), leur fréquentation des « bons » lieux de publications (et surtout des « bonnes » revues), ainsi que la rapidité d'exécution de leur travail, en considérant bien sûr que « brillant » rime avec « rapide » (*Fast is beautiful*).

Sur ce dernier point, les conditions actuelles de réalisation d'une thèse de doctorat, avec la pression de plus en plus forte à soutenir en trois ou quatre ans, sont assez révélatrices de la méconnaissance profonde par ceux qui édictent ou imposent les règles des conditions de la création scientifique. On peut légitimement se demander si la thèse sera autre chose à l'avenir qu'un « permis de conduire », plutôt qu'un « permis d'explorer », pour reprendre les judicieuses expressions de Basil Bernstein, fin analyste de la situation académique britannique, qui a quelques années d'« avance » dans cette entreprise de rationalisation de la recherche et de l'enseignement supérieur. Selon le sociologue britannique :

[Une telle] redéfinition de la thèse de doctorat, [...] a d'incalculables conséquences sur les méthodes lorsque étudiant et encadrement professoral mettent tous leurs efforts à terminer la recherche dans des limites de temps spécifiées à l'avance. Ce n'est pas une culture qui encourage l'innovation théorique ni les bouleversements méthodologiques. Le champ de la recherche empirique a moins de chances d'être un tremplin pour développer la théorie, les langages descriptifs, et davantage de chances d'être un champ d'application de procédures routinières et de prises de positions trop rapides³⁵.

Cette simple insistance sur le temps peut avoir des conséquences considérables sur la nature des travaux réalisés et la qualité de la connaissance produite : pour être sûr de pouvoir soutenir une thèse en trois ou quatre ans, les étudiants ne s'engageront pas sur des terrains risqués, difficiles d'accès (avec le risque de perdre du temps à trouver les enquêtés ou à gagner leur confiance), n'utiliseront que des méthodes peu coûteuses en temps (ce qui exclut d'emblée les enquêtes longitudinales mais aussi nombre de travaux supposant une présence longue sur un terrain de recherche) et se contenteront d'appliquer des modèles théoriques et des démarches méthodologiques déjà labellisés. Qui sera assez fou pour prendre alors le temps de remettre en cause des outils conceptuels ou des méthodes routinisés, pour s'autoriser à patauger dans une mare de problèmes complexes et embrouillés parce que travaillés par très peu de chercheurs ? Qui prendra le risque de choisir des sujets, des terrains, des populations « délicats »³⁶ ? Qui « perdra son temps » à lire des travaux au-delà de ceux produits par la communauté restreinte des futurs évaluateurs potentiels (ces inspecteurs habilités à délivrer le permis de conduire) ?

On voit ainsi se dessiner la figure « idéale » du chercheur professionnel que l'on essaie d'imposer : un chercheur enfermé dans sa discipline, hyperspécialisé, applicateur de modèles théoriques et de méthodes déjà inventés par d'autres, formaté pour écrire régulièrement des articles dans les revues académiques et ne travaillant que sur des sujets facilement traitables et peu chronophages. Jouer sur le « temps de recherche » peut prendre les allures du bon sens académique (« on ne peut encourager les doctorants à traîner trop longtemps leur thèse ») et de la parfaite neutralité (aucun sujet n'est formellement, explicitement déconseillé, et c'est aux étudiants et à leurs enseignants de tirer toutes les conséquences d'une limitation du temps accordé), lors même que c'est toute une conception de la recherche et des objets analysables qui est inscrite dans le programme de réduction de la durée du travail. Au bout du compte, ce sont les « stratégies de succession » (avec

les « placements sûrs » propres à assurer aux entrants, « au terme d'une carrière prévisible, les profits promis à ceux qui réalisent l'idéal officiel de l'excellence scientifique au prix d'innovations circonscrites dans les limites autorisées ») qui sont imposées contre les « stratégies de subversion » (avec leurs « placements infiniment plus coûteux »³⁷).

De la même façon, l'évaluation des enseignants-chercheurs et des chercheurs sur la base de leur capacité à publier régulièrement dans les « bonnes revues » conduit aux mêmes absurdités. Tout d'abord, la marginalisation progressive du livre, c'est-à-dire du texte long qui seul permet de déployer une longue chaîne d'argumentation s'appuyant sur des « contraintes empiriquement multipliées et sémantiquement conjointes³⁸ » est l'un des plus mauvais coups portés aux plus grandes ambitions scientifiques, dans des domaines du savoir qui exigent des preuves empiriques assez difficilement condensables ou synthétisables sous la forme d'un article. Si les conditions de production et d'évaluation de la recherche qui s'installent rendaient encore possible à l'avenir l'émergence de telles œuvres, ce qui est loin d'être certain, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* de Max Weber, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* d'Émile Durkheim, *Les Deux Corps du roi* d'Ernst Kantorowicz, *Les Trois Ordres, ou l'Imaginaire du féodalisme* de Georges Duby, *La Distinction* de Pierre Bourdieu, *Les Structures élémentaires de la parenté* de Claude Lévi-Strauss ou *Sur le processus de civilisation* de Norbert Elias pourraient aujourd'hui moins impressionner un évaluateur soucieux du respect pointilleux de l'« évaluation par les pairs » que tel ou tel article de dix pages dans la *Revue française de sociologie*, les *Annales*, *L'Homme* ou la *Revue française de science politique*. On pourrait penser que l'histoire jugera qui, d'un Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* ou de tel chercheur médiocre mais académiquement impeccable, publiant dans une revue classée A, aura le plus contribué au progrès des sciences humaines et sociales. Ce serait toutefois, malheureusement, faire preuve d'un excès d'optimisme scientifique.

En ajoutant à cette tentative de disqualification progressive du texte long dans les sciences humaines et sociales le classement des revues, qui, rapports de force historiques obligent, donnent aux plus anciennes, mais aussi aux plus académiques, mono-disciplinaires ou dogmatiques d'entre elles, un primat qu'elles n'auraient jamais pu rêver d'obtenir dans un autre état des choses (les « classificateurs » confondent parfois « rente historique de situation » et très haut niveau de scientificité ou de rigueur), on contribue un peu plus à la routinisation et à l'académisme au moment même où plus aucun discours officiel n'omet de parler de « projet innovant ». Là encore, on peut se demander qui aura à l'avenir la folie de proposer un article dans une revue appartenant à une autre discipline, dans une revue de la discipline classée B ou C³⁹, ou dans une revue étrangère ignorée par les classificateurs occidentalocentristes⁴⁰ ? Et quand on sait les désirs récurrents des apparatchiks de la recherche de lier la publication dans des revues bien classées à des avantages de toutes sortes ou, plus sûrement encore, à la simple possibilité d'échapper à des sanctions (charges d'enseignement alourdies, primes retirées, etc.), on prend conscience que le risque est grand de voir le processus de dégradation des conditions de la création scientifique s'accélérer.

Il va de soi, dans un tel système, que les évaluateurs ne lisent plus les travaux qu'ils évaluent et ne se demandent plus ce qu'apportent de nouveau ou de différent les recherches menées. Ils font « confiance à leurs pairs » et se contentent de compter le nombre de publications classées A, B ou C. N'entend-on pas dire que les évaluateurs n'auraient « raisonnablement » pas le temps d'examiner les productions qu'ils évaluent ? L'argument est tellement banalisé qu'on finit par ne plus voir l'absurdité complète d'un système où l'évaluation ne repose plus sur l'examen précis des productions scientifiques. En regardant pourtant les choses de près, ils verraient peut-être (encore faut-il savoir voir) que des articles majeurs peuvent être publiés dans des revues « marginales » et que les plus grandes revues académiques sont parfois les lieux les plus sclérosants de la recherche. Ils constateraient aussi que certains articles véritablement importants valent des dizaines d'articles sans utilité autre que celle d'assurer la « carrière » de ceux qui les écrivent. Plutôt que de céder au diktat quantophrénique de l'évaluation académique, les vrais chercheurs devraient exiger d'être réellement lus. Ils devraient aussi lutter collectivement pour que soit ralenti le rythme des recherches, comme celui des publications, et allongé le temps consacré à leur « évaluation »⁴¹.

Avec une définition aussi bureaucratique et standardisée de l'évaluation et de la professionnalisation, on peut réussir à produire un grand nombre de chercheurs globalement compétents mais à très

faible degré d'inventivité, et parvenir à ne plus faire la distinction entre les savants inventifs, qui maîtrisent les règles du métier – et possèdent souvent une connaissance des travaux en sciences humaines et sociales infiniment plus étendue que la majorité des gardiens des temples académiques – mais font le choix de ne pas se soumettre aux diktats des grandes revues, et les pseudo-savants qui, ayant réussi à entrer dans le milieu académique en profitant du laisser-aller de ses secteurs les moins exigeants, ne publient pas non plus dans ces mêmes revues. Lieu par excellence de l'évaluation « par les pairs » (c'est-à-dire aussi, dit dans un langage moins euphémisé, par des chercheurs potentiellement concurrents ou adversaires), les revues académiques dominantes constituent à la fois des lieux de vérification des compétences les plus routinisées et de puissants obstacles à l'innovation. Elles sont des outils de *normalisation* au double sens du terme : elles contribuent à professionnaliser un milieu scientifique et elles freinent toutes les entreprises hétérodoxes, trop critiques ou trop *anormales* selon les normes dominantes du moment⁴², normes qui sont précisément vouées à être remises en cause et dépassées par les chercheurs inventifs faisant progresser l'état des sciences existant.

Les bureaucraties scientifiques ont à ce point détourné les mots de leur sens initial, en parlant notamment à tort et à travers du « financement de projets innovants », qu'il est bien difficile aujourd'hui de trouver les mots justes pour désigner ce qu'aucun bureaucrate de la recherche n'est en mesure – par manque à peu près total de sens pratique du jeu scientifique – de percevoir et d'apprécier comme réellement innovant. Mais on aura compris que le développement d'une recherche scientifique véritablement créative devra reposer sur une série de dispositifs de résistance collectifs, plutôt que sur la seule action héroïque de francs-tireurs : une formation universitaire à la fois ancrée dans des disciplines et précocement et durablement pluridisciplinaire, qui rendrait possibles des transferts, des circulations, des analogies et des hybridations de toute nature et par définition imprévisibles⁴³, l'habitude intra-disciplinaire de construire des objets transversaux par rapport aux champs spécialisés, le temps redonné à la recherche et à l'appropriation de ses résultats, ou encore le refus des évaluations fondées sur le classement des supports de publication et la revalorisation de la lecture effective et rigoureuse des travaux publiés, quels que soient le lieu et la nature de la publication.

S'ils veulent s'assurer que les conditions collectives, institutionnelles, d'une création scientifique digne de ce nom soient réunies, les savants de toutes les disciplines et de tous les pays devront à l'avenir s'unir et trouver les moyens de lutter efficacement contre toutes les forces, externes comme internes au monde scientifique, qui contribuent à démobiliser ou à démoraliser ceux qui ont pour seul but la recherche de la vérité, et à détruire ce qui fait la spécificité de leur métier.

1.

La conclusion s'appuie sur différents textes ou communications parmi lesquels : « Misère de la division du travail sociologique : le cas des pratiques culturelles adolescentes », *Éducation et sociétés. Revue internationale de sociologie de l'éducation*, n° 16, 2005, p. 129-136, et « Nécessité théorique et obligations empiriques », *Revue du MAUSS*, n° 27, 2006/1, p. 444-452.

2.

Y. Lacoste, *La Géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, op. cit., p. 120.

3.

Emmanuel Terray a témoigné, à l'occasion de la dernière séance de son séminaire d'enseignement à l'EHESS, de cet abandon, du côté de l'anthropologie, du « point de vue de la totalité ». Dans un discours à la tonalité très pessimiste, il pense que ce « renoncement » est définitif, ou pour le moins durable, et que l'anthropologie ne pourra jamais plus renouer avec l'« ambition totalisante qui a fait la grandeur et les chefs-d'œuvre de l'anthropologie entre 1920 et 1960 ». Cf. E. Terray, « Dernière séance », *Cahiers d'études africaines*, n° 198-199-200, 2010/2-3-4, p. 529-544. Je ne pense pas que cet état soit absolument irrémédiable et qu'on ne puisse pas résister aux tendances actuelles des univers scientifiques.

4.

C. E. Schorske, « Pierre Bourdieu face au problème de l'autonomie », art. cité, p. 697-698.

5.

É. Durkheim, « La sociologie et son domaine scientifique » [1900], *Textes, 1 : Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Minuit, 1975, p. 32.

6.

Ibid., p. 33.

7.

Ibid. On peut considérer que F. Braudel est resté fidèle à cette grande ambition durkheimienne tout en proposant un modèle plus équilibré des rapports concrets entre les différentes disciplines : « Dans mon esprit, toutes les sciences de l'homme, sans exception, sont auxiliaires, tour à tour, les unes des autres et, pour chacune d'elles, il est licite (du point de vue personnel, mais non exclusif, qui est et doit être le sien) de domestiquer, à son usage, les autres sciences sociales. Il n'est donc pas question de hiérarchie, fixée une fois pour toutes, et si je n'hésite pas, pour ma part, du point de vue égoïste qui est le mien, à ranger la démographie parmi les sciences auxiliaires de l'histoire, je souhaite que la démographie considère l'histoire comme une, entre quelques autres, de ses sciences auxiliaires. » F. Braudel, *Écrits sur l'histoire*, op. cit., p. 194.

8.

N. Elias, *La Société des individus*, op. cit., p. 76.

9.

B. Lahire, « Sociologie des pratiques d'écriture : contribution à l'analyse du lien entre le social et le langagier », *Ethnologie française*, n° 3, 1990, p. 262-273 ; « De l'indissociabilité du langagier et du social », *Sociolinguistic Studies*, numéro spécial : « Analysing language to understand social phenomenon », vol. 3, n° 2, 2009, p. 149-175 ; et « Les cadres sociaux de la cognition : socialisation, schèmes cognitifs et langage », in F. Clément et L. Kaufmann (dir.), *La Sociologie cognitive*, Paris, MSH, 2011, p. 137-159.

10.

N. Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Pandora, 1981, p. 134.

11.

C. Kerbrat-Orecchioni, « La problématique de l'énonciation », in J. Cosnier et al. (dir.), *Les Voies du langage. Communications verbales, gestuelles et animales*, Paris, Dunod, 1982, p. 180.

12.

N. Elias, *Au-delà de Freud*, op. cit., p. 54.

13.

Ibid., p. 51-52.

14.

F. Braudel décrivait très lucidement la situation des sciences de l'homme en 1960 : « Chaque fois, d'un observatoire à l'autre, l'homme apparaît différent. Et chaque secteur ainsi reconnu est régulièrement promu à la dignité de paysage d'ensemble [...]. Chaque science sociale est impérialiste, même si elle se défend de l'être ; elle tend à présenter ses conclusions comme une vision globale de l'homme. » F. Braudel, « Université et diversité des sciences de l'homme », in F. Braudel, *Écrits sur l'histoire*, op. cit., p. 86.

15.

M. Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975. Il était inspiré en cela par la manière dont Georges Dumézil problématisait les mythes et les faisait travailler sur de tout autres terrains.

16.

G. Vincent, *L'École primaire française*, Lyon, PUL, 1980 ; R. Bernard, « Quelques remarques sur le procès de socialisation et la socialisation scolaire », *Les Dossiers de l'éducation-5*, Toulouse, 1984, p. 17-22, et « Les petites écoles d'Ancien Régime, lectures et hypothèses », *Cahiers de recherche-6*, GRPS, Université Lumière-Lyon 2, 1986, p. 9-58 ; B. Lahire, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l' "échec scolaire" à l'école primaire*, Lyon, PUL, 1993 ; D. Thin, *Quartier populaires. L'école et les familles*, Lyon, PUL, 1998.

17.

P. Fritsch, « L'éducation permanente ou l'empire pédagogique », *Cahiers de recherche-1*, GRPS, Université Lumière-Lyon 2, 1977, p. 100-142.

18.

P. Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004, p. 89.

19.

Id., « Postface », in E. Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 1967, p. 147-148.

20.

L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus (suivi de) Investigations philosophiques, op. cit.*, p. 125.

21.

M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 265.

22.

Ibid., p. 269.

23.

Ibid., p. 265-266.

24.

T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique (suivi de) Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.

25.

Premier Congrès de l'Association française de sociologie, Paris, AFS Éditions, 2004.

26.

Le Petit Robert, 2004, souligné par moi.

27.

Si j'avais personnellement à situer mes propres productions scientifiques par rapport à ces deux conceptions de la théorie, je dirais, par exemple, que des ouvrages comme celui-ci ou tel que *L'Homme pluriel* sont théoriques dans le second sens du terme (ils tentent de clarifier un certain nombre de concepts relevant d'une théorie de l'acteur et de l'action et de mieux poser une série de problèmes sociologiques), mais pas théoriques dans le premier sens du terme (on n'y trouve pas centralement une « théorie de la société »). En revanche, *La Culture des individus* est un ouvrage qui esquisse, sur une base empirique très large, un début de théorie sociologique au sens de « théorie de la société ».

28.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art, op. cit.*, p. 250.

29.

On trouvera dans le programme décrit par Olivier Fillieule sur l'engagement individuel des éléments qui sont congruents avec cette manière de poser les problèmes. O. Fillieule, « *Post scriptum : Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel* », *Revue française de science politique*, 51^e année, n° 1-2, 2001, p. 199-215.

30.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'expliciter, un tel déplacement des intérêts de connaissance ne me serait jamais venu à l'idée si je n'avais pas été mis en contact, durant toutes mes années de formation et de thèse, avec les travaux de la sociolinguistique variationniste, et tout particulièrement ceux de William Labov. En théorisant ce qui était inscrit implicitement dans les méthodes de recherche de ces travaux, j'ai pu introduire un type de variation qui était absent des travaux sociologiques.

31.

François Cusin et Daniel Benamouzig notent qu'« en raison d'une division académique du travail à bien des égards trop poussée », sociologie économique, sociologie du travail, sociologie de l'innovation, économie, anthropologie ou histoire économique « restent souvent dans l'ignorance les unes des autres ». F. Cusin et D. Benamouzig, *Économie et sociologie*, op. cit., p. 13.

32.

On remarquera ainsi que si le créateur de la théorie des champs a constamment déplacé son regard d'un champ à l'autre (haute couture, journalisme, science, université, politique, droit, économie, littérature, religion, etc.), les chercheurs des générations suivantes utilisant ses concepts sont, eux, entièrement dédiés à l'analyse d'un champ particulier (spécialistes du champ littéraire, du champ journalistique, du champ politique, du champ philosophique, etc.).

33.

Je remercie Emmanuel Renault de m'avoir fait découvrir les analyses et les positions développées dans les années 1950-1960 par Theodor W. Adorno (dans *Philosophische Elemente einer Theorie der Gesellschaft*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2008, ou encore dans *Dialectique négative*, Payot, Paris, 1978). Celles-ci sont très proches de celles que je suis conduit à défendre. Si Adorno nous *parle* toujours, et peut-être plus que jamais, c'est parce que les réalités qu'il analysait – et notamment le lien entre une division du travail intellectuel et la difficulté à saisir des « totalités » – se sont amplifiées. Nous vivons sur un fond objectif de problèmes communs, avec une accentuation certaine des phénomènes de parcellisation des connaissances produites. Cf. E. Renault, « Adorno : dalla filosofia sociale alla teoria sociale », *Quaderni di Teoria sociale*, 11, 2011.

34.

« On comprend bien comment on devient fumeur de marijuana, écrit François Dubet, sans expliquer pour autant pourquoi une "société" fume plus ou moins. » F. Dubet, « Pourquoi rester "classique" ? », *Revue du MAUSS*, n° 24, 2/2004, p. 228. S'il émet un constat assez juste quant à l'état d'« éclatement de la sociologie » et s'il pointe le problème que constitue la montée des éclairages parcellisés de la réalité sociale, F. Dubet concentre, à tort, sa critique sur l'interactionnisme. Le problème soulevé n'est pas, me semble-t-il, l'effet du seul courant interactionniste et l'on trouve dans des secteurs extrêmement différents de la sociologie le même processus à l'œuvre. Le problème me paraît, du même coup, beaucoup plus grave et général que cela, et en grande partie l'effet non réfléchi de l'accroissement du nombre de sociologues et de la division excessive du travail scientifique qui l'a accompagné.

35.

B. Bernstein, *Pédagogie, contrôle symbolique et identité. Théorie, recherche, critique*, Québec, Presses universitaires de Laval, 2007, p. 196.

36.

Et le caractère « délicat » des objets, des terrains ou des populations étudiés signale souvent la présence d'enjeux de pouvoir ou de risques polémiques forts. Ce point est soulevé avec lucidité par H. S. Becker dans son article intitulé « Quand les chercheurs n'osent plus chercher » (*Le Monde*

diplomatique, mars 2011, p. 4-5). Le sociologue nord-américain donne l'exemple d'un chercheur dont les résultats sont dérangeants pour les institutions concernées par son sujet et qui en paie les conséquences : « Quand vous essaieriez de faire publier votre article, il est fort possible que la revue universitaire la plus prestigieuse de votre discipline estime qu'il ne correspond pas à ses exigences méthodologiques : vous auriez dû utiliser un cadre statistique plus rigoureux, ou un échantillon plus représentatif. Pourtant, remarquez-vous, la même revue ne formule pas ce type de critique lorsqu'il s'agit d'articles parvenant à des conclusions moins polémiques. Invoquer un manque de rigueur permet ici de masquer la censure derrière l'application de critères scientifiques. En réalité, on vous punit d'avoir démontré quelque chose que les personnes et les institutions qui détiennent le pouvoir [...] ne veulent pas entendre, ou pas voir rendu public. » En revanche, plus les chercheurs auront su se montrer « prudents » et dociles par leurs travaux qui ne « dérangent pas » les instances en mesure d'imposer une série de sanctions, plus ils « pourront librement mener leurs recherches ».

37.

P. Bourdieu, « Le champ scientifique », art. cité, p. 96-97.

38.

J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique*, op. cit., p. 389.

39.

Ce qui, à terme, risque de rendre beaucoup plus difficiles l'émergence et le développement de nouvelles revues marginales, iconoclastes, inventives.

40.

L'oubli dans les classements concerne en effet, le plus souvent, les revues scientifiques situées dans les régions les plus dominées du globe.

41.

Au moment où j'écrivais ces lignes, l'anthropologue Joël Candau publiait un appel sur internet intitulé « Pour un mouvement *Slow Science* » (texte publié le 17 juillet 2011, <<http://slowscience.fr/%3E>) dont je partage une grande partie des analyses et des propositions.

42.

Elles « exercent une censure de fait sur les productions hérétiques soit en les rejetant expressément, soit en décourageant purement l'intention de publication par la définition du publiable qu'elles proposent ». P. Bourdieu, « Le champ scientifique », art. cité, p. 96.

43.

On ne peut qu'être attristé de constater que les parcours universitaires sont aujourd'hui le plus souvent mono-disciplinaires (avec, par exemple, des étudiants de sociologie qui n'auront jamais lu, au cours de leur formation, de linguistique, d'histoire ou de psychologie) et que les doubles cursus – très coûteux en temps et risqués en investissement – sont de plus en plus fréquemment réservés à celles et ceux qui disposent des meilleures ressources scolaires initiales.

Addenda

L'espace social global et ses subdivisions

Tenant compte de l'ensemble des acquis des discussions précédentes, il est possible de proposer une représentation de l'espace social global sous la forme d'une série de schémas. L'espace social global (*macrocosme*) se présente comme un espace structuré, verticalement, en grandes *classes sociales* (classes supérieures, classes moyennes, classes populaires; chacune d'entre elles se différenciant selon le sexe et l'âge, l'origine ethnique dans les sociétés multiethniques hiérarchisées, et toute une série d'autres variables, plus ou moins importantes selon les domaines de pratiques ou les objets singuliers étudiés) et, horizontalement, en grands *domaines d'activité* (littéraire, artistique, scientifique, religieux, juridique, politique, journalistique, économique, sportif, etc.), qui correspondent aux différents grands secteurs de la division du travail (les schémas qui suivent ne font, bien sûr, apparaître que quelques cas contrastés de domaines). Le

terme de « domaine d'activité¹ » est utilisé ici à titre de notion large qui peut donner lieu à des élaborations théoriques spécifiques différentes (monde, système ou sous-système, etc.). La disposition des différents domaines d'activité dans la figure 3, « Classes, domaines, mondes et champs » et dans la figure 5, « Classes, champs, institutions et microgroupes, interactions », n'est pas aléatoire mais tient compte d'une des caractéristiques de l'espace social global que la sociologie de P. Bourdieu a bien mise en évidence, à savoir la structure de distribution du capital culturel et du capital économique ou, dit autrement, le poids relatif du capital culturel par rapport au capital économique dans la définition de la position socioprofessionnelle des individus.

Les théoriciens des *mondes sociaux* (comme les théoriciens des *systèmes sociaux*) proposent un modèle particulier de description et d'analyse de ces domaines d'activité. Les mondes incluent donc autant les dominants que les dominés, les individus provenant des classes supérieures que ceux des classes moyennes et des classes populaires. Par exemple, le monde juridique comprend autant des juges, des avocats, des notaires, des professeurs de droit, des éditeurs juridiques, etc., que des greffiers, des secrétaires juridiques ou des personnels (techniciens, employés ou ouvriers) assurant le fonctionnement et la vie matérielle des tribunaux et autres lieux de justice, des productions éditoriales ayant trait au droit, etc.

C'est seulement dans la partie haute de l'espace social – l'espace des classes dominantes – qu'apparaissent les *champs* en tant qu'espaces de lutte entre grands compétiteurs : artistes, écrivains, savants, philosophes, journalistes, juristes, grands acteurs politiques nationaux, grands patrons, etc. La théorie des champs concentre donc son observation et son analyse sur une partie seulement de la réalité des domaines d'activité et exclut les dominés de son investigation en se focalisant sur les luttes ayant pour enjeu le capital spécifique au champ et sur une catégorie particulière d'acteurs.

Dans toutes les classes, on peut observer des *institutions* ou des *microgroupes*. Une partie d'entre eux appartiennent à des champs (les tribunaux ou les cabinets d'avocats appartiennent au champ juridique ; les différentes grandes entreprises au champ économique ; les différents laboratoires scientifiques, le CNRS, etc., au champ scientifique ; les différents grands journaux au champ journalistique ; les différents grands partis politiques au champ politique, etc.) et certains sont même trans-champs (*e. g.* ces commissions réunissant membres du champ politique et membres des champs scientifiques ou académiques). Mais d'autres sont hors champ (la famille et le réseau de sociabilité, qui sont aussi situés à l'extérieur des différents domaines d'activité, certaines associations sportives, culturelles, musicales, ethniques, certaines formes de jeu populaire, etc.). Certaines institutions ou certains microgroupes sont trans-classes (c'est le cas de l'entreprise, de nombre d'institutions socioculturelles ou sportives, de certaines familles et de certains réseaux de sociabilité). On peut souligner le fait qu'il n'existe pas de champ (ni de monde) sans institution, mais que la réciproque n'est pas vraie car *toute institution ne s'inscrit pas nécessairement dans un champ ou un monde* (*cf.* les figures 4, 5 et 6).

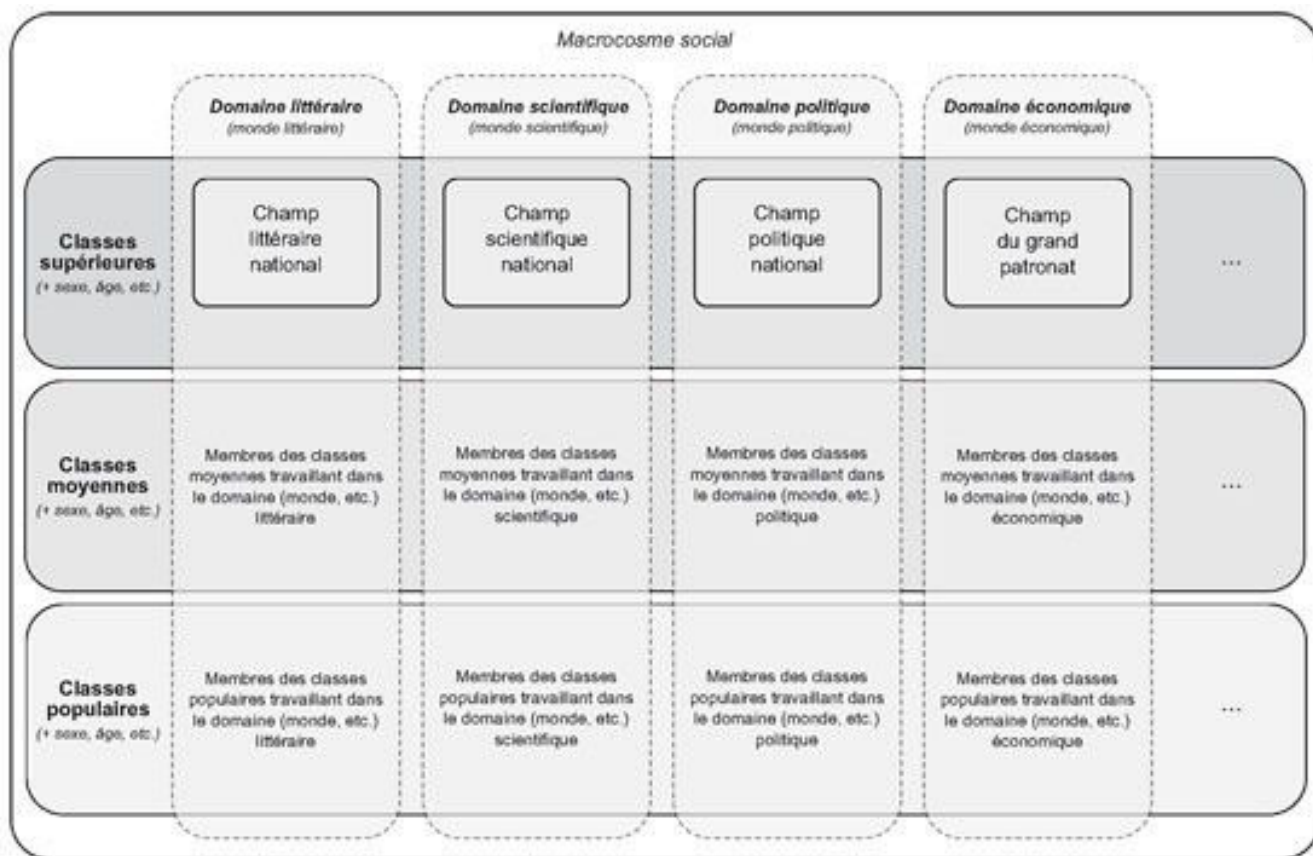


Figure 3. Classes, domaines, mondes et champs

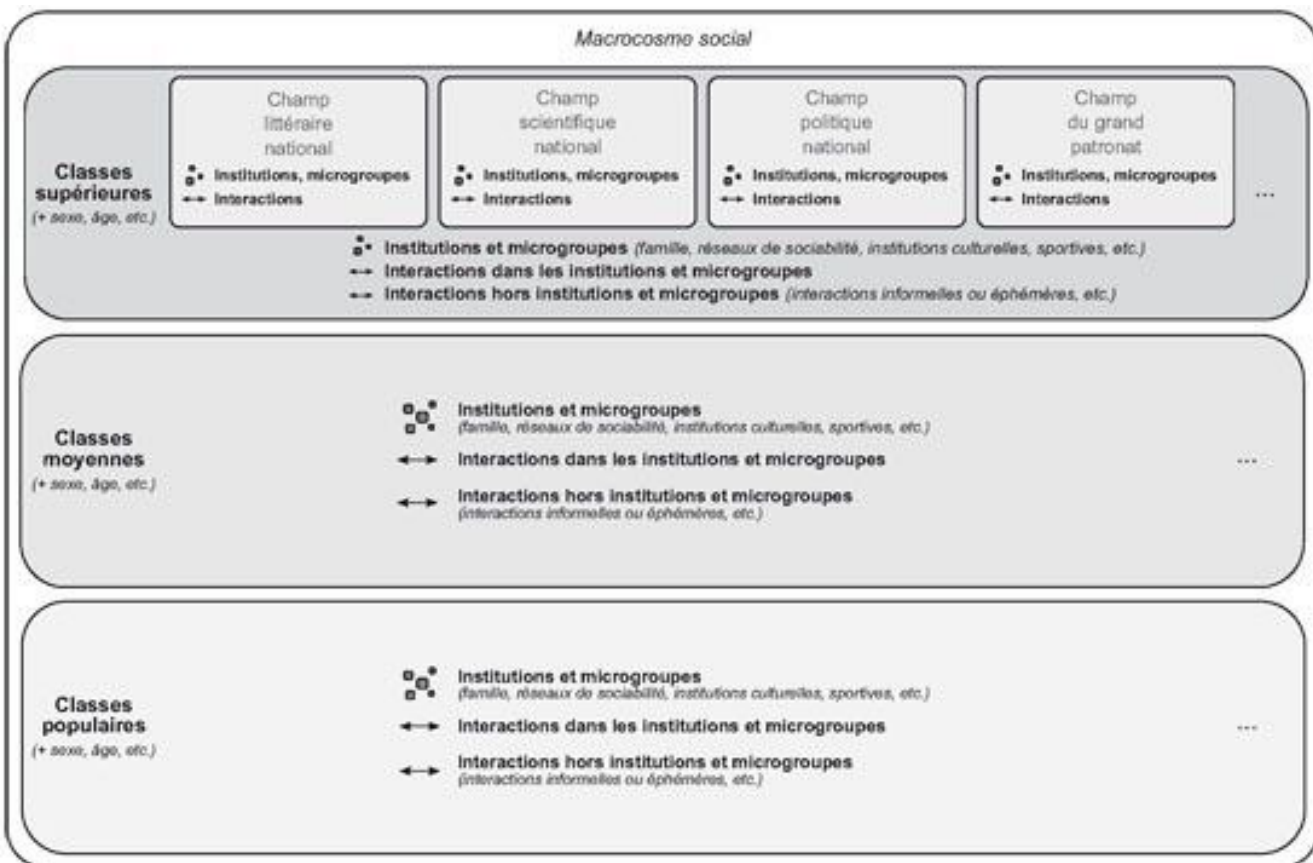


Figure 4. Classes, domaines, champs, institutions et microgroupes

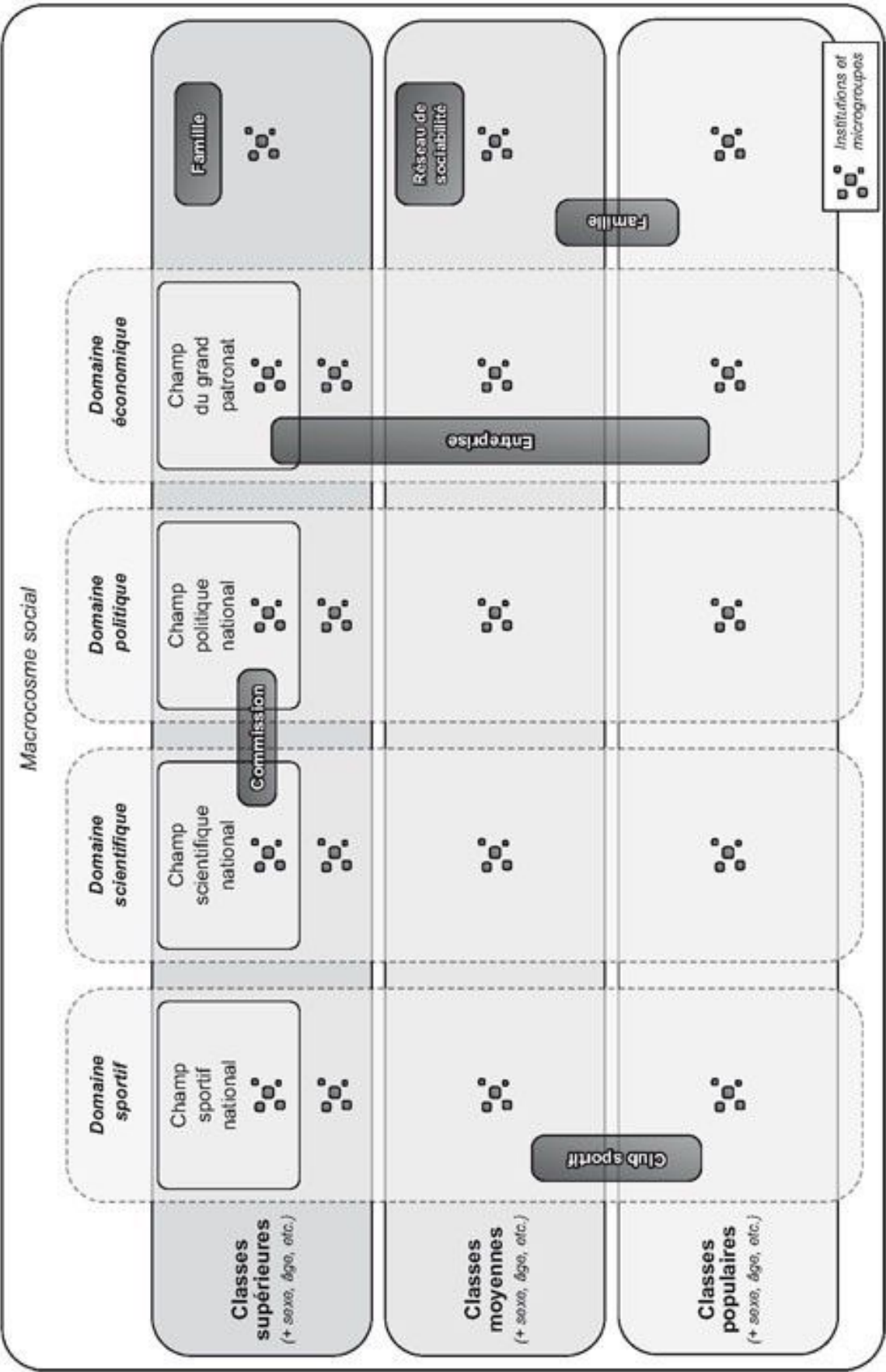


Figure 5. Classes, champs, institutions et microgroupes, interactions

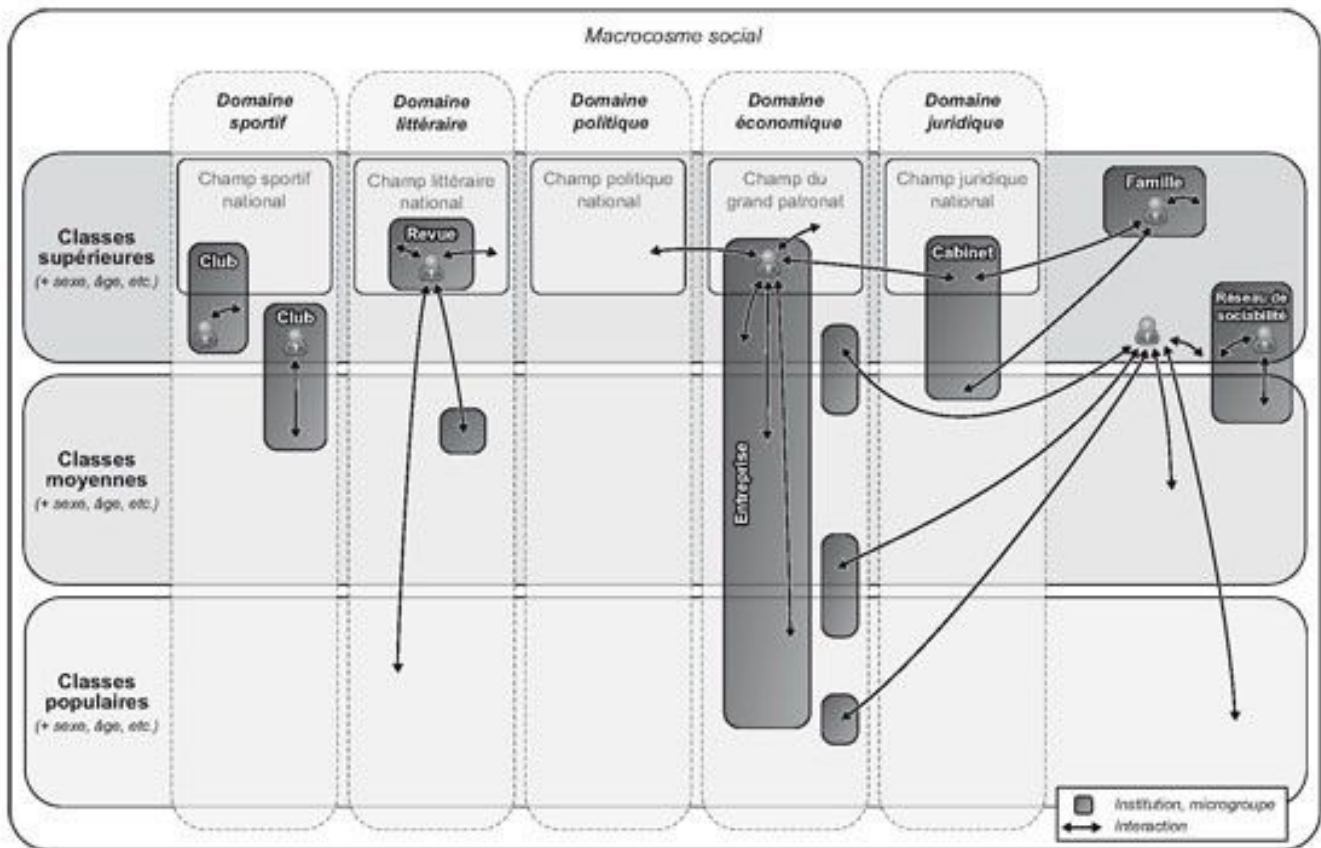


Figure 6. La variété des types d'interactions : l'exemple d'un écrivain-patron

Enfin, on observe des *interactions* entre individus de la même classe comme entre individus appartenant à différentes classes, entre agents du même champ comme entre agents appartenant à différents champs, entre individus du même monde comme entre individus appartenant à différents mondes, entre acteurs d'une même institution ou entre acteurs appartenant à différentes institutions. Mais il existe aussi des interactions interindividuelles mixtes entre les agents d'un champ et les « profanes », et même des interactions hors champs, hors mondes ou hors institutions. Il n'y a donc pas de champ, de monde ou d'institution sans interaction, mais la réciproque n'est pas vraie car *toute interaction ne s'inscrit pas nécessairement dans un champ, un monde ou une institution* (cf. les figures 5 et 6).

La figure 6, « La variété des types d'interactions : l'exemple d'un écrivain-patron » a pour principal objectif de donner le sens de la variété des types d'interactions pour un individu donné, et notamment de la diversité des positions qu'il peut occuper dans l'ensemble de ses interactions². Ce dernier est écrivain et participe au jeu littéraire national. À ce titre, il peut interagir avec les membres de la revue à laquelle il participe, ainsi qu'avec d'autres acteurs du jeu littéraire. Il peut aussi avoir des interactions ponctuelles avec des membres du domaine (ou monde) littéraire appartenant aux classes moyennes ou aux classes populaires (membres d'une association culturelle invitant des auteurs, employés de la maison d'édition où il publie ses textes, etc.). Mais, par ailleurs, il est aussi patron d'une grande entreprise, occupe une position dans le champ du grand patronat et peut entrer en interaction avec d'autres patrons, avec des salariés de son entreprise (managers, ingénieurs, techniciens, employés ou ouvriers), avec des agents du champ juridique ou avec des agents du champ politique national. Le même individu a deux activités sportives, l'une dans un club de golf assez fermé et l'autre dans un club d'aïkido, à cheval entre les classes supérieures et la fraction la plus haute des classes moyennes. Il peut aussi, en tant que membre de sa famille, interagir avec sa femme, ses enfants, ses parents, ses frères et sœurs, etc. ; de même qu'il peut interagir avec des membres du monde ou du champ juridiques

en cas de divorce ou de problèmes relevant de sa vie privée. Il interagit aussi avec ses amis, qui appartiennent aux classes supérieures et moyennes, et peut enfin, hors cadre familial ou réseau de sociabilité, avoir des interactions du type « relation d'échanges économiques » avec des acteurs du domaine économique qui appartiennent aux trois classes ou connaître des interactions éphémères, informelles, impromptues, avec des membres des classes supérieures, moyennes et populaires.

De ces différentes représentations de l'espace social, on tirera déjà la conséquence que certaines interactions sont directement suscitées, guidées, engendrées par la logique d'un champ (par exemple, deux critiques de cinéma appartenant à des revues ou à des journaux différents qui interagissent lors d'une réunion publique ou sur un plateau de télévision), que d'autres sont clairement directement suscitées, guidées, engendrées par la logique d'une organisation ou d'une institution (l'interaction au sein d'un hôpital entre plusieurs spécialistes : le chef de service, un chirurgien, un anesthésiste, une infirmière, une aide-soignante, etc.), mais que certaines catégories d'interactions, étudiées par les interactionnistes, sont vraiment hors champ et hors institution, sans être toutefois hors cadre social général, puisqu'il s'agit toujours d'interactions entre des individus appartenant à des espaces sociaux différenciés et hiérarchisés (selon la classe, le sexe, l'âge, l'origine ethnique, etc.). Les interactions informelles dans l'espace urbain entre des inconnus relèvent clairement de ce genre de cas. Dans tous les cas, le sociologue est plus ou moins contraint de rattacher ce qui se fait et se dit dans l'interaction au contexte local, au contexte institutionnel-organisationnel, au champ ou au monde, à l'espace global des grandes différenciations sociales (classe, sexe, âge, etc.) et, le plus souvent, à plusieurs de ces cadres.

Il faut souligner enfin deux limites inhérentes aux représentations graphiques. La première réside dans le fait que ces schémas donnent toujours l'impression d'une fermeture des domaines d'activité les uns par rapport aux autres alors que ce n'est jamais le cas. Ainsi, bien que le domaine littéraire soit situé graphiquement à l'opposé du domaine économique, les maisons d'édition et leurs patrons appartiennent bien, pour une part (la part correspondant à leur histoire spécifiquement littéraire) au domaine littéraire, et même au jeu littéraire, et, pour une autre part (celle qui concerne leurs chiffres d'affaires et leur situation proprement économique) au domaine économique. De même, le service juridique ou l'avocat attachés à telle grande école, telle maison d'édition ou telle entreprise industrielle appartiennent au domaine (et au monde) au sein duquel ils travaillent, mais ils pourraient tout aussi bien être définis comme faisant partie du champ juridique.

La seconde limite concerne les individus. On pourrait, pour l'illustrer, penser à la phrase suivante de Wittgenstein : « Quelqu'un divise les hommes en acheteurs et en vendeurs, et il oublie que les acheteurs sont aussi des vendeurs³. » Excepté la figure 6, qui présente un cas individuel, une partie des représentations graphiques peut laisser penser qu'à un acteur donné correspond toujours une place ou une position déterminées (« une place pour chaque acteur et chaque acteur à sa place »). Or un individu peut appartenir à plusieurs institutions à la fois, à plusieurs champs à la fois ou bien appartenir à une institution ou à un champ et, dans une série de situations de la vie quotidienne, ne pas agir ou entrer en interaction avec d'autres en tant que membre de cette institution ou de ce champ. Cela signifie que, selon les moments, les compartiments de sa pratique et le type d'interaction auquel il participe, un même individu peut être situé dans ou hors institution, dans ou hors champ, dans telle ou telle institution ou bien dans tel ou tel champ. Les schémas généraux ne font qu'indiquer des positions ou des places que des individus peuvent occuper temporairement ou durablement, principalement ou secondairement, etc. À chaque fois que l'on étudie les pratiques d'individus déterminés, il faut donc se demander à quel(s) cadre(s) ces pratiques doivent être rapportées. J'ai ainsi insisté tout au long de cet ouvrage sur le fait qu'un certain *réductionnisme contextualiste* conduisait à négliger l'étude de l'ensemble des cadres socialisateurs par lesquels les individus étaient passés successivement au cours de leur vie, et à oublier parfois aussi de prendre en compte la pluralité des cadres parallèles à ceux dans lesquels les acteurs inscrivent leurs actions (par exemple, les écrivains à « second métier » appartiennent au jeu littéraire, mais aussi à des univers professionnels rémunérateurs, qui ne sont jamais sans effet sur la nature de leur production littéraire).

Il faut enfin préciser que chaque *niveau de réalité* (espace global des classes sociales, champs ou mondes, institutions ou microgroupes, interactions, individus) peut être légitimement décrit comme une réalité *sui generis*, dans sa spécificité. Même s'ils s'inscrivent dans un espace social

plus global, un champ, un monde, une institution, un microgroupe, une interaction ou un individu sont susceptibles d'être étudiés dans leur logique propre.

1.

J'aurais pu aussi utiliser le terme d'« univers social ».

2.

L'exemple quelque peu atypique (mais fondé sur un cas bien réel) a été retenu avec le seul objectif « pédagogique » de pouvoir exemplifier une grande diversité de types d'interactions. On ne doit pas lire cet exemple en pensant que les types d'interactions mentionnés sont tous aussi probables les uns que les autres.

3.

L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, op. cit., p. 73.

Remerciements

Ce livre n'aurait sans doute jamais vu le jour sous cette forme sans l'incitation de collègues brésiliens avec lesquels je suis régulièrement en dialogue depuis le début des années 2000. Je remercie tout particulièrement Frédéric Vandenberghe et Aldaberto Cardoso, de l'IUPERJ de Rio de Janeiro, Jesse Souza, de l'Université Fédérale de Juiz de Fora, Lilia Junqueira, de l'Université de Recife et Nadya Araujo Guimaraes de l'Université de São Paulo. Les occasions d'exposer les avancées de mon travail ont été aussi nombreuses au Portugal au cours de ces dernières années et je tiens pour cela à remercier vivement António Firmino da Costa (ISCTE, Lisbonne) et João Teixeira Lopes (Université de Porto) pour leur accueil chaleureux.

Par ailleurs, j'ai pu présenter différents points contenus dans cet ouvrage sur les questions de l'articulation des dispositions et des contextes d'action, de l'échelle individuelle du social et des variations intra-individuelles des comportements, des limites du concept de champ, du jeu littéraire comme champ secondaire, de la place de l'histoire – et souvent de son absence – dans les théories sociologiques ou des fonctions des sciences sociales à l'occasion de divers séminaires, workshops ou conférences à l'étranger : au Département de sociologie de l'Instituto Superior de Ciencias do Trabalho et da Empresa, à Lisbonne (Portugal), en mars 2005, avril 2007, avril 2008 et septembre 2011 ; à la Faculdade de Ciencias Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa (Portugal), en mars 2009 ; à la Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales (FLACSO), à Buenos Aires (Argentine), en juillet et en novembre 2006 ; à l'Université fédérale de Rio de Janeiro, à l'Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística de Rio de Janeiro, à l'Université de São Paulo (USP), à l'Université fédérale du Rio Grande do Sul (Porto Alegre) et à l'ANPOCS, Caxambu (Brésil), en octobre-novembre 2010 ; à l'Université de Recife, Centre de philosophie et sciences humaines de l'UFPE (Brésil), en novembre 2009 ; à l'Université de New York, de Columbia et de Chicago (États-Unis), en novembre 2007 ; à la Faculté des sciences humaines de l'Université de Fès (Maroc), en avril 2008 ; à l'Université normale de Pékin et au département de sociologie de l'Université de Tsinghua (Chine), en mai 2010.

En France, différentes invitations m'ont permis de travailler les maillons de mon argumentation. Les cadres multidisciplinaires de ces invitations étaient les suivants : l'Assemblée générale des CEMEA, ENSEP, Paris, le 10 juin 2006 ; l'Institut d'études politiques de Toulouse, le 14 mars 2007 ; la journée de la remise du 14^e Prix du premier roman de l'Université d'Artois, le 5 avril 2007 ; le colloque « Création de savoirs, création de valeurs », ENS de Lyon, les 11-12 décembre 2007 ; le congrès de l'Association de recherche sur l'intervention en sport (ARIS), Rodez, du 14 au 16 mai 2008 ; le colloque « L'agir professoral, de l'interaction à la mise en discours de l'action », organisé par le Centre de recherches Diltec de l'Université Paris III-Sorbonne nouvelle, Paris, les 9 et 10 juin 2008 ; le séminaire du laboratoire Sophiapol-Paris X, le 12 janvier 2009 ; le séminaire de la revue de phénoménologie ALTER, « Le monde social », Université de Paris I, le 21 mars 2009 ; le séminaire « Perspectives critiques autour de la notion de champ dans la sociologie bourdieusienne » du laboratoire TRIANGLE, ENS de Lyon, le 28 avril 2010 ; la journée d'études « Anthropologie de la musique et de la danse : une approche des mondes contemporains », Équipe ANR MUSMOND, EHESS, Paris, le 8 juin 2010 ; la séance du séminaire sur Niklas Luhmann

organisé par Sophiapol (Paris Ouest-Nanterre) et Nosophi (Paris I), le 19 novembre 2010 ; le séminaire « Balzac pré-sociologue », co-organisé par les Universités Paris III et Paris IV-Sorbonne, le 8 janvier 2011 ; le colloque « Philosophie sociale et sciences sociales », ENS de Lyon, les 24 et 25 mars 2011 ; le colloque « L'articulation histoire-sociologie : bilan et perspectives », organisé par Sciences po/Université Paris I, les 6 et 7 mai 2011 et le séminaire du CURAPP à l'Université de Picardie, Amiens, le 24 juin 2011.

Je remercie enfin Julien Barnier (pour son aide « graphique »), ainsi que Hugues Jallon, Bruno Auerbach et Yane Golay pour leur travail de relecture et de correction.

Bibliographie

Adorno T. W., *Dialectique négative*, Payot, Paris, 1978.

Adorno T. W., *Philosophische Elemente einer Theorie der Gesellschaft*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 2008.

Althusser L., « Contradiction et surdétermination (Notes pour une recherche) », *La Pensée*, n° 106, 1962, p. 3-22.

Ang I., *Watching Dallas : Soap Opera and the Melodramatic Imagination*, Londres, New York, Methuen, 1985.

Austin J. L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1991.

Bakhtine M., *Marxisme et philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977.

– , *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.

Balandier G., *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1967.

Bargel L., *Aux avant-postes. La socialisation au métier politique dans deux organisations de jeunesse de parti. Jeunes populaires (UMP) et Mouvement des jeunes socialistes (PS)*, thèse de doctorat de sciences politiques, Université Paris 1, 2008.

Bastide R., *Sociologie et psychanalyse*, Paris, PUF, 1950.

Baudelaire C., *Le Peintre de la vie moderne*, Paris, Éditions du Sandre, 2009.

Baxandall M., *Formes de l'intention. Sur l'explication historique des tableaux*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 2000.

Becker H. S., « Art as collective action », *American Sociological Review*, vol. 39, n° 6, 1974, p. 767-776.

– , *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988.

– , *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002.

– , « Quand les chercheurs n'osent plus chercher », *Le Monde diplomatique*, mars 2011, p. 4-5.

Bensa A., *Après Lévi-Strauss. Pour une anthropologie à taille humaine*, Paris, Textuel, 2010.

Benveniste É., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, t. I, 1982.

Berger P. et Luckmann T., *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

Bernard R., « Quelques remarques sur le procès de socialisation et la socialisation scolaire », *Les Dossiers de l'éducation-5*, Toulouse, 1984, p. 17-22.

– , « Les petites écoles d'Ancien Régime, lectures et hypothèses », *Cahiers de recherche-6*, GRPS, Université Lumière-Lyon 2, 1986, p. 9-58.

Bernstein B., « La construction du discours pédagogique et les modalités de sa pratique », *Critiques sociales*, n° 3-4, novembre 1992, p. 20-58.

– , *Pédagogie, contrôle symbolique et identité. Théorie, recherche, critique*, Québec, Presses universitaires de Laval, 2007.

Bertrand J., *La Fabrique des footballeurs. Analyse sociologique de la construction de la vocation, des dispositions et des savoir-faire dans une formation au sport professionnel*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2008.

Bessy C. et Chateauraynaud F., *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 1995.

Bidart C., *L'Amitié un lien social*, Paris, La Découverte, 1997.

Bois G., *Les Écrivains dominés du jeu littéraire. Définition de l'espace d'investissement et rapports aux enjeux littéraires*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2009.

Boltanski L., « Erving Goffman et le temps du soupçon », *Information sur les sciences sociales*, vol. 12, n° 3, 1973, p. 127-147.

– , *L'Amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990.

– , *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009.

Boltanski L. et Claverie É., « Du monde social en tant que scène d'un procès », in L. Boltanski, E. Claverie, N. Offenstadt et S. Van Damme, *Affaires, scandales et grandes causes*, Paris, Stock, 2007, p. 395-452.

Boltanski L., Darré Y., Schiltz M.-A., « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51, mars 1984, p. 3-40.

Boltanski L. et Thévenot L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

Boschetti A., « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé 1900-1950*, Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, 1991, p. 511-551.

Bottéro J., *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, Gallimard, 1987.

Boucheron P., *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010.

Bourdieu P., « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps modernes*, n° 246, 1966, p. 865-906.

– , « Postface », in E. Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 1967, p. 135-167.

– , « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, n° 22, septembre 1971, p. 49-126.

– , « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, vol. 12, n° 3, 1971, p. 295-334.

– , « Les modes de domination », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, juin 1976, p. 122-132.

– , « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, 1976, p. 88-104.

– , *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

– , « Le mort saisit le vif. Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 32, 1980, p. 3-14.

– , *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

– , *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980.

– , « La représentation politique. Éléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, 1981, p. 3-24.

– , *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

– , *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982.

- , « La force du droit. Éléments pour une sociologie du champ juridique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 64, 1986, p. 3-19.
- , *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987.
- , *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989.
- , *Intérêt et désintéressement*, Cours du Collège de France, *Cahiers de recherche du GRS*, n° 7, septembre 1989.
- , « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, septembre 1991, p. 3-46.
- , *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.
- (avec L. J. D. Wacquant), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992.
- , « À propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, décembre 1993, p. 32-36.
- (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.
- , *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.
- , *Entretiens Pierre Bourdieu-Michaël Grenfell*, Centre for Language in Education, University of Southampton, Occasional Papers, 37, May 1995.
- , « De la maison du roi à la raison d'État », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 118, juin 1997, p. 55-68.
- , « Le champ économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 119, 1997, p. 48-66.
- , *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.
- , « Un contrat sous contrainte », *Les Structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 2000, p. 181-221.
- , *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.
- , « Consommation culturelle », Paris, *CD Encyclopædia Universalis*, 2008.
- Bourdieu P. et Boltanski L., « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2-3, juin 1976, p. 3-73.
- Bourdieu P. et Darbel A., *L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Paris, Minuit, 1966.
- Bourdieu P., de Saint Martin M., « Le patronat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 20-21, mars-avril 1978, p. 3-82.
- Bourdieu P., et Passeron J.-C., *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970.
- Braudel F., *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, « Champs », 1969.
- Caillois R., *Les Jeux et les Hommes. Le masque et le vertige* [1958], Paris, Gallimard, 1967 (édition revue et augmentée).
- Callon M. et Ferrary M., « Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau », *Sociologies pratiques*, n° 13, 2/2006, p. 37-44.
- Callon M. et Latour B., « Unscrewing the big Leviathan : how actors macro-structure reality and how sociologists help them to do so », in K. D. Knorr-Cetina et A. V. Cicourel (dir.), *Advances in Social Theory and Methodology - Toward an Integration of Micro- and Macro- Sociologies*, Boston, Londres et Henley, Routledge & Kegan Paul, 1981, p. 277-303.
- Castel R., « Institutions totales et configurations ponctuelles », in *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 31-43.

Cefaï D. et Quéré L., « Naturalité et socialité du self et de l'esprit », in G. H. Mead, *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006, p. 3-90.

Certeau M. de, *L'Invention du quotidien*, Paris, 10/18, 1980.

– , « Le rire de Michel Foucault » [1986], in *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2002, p. 137-151.

Chalumeau J.-L., *Peinture et photographie : Pop art, figuration narrative, hyperréalisme, nouveaux pop*, Paris, Éditions du Chêne, 2007.

Changeux J.-P., *L'Homme de vérité*, Paris, Odile Jacob, 2002.

– , « Les bases neurales de l'habitus », in G. Fussman (dir.), *Croyance, raison et déraison*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 143-158.

Charpentier I. (dir.), *Comment sont reçues les œuvres*, Paris, Créaphis, 2006.

Chartier R., « Du livre au lire », *Pratiques de la lecture*, Marseille, Éditions Rivages, 1985, p. 62-88.

– , *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

– , *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009.

Cicourel A. V., « Notes on the integration of micro- and macro-levels of analysis », in K. D. Knorr-Cetina et A. V. Cicourel (dir.), *Advances in Social Theory and Methodology – Toward an Integration of Micro- and Macro- Sociologies*, Boston, Londres et Henley, Routledge & Kegan Paul, 1981, p. 51-80. (texte traduit en français sous le titre : « Micro-processus et macro-structures », *SociologieS*, mis en ligne le 29 octobre 2008, <<http://sociologies.revues.org/index2432.html%3E>)

– , *Le Raisonnement médical. Une approche socio-cognitive*, Paris, Seuil, 2002.

Clastres P., *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974.

Collins R., « On the microfoundations of macrosociology », *American Journal of Sociology*, vol. 86, 1981, p. 984-1014.

– , « The microcontribution to macrosociology », *Sociological Theory*, vol. 6, 1988, p. 242-253.

Conein B., Dodier N. et Thévenot L. (dir.), *Les Objets dans l'action. De la maison au laboratoire, Raisons pratiques*, n° 4, 1993.

Cornette J., *La Mélancolie du pouvoir : Omer Talon et le procès de la raison d'État*, Paris, Fayard, 1998.

Couldry N., « Media meta-capital : Extending the range of Bourdieu's field theory », in D. L. Swartz et V. L. Zolberg (dir.), *After Bourdieu*, Kluwer Academic Publishers, 2004, p. 165-189.

Court M., *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute, 2010.

Cusin F. et Benamouzig D., *Économie et sociologie*, Paris, PUF, Quadrige, 2010.

Darmon M., *La Socialisation. Domaines et approches*, Paris, Armand Colin, « 128 », 2^e édition revue et augmentée, 2010.

Dauvin P. et Siméant J., *Le Travail humanitaire : Les Acteurs des ONG, du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002.

Deauvieu J. et Terrail J.-P. (dir.), *Les Sociologues, l'école & la transmission des savoirs*, Paris, La Dispute, 2007.

Defrance J., « La politique de l'apolitisme. Sur l'autonomisation du champ sportif », *Politix*, vol. 13, n° 50, 2000, p. 13-27.

Deleuze G., « Cinéma et Pensée », cours 67 du 30 octobre 1984, <www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_a

Deleuze G. et Guattari F., *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991.

- Denave S., *Ruptures professionnelles. Processus, contextes et dispositions*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2008.
- Descombes V., *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987.
- Detienne M., *L'Invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981.
- (dir.), *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Lille, PUL, 1988.
- Dianteill E., « Pierre Bourdieu et la religion. Synthèse critique d'une synthèse critique », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 118, 2002, p. 5-19.
- Dimaggio P. et Zukin S., *Structures of Capital. The Social Organisation of the Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Dobry M., *Sociologie des crises politiques, La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1987.
- Dodier N., « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, vol. 11, n° 62, 1993, p. 63-85.
- Draganski B., Gaser C., Busch V. et al., « Neuroplasticity : changes in grey matter induced by training », *Nature*, 2004, n° 427, p. 311-312.
- Draganski B., Gaser C., Kempermann G. et al., « Temporal and spatial dynamics of brain structure changes during extensive Learning », *The Journal of Neuroscience*, 2006, n° 26, p. 6314-6317.
- Dubet F., « Pourquoi rester "classique" ? », *Revue du MAUSS*, n° 24, 2/2004, p. 219-232.
- Duby G., *Guillaume le Maréchal, ou le Meilleur Chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984.
- Dumont L., « Préface », in K. Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983, p. 7-23.
- Dupont F., *L'Invention de la littérature. De l'ivresse grecque au livre latin*, Paris, La Découverte, 1994.
- Durkheim É., *De la division du travail social* [1893], Paris, PUF, « Quadrige », 1991.
- , *Le Suicide* [1897], Paris, PUF, « Quadrige », 1983.
- , *Textes, 1 : Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Minuit, 1975.
- Elias N., *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- , *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
- , *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Pocket, 1991.
- , *La Société des individus*, Paris, Fayard, 1991.
- , *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991.
- , *Au-delà de Freud. Les rapports entre sociologie et psychologie*, Paris, La Découverte, 2010.
- Faure S., *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute, 2000.
- Federini F., *Écrire ou combattre. Des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, Paris, La Découverte, 2006.
- Ferrarese E., *Niklas Luhmann : une introduction*, Paris, Pocket, 2007.
- Fillieule O., « *Post scriptum* : Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, 51^e année, n° 1-2, 2001, p. 199-215.
- Flaubert G., *Correspondance*, t. II (juillet 1851-décembre 1858), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.

- Fligstein N., *The Architecture of Markets : An Economic Sociology of Twenty-First Century Capitalist Societies*, Princeton, Princeton University Press, 2002.
- Foucault M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- Freidson E., « Pourquoi l'art ne peut pas être une profession ? », *L'Art de la recherche. Essais en l'honneur de Raymonde Moulin*, Paris, La Documentation française, 1994, p. 119-135.
- Freud S., *Totem et tabou* [1913], Paris, PUF, « Quadrige », 2010.
- , « Psychologie collective et analyse du moi », in S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, « PBP », 1968, p. 83-176.
- , *Le Malaise dans la culture* [1929], Paris, PUF, « Quadrige », 2010.
- , *Abrégé de psychanalyse* [1938], Paris, PUF, 2009.
- Fritsch P., « L'éducation permanente ou l'empire pédagogique », *Cahiers de recherche-1*, GRPS, Université Lumière-Lyon 2, 1977, p. 100-142.
- Fritsch P., « La *Zwischenbetrachtung* », *Enquête*, n° 7, « Max Weber », 1992, mis en ligne le 20 janvier 2006, <<http://enquete.revues.org/document134.html%3E>.
- Fuchs S., « On the microfoundations of macrosociology : A critique of macrosociological reductionism », *Sociological Perspectives*, vol. 32, n° 2, 1989, p. 169-182.
- Garcia Amado J. A., « Introduction à l'œuvre de Niklas Luhmann », *Droit et société*, n° 11/12, 1989, p. 15-52.
- Geertz C., *Savoir local, savoir global*, Paris, PUF, 1986.
- Genet J.-P., « La mesure et les champs culturels », *Histoire & Mesure*, vol. 2, n° 1, 1987, p. 137-153.
- Ginzburg C., *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.
- Gluckman M. (dir.), *Essays on the Ritual of Social Relations*, Manchester, Manchester University Press, 1962.
- Goffman E., *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1 : *La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973, et 2 : *Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973.
- , *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.
- , *Façons de parler*, Paris, Minuit, 1987.
- , « L'ordre de l'interaction », in *Les Moments et leurs hommes*, Paris, Minuit, 1988, p. 186-230.
- , « Réplique à Denzin et Keller », in *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 301-320.
- , *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.
- Goody J., *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1980.
- , *La Logique de l'écriture*, Paris, Armand Colin, 1986.
- Gothot-Mersch C., *La Genèse de Madame Bovary*, Genève, Slatkine, 1966.
- Granovetter M., « Economic action and social structure : the problem of embeddedness », *American Journal of Sociology*, vol. 91, n° 3, novembre 1985, p. 481-510.
- Grignon C. et Passeron J.-C., *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », 1989.
- Grossein J.-P., « Présentation », in M. Weber, *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, 1996, p. 51-129.
- Grossetti M., « Trois échelles d'action et d'analyse. L'abstraction comme opérateur d'échelle », *L'Année sociologique*, vol. 56, 2006/1, p. 285-307.

- Gruzinski S., *La Colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1988.
- Guibentif P., *Foucault, Luhmann, Habermas, Bourdieu. Une génération repense le droit*, LGDJ, 2010.
- Gumperz J., *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit, 1989.
- Halbwachs M., *La Mémoire collective*, Paris, PUF, 1968.
- Hannerz U., *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983.
- Havelock E. A., *Preface to Plato*, Harvard, Harvard University Press, 1963.
- Henri-Panabière G., *Des héritiers en « échec scolaire »*, Paris, La Dispute, 2010.
- Hocart A.-M., *Rois et courtisans*, Paris, Seuil, 1978.
- Huizinga J., *Homo Ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951.
- Hume D., *Abrégé d'un livre récemment publié, intitulé : Traité de la nature humaine dans lequel le principal argument est plus amplement illustré et expliqué* [1740], 2002, <www.uqac.quebec.ca/zone30/Classi>
- Jacob C., « La mémoire graphique en Grèce ancienne », *Traverses*, Revue du Centre de création industrielle, n° 36, Centre Georges-Pompidou, 1986, p. 61-66.
- , « Postface », in L. Ciccolini, C. Guérin, S. Itic, S. Morlet (dir.), *Réceptions antiques. Lecture, transmission, appropriation intellectuelle*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2006, p. 153-160.
- Jarrety M., « Marginalia », in J.-P. Martin (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2010, p. 183-193.
- Jouhaud C., « Présentation », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n° 2, « Littérature et histoire », mars-avril 1994, p. 271-276.
- Kerbrat-Orecchioni C., « La problématique de l'énonciation », in J. Cosnier et al. (dir.), *Les Voies du langage. Communications verbales gestuelles et animales*, Paris, Dunod, 1982, p. 114-181.
- Kohli M., Rein M. et Guillemard A.-M., *Time for Retirement : Comparative Studies of Early Exit from the Labor Force*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
- Kuhn T. S., *La Tension essentielle*, Paris, Gallimard, 1977.
- Lacoste Y., *La Géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero, « PCM », 1982.
- Lahire B., « Sociologie des pratiques d'écriture : contribution à l'analyse du lien entre le social et le langagier », *Ethnologie française*, 1990/3, p. 262-273.
- , *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, PUL, 1993.
- , *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, PUL, 1993.
- , *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », 1995.
- , *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.
- , « Champ, hors-champ, contrechamp », in B. Lahire (dir.), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999, p. 23-57.
- , « La sociologie de l'éducation et l'opacité des savoirs », *Éducation et sociétés. Revue internationale de sociologie de l'éducation*, n° 4, 1999, p. 15-28.
- , *L'Invention de l'« illettrisme ». Rhétorique publique, éthique et stigmates*, Paris, La Découverte, 1999.

- , « Les variations pertinentes en sociologie », in J. Lautrey, B. Mazoyer et P. Van Geert (dir.), *Invariants et variabilité dans les sciences cognitives*, Paris, Éditions de la MSH, 2002, p. 243-255.
- , *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, 2002.
- , *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.
- , « Misère de la division du travail sociologique : le cas des pratiques culturelles adolescentes », *Éducation et sociétés. Revue internationale de sociologie de l'éducation*, n° 16, 2005, p. 129-136.
- , *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.
- , « Nécessité théorique et obligations empiriques », *Revue du MAUSS*, 2006/1, n° 27, Paris, La Découverte, p. 444-452.
- , *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.
- , *La Raison scolaire. École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, PUR, 2008.
- , « De l'indissociabilité du langagier et du social », *Sociolinguistic Studies*, numéro spécial : « Analysing language to understand social phenomenon », vol. 3.2, 2009, p. 149-175.
- , *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010.
- , « Les cadres sociaux de la cognition : socialisation, schèmes cognitifs et langage », in F. Clément et L. Kaufmann (dir.), *La Sociologie cognitive*, Paris, MSH, 2011, p. 137-159.
- Laplanche J., *La Révolution copernicienne inachevée. 1967-1992*, Paris, PUF, « Quadrige », 2008.
- Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 10^e édition, 1990.
- Latour B., « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, vol. 36, n° 4, 1994, p. 587-607.
- Leclerc Y., *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1991.
- Le Goff J., *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.
- Lepetit B., « Architecture, géographie, histoire : usages de l'échelle », *Genèses*, n° 13, automne 1993, p. 118-138.
- Levi G., « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, n° 6, nov.-déc. 1989, p. 1325-1336.
- Levi Martin J., « What is field theory ? », *American Journal of Sociology*, vol. 109, n° 1, 2003, p. 1-49.
- Lévi-Strauss C., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Luhmann N., « L'économie de la société comme système autopoïétique », *Sciences de la société*, n° 52, 2001, p. 23-58.
- Maguire E. A., Gadian D. G., Johnsrude I. S. et al., « Navigation-related structural change in the hippocampi of taxi drivers », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 2000, vol. 97, n° 8, p. 4398-4403.
- Marin L., *De la représentation*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », 1994.
- Marx K. et Engels F., *L'Idéologie allemande* [1845], Paris, Éditions sociales, 1968.
- Mauss M., « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, « Quadrige », 1991, p. 283-310.
- McCall L., « Does gender fit? Bourdieu, feminism, and conception of social order », *Theory and Society*, 21 (6), 1992, p. 837-867.
- Menesson C., *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Meyer M., *Questions de rhétorique : langage, raison et séduction*, Paris, LGF, 1993.

- Meyerson I., « Discontinuités et cheminements autonomes dans l'histoire de l'esprit » [1948], in *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, Paris, PUF, 1987, p. 53-65.
- , « L'entrée dans l'humain » [1951], in *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, Paris, PUF, 1987, p. 71-80.
- , « Problèmes d'histoire psychologique des œuvres : spécificités, variation, expérience » [1948], *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, Paris, PUF, 1987, p. 81-91.
- , *Les Fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, Albin Michel, 1995.
- Millet M., *Les Étudiants et le travail universitaire. Étude sociologique*, Lyon, PUL, 2003.
- Montier J.-P., Louvel L., Méaux D., Ortel P. (dir.), *Littérature et photographie*, Rennes, PUR, 2008.
- Moulin R., *De la valeur de l'art*, Paris, Flammarion, 1995.
- Parsons T., *Le Système des sociétés modernes*, Paris, Dunod, 1973.
- Pascal B., *Pensées* [1670], Paris, Larousse, 1965.
- Passeron J.-C., *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.
- Pharo P., *Le Civisme ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985.
- Polanyi K., *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.
- Pomian K., « L'histoire de la science et l'histoire de l'histoire », *Annales ESC*, 30^e année, n° 5, 1975, p. 935-952.
- , *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
- Potter G., « Sui generis micro social structures : the heuristic example of poker », *Canadian Journal of Sociology/Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 28, n° 2, 2003, p. 171-202.
- Quinodoz J.-M., *Lire Freud. Découverte chronologique de l'œuvre de Freud*, Paris, PUF, 2004.
- Rabault H., « Sens et portée de l'œuvre de Niklas Luhmann : un libéralisme désenchanté ? », *Droit et Société*, n° 65, 2007, p. 175-188.
- Rawls A. W., « The interaction order *sui generis* : Goffman's contribution to social theory », *Sociological Theory*, 5 (2), 1987, p. 136-149.
- , « L'émergence de la socialité : une dialectique de l'engagement et de l'ordre », *Revue du MAUSS*, n° 19, 2002/1, p. 130-149.
- Renard F., *Les Lectures scolaires et extra-scolaires de lycéens : entre habitudes constituées et sollicitations contextuelles*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2007.
- Renault E., « Adorno : dalla filosofia sociale alla teoria sociale », *Quaderni di Teoria sociale*, 11, 2011.
- Revel J., « L'histoire au ras du sol », in G. Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. I-XXXIII.
- , « Micro-analyse et construction du social », in *L'Art de la recherche. Essais en l'honneur de Raymonde Moulin*, Paris, La Documentation française, 1994, p. 303-327.
- Ricoeur P., *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2000.
- Sacks H., Schegloff E. A., Jefferson G., « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation », *Language*, n° 50, 1974, p. 696-735.
- Sagnol M., « Le statut de la sociologie chez Simmel et Durkheim », *Revue française de sociologie*, vol. 28, 1987, p. 99-125.

- Sahlins M., *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976.
- Saint-Jacques D. et Viala A., « À propos du champ littéraire. Histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n° 2, 1994, p. 395-406.
- Sapiro G., « L'autonomie de la littérature en question », in J.-P. Martin (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2010, p. 45-61.
- Sarraute N., *Pour un oui ou pour un non*, Paris, Minuit, 1982.
- Sartre J.-P., *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1986.
- Sawicki F., « Les politistes et le microscope », in M. Bachir (dir.), *Les Méthodes au concret*, Paris, PUF, CURAPP, 2000, p. 143-164.
- Scalbert-Yücel C., « Politics, identity and the theory of fields : a sociological approach to "small literatures" », *Nationalities Papers*, numéro spécial (à paraître).
- Schegloff E. A., « Between macro and micro. Contexts and other connexions », in J. Alexander, B. Giesen, R. Münch et N. Smelser (dir.), *The Micro-Macro Link*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 207-234.
- Schmitt C., *La Notion de politique*, Paris, Flammarion, 1992.
- Schorske C., *Vienne fin de siècle. Politique et culture*, Paris, Seuil, 1983.
- , « Pierre Bourdieu face au problème de l'autonomie », *Critique*, n° 579/580, août-septembre 1995, p. 697-703.
- Segalen M., *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, 6^e édition, 2008.
- Simiand F., « La méthode historique et les sciences sociales », *Revue de synthèse historique*, n° 6, 1903, p. 10-14.
- Simmel G., *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999.
- Singly F. de, *Matériaux sur la lecture des jeunes*, Paris, Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, DEP, n° 25, janvier 1993.
- Strauss A. L., *Continual Permutations of Action*, New York, Aldine de Gruyter, 1993.
- Suchman L., *Plans and Situated Actions : The Problem of Human/Machine Communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Terray E., « Dernière séance », *Cahiers d'Études africaines*, n° 198-199-200, 2010/2-3-4, p. 529-544.
- Thérenty M.-È., *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- Thérenty M.-È. et Vaillant A. (dir.), *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004.
- Thibaud J.-P. (dir.), *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, Grenoble, À la croisée, 2002.
- Thin D., *Quartiers populaires. L'école et les familles*, Lyon, PUL, 1998.
- Todorov T., *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique* (suivi de) *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.
- Vancheri L., *Cinéma et peinture*, Paris, Armand Colin, 2007.
- Vendryes J., *Le Langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1968.
- Verdès-Leroux J., *Le Travail social*, Paris, Minuit, 1978.
- Vernant J.-P., *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1969.
- , *Mythe et pensée chez les Grecs*, t. II, Paris, Maspero, « PCM », 1981.

Veyne P., « L'interprétation et l'interprète. À propos des choses de la religion », *Agone*, n° 23, 2000, p. 241-272.

Viala A., *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985.

– , « Ah, qu'elle était jolie... », *Politix*, vol. 5, n° 17, 1992, p. 125-141.

Vincent G., *L'École primaire française*, Lyon, PUL, 1980.

Weber M., *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.

– , « Parenthèse théorique », *Enquête*, n° 7, « Max Weber », 1992, mis en ligne le 19 janvier 2006, <<http://enquete.revues.org/document133.html%3E>.

– , *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Pocket, 1992.

– , *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, 1996.

Whorf B. L., *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969.

Wirth L., « Le phénomène urbain comme mode de vie » [1938], in Y. Grafmeyer et I. Joseph (dir.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1998, p. 255-281.

Wittgenstein L., *De la certitude*, Paris, Gallimard, « Idées », 1976.

– , *Tractatus logico-philosophicus* (suivi de) *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1986.

– , *Remarques mêlées*, Paris, Flammarion, « GF », 2002.

Yates F., *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975.

Zelizer V., *Morals and Markets : The Development of Life Insurance in the United States*, Piscataway, Transaction Publishers, 1983.

– , *Pricing the Priceless Child : The Changing Social Value of Children*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

– , *The Social Meaning of Money*, Princeton, Princeton University Press, 1997.

– , *Economic Lives : How Culture Shapes the Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

Zolesio E., *Chirurgiens au féminin ? Socialisation chirurgicale et dispositions sexuelles de femmes chirurgiens digestifs*, thèse de doctorat de sociologie, Université Lumière-Lyon 2, 2010.

Index des noms

Adorno, Theodor W., 1.

Alexander, Jeffrey C., 1.

Althusser, Louis, 1.

Ang, Ien, 1.

Apollinaire, Guillaume, 1.

Austin, John L., 1.

Bachelard, Gaston, 1.

Bachir, Myriam, 1.

Bakhtine, Mikhaïl, 1, 2, 3, 4, 5-6.

Balandier, Georges, 1-2.

Bargel, Lucie, 1.

Bastide, Roger, 1, 2.

Bateson, Gregory, 1.

Baudelaire, Charles, 1, 2, 3, 4, 5.
 Baxandall, Michael, 1, 2.
 Becker, Howard S., 1-2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9, 10, 11, 12-13, 14, 15, 16, 17.
 Beckett, Samuel, 1.
 Benamouzig, Daniel, 1, 2, 3, 4.
 Bensa, Alban, 1.
 Benveniste, Émile, 1.
 Berger, Peter, 1-2, 3, 4, 5, 6.
 Bergson, Henri, 1.
 Bernard R., 1.
 Bernstein, Basil, 1-2, 3, 4.
 Bertrand, Julien, 1.
 Bessy, Christian, 1.
 Bloch, Ernst, 1.
 Bois, Géraldine, 1.
 Boltanski, Luc, 1, 2, 3, 4, 5, 6-7.
 Boschetti, Anna, 1.
 Bottéro, Jean, 1, 2.
 Boucheron, Patrick, 1.
 Bourdieu, Pierre, 1-2, 3, 4, 5, 6, 7, 8-9, 10, 11-12, 13, 14-15, 16-17, 18-19, 20, 21-22, 23, 24-25, 26, 27-28, 29-30, 31-32, 33-34, 35-36, 37, 38-39, 40, 41-42, 43, -174, 44-45, 46, 47, 48, 49, 50-51, 52, 53-54, 55-56, 57-58, 59, 60, 61, 62-63, 64-65, 66, 67, 68, 69-70, 71, 72, 73, 74, 75, 76-77, 78, 79, 80, 81, 82.
 Braudel, Fernand, 1-2, 3, 4, 5, 6, 7.
 Busch, Volker, 1.

 Caillois, Roger, 1.
 Callon, Michel, 1, 2, 3-4.
 Camic, Charles, 1.
 Candau, Joël, 1.
 Castel, Robert, 1.
 Cefaï, Daniel, 1.
 Certeau, Michel de, 1, 2, 3, 4, 5.
 Cervantes, Miguel de, 1, 2.
 Chalumeau, Jean-Luc, 1.
 Changeux, Jean-Pierre, 1.
 Charpentier, Isabelle, 1.
 Chartier, Roger, 1, 2, 3, 4.
 Chateauraynaud, Francis, 1.

Ciccolini, Lætitia, 1.
 Cicourel, Aaron V., 1, 2-3, 4-5, 6-7, 8-9, 10.
 Clastres, Pierre, 1.
 Claverie, Élisabeth, 1.
 Clément, Fabrice, 1.
 Collins, Randall, 1-2, 3, 4.
 Comte, Auguste, 1.
 Conein, Bernard, 1.
 Corneille, Pierre, 1.
 Cornette, Joël, 1.
 Cosnier, Jacques, 1.
 Couldry, Nick, 1.
 Court, Martine, 1.
 Cusin, François, 1, 2, 3, 4.

 Darbel, Alain, 1.
 Darmon, Muriel, 1.
 Darré, Yann, 1.
 Dauvin, Pascal, 1.
 Deauvieu, Jérôme, 1.
 Defrance, Jacques, 1-2.
 Deleuze, Gilles, 1-2, 3.
 Denave, Sophie, 1.
 Descombes, Vincent, 1-2.
 Detienne, Marcel, 1.
 Dianteill, Erwan, 1, 2.
 Dimaggio, Paul, 1.
 Dobry, Michel, 1.
 Dodier, Nicolas, 1, 2, 3.
 Draganski, Bogdan, 1.
 Dubet, François, 1.
 Duby, Georges, 1, 2, 3.
 Dumézil, Georges, 1.
 Dumont, Louis, 1.
 Dupont, Florence, 1.
 Durkheim, Émile, 1, 2, 3, 4-5, 6, 7-8, 9, 10-11, 12, 13-14, 15, 16, 17, 18, 19, 20-21, 22, 23, 24.

 Elias, Norbert, 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14-15, 16, 17, 18.

Engels, Friedrich, 1, 2, 3.

Eschyle, 1.

Faure, Sylvia, 1.

Federini, Fabienne, 1.

Ferrarese, Estelle, 1.

Ferrary, Michel, 1, 2-3.

Fillieule, Olivier, 1.

Flaubert, Gustave, 1, 2, 3, 4, 5-6, 7-8, 9, 10, 11-12, 13.

Fligstein, Neil, 1.

Foucault, Michel, 1, 2, 3, 4, 5.

Freidson, Eliot, 1.

Freud, Sigmund, 1, 2, 3-4, 5-6, 7, 8, 9, 10.

Fritsch, Philippe, 1, 2.

Fuchs, Stephan, 1.

Fussman, Gérard, 1.

Gadian, D. G., 1.

Galilée, 1.

Garcia Amado, Juan Antonio, 1.

Gaser, C., 1.

Geertz, Clifford, 1-2.

Genet, Jean-Philippe, 1-2, 3.

Giesen, Bernhard, 1.

Ginzburg, Carlo, 1, 2.

Gluckman, Max, 1.

Goethe, Johann Wolfgang von, 1.

Goffman, Erving, 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9-10, 11, 12, 13, 14, 15.

Goody, Jack, 1-2, 3-4, 5-6, 7.

Gothot-Mersch, Claudine, 1.

Grafmeyer, Yves, 1.

Gramsci, Antonio, 1.

Granovetter, Mark, 1.

Grignon, Claude, 1.

Grossein, Jean-Pierre, 1.

Grossetti, Michel, 1.

Gruzinski, Serge, 1, 2.

Guattari, Félix, 1-2.

Guibentif, Pierre, 1, 2.
Guillemard, Anne-Marie, 1.
Gumperz, John, 1-2, 3, 4.
Halbwachs, Maurice, 1, 2.
Hannerz, Ulf, 1-2, 3.
Havelock, Eric Alfred, 1.
Henri-Panabière, Gaële, 1.
Hocart, Arthur Maurice, 1.
Huizinga, Johan, 1.
Hume, David, 1-2, 3.

Itic, Stéphane, 1.

Jacob, Christian, 1, 2.
Jakobson, Roman, 1.
Jarrety, Michel, 1-2.
Jefferson, Gail, 1.
Johnsrude, I. S., 1.
Joseph, Isaac, 1, 2.
Jouhaud, Christian, 1.

Kafka, Franz, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
Kantorowicz, Ernst, 1.
Kaufmann, Laurence, 1.
Kelsen, Hans, 1.
Kempermann, G., 1.
Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1.
Knorr-Cetina, Karin D., 1.
Kohli, Martin, 1.
Kuhn, Thomas S., 1.

Labov, William, 1, 2.
Labrousse, Ernest, 1.
Lacoste, Yves, 1, 2, 3.
Laplanche, Jean, 1, 2, 3, 4.
Latour, Bruno, 1, 2-3, 4.
Lautrey, Jacques, 1.
Leclerc, Yvan, 1.

Le Goff, Jacques, 1.
Lepetit, Bernard, 1, 2.
Levi, Giovanni, 1, 2-3.
Levi Martin, John, 1.
Lévi-Strauss, Claude, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
Louvel, Liliane, 1.
Luckmann, Thomas, 1-2, 3, 4, 5, 6.
Luhmann, Niklas, 1, 2-3, 4, 5, 6-7, 8-9, 10, 11, 12, 13, 14.

Maguire, E. A., 1.
Mallarmé, Stéphane, 1, 2.
Marin, Louis, 1, 2.
Martin, Henri-Jean, 1.
Martin, Jean-Pierre, 1, 2.
Marx, Karl, 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9, 10, 11.
Mauss, Marcel, 1, 2.
Mazoyer, Bernard, 1.
McCall, Leslie, 1.
Mead, George Herbert, 1.
Méaux, Danièle, 1.
Mennesson, Christine, 1.
Meyer, Michel, 1.
Meyerson, Ignace, 1, 2-3, 4.
Millet, Mathias, 1.
Mill, John Stuart, 1.
Montier, Jean-Pierre, 1.
Morlet, Sébastien, 1.
Moulin, Raymonde, 1, 2.
Mozart, Wolfgang Amadeus, 1, 2, 3.
Münch, Richard, 1.

Offenstadt, Nicolas, 1.
Oppenheim, Adolph Leo, 1, 2.
Ortel, Philippe, 1.

Panofsky, Erwin, 1.
Park, Robert, 1.
Parsons, Talcott, 1-2, 3, 4-5, 6, 7.

Pascal, Blaise, 1, 2.
Passeron, Jean-Claude, 1, 2-3, 4-5, 6, 7.
Peirce, Charles Sanders, 1.
Pharo, Pharo, 1.
Platon, 1-2.
Polanyi, Karl, 1, 2, 3, 4-5, 6.
Pomian, Krzysztof, 1-2.
Pontalis, Jean-Bertrand, 1, 2, 3.
Potter, Gary, 1.
Quéré, Louis, 1.
Quinodoz, Jean-Michel, 1.

Rabault, Hugues, 1.
Racine, Jean, 1.
Raphaël, 1.
Rawls, Anne W., 1, 2.
Rein, Martin, 1.
Renard, Fanny, 1.
Renault, Emmanuel, 1.
Revel, Jacques, 1, 2.

Sacks, Harvey, 1, 2, 3.
Sagnol, Marc, 1.
Sahlins, Marshall, 1, 2, 3.
Sainte-Beuve, Charles-Augustin, 1.
Saint-Jacques, Denis, 1.
Saint Martin, Monique de, 1.
Sapir, Edward, 1.
Sapiro, Gisèle, 1, 2.
Sarraute, Nathalie, 1.
Sartre, Jean-Paul, 1, 2, 3.
Sawicki, Frédéric, 1.
Scalbert-Yücel, Clémence, 1.
Schegloff, Emmanuel A., 1, 2, 3.
Schiltz, Marie-Ange, 1.
Schmidt, Conrad, 1.
Schmitt, Carl, 1-2.
Schorske, Carl E., 1, 2, 3, 4.

Schreber, Daniel Paul, 1.
Segalen, Martine, 1-2.
Shakespeare, William, 1.
Siméant, Johanna, 1.
Simiand, François, 1.
Simmel, Georg, 1, 2, 3-4, 5.
Singly, François de, 1.
Smelser, Neil J., 1.
Smith, Adam, 1, 2.
Sophocle, 1.
Spencer, Herbert, 1, 2.
Stein, Charlotte von, 1.
Strauss, Anselm L., 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Suchman, Lucy, 1, 2.
Swartz, David L., 1.
Talon, Omer, 1.
Terrail, Jean-Pierre, 1.
Terray, Emmanuel, 1.
Thérenty, Marie-Ève, 1, 2.
Thibaud, Jean-Paul, 1.
Thin, Daniel, 1.
Todorov, Tzvetan, 1.

Vaillant, Alain, 1.
Vancheri, Luc, 1.
Van Damme, Stéphane, 1.
Van Geert, Paul, 1.
Vendryes, Joseph, 1.
Verdès-Leroux, Jeannine, 1.
Vernant, Jean-Pierre, 1, 2.
Veyne, Paul, 1.
Viala, Alain, 1, 2-3, 4.
Vidal de La Blache, Paul, 1.
Vincent, Guy, 1, 2.
Vinci, Léonard de, 1.
Vygotski, Lev Semenovitch, 1.

Watzlawick, Paul, 1.

Weber, Max, 1, 2, 3-4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11, 12-13, 14, 15, 16-17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.
Werfel, Franz, 1.
Whorf, Benjamin Lee, 1.
Wirth, Louis, 1, 2.
Wittgenstein, Ludwig, 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8-9, 10.

Yates, Frances A., 1.

Zelizer, Viviana, 1.

Zolberg, Vera L., 1.

Zolesio, Emmanuelle, 1.

Zukin, Sharon, 1.

Index thématique et conceptuel

Autonomie (- de la tradition écrite, 1 ; - de l'univers littéraire, 2, 3-4, 5-6, 7, 8-9, 10 ; - des organisations, des institutions, des registres de l'action ou des sphères d'activités, 11, 12-13, 14-15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 ; - du champ, 22, 23-24, 25, 26-27, 28, 29, 30 ; - -indépendance, 31, 32, 33-34, 35, 36, 37, 38, 39, 40 ; - -spécificité, 41, 42-43, 44, 45-46, 47, 48, 49, 155).

Autonomisation, 1, 2, 3, 4, 5-6, 7, 8, 9-10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.

Champ de pertinence, 1-2, 3, 4.

Champ secondaire, 1, 2, 3, 4-5, 6.

Contextualisation, 1-2, 3-4, 5, 6-7, 8-9, 10, 11, 12, 13-14, 15, 16, 17-18.

Contextualisme, 1, 2, 3, Contextualiste, 4, 5, 6, 7, 8-9, 10, 11 (dérive -, 12, 13, 14, 363).

Concurrence, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11, 12, 13, 14, 15-16, 17, 18, 19, 20, 181-182, 21, 22, 23, 24, 25, 26-27, 28-29, 30, 31.

Concurrent, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

Croyance, 1-2, 3, 4-5, 6-7, 8, 9, 10, 11, 12, 13-14, 15-16.

Cumulativité (- critique, 1 ; - du travail de réflexion, 74).

Désencastrement de l'économie, 1, 2-3.

Différenciation, 1, 2-3, 4, 5-6, 7, 8, 9, 10, 11, 12-13, 14-15, 16, 17-18, 19, 20-21, 22-23, 24-25, 26, 27, 28-29, 30-31, 32, 33, 34-35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42.

Différencié (champs, contextes d'action, microcosmes, systèmes sociaux, univers, etc. - s, 1, 2-3, 4, 5, 6-7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14-15, 16-17, 18, 19, 20-21, 22, 23-24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35 ; sociétés - es, 36-37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46-47, 48-49, 50, 51, 52, 53, 54, 55-56, 57, 58-59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 323).

Dispositionnalisme ou dispositionnaliste, 1, 2-3, 4, 5-6, 7, 8-9, 10, 11-12, 13, 14-15, 16-17.

Dispositionnel (conséquences - les, 1 ; contradiction - le, 2 ; crises - les, 3 ; hétérogénéité ou homogénéité - le, 4 ; point de vue -, 5 ; propriétés - les, 6 ; schémas - s, 265).

Dispositions (- à agir, à croire, à penser, à sentir, 1, 2, 3-4, 5-6, 7-8, 9, 10-11, 12-13, 14-15, 16, 17, 125-127, 18-19, 20, 21, 22, 23-24, 25, 26, 27-28, 29, 30, 31, 32, 33-34, 35, 36, 37, 38-39, 40, 41, 42,

43-44, 45, 46, 47 ; - ascétiques ou hédonistes, 48, 49, 50 ; - éclectiques, 51 ; - faibles et fortes, 52, 53 ; - hétérogènes ou contradictoires, 54, 55, 56, 57 ; - littéraires, 58 ; - préréflexives, 59 ; - sexuées, 60 ; - spécifiques ou générales, 61, 62, 174).

Division sociale du travail, 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9, 10, 11-12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21-22, 23 (- scientifique, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30-31, 32, 33, 34-35, 36-37).

Domination, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 (- charismatique, 9 ; - coloniale, 10 ; - culturelle, 11 ; - morale et idéologique, 12 ; formes ou types de -, 13, 14 ; rapports de -, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 309).

Échelle (- d'analyse, 1, 2 ; - de temps, 3 ; - des groupes et des institutions, 4, 5 ; - des variations intra-individuelles, 6 ; - d'observation, 7-8, 9-10, 11, 12, 13-14, 15, 16, 17, 18, 19, 20-21, 22, 23-24, 25, 26, 27-28, 29, 30, 31-32, 33, 34-35, 36-37, 38, 39 ; - géographique, 40, 41, 42, 43 ; - individuelle, 44, 45-46, 47, 48, 49-50, 51, 52, 53, 54 ; - macrohistorique, 55, 56 ; - macrosociologique, 57, 58, 59-60, 61, 62, 63, 64 ; - microsociologique, 65, 66, 67-68, 69, 262).

Empirisme, 1 (ethnographique ou monographique, 2 ; hyper -, 251), empiriste, 3, 4, 5.

Ethnométhodologie, ethnométhodologue, 1, 2, 3, 4, 5, 6-7, 8-9.

Expériences socialisatrices, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10-11, 12, 13, 14-15, 16, 17.

Formule scientifique, 1, 2-3, 4.

Généralisation, 1, 2, 3, 4, 5-6 (- abusive, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 340).

Genèse, sociogenèse, 1, 2-3, 4, 5-6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Habitude, 1, 2-3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11, 12.

Histoire de longue durée, 1-2, 3-4, 5, 6, 7.

Homo (- *æstheticus*, 1, 2 ; - *cognitivus*, 3 ; - *eroticus*, 4, 5 ; - *goffmani*, 6 ; - *juridicus*, 7, 8, 9, 10, 11 ; - *linguisticus*, 12, 329 ; - *ludens*, 13 ; - *moralis*, 14 ; - *œconomicus*, 15, 100-101, 16, 17, 18, 19 ; - *politicus*, 20, 21 ; - *psychanalyticus*, 22, 23-24, 25 ; - *psychiatricus*, 26, 27 ; - *religiosus*, 28, 29 ; - *sociologicus*, 30, 31, 32 ; - *verbalis*, 307).

Incorporation, 1-2, 3, 4.

Incorporé (dispositions et compétences - es, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 ; expérience socialisatrice - e, 14, 15 ; mémoires - es, 16, 17, 18 ; passé -, 19, 20, 21, 22, 23-24, 25, 26-27, 28, 29, 30, 31-32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39 ; propriétés sociales - es, 40, 41, 42, 43 ; social -, 44, 249).

Indépendance, 1, 2, 3, 4, 5-6, 7-8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Inégalité (- de pouvoir, 1 ; - scolaire, 2, 3-4, 5-6 ; - sociale, 7, 8, 9-10, 212).

Interactionnisme 1, 2, 3, 4-5, 6, 7 (- dispositionnaliste, 8 ; - méthodologique, 9, 10 ; - réaliste, 306), interactionnistes, 11, 12, 13, 14-15, 16, 17, 18, 19, 20-21, 22, 23-24, 25, 26, 27-28, 29, 30, 31.

Interdépendance, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14-15, 16, 17, 18.

Intérêts de connaissance, 1-2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15-16, 17, 18, 19, 20.

Intériorisation, 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9-10, 11, 12, 13, 14, 15-16, 17, 18, 19.

Invariants, 1, 2, 3-4, 5, Invariantes (stratégies -, 6 ; structures -, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 340).

Jeu, 1, 2, 3, 4, 5, 6 (– de langage, 7, 8, 9 ; – littéraire, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16-17, 18-19, 20, 21, 22, 23-24, 25, 26, 27, 28-29, 365).

Légitimation, légitime, légitimité, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11, 12-13, 14, 15, 16, 17, 18.

Légitimisme, légitimiste, 1, 2, 3, 4-5.

Luttes, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11, 12, 13-14, 15, 16-17, 18-19, 20-21, 22, 23-24, 25, 26-27, 28-29, 30, 31, 32, 33, 34, 35-36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46.

Macrocosme, 1, 2, 3.

Microcosme, 1, 2-3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11-12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22.

Niveau de réalité sociale, 1, 2, 3, 4, 5-6, 7, 8, 9, 10, 11, 12-13, 14, 15-16, 17-18, 19, 20, 21, 22-23, 24, 25-26, 27, 28, 29-30, 31, 32, 33-34, 35.

Nominalisme, nominaliste, 1-2, 3, 4, 5-6, 7-8.

Objectivation, 1, 2-3, 4.

Objectivé (bases de données – es, 1 ; hiérarchies et inégalités – es, 2 ; propriétés sociales – es, 3 ; savoirs – s, 4-5, 6-7 ; social à l'état –, 308).

Patrimoine individuel de dispositions et de compétences, 1, 2-3, 4-5, 6-7, 8, 9, 10-11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Pluralisme (– relativiste, 232), pluraliste (épistémologie –, 232).

Pluralité (– des cadres, des contextes, etc., d'action ou de socialisation, 1, 2, 3, 4, 125-126, 5, 6-7, 8, 9, 10-11, 12, 13 ; – des dispositions, 14, 15, 16, 17 ; – des fonctions, 18 ; – des influences socialisatrices, 19 ; – des intérêts de connaissance, 20-21, 22 ; – interne des acteurs, 23-24, 138).

Point de vue de connaissance, 1, 2-3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Positivism, positiviste, 1, 2, 3, 4, 5.

Pouvoir (– au sein de la famille, 1 ; – d'État, 2, 3 ; – dictatorial ou autoritaire, 4 ; – impérial, 5 ; – royal, 6 ; – socialisateur, 7 ; – symbolique, 8, 9 ; champs du –, 10-11, 12, 13, 14, 15-16, 17-18, 19 ; dispositifs de –, 20, 21 ; enjeux de –, 22, 23, 24, 25 ; forme, pratique ou modalité d'exercice du –, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33 ; inégalité de –, 34 ; institutions de –, 35, 36-37, 38, 39, 40, 41-42, 43-44, 45, 46, 47, 48, 49 ; jeux de –, 50 ; luttes pour le –, 51, 52 ; perte de –, 53 ; relations de –, 54-55 ; sociologie du –, 56, 57, 58, 59 ; symbolique du –, 60 ; univers de –, 61, 163).

Problématique existentielle, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Professionnalisation, 1-2, 3, 4, 5, 6-7.

Professionnalisme, 1, 2, 3, 4.

Programme (scientifique ou de recherche), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16-17, 18, 19.

Psychanalyse, 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9.

Rapports de force, 1, 2, 3, 4, 5, 6-7, 8, 9-10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Réalisme (- de la structure, 1 ; - dogmatique, 2 ; - épistémologique, 3, 4, - naïf, 159), réaliste (conception, position, perspective ou vision -, 5-6, 7, 8, 9-10, 11, 12 ; illusion -, 13, 14, 15, 296).

Réductionnisme, 1, 2, 3, 4, 5 (- contextualiste, 6, 7 ; - économique, 8, 9, 147 ; - événementialiste, 266), réductionniste (dérive -, 10, 11 ; explication -, 12, 216).

Réflexif (schème -, 1 ; non- -, 64), réflexive (anticipations pré- -s, 2 ; dispositions pré- -s, 3 ; habitudes pré- -s, 30), réflexivité, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Relationnel (conception - le, 1 ; configuration - le, 2 ; contexte -, 3, 4 ; déterminations - les, 5 ; dimension - le, 6, 7 ; mode de pensée -, 8, 9 ; principe -, 10 ; schéma -, 268).

Relativisme (- épistémologique, 1 ; - scientifique, 45), relativiste (nominalisme -, 2, 3 ; pluralisme -, 4 ; vision -, 296).

Schème, 1, 2-3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

Séparation (des fonctions, des domaines d'activité ou de savoir), 1-2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Socialisation (- durable, 1 ; - enveloppante, 2 ; - familiale, 3, 4 ; - genrée, 5 ; - implicite, 6 ; - multiple, 7 ; - politique, 8 ; - primaire, 9, 10 ; - professionnelle, 11, 12 ; - scientifique, 13 ; - scolaire, 14, 15 ; cadres ou contextes de -, 16, 17-18, 19, 20-21, 22, 23, 24, 25-26, 27 ; conditions de -, 28, 29, 30 ; effets de -, 31, 32, 33, 34 ; processus de -, 35, 36, 37 ; produits de la -, 38, 39, 40 ; sociologie ou théorie de la -, 41, 42-43, 44, 45, 46, 47 ; temps de -, 48, 49 ; travail de -, 174).

Spécialisation (- des pratiques et des savoirs, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 ; - des scribes, 8-9 ; hyper- - scientifique, 10, 11, 12-13, 14-15, 16-17, 18-19).

Spécification de la théorie des champs, 1, 2, 3, 4.

Stratégie, stratégique, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15-16, 17, 18, 19-20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.

Structuralisme, structuraliste, 1-2, 3, 4-5, 6, 7.

Transfert, transférabilité (ou transposabilité), 1-2, 3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11.

Unité des sciences humaines et sociales, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Universel (applicabilité - le, 1, 2 ; caractéristiques - les de la famille, 3 ; clé - le, 4 ; concepts - s, 5, 6, 7 ; contexte pertinent -, 8, 9 ; fait -, 10 ; modèles - s d'explication, 11, 12, 13 ; propriétés - les de l'esprit humain, 14 ; psychologie - le, 15 ; règles - les, 16 ; structures - les de l'interaction, 17 ; théorie - le, 18, 19, 20 ; validité - le, 303).

Vérité, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.